This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Rec'd
NAA

48016

REVUE CRITIQUE

DES

LIVRES NOUVEAUX

QUI ONT PARU

PENDANT L'ANNÉE 1854

PUBLIÉE

PAR JOEL CHERBULIEZ.

22me ANNÉE.

PARIS,
CHEZ JOEL CHERBULIEZ, LIBRAIRE,
RUE DE LA MONNAIE, 10.
GENÈVE,
MÊME MAISON, RUE DE LA CITÉ.

1854

Revue
NAA

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
863608
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1920 L

REVUE CRITIQUE

DES

LIVRES NOUVEAUX.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1900 L

IMPRIMERIE F. RAMBOZ ET Cie, RUE DE L'HÔTEL-DE-VILLE, 78.

REVUE CRITIQUE

DES

LIVRES NOUVEAUX.

JANVIER 1854.

DE LA LITTÉRATURE POPULAIRE.

La nécessité d'une bonne littérature populaire se fait sentir aujourd'hui plus impérieusement que jamais. Il ne s'agit plus, en effet, de discuter s'il convient ou non d'éclairer le peuple, si le faux jour d'un demi-savoir n'offre pas autant et peut-être même plus de périls que les ténèbres de l'ignorance. La question est, sinon résolue, du moins tranchée par le fait que la lecture et l'écriture sont devenues presque partout des instruments à la portée du plus grand nombre. L'essor général de l'instruction primaire n'a pas produit, sans doute, les résultats merveilleux qu'on en attendait, mais, qu'il soit en lui-même un mal ou un bien, il existe, et il a créé des besoins nouveaux qui veulent être satisfaits.

A quoi servirait maintenant de blâmer les efforts de ceux qui crurent travailler au bonheur des hommes en cherchant à développer leur intelligence. C'était assurément une pensée généreuse et féconde, et, si dans le nombre des fruits qu'elle a portés il s'en trouve beaucoup d'amers, n'est-ce pas le sort commun de tous les progrès de l'humanité, qui ne s'accomplissent qu'au prix de sacrifices pénibles et de souffrances cruelles?

L'erreur fut de prendre pour but ce qui n'était qu'un moyen. En voyant combien les ténèbres favorisaient le joug de la superstition et du despotisme, on s'imagina qu'il suffirait d'ouvrir les yeux de l'esprit pour faire aussitôt tomber les chaînes de ce honteux esclavage. Qui pouvait prévoir que l'éclat trompeur du sophisme offrirait aux masses un prestige assez puissant pour les séduire alors même que brillerait devant elles la pure lumière de la vérité ? Il semblait que la raison humaine n'avait besoin que d'être rendue au libre exercice de ses facultés, pour choisir tout naturellement la bonne route, et y marcher d'un pas ferme.

Cette illusion s'explique d'autant mieux que les conséquences mauvaises restèrent longtemps avant d'éclater. Les esprits même les plus clairvoyants ne virent d'abord, dans les premiers symptômes qui frappaient leurs regards, qu'une question de méthode, et l'étude approfondie des divers systèmes d'enseignement fut leur unique préoccupation, jusqu'au moment où la tempête révolutionnaire vint mettre à nu la terrible plaie du désordre social.

Avec l'aide du fer et du feu on a pu momentanément suspendre les progrès du mal ; mais ce n'est pas là une guérison. C'est un simple arrêt dont il faut profiter pour appliquer des remèdes efficaces, des moyens propres à prévenir ces résultats funestes dont on peut maintenant apprécier la portée. L'expérience du passé ne doit pas être perdue. Elle nous apprend que la répression ne suffit pas seule, que souvent même elle enfante des résultats contraires à ceux qu'on en espérait. Aujourd'hui surtout, restreinte dans le choix de ses moyens et dans la mesure de ses rigueurs, elle ne peut tenir contre l'opinion publique, là où cette force moderne a pris son essor. C'est un auxi-

liaire utile, sans doute, mais dont il faut se servir avec ménagement, parce qu'il ne tarde pas à s'user. D'ailleurs il n'appartient qu'au gouvernement de l'employer, et, dans l'intérêt de son autorité bien entendue, il importe qu'on le dispense autant que possible d'y avoir recours.

« C'est l'imprimerie qui met le monde à mal, » a dit plaisamment Paul-Louis Courrier, et cette assertion ironique du spirituel pamphlétaire renferme au fond quelque chose de vrai. Sans doute l'imprimerie n'a pas rendu l'homme plus mauvais, mais elle ne l'a pas fait meilleur non plus. Seulement elle est venue lui fournir un moyen d'action très-puissant, très-efficace, soit pour le bien, soit pour le mal. Ce n'est qu'un instrument à l'usage de la pensée humaine, tout dépend donc de l'emploi qu'en fait celle-ci. Les inventions les plus fécondes, les découvertes les plus bienfaisantes ont leurs périls ; la chimie, si riche en secrets précieux pour conserver et embellir la vie de l'homme, enseigne également à préparer les plus subtils poisons ; et, de la découverte du Nouveau Monde, à laquelle sont dus tant de beaux résultats, sortirent aussi de grandes calamités. La nature livre d'abondantes ressources aux investigations de l'esprit humain, mais lui seul est responsable de la manière dont il en use dans son libre arbitre.

Assurément les premiers typographes qui mirent tous leurs soins à multiplier les éditions de la Bible, à reproduire les chefs-d'œuvre du génie antique, annotés, commentés ou interprétés par les patientes recherches des érudits, ont rendu d'éminents services à la cause de la civilisation. On leur doit le puissant essor des libres penseurs du seizième siècle. Sous leur intelligente direction, l'imprimerie secoua l'Europe assoupie dans le vague cré-

puscule du moyen âge, et rendit un nouvel éclat aux lumières de la religion, de la philosophie et de la science.

Mais, avec le savoir, le scepticisme se répandit, et surtout à mesure que le public lecteur augmentait, la hardiesse des idées eut une influence de plus en plus dangereuse. Le doute philosophique, ce moyen admirable lorsqu'il est employé par un Descartes à la recherche de la vérité, se change en poison mortel pour les intelligences peu développées, pour les esprits peu ou mal cultivés. L'âme, comme le corps, a besoin d'aliments appropriés à sa nature. Ce qui convient aux forts et aux robustes peut être pernicieux pour les faibles et les délicats ; la nourriture de l'adulte tuerait l'enfant. Malheureusement c'est ce dont les écrivains en général ne se préoccupent guère. Eh ! comment pourraient-ils supposer que des théories, qui leur semblent non moins claires qu'excellentes, seront mal comprises, mal interprétées ? que les pensées qui leur sont si chères, qu'ils regardent comme une inspiration du génie, n'auront d'autre effet que de jeter le trouble dans les cœurs et le désordre dans les imaginations ? La plupart d'entre eux, du moins dans l'origine, étaient à cet égard, d'une entière bonne foi ; d'ailleurs, écrivant en latin, ils ne s'adressaient qu'aux érudits. Le danger devint plus réel quand la langue vulgaire fut adoptée dans les livres ; et l'on sentit alors la nécessité d'exercer un contrôle actif sur les productions de la presse ; la censure acquit de l'importance, le permis d'imprimer ne s'accorda plus aussi facilement. Mais ce contrôle offrait et offre encore l'une des questions les plus épineuses de la police sociale. Il était indispensable de lui tracer des règles, de lui marquer des limites si l'on ne voulait pas entraver la marche de l'esprit humain, ou, ce qui ne valait guère mieux, l'abandonner à

l'arbitraire et aux caprices de quelques hommes chargés des fonctions de censeurs.

Or, où rencontrer l'esprit supérieur, assez sûr de sa science, assez exempt de passions et de préjugés pour exécuter une tâche pareille, pour circonscrire la sphère du développement intellectuel et moral, pour oser dire à la liberté de penser : tu respecteras cette borne, tu n'iras pas plus loin, car en deçà seulement réside la vérité, tandis qu'au delà ne se trouve que l'erreur ! Et puis, une fois les procédés de l'imprimerie connus partout, comment empêcher l'existence de presses clandestines qui échappent à toute espèce de surveillance ? Ce sont là des problèmes qui, vainement étudiés depuis quatre siècles, sont encore à résoudre.

Il me paraît donc évident que si ce n'est pas « l'imprimerie qui met le monde à mal, » elle présente du moins, comme toute invention humaine, des bons et des mauvais résultats, et que le frein propre à réprimer ses excès doit se trouver dans les mœurs plutôt que dans les lois, ou qu'en d'autres termes elle réclame bien moins une action préventive qu'une direction morale. C'est là le but que doivent se proposer les écrivains qui comprennent leur mission, et qui ont à cœur de la bien remplir. Si noblesse oblige, talent n'oblige pas moins, car il constitue une autre espèce de noblesse qui entraîne avec elle une responsabilité plus grande encore. L'homme auquel sont échus en partage les dons de l'intelligence doit se rappeler sans cesse qu'un jour il sera jugé selon l'emploi qu'il aura fait de ce précieux dépôt. Ouvrier privilégié dans l'œuvre du développement humain, il peut exercer une influence salutaire ou funeste; libre de choisir entre le bien et le mal, il est sans doute sujet à l'erreur, peut-être fera-t-il invo-

lontairement fausse route, mais on lui tiendra compte de de la pureté de ses intentions et de la sincérité de ses efforts. Il est donc réellement coupable si, par un calcul égoïste, il spécule sur les intérêts et les passions de la foule. Ce cas est assez exceptionnel. En général les écrivains pèchent plutôt par omission. Tantôt artistes enthousiastes, ils ne songent qu'aux beautés de la forme; tantôt séduits par l'irrésistible attrait d'un système, ils ont recours, pour l'étayer, au sophisme et au paradoxe; tantôt, ne se proposant que de plaire et d'amuser, ils sacrifient le but moral à ce résultat frivole; la plupart enfin visent avant tout au succès et se préoccupent fort peu du reste. Mais s'ils ne font pas le mal de propos délibéré, leur influence n'en est pas moins pernicieuse. L'opinion publique, à laquelle ils pourraient si facilement imprimer une bonne direction, ne trouve le plus souvent en eux que de complaisants adulateurs qui caressent ses préjugés, et se plient sans scrupule à tous ses caprices. Ils oublient que, dépositaires d'une certaine part d'autorité morale, ils ont des devoirs à remplir envers la société, sur la destinée de laquelle leur action n'est pas sans importance.

Cette imprévoyante légèreté forme le principal défaut de l'esprit français, si riche en qualités aimables, en idées lucides, ingénieuses et fécondes. Elle est la cause permanente du singulier phénomène que présente la France, toujours prête à donner l'impulsion, à se lancer comme un hardi pionnier sur toutes les voies de l'intelligence humaine, et, malgré cela, demeurant en arrière ou n'avançant qu'avec une extrême lenteur dans la pratique, rétrogradant même parfois, et se montrant la moins empressée de tirer profit des belles découvertes de son génie aventureux.

C'est ainsi qu'après avoir devancé les autres peuples pour l'émancipation de la pensée, elle négligea d'en recueillir le fruit le plus précieux, de la faire servir à dissiper complétement les ténèbres de l'ignorance. La nation resta presque tout à fait étrangère à ce mouvement dont les premiers essais de la littérature française offrent déjà des traces nombreuses. Les bienfaits de l'instruction furent longtemps le privilége d'une élite de penseurs qui semblaient n'avoir dans leurs travaux d'autre but que le plaisir, très-attrayant en effet, de remuer des idées et de sonder avec une hardiesse extrême les grands mystères de la destinée humaine. De cette manière on franchit bientôt les dernières limites du libre examen, et l'on était en plein dans la licence avant même que le peuple eût appris à connaître la liberté. Il en résulta qu'au lieu de suivre son cours régulier l'essor des intelligences prit une marche désordonnée, pleine de trouble et de confusion.

A la place d'un fanal pour éclairer le peuple, on eut une torche incendiaire. Comment s'étonner alors si la société s'est vue de plus en plus menacée à mesure que les progrès de l'enseignement primaire ont multiplié le nombre de ceux qui lisent et qui écrivent? On s'est contenté de mettre la multitude tout juste en état d'être plus facilement exploitée par les ambitieux et les intrigants, qui ne se chargent que trop volontiers de compléter son éducation. En ouvrant un beaucoup plus grand nombre d'yeux et d'oreilles aux séductions des rhéteurs, on a fait croître rapidement le nombre et l'audace de ceux-ci. Le mensonge est devenu l'arme la plus usuelle entre leurs mains, et ils s'en sont servis sans aucun scrupule, pour attaquer la religion, la morale, l'état social, pour jeter le désordre dans les esprits, ébranler tous les principes, et attiser le feu des

passions. Des hauteurs du paradoxe philosophique le mensonge est descendu peu à peu jusque dans les petits débats de la presse quotidienne; revêtant les formes les plus diverses, il s'est glissé partout, et la foule abusée n'a que trop souvent pris son faux éclat pour la lumière de la vérité.

Cette erreur est très-déplorable, sans doute. Mais qu'a-t-on fait pour la dissiper? A peu près rien. Tandis que l'attaque habile, vive, hardie, dirigeait ses efforts sur tous les points à la fois, la défense concentrée dans ses forteresses abandonnait la contrée aux ravages de l'ennemi. Quelques manifestes lancés de temps en temps pour entretenir le zèle de la troupe d'élite, ne suffisaient point à contrebalancer l'action incessante et pernicieuse du poison intellectuel, dont les productions littéraires de tous genres étaient infectées.

Le scepticisme du dix-huitième siècle, par exemple, ne rencontra que de rares et faibles contradicteurs, qui n'apportèrent dans la discussion ni l'énergie ni la ténacité nécessaires. On le laissa tranquillement accomplir son œuvre, et quand la révolution fut venue en montrer les résultats pratiques, la question compliquée d'éléments nouveaux présenta des difficultés bien plus grandes encore.

Au milieu de ce chaos intellectuel et moral, la licence avait dépassé toutes les bornes. Les théories les plus extravagantes étaient entrées dans la circulation, et bientôt elles portèrent leurs fruits. Les idées de justice étant perverties par les attaques dirigées contre les principes qui, jusque-là, leur avaient servi de base, on vit l'opinion publique flotter sans gouvernail au vent de toute doctrine audacieuse et quelque peu habile à flatter ses penchants. L'esprit de parti sut en profiter. Chacun songea dès lors à sé-

duire la foule plutôt qu'à la convaincre. Cette tendance était si générale que les défenseurs de l'ordre social, eux-mêmes, ne purent y échapper. Par une étrange confusion d'idées, ceux qui prétendaient soutenir la cause de la religion et de la morale eurent recours aux mêmes armes que leurs adversaires ; on aurait pu inscrire sur tous les drapeaux la même devise, savoir que la fin justifie les moyens. C'est ainsi que l'empire du sophisme s'est établi dans le domaine de l'intelligence. Toutes les voies de la littérature ont été conquises par lui l'une après l'autre. Il a commencé par s'emparer de la presse politique, puis il a soumis à ses lois le feuilleton, et, de là, s'est glissé dans l'histoire, dans le théâtre, dans le roman, enfin jusque dans les almanachs, à l'aide desquels il pouvait pénétrer partout.

Son influence, dégagée de toute entrave, n'a pas tardé de se traduire en faits. De nouveaux bouleversements sont venus réveiller la société sur le bord de l'abîme. Un effort énergique l'a sauvée cette fois encore, mais le péril n'en existe pas moins, et la nécessité de le combattre ne fut jamais plus urgente. Or, je le répète, une bonne littérature populaire me paraît être le véritable remède aux maux enfantés par l'imprudent abus qu'on a fait de la liberté de penser. C'est le seul du moins qui n'entraîne aucun inconvénient, qui soit d'accord avec le progrès, et qui ne porte nulle atteinte à cette liberté précieuse. Au contraire, il en est un corollaire naturel, je dirai même indispensable, car le libre examen suppose des intelligences assez éclairées pour discerner le vrai du faux, pour apprécier la valeur des arguments qu'on leur présente.

Le pauvre peuple, auquel un labeur incessant ne laisse guère le loisir de cultiver beaucoup son esprit, a besoin

qu'on le guide encore sur la route qui lui est ouverte par l'enseignement primaire. Son bon sens ne peut y suffire; il est bientôt oblitéré par les séduisantes perspectives qu'on lui présente, et par son amour-propre qu'on surexcite. Comment ne succomberait-il pas? l'éducation qu'il a reçue semble n'avoir d'autre but que de rendre sa chute plus facile et plus certaine. En l'initiant à l'élément premier de toute culture intellectuelle, vous le placez, en quelque sorte, à l'entrée d'un jardin rempli d'arbres, dont les fruits invitent sa main à les cueillir. Mais parmi ces fruits de si belle apparence, il en est beaucoup d'empoisonnés, et ne sachant les distinguer des autres, il en fera peut-être sa nourriture habituelle. C'est d'autant plus probable que les intrigants et les ambitieux, qui aspirent à se rendre maîtres du peuple, ne manqueront pas de lui vanter surtout cet aliment pernicieux, dont l'effet doit être d'affaiblir ou même d'annihiler sa force morale. Il importe donc que des voix amies se fassent entendre, et que la littérature populaire ne soit pas abandonnée aux calculs d'une spéculation coupable ou simplement avide.

C'est une tâche difficile, sans doute, que de combattre le mensonge, ce protée qui change à tout instant de forme, qui glisse entre vos mains comme un reptile, et, lorsque vous croyez l'avoir écrasé d'un coup de massue, se redresse tout à coup en sifflant avec plus d'audace encore. Raisonner avec lui, c'est perdre son temps, car fussiez-vous aussi subtil que lui vous ne le forcerez jamais dans son dernier retranchement; à chacune de vos preuves, il oppose des assertions nouvelles, et vous vous lasserez avant qu'il soit à bout de subterfuges. Sa méthode est de procéder par voie affirmative. Il s'impose d'autorité, parce qu'il sait que rien ne réussit mieux auprès de la foule ignorante,

Dédaignant les allures de la logique, il invente des axiomes à son usage, les lance résolûment, et les répète avec impudence, sans tenir nul compte des réfutations de ses adversaires. Cette manœuvre constitue tout le secret de ses triomphes. Les esprits crédules, les caractères indécis ou faibles, toujours très-nombreux, se laissent entraîner par cette apparence de conviction profonde, inébranlable, qui résiste à tous les arguments. En vain essayerez-vous de les détromper, de leur ouvrir les yeux; devant les séductions du mensonge le raisonnement perd toute sa force. Changez donc de tactique, adoptez la méthode de vos adversaires; affirmez hardiment et répétez souvent la même chose. Alors vous verrez bientôt votre influence grandir, et vous aurez à votre tour un public d'autant plus dévoué qu'il vous croira sur parole.

D'ailleurs la morale, comme la religion dont elle est une dépendance, ne se peut prouver mathématiquement; c'est faire beau jeu au scepticisme que d'entreprendre une pareille besogne. Il vaut beaucoup mieux se borner à quelques principes essentiels et les illustrer par des faits qui puissent intéresser le lecteur, captiver son attention, éveiller ses sympathies, stimuler les nobles instincts de son âme. A cet égard le peuple doit être traité comme un enfant, qu'il importe d'entourer d'une atmosphère pure et d'exemples salutaires.

Mais il faut bien se garder de faire de la morale pédante et ennuyeuse. Le peuple volontiers se défie de qui le sermonne trop. C'est plutôt de démonstrations pratiques qu'il a besoin, et des récits intéressants produiront toujours de l'effet sur lui. Aussi l'histoire offre-t-elle en particulier d'abondantes ressources à la littérature populaire. Mais on en a peu profité jusqu'à présent. La plupart des

abrégés ou résumés historiques ne répondent point à ce but. Dans leur concision ils négligent précisément les détails qui seraient propres à faire connaître la marche des événements et le caractère des hommes. Les opinions de l'écrivain, ses préventions personnelles ou ses vues systématiques y jouent un trop grand rôle. L'autorité des faits ressortira bien mieux dans de simples extraits choisis avec intelligence et présentés de manière à mettre en relief l'enseignement qu'ils renferment. Des biographies surtout peuvent fournir matière à d'excellents petits livres dont le succès n'est pas douteux; l'exemple de Plutarque nous le prouve assez, ses *Vies des hommes illustres* figurent encore aujourd'hui parmi les ouvrages les plus populaires. Or il est loin d'avoir épuisé les annales de l'antiquité, et l'histoire moderne nous offre de plus une mine abondante. En suivant ses traces un habile écrivain peut à la fois retracer les phases diverses du développement social, peindre les faiblesses de la nature humaine, et les sublimes efforts du génie, signaler dans le tableau restreint mais complet d'une vie d'homme les lois providentielles qui gouvernent le monde moral.

Les récits des voyageurs me paraissent devoir fournir un champ d'observations non moins fertile à exploiter. La comparaison des mœurs, des usages, des lois est un sujet dont la fécondité ne saurait être contestée. On y trouve une abondante source d'intérêt et d'instruction. Rien ne contribue davantage à élargir l'esprit, à détruire les préjugés, à faire apprécier les bienfaits de la civilisation chrétienne. Un auteur ingénieux en tirera facilement parti pour combattre par des faits les funestes utopies du socialisme. Le spectacle des souffrances de tant de nations qui croupissent dans la barbarie ou dans l'esclavage, est à lui seul déjà

l'un des meilleurs arguments qu'on puisse opposer aux plaintes du peuple sur son propre sort. D'ailleurs combien de notions utiles se rencontrent dans les voyages. Sous cette forme attrayante, on peut inspirer le goût de la science en montrant ses résultats dans leur application, et conduire ainsi le lecteur à des études plus approfondies. C'est un moyen qui me paraît beaucoup plus efficace que ces petits manuels scientifiques dont la plupart se distinguent par la sécheresse et le manque de clarté. Pour mettre la science à la portée du grand nombre il faut un talent supérieur, et malheureusement cette tâche difficile est en général abandonnée à la médiocrité, qui ne répand que le jour douteux d'un demi-savoir plutôt malfaisant.

La nécessité d'éclairer le peuple sur la nature des obligations sociales n'est pas moins urgente. C'est une conséquence inévitable des progrès de la démocratie. A l'extension des droits, il convient d'opposer celle des devoirs qui en découlent. On parle beaucoup des premiers, on en fait le mot d'ordre de toutes les révolutions, mais sur les derniers on se tait; il semble que la liberté n'oblige à rien et que le peuple en puisse user selon ses caprices, sans encourir aucune responsabilité. Ce détestable principe, ou plutôt cette négation de toute espèce de principes est l'arme la plus dangereuse entre les mains d'un sophiste habile. Avec son aide, il pervertit aisément le sens commun des masses, il bouleverse les notions morales, il confond les idées du juste et de l'injuste, il fausse la conscience, et porte une grave atteinte à l'autorité de la religion. Il importe donc d'opposer sur ce point une résistance vive et soutenue, de faire appel à la foi, à la raison, au sentiment, pour combattre l'ennemi dont l'espoir se fonde sur l'ignorance de ceux auxquels il s'adresse. L'antidote

de ces funestes doctrines se trouve dans une exposition claire et simple des vrais éléments de l'ordre social ainsi que des lois providentielles qui règlent les destinées humaines. Emparez-vous de l'intelligence populaire, montrez-lui la bonne route et, quand vous aurez réveillé les nobles instincts de l'âme, si vous marchez résolûment vers un but propre à les satisfaire, vous serez suivis, n'en doutez pas. L'initiative, qui détermine l'impulsion à laquelle obéit la multitude, est une propriété tout à fait individuelle; elle appartient à qui ose la prendre. Que la vérité soit audacieuse comme le mensonge, elle triomphera certainement. Ne cachez pas la lumière sous le boisseau, mais au contraire élevez-la d'une main ferme, et faites-la briller aux yeux de tous.

Enfin il est une autre catégorie de productions littéraires qui exercent une influence plus générale et plus directe peut-être, parce qu'elles offrent au public l'attrait d'une lecture amusante ou pleine d'intérêt. Ce sont les œuvres de l'imagination. Quoiqu'il faille en user avec prudence, leur concours n'est pas à dédaigner. Le talent du romancier peut entraîner les masses, les exalter en faveur d'une idée ou d'un sentiment, et produire ainsi dans certains cas, l'effet d'une secousse électrique qui parcourt avec la rapidité de l'éclair tous les rangs de la société. Cette puissance, trop souvent employée pour le mal, au service d'intérêts sordides ou de mauvaises passions, offre certainement aussi un moyen efficace de propager de belles et bonnes pensées, de travailler à la régénération morale du peuple.

Sachons profiter des leçons de l'expérience. Ne laissons pas à nos adversaires le monopole de la presse populaire. Souvenons-nous que, pour vaincre, il faut combattre avec courage, avec constance, surtout avec foi. Ce qui fait la

force du mensonge, c'est qu'il a toujours soin de prendre l'accent de la conviction. Arrachons-lui son masque hypocrite, poursuivons-le sans relâche. Opposons-lui partout et toujours franchise, loyauté, dévouement, et nous verrons bientôt les rangs se grossir derrière nous; car, en définitive, dans ce monde la vérité seule demeure au milieu des ruines que fait le temps. Il n'y a de durable que les œuvres qui reflètent quelque rayon de sa divine lumière.

On objectera sans doute que les efforts tentés sur cette voie sont restés à peu près stériles, n'ont obtenu qu'un succès très-restreint, tandis que le mensonge et la licence étaient accueillis avec des applaudissements enthousiastes, même dans la partie la plus saine et la plus éclairée du peuple. Mais n'est-ce point que ces efforts ont été mal dirigés, ou que, lorsque l'intention était bonne, le talent faisait défaut? Les écrivains de la littérature populaire, sauf quelques exceptions honorables, peuvent se partager en trois classes : les spéculateurs, les utopistes et les impuissants. La première renferme un grand nombre de charlatans, dont l'unique but est d'exploiter à leur profit la bonhomie du public. Toujours à l'affût des sujets qui semblent promettre une bonne recette, ils n'ont d'autre souci que d'employer toutes les ressources de l'art à séduire le lecteur. Le résultat moral leur est fort indifférent ; ne visant qu'à la bourse, ils ne se feront pas scrupule d'y arriver aux dépens de l'âme et du cœur. Mais si la vertu, par hasard, est à la mode, vous les verrez aussitôt changeant de ton, s'en faire les prôneurs éloquents, les peintres ingénieux; et la même plume qui traçait naguère de violentes déclamations contre l'état social, qui esquissait les scènes les plus ignobles, les tableaux les plus révoltants,

adoptera maintenant des allures pleines de douceur et de modestie, ne parlera plus que le langage de l'idylle et de l'églogue, ou même, s'il le faut, celui de l'austère prédication. C'est le loup de la fable :

> Il s'habille en berger, endosse un hoqueton,
> Fait sa houlette d'un bâton,
> Sans oublier la cornemuse.

Les utopistes ont en général le mérite d'être plus sincères, ce qui ne les rend pas moins dangereux. Ils parlent avec enthousiasme, ils sont mus le plus souvent par des idées généreuses, et s'ils se trompent, du moins ne cherchent-ils pas sciemment à tromper les autres. Bien différents des spéculateurs qui écrivent pour vivre, ils vivent pour écrire, et maintes fois se dévouent à leur œuvre avec une rare abnégation. C'est là précisément ce qui les rend redoutables, parce que, grâce à leur persistance, l'erreur a ses martyrs tout comme la vérité ; pour peu que leurs doctrines présentent à la foule quelque espoir de bien-être, quelque chance d'améliorer sa condition, bientôt elles trouveront de nombreux disciples pleins de zèle et d'ardeur. La plupart des utopistes se contentent d'exposer d'une manière purement théorique le système qu'ils croient propre à faire le bonheur de l'humanité ; mais, presque toujours, surgissent derrière eux d'habiles exploitateurs qui s'en emparent comme d'un instrument pour soulever les passions et attiser le feu révolutionnaire. L'homme abuse de tout, et les plus excellentes idées deviennent funestes, dès qu'on prétend les pousser à leurs conséquences extrêmes. En religion, par exemple, l'abus du libre examen et l'abus du principe d'autorité produisent des résul-

tats également déplorables. En politique, la démocratie, dépouillée de toute garantie constitutionnelle, ne vaut pas mieux que le despotisme absolu. L'association et la fraternité sont aussi certainement de belles et bonnes choses, pourvu qu'on sache les maintenir dans les limites imposées par les obligations sociales. Rien n'est plus pernicieux que l'oubli de cette clause essentielle. Quand le sentiment du devoir s'affaiblit ou s'altère, tout s'ébranle et menace ruine.

Enfin la troisième classe des écrivains populaires se compose d'esprits honnêtes, remplis de bonnes intentions, qui sentent l'importance de l'œuvre et s'y vouent avec un zèle très-louable, mais auxquels manque malheureusement cette supériorité nécessaire pour le succès d'une pareille entreprise. Leur horizon est trop borné; ils se font de l'instruction à donner au peuple une idée incomplète et mesquine; ils ne comprennent pas que les notions morales ont besoin d'une base plus solide que l'intérêt, plus haute que l'utilité, qu'il leur faut absolument l'appui de la foi religieuse. Ou bien s'ils essaient d'entrer dans cette voie, la seule qui conduise au but, c'est avec des vues étroites, exclusives, parfois même tout à fait opposées au sublime principe de la charité chrétienne, et qui frappent d'impuissance leurs efforts, quelque excellente que soit au fond la pensée qui les dirige.

Telles sont les diverses causes auxquelles me paraît devoir être attribué l'insuccès des tentatives faites jusqu'à présent. Si la littérature populaire n'a pas toujours porté de bons fruits, c'est qu'on l'a mal cultivée. On a multiplié les collections de petits ouvrages scientifiques, moraux, religieux, sans se donner la peine d'étudier les vrais besoins du peuple, et en général sans nul souci de la forme,

Tandis que des écrivains du premier ordre employaient leur talent à séduire et à corrompre, on a laissé le soin de la défense à des plumes tout à fait médiocres ou novices. Aux éloquentes déclamations du sophisme, on s'est contenté d'opposer de lourds traités que le peuple ne lit pas, ou de pauvres romans religieux dans lesquels on semble avoir pris à tâche de montrer l'ennui comme inséparable de la morale.

Et cependant, lorsque, par exception, un écrivain distingué s'est présenté dans la lice, on a pu reconnaître qu'il suffisait, pour assurer le triomphe du bien sur le mal, d'enlever à celui-ci le privilége du talent et de la hardiesse. Nous en avons eu des exemples frappants, surtout depuis quelques années. La révolution de 1848 a du moins rendu ce service que des hommes éminents se sont crus obligés de prendre en mains la défense de l'état social, et leurs ouvrages ont obtenu bientôt une assez grande popularité. Devant ce réveil soudain, l'œuvre de dissolution s'est arrêtée momentanément. Une réaction salutaire a commencé. Le public, las des excès de la licence, accueille avec faveur les efforts de ceux qui cherchent à relever le culte du beau, du vrai, de l'honnête. Pour ne citer qu'un seul fait, le succès prodigieux du livre de Mme Beecher-Stowe, *la Cabane de l'oncle Tom*, prouve que le langage de la religion et de la morale peut aisément trouver le chemin des cœurs, pourvu qu'on le parle avec conviction, avec charité, avec amour, et qu'on sache lui conserver le divin cachet de la simplicité évangélique.

Cette disposition des esprits est bien propre à donner espoir et courage aux vrais amis des lumières. Mais il faut la seconder par un concours actif et intelligent, par des institutions dans lesquelles le peuple puisse, au sortir des

écoles, continue à trouver de bonnes directions, à compléter son enseignement, à prendre de plus en plus le goût de jouissances intellectuelles qui élèvent l'âme et la préservent de la contagion du matérialisme. Multipliez donc les bibliothèques populaires, les lectures du soir, les cours gratuits où l'ouvrier puisera des idées plus saines, des sentiments plus nobles, et petit à petit peut-être perdra l'habitude du cabaret, ainsi que les préventions fâcheuses qu'il nourrit trop souvent contre la science et ses adeptes. C'est là surtout que peut s'exercer l'action de l'homme sur ses semblables, dans des entretiens familiers, affectueux, c'est là que les différentes classes de la société peuvent le mieux se rapprocher, se fondre, apprendre à se connaître, à s'estimer et à s'aimer réciproquement. Au prix de quelques sacrifices de temps et d'étude, vous acquérez ainsi une précieuse influence, vous reformez le lien rompu par la chute de l'ancienne hiérarchie sociale, et votre position devient infiniment meilleure pour opposer une résistance sérieuse à l'ennemi que vous voulez combattre.

D'ailleurs la littérature populaire ne peut pas se passer de cet appui. A quoi servirait d'écrire même des chefs-d'œuvre pour le peuple, si le peuple ne les lit pas? Inspirez lui le goût de la lecture, que cela devienne un besoin pour lui, et, soyez-en sûrs, la littérature populaire ne sera plus stérile. Elle portera des fruits excellents, parce que, alors, les bons écrivains ne lui feront pas défaut.

Si l'homme de lettres choisit la route du mal, c'est qu'en général elle lui présente des encouragements qu'il ne trouve pas sur celle du bien. Autrement il eût préféré, sans doute, une carrière où les succès immédiats n'excluent pas l'espoir d'une renommée durable. En effet, la

postérité fait prompte justice des gloires éphémères, des caprices de la mode qui n'ont plus aucune valeur à ses yeux. Dans toutes les littératures, les œuvres qui restent portent plus ou moins l'empreinte d'une haute supériorité morale. Le faux clinquant du sophisme se ternit vite, le mensonge ne conserve pas longtemps son prestige. La vérité seule demeure et brave les siècles.

Joël Cherbuliez.

REVUE CRITIQUE

DES

LIVRES NOUVEAUX.

JANVIER 1854.

LITTÉRATURE.

MAUPRAT, drame en cinq actes, par Mme Georges Sand. Paris, 1853.

Depuis quelques mois, les théâtres de Paris regorgent de pièces faites avec plus ou moins d'adresse sur nos romans en vogue. Balzac, Lamartine et Jules Janin n'ont pu échapper aux pillards mais si les tentatives étaient audacieuses, le public s'est montré inexorable, et la critique s'est chargée de prouver à ces plagiaires d'un nouveau genre qu'ils allaient se heurter à trop forte partie. C'est ainsi que, dans ces derniers temps, le *Lys dans la Vallée*, l'*Ane mort*, et une assez plate copie de la *Geneviève* de Lamartine ont dû céder la place à des productions plus originales sinon plus satisfaisantes. A cette règle un peu rigoureuse il y a cependant quelques exceptions : ainsi Mme Georges Sand et les deux Dumas ont tenu et tiennent encore, avec assez de succès, les sommités du roman et du théâtre. Il est vrai qu'ils se trouvent assez riches de leur propre fonds pour épargner celui des autres. Aujourd'hui nous n'avons à nous occuper que de Mme Georges Sand. *François le Champi*, la première pièce qu'elle ait donnée d'après un de ses ouvrages, lui révéla tout le parti qu'on pouvait tirer de cette double exploitation. Dès lors, elle marcha rapidement dans cette voie, mais sans obtenir des succès aussi brillants, aussi incontestables que celui d'après lequel elle avait bâti tout son plan d'avenir dramatique. *François le Champi* avait plu, comme une œuvre toute nouvelle par la forme et par le fond ; puis *Claudie* habitua le spectateur à ce qui l'avait d'abord charmé, et enfin *les Vacances de Pandolpe*

rencontrèrent un certain nombre d'opposants. De là, une polémique assez vive entre la presse mécontente et l'auteur irrité : de là une froideur dont le *Pressoir* et *Mauprat*, ses récentes productions, ont dû subir la réserve ombrageuse.

Mauprat est depuis longtemps le titre d'un des romans les plus connus de Mme Georges Sand. Aussi y avait-il des plumes armées d'avance, et tous ont eu beau jeu à s'escrimer sur les dissemblances qui existent entre le livre et la pièce. Les uns ont déclaré l'illusion complète, les autres ont réclamé à mains jointes cette intime poésie, ces délicatesses insaisissables de style et de pensée qui les délectaient jadis dans une simple lecture. Pourquoi donc aller chercher si loin l'occasion d'exercer sa judicature? L'auteur a voulu nous donner un drame. Il est vrai qu'elle a fait servir à ce but un de ses principaux ouvrages; mais l'ouvrage n'est ici, toute relation gardée, qu'une cause secondaire, et non un prétexte perfide à d'inutiles comparaisons. C'est un drame qui nous a été offert, c'est aussi du drame que nous nous occuperons, après avoir écarté le souvenir d'un livre qu'en pareille occasion nous voudrions n'avoir jamais lu.

Bernard de Mauprat est le dernier rejeton d'une de ces vieilles familles féodales qui sont grandes en toutes choses, en vice comme en vertu. Le seul de ses huit oncles qui ait voulu rester droit et honnête, le chevalier Hubert, a dû pour cela renier les siens et se mettre sous la protection de la loi. Jean le Tors, son aîné, s'est jeté avec ses frères dans une voie toute différente. Leurs sinistres exploits font trembler tout le pays, et ils mènent dans leur forteresse de la Roche Mauprat un vrai train de *Burgraves*. Au lever du rideau, il y a fête chez cette famille de nobles bandits ; ils ont trouvé moyen d'attirer dans un guet-apens Edmée, la fille du chevalier Hubert, et de la livrer à Bernard ivre de désirs et de vin. Cette infâme trahison doit, selon eux, aboutir à un mariage forcé, plus un million de dot, dont ils comptent détourner à leur profit la meilleure partie. Mais Dieu en a disposé autrement. Bernard cache sous une enveloppe grossière, un cœur qui n'est pas encore corrompu; il reconnaît sa cousine, la respecte et s'évade avec

elle par une secrète issue, pendant que la maréchaussée du pays attaque et brûle la forteresse dans un dernier assaut. Ici finit en quelque sorte le prologue ; les actes suivants nous font assister à la pénible éducation de Bernard recueilli par son oncle, qui le traite comme un fils, et détourne les poursuites de la justice. Mais il n'oppose que rudesses et violences à la tendresse de ses hôtes, à l'amour de sa cousine, et son bon naturel disparaît entièrement sous les rébellions furibondes qu'enfante un nouveau genre de vie. Après avoir offensé mortellement Edmée, il se condamne à un exil volontaire, et va rejoindre en Amérique l'armée de Lafayette. Le tableau suivant nous le montre revenu avec Marcasse, un vieil ami, qui a juré de le suivre et de le ramener vivant. Le temps et l'adversité ont cette fois bien abattu les accès défiants et grossiers qui témoignaient encore de sa vie première. Arrêté par une chute de cheval devant les ruines du château de la Roche Mauprat, Bernard se résout à y passer la nuit dans la seule chambre qui reste encore debout. Mais voici que, pendant son sommeil, un spectre, une sorte de cadavre vivant, entr'ouvre lentement les rideaux de l'alcôve, et vient en rampant saisir un de ses pistolets. Ce hideux fantôme est celui de Jean le Tors, le plus sanguinaire de tous ses oncles, le seul qui eût échappé à la justice. Puis il se redresse en grandissant dans son suaire, et s'abîme dans la muraille, que Bernard épouvanté essaie en vain de percer. Au moment où celui-ci oublie cette sinistre apparition en voyant Edmée et son père se diriger vers la ruine, une détonation se fait entendre, Edmée est apportée mourante, et Bernard, que toutes les preuves semblent accuser, se livre anéanti à la justice. Le dernier tableau nous transporte au milieu des décombres qui ont été le théâtre du crime. Les dernières perquisitions de la justice y sont demeurées infructueuses, et la condamnation du dernier des Mauprat semble assurée, lorsque Marcasse s'élance sur une poutre calcinée, escalade une tour déclarée inaccessible, et revient en traînant Jean le Tors, qui expire de rage et de faim en avouant son crime.

On ne peut nier l'effet dramatique de *Mauprat*, et il n'y a pas une des scènes des deux derniers actes qui ne porte coup. Mais est-

providentielle qui lui fait trouver la Bible, et quelques feuillets du journal d'un martyr de la foi réformée le fortifie dans cette résolution. Il reste donc abbé, mais suspect d'hérésie aux yeux de ses supérieurs, et sans cesse exposé à des tribulations de toutes sortes. C'est un cœur honnête aux prises avec les mauvaises tendances du dix-huitième siècle, auxquelles il n'échappe pas assez lui-même pour oser les combattre résolûment, pour leur opposer l'énergie d'une conviction profonde. Le contraste de cette lutte individuelle à côté de l'insouciance et de la corruption générales, caractérise bien nettement la situation où se trouvait la France vers la fin du siècle dernier. Peut-être objectera-t-on que les couleurs du tableau sont trop chargées. En effet, l'auteur s'attache surtout à faire ressortir les faiblesses et les vices. Il juge avec une rigueur que les excès révolutionnaires justifient de reste, mais que ne méritaient pas les intentions de la plupart de ceux qui ont involontairement amené de semblables résultats. On peut regretter que la petite chronique des journaux de l'époque, plus indiscrète que véridique et trop passionnée pour être impartiale, tienne une si grande place dans son livre, quoiqu'il s'en soit servi d'une manière très-piquante. L'éclat de cette spirituelle esquisse de la société lettrée nuit à l'intérêt du roman, dont l'action reste un peu trop dans l'ombre. Les scènes principales ne s'y rattachent que tout à fait indirectement. Dans ce vaste théâtre, où figure une foule d'acteurs éminents qui font assaut de verve et d'esprit, l'attention se concentre difficilement sur le sort du héros. Mais cela devait être; M. Bungener, voulant dérouler à nos regards l'ensemble du mouvement qui caractérise la fin du siècle, aurait risqué d'amoindrir, de mutiler son sujet s'il l'avait réduit aux proportions d'une intrigue ordinaire. Son but était de retracer, dans un tableau plein de vie et de couleur locale, l'œuvre de dissolution qui s'accomplissait alors, et il s'est acquitté de cette tâche avec un talent incontestable.

Julien offre, en quelque sorte, les pièces justificatives à l'appui des opinions émises par l'auteur dans *Voltaire et son temps*. C'est la pratique après la théorie, et si les conclusions de celle-ci ont

pu être attaquées comme trop sévères, il faut bien reconnaître ici que les faits semblent leur donner gain de cause sur la plupart des points.

ETRENNES NATIONALES faisant suite au Conservateur suisse, ou mélanges helvétiques d'histoire, de biographie et de bibliographie, recueillis par E.-H. Gaullieur. Genève, chez Gruaz, 1853; 1 vol. in-12.

Les morceaux que renferme ce volume sont assez variés et de nature, en général, à plaire aux amateurs de recherches historiques ou littéraires. Nous y trouvons d'abord une notice curieuse sur les mystères et l'art dramatique en Suisse après la réforme. Elle offre quelques détails intéressants pour l'une des périodes les moins connues de l'histoire du théâtre, mais on regrettera que l'auteur ait traité son sujet en bibliographe plutôt qu'en littérateur. Il aurait pu sans inconvénient s'étendre davantage, de manière à mieux faire apprécier le caractère des essais dramatiques dont il parle. Viennent ensuite quatre esquisses de biographie, consacrées, les trois premières, à Albert de Haller, au baron de Grenus et à Benjamin Constant; la quatrième à un jeune poëte genevois, J.-I. Galloix, mort avant d'avoir pu devenir célèbre, mais digne d'intérêt par son malheur, ainsi que par les débuts de sa carrière trop tôt brisée. En ce qui concerne Haller et Benjamin Constant, M. Gaullieur a profité de correspondances inédites qui lui fournissent des détails piquants sur la vie et le caractère de ces deux hommes célèbres. C'est aussi une lettre de Galloix qui lui sert d'occasion pour raconter la fin du pauvre jeune homme chez lequel il y avait certainement le germe d'un talent remarquable. Les trois pièces qui terminent le volume sont une notice archéologique sur les deux Avenches, un fragment sur la peinture historique en Suisse, à propos du beau tableau où M. Hornung a retracé le lendemain de la Saint-Barthélemy, et enfin une courte esquisse intitulée *Quinze jours à Londres*.

On voit que ce recueil n'est pas sans attrait, il manque de nou-

veauté seulement, et les lecteurs suisses pourront être peu satisfaits qu'on leur offre pour étrennes des articles qu'ils ont déjà lus dans les Revues de l'année précédente.

LE TOUR DE JACOB LE COMPAGNON, par J.Gotthelf, traduction libre de l'allemand. Genève, 1854 ; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.

Jacob est un ouvrier allemand qui, ayant perdu de bonne heure ses parents, est élevé par son aïeule, femme honnête et pieuse, dont la plus chère espérance est de le voir un jour marcher dignement sur la modeste route que son père et son grand-père ont déjà suivie. Dans ce but elle s'efforce de lui inspirer la crainte de Dieu, de développer en lui l'amour du travail et la droiture du cœur. Jacob se montre assez docile, mais c'est un caractère léger et présomptueux, facile à séduire par la flatterie, tête de linotte, dit sa grand'-mère, à qui le premier venu fait accroire tout ce qu'il veut. Son apprentissage terminé, il va faire son tour de compagnon. Quelle joie pour le jeune homme de se sentir ainsi libre et indépendant. Il lui semble que le monde lui appartient, qu'il est maître de sa destinée et que tout lui sera facile. Malheureusement ces impressions si pleines de charme durent peu ; bientôt arrive la fatigue, puis à sa suite l'abattement, les idées tristes, quelques larmes de regret peut-être, et avant la fin de la première journée le pauvre garçon sent déjà son courage faiblir. Mais il n'est pas au bout de ses peines ; les déceptions se multiplient à mesure qu'il avance ; il avait rêvé une série de jours de congé, de flâneries amusantes, et il trouve un nouvel apprentissage plus rude que le premier. La vie du compagnon est semée d'une foule d'obstacles et d'écueils ; il faut chercher du travail, s'exposer à bien des refus, à bien des froissements d'amour-propre, et, lorsqu'il en a trouvé, son ignorance des usages du pays lui suscite encore d'autres désagréments. Après en avoir fait une seule fois l'expérience, notre présomptueux Jacob en conclut qu'il est trop habile ouvrier pour les maîtres ignorants des petites villes, et c'est à Paris dès lors qu'il veut aller

exercer son talent. Il se dirige donc sur Bâle, où cependant la nécessité le force à chercher de l'ouvrage, en attendant que sa grand'-mère lui envoye quelques subsides. « Chère grand'maman, lui écrit-il, je t'écris d'une ville de Suisse qu'on appelle Bâle. Depuis toi, je n'ai pas eu d'accident, mais pas grand bonheur, non plus... J'ai trouvé les routes furieusement longues ; j'avais beau marcher tout un jour, je n'étais pas au bout. J'ai eu de l'ouvrage dans une petite ville, mais on y gâchait si bien la besogne que je n'ai pas voulu rester, et je suis venu sans m'arrêter jusqu'ici. J'y suis dans un grand atelier ; mais je pourrais bien en remontrer à mon maître, s'il n'était pas si fier, le gros conseiller qu'il est, parce qu'il va tous les jours à sa maison de ville. Mais je suis fier aussi, je ne lui dis jamais rien de ce que je connais mieux que lui, et quand je le rencontre le dimanche dans la rue, je tire tout juste ma casquette, ce qui le vexe fameusement. On est soldé chaque semaine ; il y en a qui ont plus que moi ; aussi je ne suis pas si fou que de travailler autant, et aussi bien que je pourrais. Quant à la nourriture, on a suffisamment pour son argent, mais c'est mauvais ; le vin est comme le vinaigre de chez nous, mais il faut bien en boire avec tout le monde.... » Et il n'en boit que trop le malheureux Jacob. Il rencontre au cabaret de rusés compères qui découvrent bientôt son faible et l'exploitent, en lui persuadant qu'il vaut beaucoup mieux discourir le verre en main sur le socialisme et l'humanité, que d'user sa vie dans un travail indigne de l'homme libre. Jacob se laisse séduire par la perspective qu'on ouvre à son ambition ; il se fait l'écho complaisant des grandes phrases de l'argot communiste, et ne tarde pas à les mettre en pratique, de sorte que, chassé par son maître, le conseiller, et ne trouvant plus de crédit dans les pintes de Bâle, il prend le chemin de Zurich avec ses nouveaux amis. Mendiant le long de la route, ces grands réformateurs de l'ordre social se procurent ainsi de quoi fournir à leur dépense dans les auberges où, le soir, ils vident de nombreuses bouteilles en déclamant contre les riches et contre l'injustice des lois. A Zurich, Jacob travaille chez un maître socialiste qui achève de le convertir, car c'est un zélé conspirateur,

toujours en conférence avec de beaux Messieurs en habit noir, qui viennent chez lui ou qui l'emmènent au café. Il promet à ses ouvriers une révolution très-prochaine qui les enrichira tous, mais en attendant il ne les paie pas, et Jacob se prend à regretter presque son conseiller aristocrate de Bâle qui payait si bien. Après des démêlés peu agréables, il part pour Berne, où siége le comité directeur des sociétés secrètes. Là du moins il espère que son éloquence radicale fera sensation, et lui permettra de jouer un rôle dans les événements qui se préparent. Pauvre dupe, il croit que les destinées du monde se décideront au cabaret, il s'imagine qu'un pays comme la Suisse abdiquera ses glorieux souvenirs, sa souveraineté, son indépendance pour devenir la proie d'une poignée d'ouvriers étrangers. Cette grossière illusion n'a du reste trouvé que trop d'esprits crédules, prompts à l'adopter, les uns par intérêt, les autres par ignorance, un plus grand nombre encore par peur. Les habitudes hospitalières, l'absence d'une police rigoureuse, les agitations inséparables de la démocratie ont fait de la Suisse un théâtre ouvert à tous les charlatans politiques, qui sont venus y parader, et qui, se trouvant à l'abri de tout péril, ont fini par aspirer à se rendre maîtres d'une citadelle si commode, pour de là jeter des brandons révolutionnaires sur le reste de l'Europe. Mais ils se trompaient dans leurs calculs; le peuple qui les avait accueillis d'abord avec tant de bienveillance, dès que sa nationalité parut compromise, changea de conduite à leur égard, il se défia de tous ces étrangers qui aspiraient à se mêler un peu trop de ses affaires. C'est ce dont Jacob put déjà s'apercevoir à Berne. « Croyez-vous qu'il y ait rien à faire ici, lui disait un de ses camarades. La vie y est à bon compte; mais tout cela c'est du fretin. Les vraies idées humanitaires, en ont-ils seulement l'idée?.... Les chefs qui nous visitent de temps en temps dans leurs tournées, nous disent bien de prendre patience, que les temps approchent. Mais, voyez-vous, quand je vois entrer, les jours de marché, ces colosses avec leurs épaules comme des portes de ville, et leurs poings comme des boulets de vingt-quatre, je ne sais qu'en penser. » Jacob, cependant, n'en per-

siste pas moins, il se laisse même persuader d'aller à Genève prendre part à une émeute qui doit éclater, et qui donnera sans doute le signal de la révolution sociale. Mais l'émeute avorte, et notre compagnon a bien de la peine à trouver un gîte après cette échauffourée qui rend les logeurs singulièrement circonspects; pendant qu'il dort, un frère communiste, avec lequel il fait chambre commune, le dépouille de son havre-sac, sans doute pour lui ôter l'ennui de le porter, et s'évade en ayant bien soin de ne pas troubler son sommeil. Le lendemain, quand Jacob se voit dénué de toute ressource, le désespoir s'empare de lui, bientôt une espèce de fièvre chaude se déclare, et c'est à l'hôpital de Genève que vont aboutir ses beaux rêves humanitaires. Là commence à paraître le repentir. La maladie amène de sérieuses réflexions. Jacob ne renonce pas encore à ses idées, mais il commence à se défier des frères et amis, et quand il sort de l'hôpital, s'il n'est point converti, du moins il est dégrisé. Le premier symptôme qui se manifeste en lui est un désir de revoir sa patrie et sa vieille grand'mère. Dès lors les choses se présentent à ses yeux sous un autre aspect, le socialisme ne lui paraît plus aussi séduisant; les souvenirs de son enfance, les habitudes de son éducation tendent à reprendre leur empire, et son caractère mûri par l'épreuve secoue le joug du compagnonnage ainsi que des mauvais exemples. Il y a lutte, et plus d'une rechute arrête ses progrès vers le bien; mais petit à petit sa conscience se réveille, et avec elle les bons sentiments dont Jacob portait le germe dans son cœur. La pieuse grand'mère peut saluer son retour avec joie; Dieu a béni ses efforts, Jacob est un ouvrier honnête, laborieux, humble et dévoué, qui fera le bonheur de sa vieillesse.

Ce récit est un véritable chef-d'œuvre, où l'on reconnaît jusque dans les moindres détails la plume d'un observateur habile. Les scènes qu'il retrace, les personnages qu'il esquisse sont, en quelque sorte, pris sur le fait, et il a su reproduire fidèlement leur cachet original tout en évitant l'écueil de la trivialité. La traduction est faite avec un talent très-remarquable. On n'y sent point l'effort, malgré les difficultés extrêmes que présentait une tâche pareille. Le

traducteur a très-bien compris quelles sont les modifications nécessaires pour mettre un livre allemand de ce genre à la portée du public français, et nous paraît avoir rendu avec beaucoup de bonheur le style populaire de Jérémias Gotthelf.

LE BANQUET DES SEPT GOURMANDS, roman gastronomique par Pierre Vinçard. Paris, 1 vol. in-12 : 2 fr. — ELOGE DE JEAN RAISIN et de sa bonne mère la vigne, par Adolphe Ricard. Paris ; 1 vol. in-18 : 2 fr.

Les sept gourmands sont d'honnêtes bourgeois de Paris qui font de la table le centre de leurs plus chères affections, le but de toutes leurs études scientifiques et littéraires ; sauf un pourtant, dont l'esprit moins matériel n'estime pas que la gastronomie doive étouffer tout autre sentiment ni faire oublier qu'il y a des malheureux et des pauvres dans ce monde. Ils s'invitent réciproquement à dîner, et, dans leurs repas, chacun s'évertue à faire étalage de son érudition culinaire. Un rentier, un avocat, un médecin, un musicien, un savant et un littérateur sont les six gastronomes. Le septième convive est un bourru bienfaisant, misanthrope à l'endroit des riches et des puissants, mais plein de sympathie pour toutes les infortunes, pour toutes les souffrances. Ce personnage ne figure aux banquets que pour faire mieux ressortir, par le contraste, l'égoïsme sensuel des six autres. Le rentier nous offre le type du gourmand vulgaire, qui mange sans esprit, et dont toute la conversation se compose de quelques sentences empruntées à la *Physiologie du goût*, sa lecture favorite. L'avocat et le médecin sont des causeurs assez spirituels et riches en anecdotes. L'homme de lettres, parasite effronté, qui, à l'aide d'un prétendu poëme de sa composition, dont il a toujours soin d'oublier le manuscrit quoiqu'il en promette la lecture à quiconque veut bien l'inviter à dîner, s'est fait une espèce de réputation, mange beaucoup, boit encore plus, et devient intolérable vers la fin du repas, si même on ne l'a déjà mis à la porte avant que l'ivresse se soit emparée

complétement de lui. Mais de tous les convives le plus loquace est le savant, discoureur infatigable, qui a fait une étude approfondie de la science gastronomique chez les différents peuples anciens et modernes, et qui ne tarit pas sur ce sujet, tout en maniant sa fourchette avec une grande activité.

Tels sont les originaux que M. Vinçard met en scène dans une série d'entretiens où se trouvent maints détails curieux et çà et là quelques traits assez piquants. Mais la forme est monotone, c'est un genre de plaisanterie qui n'est plus guère de notre époque, et l'auteur, en voulant ressusciter la vieille gaîté gauloise n'a pas su conserver son charme naïf qui en faisait le principal mérite.

L'*Eloge de Jean Raisin* est une tentative de même sorte, qui nous paraît avoir mieux réussi. M. Adolphe Ricard s'est contenté de faire un choix de pensées ingénieuses, de petites pièces originales et spirituelles, empruntées aux écrivains qui ont célébré le jus de la vigne, soit en vers, soit en prose. Ces fragments de littérature bachique sont enchâssés avec art dans un discours qui ne manque pas de verve.

CAUSERIES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES, par E. Souvestre. Genève et Paris, chez J. Cherbuliez, 1854; 2 forts vol. in-12 : 8 fr.

C'est une heureuse idée que celle de ces *Causeries*, où l'auteur nous fait passer en revue tous les chefs-d'œuvre de la littérature ancienne depuis Homère jusqu'à Dante. Les richesses littéraires de l'antiquité sont, en général, beaucoup trop regardées comme le monopole exclusif des érudits. Sans doute ceux-ci seuls peuvent en apprécier complétement toute la valeur; mais pourquoi ne chercherait-t-on pas à mettre une partie du moins de ces précieux trésors à la portée du plus grand nombre des lecteurs auxquels manquent et les études et le temps nécessaires pour s'en rendre maîtres? Le public peut, il est vrai, lire les auteurs anciens dans des traductions, mais cela ne suffit pas, il faut de plus éveiller en lui le désir de les connaître, lui en faire goûter le charme,

en un mot le guider sur cette route dont, sans cela, les abords un peu pénibles le rebuteraient bientôt. C'est ce qu'a voulu faire l'auteur des *Causeries*, et le succès de son cours, donné successivement dans plusieurs villes de la Suisse française, prouve combien une pareille tentative était opportune.

M. Souvestre ne se pose pas en savant, et c'est précisément à cause de cela peut-être qu'il a réussi. Sa parole élégante, ses remarques judicieuses et fines, entremêlées de citations bien choisies ont séduit l'auditoire que les allures de l'érudition auraient effrayé. Il ne commente, ni ne disserte, il cause simplement, avec esprit et grâce, amenant volontiers des anecdotes qu'il conte fort bien, ne négligeant aucune occasion de comparer ensemble les produits de littératures et d'époques diverses, de mettre en saillie les pensées nobles et salutaires, de répandre les semences fécondes de l'enseignement moral. S'il ne présente pas des points de vue nouveaux, il résume du moins avec une grande clarté les différentes opinions des critiques les plus habiles. Quelquefois il hasarde aussi la sienne, et par là prête le flanc aux attaques des érudits, qui l'accuseront d'empiéter sur leur domaine.

Dans une esquisse de ce genre, destinée à donner un aperçu rapide de l'histoire littéraire avec de nombreux extraits qui fassent connaître suffisamment les ouvrages dont on parle, il est impossible d'approfondir, on doit être superficiel et se contenter d'effleurer en passant une foule de sujets. Mais les lecteurs de M. Souvestre ne s'en plaindront pas, car il a su donner à son livre la forme la plus attrayante. Ce sont des causeries spirituelles, où l'on suit sans effort et sans fatigue le développement de la pensée humaine à travers les siècles, et chez les peuples qui en ont offert les plus admirables résultats.

M. Souvestre débute par un chapitre sur la chanson et l'apologue, qu'il regarde comme les éléments primitifs de tout essor littéraire. Après quelques considérations intéressantes sur la poésie des Hébreux, il traite avec plus d'étendue la littérature grecque et celle des Romains. Ensuite, abordant le moyen âge, il analyse les Nibelungen, la chanson de Roland, le romancero espagnol,

s'arrête peu sur les trouvères et troubadours, et termine par le Dante. Ce cours, rédigé par une plume élégante et facile, contribuera certainement à propager le goût des études classiques. Il est bien fait pour plaire aux gens du monde, et peut en même temps être mis avec avantage entre les mains de la jeunesse. Au mérite d'un enseignement agréable et nullement pédantesque, il joint celui de présenter une espèce de chrestomathie des littératures anciennes, dont l'utilité n'est pas douteuse.

VOYAGES ET HISTOIRE.

LA RUSSIE CONTEMPORAINE, par L. Léouzon le Duc. Paris, 1853; 1 vol. in-12 : 3 fr.

La Russie a toujours pour le public français l'attrait de l'inconnu. Cet empire colossal, qui s'entoure de mystère, qui s'isole du reste de l'Europe, et met un soin jaloux à garantir ses sujets de tout contact étranger, est bien fait pour exciter la curiosité. Le despotisme y règne de la manière la plus absolue, car tout dépend de la volonté du souverain, qui est à la fois le chef de la religion et la loi suprême de l'Etat. C'est donc le caractère de celui-ci qu'il importe avant tout de connaître si l'on veut avoir une idée juste du régime sous lequel vivent les peuples dont il tient les destinées dans sa main. Aussi M. Léouzon le Duc débute-t-il par nous présenter tous les renseignements qu'il a pu recueillir à à cet égard en Russie, et auxquels il ajoute le résultat de ses propres observations. Chargé d'une mission officielle, il s'est trouvé placé de manière à voir de près les hommes et les choses de ce pays, et il en parle avec beaucoup d'indépendance, n'exagérant ni le bien, ni le mal, mais s'efforçant de tracer un tableau fidèle de la société russe, de ses institutions et de ses mœurs. Le czar Nicolas possède toutes les qualités requises pour l'exercice du pouvoir absolu. Il a pris à cœur son rôle d'autocrate et s'y consacre avec un entier dévouement. Sa haute stature, la beauté mâle de sa personne, l'effet magnétique de son regard, l'autorité de sa pa-

role, tout en lui concourt à produire un prestige vraiment fascinateur. Pour ses sujets il n'est pas seulement un maître, il est un père, un saint, presque un dieu. Sa passion du droit, ses instincts de justice inexorable sont en parfaite harmonie avec l'immense pouvoir dont il est revêtu. S'il montre une sévérité inflexible, s'il a parfois recours aux mesures les plus rigoureuses, ce n'est jamais la passion qui le dirige ; mais, chef d'un peuple encore barbare, il est obligé d'employer de semblables moyens pour le dompter et l'assouplir. Ses vues droites et généreuses échouent souvent contre le mauvais vouloir de la noblesse, contre les vieux préjugés nationaux ou les abus d'une administration corrompue. Il lutte avec énergie et persévérance, et s'il ne réussit pas tout à fait selon ses vœux dans l'œuvre du développement intérieur de son empire, il travaille en attendant à étendre son influence européenne avec une habileté incontestable. Du reste, « sa vie est rude comme la vie des camps. Dès le matin, avant le jour, quand tout l'empire dort encore, l'empereur est debout, les épaules couvertes d'un vieux manteau de guerre qui lui sert de robe de chambre, préparant les ordres qu'il doit donner dans la journée à ses ministres. Il mange peu et simplement, boit à peine, dort, comme tous les Russes, sur un matelas de crin piqué. Il travaille à l'excès : rien ne se fait dans l'empire qu'il n'examine lui-même et dont il ne prenne l'initiative. S'il est trompé, il fait du moins ce qu'il peut pour voir juste et bien. »

Malheureusement le nombre de ceux qui ont intérêt à le tromper est très-grand, et des habitudes invétérées de corruption, de vénalité rendent stériles les exemples que le czar fait quelquefois lorsque des actes coupables viennent à sa connaissance. M. Léouzon le Duc cite une foule de traits qui prouvent combien le vol est commun en Russie. Un jurisconsulte finlandais, qui avait longtemps vécu parmi les Russes, et auquel on demandait quel châtiment devait être infligé à un voleur arrêté en flagrant délit, répondit : « Mais il n'est pas coupable ; c'est un Russe : caractère national. » Et cependant malgré cela les mœurs du peuple ont des côtés intéressants ; si la civilisation leur manque, la faute en est surtout aux seigneurs qui, sous leur vernis brillant, sous leur politesse affectueuse,

cachent un fond de barbarie comme l'indique ce dicton : Grattez le Russe, vous trouverez le Tartare.

La plaie de la Russie c'est le servage, qui contribue puissamment à dégrader le caractère national, en maintenant un système de tyrannie et d'oppression qui échappe, en quelque sorte, à la surveillance de l'autorité centrale. Sur ce point encore le czar se montre animé d'intentions excellentes, mais les obstacles sont presque insurmontables.

M. Léouzon donne une foule de détails curieux sur la condition des serfs ainsi que sur la manière dont ils sont exploités par leurs maîtres, et sur les épouvantables révoltes qui en résultent de temps en temps. Il consacre aussi des chapitres assez étendus à l'organisation administrative, à l'instruction publique, à l'Eglise, au commerce, à l'industrie, à la force militaire et maritime, à la police. Son livre, en un mot, fournit des données précieuses touchant les ressources de l'empire et les éléments de sa puissance. Mais il est, en général, peu favorable à la Russie, et l'auteur, après avoir rendu hommage aux nobles et belles qualités du czar juge la nation très-sévèrement. Ses critiques sont même quelquefois fondées sur des autorités suspectes ; n'ayant pu, dans un voyage de quelques mois, tout étudier par lui-même, il puise dans des ouvrages dont plusieurs nous paraissent empreints d'un esprit de parti bien prononcé.

Die romanische Waldenser (les Vaudois romans), par Herzog. Halle, 1853; 1 vol. in-8°.

Un petit peuple, caché dans quelques vallons des Alpes, possède une histoire plus digne d'attention que n'est celle de grandes nations. Jusqu'où remonte son origine? Jusqu'aux temps apostoliques? Qui le nierait? Qui pourrait le prouver? — La tradition qui l'affirme est antique, mais elle n'a pas encore trouvé à s'appuyer sur des faits incontestables. L'origine du nom même des Vaudois est encore en contestation. Ce qui est certain, c'est que dès le

commencement du douzième siècle on les trouve en possession d'une riche littérature, qui suppose leurs commencements antérieurs à cette époque; que plusieurs de ces anciens écrits sont parvenus jusqu'à nous, et sont aujourd'hui dispersés à Genève, à Dublin, à Cambridge et ailleurs. Mais ici se présente une nouvelle matière à la critique. Ces écrits, que les Vaudois font remonter au douzième siècle, si ce n'est plus haut encore dans l'ordre des temps, ont-ils tous cette haute antiquité? Nous sont-ils parvenus sans altération? Ce sont là deux questions importantes, récemment soulevées, et sur lesquelles M. Herzog vient de jeter un grand jour.

Il est des écrits vaudois dont l'antiquité est incontestable. D'autres, M. Diekhoff l'avait prouvé, et M. Herzog l'établit par de nouvelles preuves, appartiennent à la fin du quinzième siècle; tel de ceux-ci n'est même qu'une traduction, accommodée à l'esprit des Vaudois, de livres hussites; enfin, il est des livres réputés anciens par les Vaudois qui sont postérieurs à l'âge de la réformation.

Mais les écrits anciens nous sont-ils parvenus sans altération? Un examen attentif des manuscrits a convaincu M. Herzog qu'ils ont été altérés depuis la réforme. Ils l'ont été dans un double but : celui de prêter des appuis à la présomption d'antiquité, et celui de montrer l'Eglise vaudoise antérieure à la réforme en possession de toutes les vérités que la réforme a mises au jour. La chose eût pu se passer ainsi sans fraude pie, et dans la seule intention de corriger ce que ces œuvres anciennes avaient d'imparfait; mais parfois aussi se trahit le besoin de laver l'antique Eglise vaudoise de toute tache, de la montrer avant la réforme ce qu'elle n'a été que par elle, et de reculer le plus possible l'âge de ses anciens documents. De là des altérations, par lesquelles ont été induits en erreurs, Léger, le premier, puis les historiens qui sont venus après lui, jusqu'aux plus récents, MM. Monastier, Hahn et Muston.

Ces points établis, M. Herzog a cherché à rétablir aussi le vrai texte des écrits vaudois les plus anciens, et la véritable idée que nous devons nous faire de la doctrine, des institutions et des mœurs des Vaudois de cet âge reculé. Les Vaudois du moyen âge sont, non

pas ce qu'ont été leurs descendants, après Luther et Calvin ; mais ils n'en restent pas moins les précurseurs de la réforme. On ne trouve pas, dans leurs écrits, la doctrine de la justification par la foi, telle qu'elle fut présentée plus tard ; ils ne comprennent pas le rapport des œuvres et de la foi comme la réforme les a compris ; mais ils ont dégagé la notion des œuvres de bien des erreurs, et l'ont rapprochée, si ce n'est complétement de l'Evangile, du moins de la simplicité de la prédication de Jean-Baptiste et de la pureté de la loi du Christ. Ils n'ont point rejeté les sept sacrements ; ils insistent seulement sur la nécessité du baptême et de la Cène. Ils n'osent, la plupart du moins, s'abstenir de la messe, ils se contentent de lui donner une signification spirituelle. Le célibat n'est pas sans mérite à leurs yeux. La confession leur paraît utile ; seulement ils recommandent de la déposer en oreille digne de la recevoir. Ils ont leur constitution, leurs barbes, leurs missionnaires, leur discipline, leurs intimes relations entre eux, et, l'Evangile en main, ils s'efforcent de conformer leur vie à ses enseignements ; cependant l'Eglise romaine les repousse plus encore qu'ils ne se sont séparés d'elles.

Telle est l'idée que s'est faite M. Herzog des anciens Vaudois, soit d'après leurs documents, dégagés d'altération, soit d'après la naïve confession des députés qu'ils envoyèrent, en 1530, à Œcolampade et à Bucer.

VOYAGE EN CHINE et dans les mers et archipels de cet empire pendant les années 1847, 1848, 1849 et 1850, par M. Jurien de la Gravière. Paris, 1853 ; 2 vol. in-12, carte : 7 fr.

M. Jurien de la Gravière commandait la corvette *La Bayonnaise*, qui fut expédiée par le gouvernement français, en 1847, pour transporter le personnel du nouveau poste diplomatique créé à Canton. A cette époque, le mauvais vouloir des autorités chinoises, qui refusaient d'exécuter le traité conclu avec l'Angleterre, semblait devoir amener un nouveau conflit. Mais lorsque la *Bayonnaise* ar-

riva devant Macao, la question s'était terminée de la manière la plus pacifique. M. Jurien put donc mettre à profit son voyage pour étudier la Chine en observateur curieux et intelligent. Après avoir séjourné successivement à Macao, à Canton, aux îles Marianne et de Hou-Tchou, il s'avança vers le nord de la Chine jusqu'à Ning-Po, visita ensuite les Philippines, Batavia, Singapore, et revint à Macao, d'où la *Bayonnaise* effectua son retour en Europe. M. Jurien nous semble offrir le type de l'officier français instruit, aimable, se faisant tout à tous, ne redoutant ni les fatigues ni les périls, plein de franchise et de loyauté. C'est un charmant compagnon qu'on suivra volontiers dans ses courses aventureuses, car avec lui l'on est sûr de rencontrer partout des visages sympathiques et un accueil bienveillant. D'ailleurs il sait exciter vivement l'intérêt par ses remarques sur l'histoire et les mœurs des pays qu'il parcourt. La question chinoise est traitée par lui d'une manière sérieuse; il a vu de près l'état des choses, et fournit une foule de renseignements propres à le faire bien connaître. Le céleste empire a beaucoup perdu de son prestige depuis que les Anglais victorieux l'ont obligé de conclure, sous les murs de Nankin, un traité qui ouvre ses ports aux Européens. Cette puissance formidable s'est en quelque sorte évanouie devant une démonstration énergique. On a vu qu'il ne possédait en réalité dans son organisation, aucun élément de force. Tout y est factice et corrompu. C'est un vieux despotisme rongé d'abus, où l'énergie a disparu complétement pour faire place à la ruse et à la perfidie. Si l'Angleterre avait jugé bon de pousser la lutte avec plus de vigueur, l'armée chinoise eût été tout à fait incapable d'arrêter sa marche triomphante. Mais une fois la paix conclue et les relations diplomatiques rétablies, les Chinois ont repris leur supériorité. Vaincus sur le champ de bataille, ils n'en sont pas moins restés jusqu'à un certain point maîtres de la situation, parce que, grâce aux mensonges de leurs bulletins officiels, le peuple n'a point compris le véritable résultat de la guerre, et dès lors la cour de Pékin s'est appliquée à réduire le plus possible les concessions auxquelles la peur l'avait fait consentir. Avec un gouvernement de mauvaise foi les traités n'ont de valeur qu'autant

que l'on est sans cesse en mesure d'exiger leur exécution. Les Anglais le savent bien, mais ils ne sont probablement pas pressés d'entreprendre une conquête que la haine de la population chinoise pourrait rendre plus difficile encore à conserver. A cet égard les conséquences du traité de Nankin ont été jusqu'à présent presque nulles. Si l'accès du pays n'est plus complétement interdit aux étrangers, les Européens y trouvent en général un accueil plein de défiance ; ce n'est qu'à force d'audace et d'énergie qu'ils parviennent à se faire respecter.

M. Jurien en cite plusieurs traits remarquables. Les officiers de la *Bayonnaise* durent eux-mêmes avoir plus d'une fois recours à ce moyen d'intimidation, malgré l'appui que n'osaient leur refuser les autorités chinoises. Tantôt la population fuyait à leur approche, et laissait les villages déserts, tantôt des rassemblements hostiles faisaient mine de vouloir s'opposer à leur passage. Mais dans ce dernier cas, ils n'avaient qu'à s'avancer résolûment pour que toute velléité de résistance disparût aussitôt, et si quelque chef militaire, mu par le sentiment de sa responsabilité, les conjurait à genoux de ne pas aller plus loin, l'offre d'un cigare suffisait pour apaiser ses scrupules. Le caractère chinois est éminemment pusillanime. C'est ce qui explique comment la révolte de quelques centaines de brigands a grandi en quelques années au point de devenir une révolution qui menace aujourd'hui l'existence du céleste empire.

M. Jurien nous offre aussi des notions fort intéressantes sur la colonie des Espagnols aux Philippines, et sur celle des Hollandais à Batavia. Comparant ensemble ces deux établissements, il fait ressortir la supériorité du second, et rend hommage à l'habile politique de la Hollande, ainsi qu'au talent et au courage dont ses agents ont souvent fait preuve.

Enfin le capitaine de la *Bayonnaise* termine sa relation par quelques esquisses fort piquantes, dont le roi Georges de l'île d'Oualan lui fournit le sujet, et par de curieux détails sur les Sandwich ainsi que sur Taïti et la reine Pomaré.

LE DÉSERT ET LE SOUDAN, études sur l'Afrique au nord de l'équateur, son climat, ses habitants, les mœurs et la religion de ces derniers, par M. le comte d'Escayrac de Lauture. Paris, 1853; 1 vol. grand in-8°, fig. et cartes : 10 fr.

L'auteur de ce livre parcourt l'Afrique depuis huit années; il a tour à tour visité Madagascar, les Comores, Zanzibar, la côte de Maroc, l'Algérie, les régences de Tunis et de Tripoli, le Belad-el-Djerid, l'Egypte, la Nubie, le Cordofan, le Sennar. Mu par le désir de connaître un pays qui lui semble devoir être le but prochain des efforts de la civilisation européenne, il s'est imposé la tâche de l'étudier d'une manière sérieuse et approfondie. Avant de pousser plus loin cette étude, il publie le résultat de ses investigations en ce qui concerne particulièrement le Désert et le Soudan. Un long séjour dans ces contrées l'a familiarisé, soit avec la langue, soit avec les habitudes des peuplades qui les habitent. Observateur instruit et judicieux, il s'attache surtout à traiter les questions relatives à la géographie, au climat, et à l'état social des différentes nations africaines au milieu desquelles il a vécu. Ce ne sont pas les impressions d'un touriste qu'il nous donne; le pittoresque y tient peu de place, et les incidents de ses voyages n'y figurent même que comme des accessoires, encore n'en use-t-il qu'avec une grande sobriété. Mais, groupant les nombreux faits qu'il a recueillis, il en forme un tableau très-intéressant des ressources que le pays possède, des avantages qu'il peut offrir au commerce, et des obstacles qu'on devra surmonter pour en recueillir les fruits. L'Afrique oppose aux établissements des Européens de graves difficultés. Ses populations barbares échappent ou résistent à leur influence civilisatrice, et la nature semble conspirer avec elles pour rendre impossible l'œuvre de la colonisation. Cependant l'énergie persévérante de la race blanche ne se décourage pas devant ces obstacles, et si elle n'est pas encore parvenue à les vaincre, ses efforts ont du moins obtenu quelques succès partiels qui ne sont point non plus sans importance. Aussi M. d'Escayrac est loin de désespérer de

l'avenir. Il estime qu'on a beaucoup exagéré les périls d'une pareille entreprise. Différant en ceci de la plupart des voyageurs il ne cherche point à faire du style aux dépens de l'exactitude, il s'efforce plutôt de fournir des données précises, appuyées sur de nombreuses observations. Dans ses descriptions, le Désert perd sans doute de sa poésie; on n'y rencontre ni lions rugissants, ni caravanes enfouies sous le sable; le simoun, tout en conservant encore un caractère assez redoutable, n'est plus ce fléau destructeur devant lequel l'homme n'a d'autre ressource que de se coucher, la face contre terre, au risque d'être enterré vivant. Mais aussi l'on comprend mieux que l'Arabe puisse vivre au milieu de ces solitudes arides, et qu'à l'aide de précautions hygiéniques dictées par l'expérience, l'Européen doué d'une constitution robuste et d'une certaine dose d'énergie parvienne également à les traverser sans trop de peines. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le climat du Désert n'est pas considéré comme malsain par les habitants des contrées voisines, car ils y envoient leurs malades pour se guérir.

L'ouvrage de M. d'Escayrac renferme une foule de détails intéressants sur les productions du sol, sur les mœurs et les coutumes des différentes tribus qui habitent le Soudan, sur leur culte, leur législation, leur commerce et leur industrie. On trouve chez ces peuplades tous les degrés de la barbarie jusqu'à l'état sauvage le plus complet. L'auteur prétend y voir les stages divers d'une marche ascendante vers la civilisation. Cette hypothèse nous paraît fort contestable, et nous croyons plutôt les races africaines en voie de décadence. Mais, quoi qu'il en soit, ces éléments épars, divisés par des haines profondes, incapables de s'unir dans un intérêt commun sous un même drapeau, soit religieux, soit politique, ne sauraient certainement résister à l'invasion européenne, qui finira par s'en assimiler la meilleure partie et par refouler le reste au loin dans l'intérieur. Ici, comme en Amérique, la race blanche triomphera quand elle le voudra résolûment, car elle seule paraît appelée à exploiter d'une manière convenable les richesses que, sous tous les climats, la nature prodigue à son intelligente activité. Seulement nous ne pensons pas que, pour atteindre ce but, elle doive jamais essayer de

mettre en pratique les doctrines de despotisme absolu que professe M. d'Escayrac. En effet, ce serait au contraire le moyen de tomber à son tour dans l'état d'abrutissement dont les peuples de l'Afrique nous présentent le spectacle.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

DISCOURS ÉVANGÉLIQUES, par Trottet, pasteur. Paris, 1853; 1 volume in-8°.

C'est à la mémoire bénie d'Alexandre Vinet que ces discours sont dédiés; c'est à son école qu'ils appartiennent. Ainsi que Vinet, M. Trottet présente à ses auditeurs le christianisme comme répondant aux besoins les plus intimes de l'âme humaine. Mais il part encore d'un autre point de vue : l'Evangile ne répond pas seulement à toutes les questions qui naissent d'une saine psychologie, il a encore la solution de tous les problèmes essentiels que se pose la philosophie de l'histoire. Il est, à la fois, la clef de notre âme, et la clef de l'âme qui respire dans l'humanité.

Après l'avoir lu, nous ne sommes pas surpris que M. Trottet, pasteur de l'Église française de Stockholm, ait été sollicité par ses auditeurs de publier ces discours ; nous n'avons pas été surpris d'apprendre que les murs du temple aient dû être élargis, parce qu'ils ne pouvaient plus contenir une foule pressée. M. Trottet parle de ce qu'il comprend et de ce qu'il sent. Nous ne jugeons pas le théologien, nous ne parlons ici que du penseur, de l'homme versé dans l'histoire, dans la philosophie, dans les champs divers des connaissances humaines, et qui sait tout apporter en tribut au flot de sa pensée ; nous ne parlons que de l'orateur, qui captive parce qu'il a été saisi, qui touche parce qu'il a été touché. Il a l'imagination, l'originalité, le mouvement, le trait ; la simplicité lui fait parfois défaut. Mais faisons mieux que de parler de M. Trottet; laissons-le parler lui-même :

Jésus est près d'expirer. La multitude s'écoule. Un solennel silence se fait. Approchons. Trois croix s'élèvent. Sur l'une s'éteint

lentement « Celui qui est la Vie du monde. » Sur les deux autres meurent deux brigands, crucifiés aux côtés du Sauveur. Prêtons l'oreille. L'un des deux ne sait trouver de la distraction aux tourments qu'il endure qu'en ajoutant sa part d'outrages aux outrages de la multitude; il est l'image du matérialisme dont un bandeau couvre les yeux; aucun repentir, aucun sentiment de la situation; il ne sait ce qu'il est, où il va, ce qu'il fait. Mais une autre voix s'élève de l'autre côté du Sauveur : un autre brigand contemple la sainte victime. « A la vue des humiliations du Juste, ce brigand se sent pénétré de douleur et de honte. Il proclame la justice de Dieu. Il reprend son indigne compagnon; il le reprend, parce qu'il s'est d'abord repris lui-même; parce que, à la vue de Jésus, sa conscience s'est réveillée. Sa conscience le condamne sans retour. Son supplice lui paraît si peu une expiation de ses crimes, qu'il ne voit, pour lui, d'autre refuge que la miséricorde du Dieu dont il a violé les lois. La repentance qu'il éprouve pénètre son âme jusqu'au fond. Mais le sentiment amer de ses péchés, qui pouvait le conduire au désespoir, et lui rendre doublement affreuses les tortures du supplice, ne lui fait pas perdre courage. Il a entendu le Christ pardonner à ses ennemis; il a reconnu, à ce divin pardon, « l'Agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde : » il a trouvé son Sauveur. Et d'une voix troublée, mais tranquille, avec un cœur déchiré, mais plein de confiance, il se tourne vers lui et s'écrie : « Seigneur ! » — cri de l'âme qui succombe, cri du pécheur qui se sent perdu, et qui tombe au pied de la croix. — Seigneur ! souviens-toi de moi, quand tu seras entré dans ton règne. » Il ne demande à Jésus que de la pitié. Il lui présente sa misère, son indignité, ses crimes : il lui donne tout ce qu'il a, tout ce qu'il est. Me voici, dit-il, tel que je suis : Aie pitié, pitié de moi, qui n'ai rien à t'offrir. Souviens-toi d'un pécheur maudit, dont tu es l'unique espoir ! — Ah ! dans ce cri profond, dans cet abandon complet de soi-même à la miséricorde de Christ, il y a, en germe, une riche vie d'humilité, d'amour, de sacrifice. Ce brigand, par sa mort, prêche déjà le Sauveur à son compagnon de crimes, aux soldats, aux principaux des Juifs, à la foule. Il devient le premier « témoin » de la mort de Christ : il est la première voix

qui s'élève pour proclamer cette mort devant le monde, le premier apôtre du crucifié : il devance les disciples. Il déclare devant Dieu et devant les hommes, lui, que les hommes ont condamné, que Jésus est sa seule espérance, son unique abri, son tout. Il est l'Eglise en germe sur la croix, le monde chrétien commencé, les prémices de ceux qui sont morts en Christ.»

HISTOIRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE DANS LE PAYS DE VAUD, par André Gindroz, professeur honoraire à l'Académie de Lausanne. Lausanne, 1853. 1 vol. in-8° de VIII et 470 pages.

Voué pendant vingt ans à l'enseignement de la philosophie dans l'académie de Lausanne, et placé pendant le même espace de temps, par la confiance de ses concitoyens, à la tête de l'instruction publique du canton Vaud, M. Gindroz avait des titres que personne ne possédait au même degré que lui, pour écrire l'histoire du développement intellectuel de ce pays. Rendu par la révolution de 1845 à la vie privée, il nous apprend qu'il a entrepris cette tâche à la prière d'un ami, M. Louis Vulliemin. Son étude avait deux faces, celle des institutions et celle des personnes; celle-là dans laquelle pouvait particulièrement se développer l'esprit philosophique de l'écrivain, sa hauteur de vues et sa fermeté logique, celle-ci plus propre à faire ressortir la finesse de ses aperceptions, son talent pour le portrait et les dons aimables de son esprit. M. Gindroz les a réunies autant que le permettait son premier but, qui était de faire ressortir avec clarté le développement des institutions et de la culture nationale dans ses divers âges, et il a rejeté dans un appendice, et dans des notes, ce qui ne se liait pas facilement à ce plan, la partie essentiellement anecdotique, biographique et bibliographique de son travail. Là, l'histoire, dans son enchaînement rigoureux, dans sa gravité, se déployant dans le style qui lui est propre, dans sa simple élégance, dans ses mouvements animés avec mesure, dans ses couleurs riches, mais toujours tempérées et fondues avec harmonie. Ici, les histoires, les détails piquants, les aperçus ingénieux, les traits de mœurs détachés des traits généraux.

Dans la première partie se trouve retracée l'histoire des écoles primaires, et celle de l'Académie, simple séminaire d'abord; plus scientifique dans une seconde période, en « lutte dans une troisième avec le pouvoir dans les intérêts de l'affranchissement de la pensée, puis en réaction contre le débordement du mouvement philosophique du dix-huitième siècle, et finissant par s'attacher à recueillir les fruits de ce mouvement sans abandonner, ni laisser altérer les doctrines religieuses de la réforme, sans laisser s'abaisser le drapeau des Viret, des Farel, des Théodore de Bèse. Comme celle de Genève, l'Académie de Lausanne tend à l'émancipation, mais elle y arrive par des voies plus lentes. La sœur cadette déploie une activité plus spontanée, plus libre que son aînée. Elle est moins laissée en dehors du mouvement social. La culture scientifique se fait en elle plus promptement et plus largement une belle place, à ce point que M. Gindroz se demande si la théologie ne céda pas trop dans le partage.

La seconde partie du livre de M. Gindroz est nécessairement plus fragmentaire, et cependant elle ne se lit pas avec moins d'intérêt. C'est dans cette partie que se trouvent semés avec abondance les détails curieux sur les mœurs de la vieille Académie, sur ses solennités, sur ses banquets, sur les franchises des étudiants, sur l'existence publique et privée d'hommes tels que Conrad Gessner, Mathurin Cordier, Crespin, Marlorat, Hottoman, Barbeyrac, Ruchat, Loys de Bochat, Loys de Chandieu, Allamand, Polier, Tissot, Plantin, Venel, Chavannes, et ce bon Merlat, qui jamais ne donnait de repas à ses amis sans faire un compte exact de sa dépense, et consacrait une somme pareille au soulagement des pauvres du quartier qu'il habitait.

L'ouvrage de M. Gindroz s'arrête à l'an 1803. Il ne renferme pas l'histoire du canton de Vaud depuis le jour de la proclamation de son indépendance, mais cette histoire existe en portefeuille, et bien des vœux s'uniront aux nôtres pour que sa publication vienne compléter, au moment opportun, celle dont nous venons de rendre compte.

De l'application du cadastre à la détermination de la propriété immobilière et autres droits réels, dans les pays soumis au Code Napoléon, etc..... par Simon Delapalud, docteur en droit et ancien capitaine du génie. 1 vol. in-8°, 1853. Imp. de G. Silbermann, 2, place Saint-Thomas à Strasbourg. — Genève, Joël Cherbuliez, libraire.

Toutes les questions qui touchent de près ou de loin à la réorganisation du crédit foncier, à la publicité des droits sur les immeubles, à la réforme hypothécaire, sont aujourd'hui l'objet de l'intérêt et des travaux des jurisconsultes et des publicistes. Mais plusieurs de ces graves sujets ne peuvent être traités, avec pleine connaissance de cause, que par ceux-là seulement qui joignent à la théorie ces notions toutes spéciales que la pratique seule peut donner : et telles sont, en première ligne, les questions qui se rattachent à l'*organisation cadastrale*. Du moment, en effet, que l'on veut avoir un cadastre digne de ce nom, un cadastre qui ne se borne pas à une simple mensuration du terrain *en vue de l'impôt*, mais un cadastre *en vue du droit civil*, dont les plans puissent suivre toutes les modifications que les mutations successives de la propriété font subir aux fonds, un cadastre qui soit toujours tenu au courant de l'état juridique de ces fonds, et qui puisse ainsi devenir comme le *titre géographique* de la propriété et des droits réels de tous et de chacun des propriétaires d'immeubles.... alors, ce n'est pas seulement le talent du géomètre, la régularité du fonctionnaire de l'enregistrement, qui sont requis pour cette œuvre : il y faut de plus la connaissance approfondie des lois civiles dans leur application aux immeubles, et une pratique judiciaire assez étendue pour que les clauses des actes et conventions, qui peuvent modifier les transmissions de propriété et de droits réels, soient interprétées suivant le vœu et l'esprit de la loi. Il a été donné à M. Delapalud, dans une longue et honorable carrière, de réaliser toutes ces conditions : officier distingué de l'arme du génie, les opérations sur le terrain lui sont devenues familières ; avocat justement appré-

cié, puis greffier en chef de l'un des tribunaux du canton de Genève, il n'était pas moins versé dans les questions de jurisprudence; membre des plus actifs de l'ancien Grand Conseil, il a fait partie de presque toutes les *commissions sur les lois civiles*, et notamment de celles qui eurent à s'occuper de la publicité des droits immobiliers; il fut le principal auteur des projets de loi sur le cadastre, et montra, sur ce sujet si difficile, une supériorité tellement incontestée, que l'ancien gouvernement ne fut que l'interprète de l'opinion publique en le mettant à la tête de la *Direction* du nouveau cadastre: toute l'organisation de ce département fut son ouvrage, et il le laissa, lors de sa retraite, en pleine voie de prospérité.

A qui pouvait mieux appartenir la tâche de faire, sur le système cadastral, un ouvrage complet, à la fois théorique et pratique, et dans lequel les difficultés si compliqués, si inexplorées du sujet fussent prévues et aplanies, grâce au triple concours et de la science du jurisconsulte et de celle du géomètre, et de l'expérience de l'administrateur? Que M. Delapalud ait pleinement réalisé tout ce qu'à ces divers titres on était en droit d'attendre de lui, c'est ce dont ne tarderont pas à se convaincre tous ceux qui étudieront l'ouvrage que nous annonçons avec toute l'attention dont il est digne. Les notions qui y sont reproduites, bien qu'elles s'y présentent sous la forme d'un commentaire d'une loi genevoise, intéresseront les jurisconsultes de tous les pays, parce qu'elles sont exposées avec science et talent, parce qu'elles sont le produit d'une expérience pleine de sagacité, parce qu'elles seront utiles partout.

La division de l'ouvrage est très-simple: Dans une première partie l'auteur s'occupe des *Règles applicables à la confection d'un nouveau cadastre* (pages 1 à 128). La seconde partie traite des *Règles applicables au cadastre déclaré définitif* (pages 129 à 180). La troisième partie est consacrée aux *Effets civils du cadastre* (pages 181 à 204). La quatrième partie a pour objet l'application *du Cadastre à la détermination des droits réels, et comme élément de la spécialité* (pages 205 à 237). Enfin, dans la cinquième partie, l'auteur examine les réformes du régime hypothécaire (au point de vue surtout de la publicité) qui seraient préparées et facilitées par le

MANUEL EXPLICATIF DES PHÉNOMÈNES FAMILIERS, accompagné de planches et suivi de 727 questions pour en faciliter l'usage aux enfants, imité de l'anglais par M. et Mme Rilliet-de Constant. Genève, chez Gruaz, 1854; 1 vol. in-18, fig. : 2 fr. 50.

L'enfant est sans cesse témoin d'une foule de phénomènes qui s'accomplissent chaque jour sous ses yeux et qui peuvent fournir le texte d'un enseignement scientifique usuel très-propre à développer les jeunes intelligences tout en leur offrant de l'intérêt. Il est bon d'habituer de bonne heure l'esprit à se rendre compte des causes qui produisent tels ou tels effets, car il pourra plus tard en tirer des inductions fécondes, et c'est ainsi que se forme le goût de l'observation si nécessaire au progrès de la science, des arts, de l'industrie. D'ailleurs les pourquoi de l'enfance sont pour les parents une source d'embarras; trop souvent on se trouve réduit à leur imposer silence en disant que ce sont de sottes questions. Mais cette méthode est mauvaise, et il vaudrait beaucoup mieux satisfaire une curiosité légitime par des explications claires et précises. Le petit ouvrage que nous annonçons ici pourra être utilement employé dans ce but. Il offre, sous la forme la plus simple, une foule de notions élémentaires présentées en général d'une manière attrayante, et appuyées sur des exemples que chacun peut vérifier aisément.

Ce manuel, que les traducteurs ont complété en y ajoutant un questionnaire assez étendu, nous paraît pouvoir être introduit avec succès dans les écoles de petits enfants, car il fournit aux maîtres ainsi qu'aux parents le texte d'une instruction familière tout à fait à leur portée.

REVUE CRITIQUE

DES

LIVRES NOUVEAUX.

FÉVRIER 1854.

LITTÉRATURE.

LA PIERRE DE TOUCHE, comédie en cinq actes et en prose, par Émile Augier et Jules Sandeau. Paris, 1854; in-12 : 2 fr.

La manie de transformer les romans en pièces de théâtre me semble assez fâcheuse. Sauf quelques rares exceptions, elle n'a pour résultat que de mettre en relief la pauvreté d'une intrigue dépouillée des incidents et des détails qui faisaient tout son charme. Voici, par exemple, deux hommes d'esprit, deux écrivains distingués qui s'associent pour une œuvre commune et ne réussissent qu'à tirer d'un bon roman une comédie médiocre. Or la faute en est bien à la nature même de l'entreprise, car M. Émile Augier a fait déjà ses preuves, et le succès de *Mademoiselle de la Seiglière* prouve que M. Jules Sandeau possède assez l'entente de la scène. Si, comme ils le disent, le public a sifflé leur nouvelle pièce, c'est qu'ils ont choisi là un sujet malheureux qui ne se prêtait point aux exigences d'une pareille métamorphose. *La Pierre de touche*, pour répondre à son titre, devait être une comédie de caractère, puisqu'il s'agissait de montrer l'action de la richesse sur le cœur humain. Il fallait que le personnage soumis à cette épreuve fût esquissé de manière à rendre sa chute frappante, et qu'en même temps il en ressortît une leçon morale facile à saisir. Au lieu de cela, Franz Wagner, le héros de la pièce, est, dès le début, un franc égoïste, qui n'a pas besoin de son changement de fortune pour être jugé comme tel par les spectateurs. C'est un musicien qui, se croyant un grand génie parce qu'un certain comte mélomane a trouvé magnifique un requiem de sa composition, dédaigne de donner des

leçons et préfère vivre aux dépens de son ami Spiegel. Ce dernier, artiste aussi, mais plein de dévouement et d'abnégation, sacrifie sa propre gloire à celle de Franz et se fait peintre de portraits pour subvenir aux frais du ménage. Bien plus, il étouffe le tendre sentiment qu'il éprouve pour la charmante Frédérique, jeune orpheline élevée par le père de Franz, qui la lui a léguée en mourant, comme un dépôt sacré, dès qu'il croit s'apercevoir que son compagnon en est amoureux, et il ne songe plus qu'à les marier ensemble. De pareils témoignages d'affection touchent peu Franz qui, préoccupé de sa seule personne, s'arrange assez bien des sacrifices de Spiegel, tout en déclamant contre l'ordre social. Mécontent et envieux, il accuse avec aigreur les riches qui ne s'empressent pas de faire un pont d'or à son génie méconnu, et cependant il rejette comme une aumône insultante les cinq cents francs que l'un d'eux lui offre pour prix de son requiem. Une fierté ridiculement exagérée lui fait perdre ainsi la première occasion qui se présente de tirer quelque parti de son talent; il ne vend pas ses œuvres, il les donne. C'est peu satisfaisant pour le pauvre Spiegel, qui cependant n'en continue pas moins à presser le mariage, au risque de voir bientôt augmenter sa charge, déjà si lourde. Mais, sur ces entrefaites, arrive la lettre d'un notaire, invitant nos trois personnages à se rendre au château d'Hildesheim, pour assister à la lecture du testament de M. le comte dudit nom, qui n'est autre que le mélomane dont les éloges avaient si agréablement flatté l'amour-propre de Franz. Il s'est souvenu des deux artistes et de leur protégée, et leur lègue, à Frédérique une bague, à Spiegel quatre-vingt mille florins, à Franz une fortune considérable. Quelle joie! Plus de soucis, plus de privations, plus de travail forcé. Spiegel pourra laisser les portraits et se livrer à son goût pour la haute peinture; Frédérique va se trouver la femme d'un millionnaire, et voilà Franz en possession de cette richesse et de cette indépendance qu'il a tant convoitées. Mais chez celui-ci, c'est l'égoïsme qui prend son essor; à l'ambition d'argent succède celle des titres nobiliaires; il abandonne bien vite la vie d'artiste pour celle de grand seigneur, et, séduit par les adroites flatteries de la famille du comte, il laisse

rompre l'un après l'autre les liens d'affection et de reconnaissance qui semblaient devoir l'attacher pour toujours à Spiegel et à Frédérique. Ces amis si dévoués finissent par céder la place, et Franz s'en console par la perspective d'une noble alliance qui le fera recevoir à la cour. La morale de la pièce, c'est le bonheur qui s'en va ; Frédérique et Spiegel l'emportent avec eux. Mais cela ne peut pas être considéré comme une punition pour Franz, qui voit tous ses vœux accomplis et sa vanité parfaitement satisfaite. L'épreuve de la fortune n'a servi de pierre de touche qu'à Frédérique, dont l'amour pour Franz n'est, du reste, pas bien profond, puisqu'elle y renonce sans le moindre effort et paraît très-contente d'offrir sa main à l'honnête Spiegel. Le caractère de celui-ci est le seul digne d'éveiller la sympathie, encore me semble-t-il un peu défiguré par certaines plaisanteries triviales d'assez mauvais goût. Le public s'est montré sévère en sifflant cette comédie, tandis qu'il en applaudit tous les jours de plus médiocres, mais il était certainement en droit d'attendre beaucoup mieux d'auteurs tels que MM. Émile Augier et Jules Sandeau.

GRAINS DE MIL, poésies et pensées, par H.-F. Amiel. Genève et Paris, chez J. Cherbuliez, 1854; 1 vol. in-12 : 3 fr.

Dans sa prose et dans ses vers, M. Amiel se montre original : il ne dit pas les choses comme tout le monde, et cela peut certainement avoir son prix, dans l'époque de nivellement et d'aplatissement où nous vivons. Il va même un peu trop loin, poussé qu'il est par le désir de toujours créer, par la crainte de passer pour un imitateur. Suivant lui « qui dit imitation dit abdication. L'imitateur est un quidam qui rappelle quelqu'un, voilà tout. C'est la fiction d'un être et non un être ; la grammaire dirait un pronom et pas un nom. » Or il préfère encore être un nom, même barbare, plutôt que le plus charmant pronom du monde. Cette noble ambition le conduit souvent à la recherche d'expressions bizarres, de phrases alambiquées, de tournures insolites et d'une clarté douteuse. On s'en aperçoit surtout dans sa poésie, dont l'allure est singulièrement travaillée, pour

n'arriver quelquefois qu'à ces tours de force ou d'adresse que le poëte ferait mieux de laisser aux saltimbanques. Cette tendance est d'autant plus regrettable chez M. Amiel, que son talent n'a pas besoin de recourir à de semblables exercices pour captiver l'attention. Quand il veut être simple, il sait l'être, il touche, il intéresse, il est harmonieux et limpide.

Treize ans ! et sur ton front aucun baiser de mère
Ne viendra, pauvre enfant, invoquer le bonheur ;
Treize ans ! et dans ce jour nul regard de ton père
Ne fera d'allégresse épanouir ton cœur.

Orpheline, c'est là le nom dont tu t'appelles,
Oiseau né dans un nid que la foudre a brisé.
De la couvée, hélas ! seuls, trois petits, sans ailes,
Furent lancés au vent, loin du reste écrasé.

Et, semés par l'éclair sur les monts, dans les plaines,
Un même toit encor n'a pu les abriter,
Et du foyer natal, malgré leurs plaintes vaines,
Dieu, peut-être longtemps, voudra les écarter.

Pourtant, console-toi ! pense, dans tes alarmes,
Qu'un double bien te reste, espoir et souvenir ;
Une main dans le ciel pour essuyer tes larmes ;
Une main ici-bas, enfant, pour te bénir.

Cette pièce, qui n'est heureusement pas la seule de ce genre que renferme le volume, nous semble très-supérieure à ces vains jeux de la muse, dont tout le mérite réside dans la difficulté vaincue. Nous leur préférons aussi beaucoup la prose de M. Amiel, qui, sans être tout à fait exempte du même défaut, en subit moins les inconvénients, et même quelquefois en tire d'ingénieuses ressources. M. Amiel est un penseur ; on ne lui contestera pas cette qualité. Ses fragments sont riches d'idées, et s'il vise un peu trop à l'originalité de l'expression, il a de temps en temps des bonnes fortunes en fait de style qui ne sont pas à dédaigner. Une teinte vraiment poétique anime ses descriptions de la nature et son analyse des sentiments du cœur. Un tact délicat et spirituel caractérise ses critiques littéraires, toujours empreintes de bienveillance. Son esprit ne

manque pas de *humour*, ni son âme d'élévation. Avec un peu plus de bonhomie, il attirerait davantage, et ferait bien mieux apprécier la valeur de ses pensées. Ici, comme dans ses vers et plus encore, nous trouverions à l'appui de nos remarques maints passages qui plaisent et captivent, précisément parce qu'on n'y sent pas l'effort, parce que l'auteur, s'abandonnant sans contrainte, dit simplement ce qu'il veut dire, avec ce bonheur d'expressions que rencontre parfois le premier jet, mais qu'on ne trouve guère lorsqu'on le cherche. Pour terminer par un éloge, nous citerons un de ces passages :

« Gare à la mauvaise humeur ! dispersez-la dès qu'elle se forme ; ne la laissez pas vieillir ! Paille maintenant, un coup de fourche, moins encore, un souffle l'emporte ; barricade tout à l'heure, elle résistera au canon. Irritez-la, c'est la colère ; prolongez-la, c'est la révolte. — Et je ne parle que de l'*accès* qui passe, chose comparativement bénigne. Car que dire de la mauvaise humeur à l'état chronique ?... baromètre à tempête fixe ! soleil à rayons noirs ! ô laideur et disgrâce ! n'en parlons pas, et fuyons avec empressement l'ombre malsaine du nuage morose ou, atteints par elle (car qui pourrait l'éviter toujours ?),

Vite, courons guérir notre âme
Au chaud soleil de la gaîté. »

LES OIES DE NOEL, par Champfleury. Paris, Hachette (Bibliothèque des chemins de fer), 1853-54 ; 1 vol. in-16.

Dans ce temps où l'originalité devient chose si rare, M. Champfleury, malgré les reproches qu'il nous a paru mériter quelquefois, est certainement un des conteurs les plus originaux que nous ayions. Ses œuvres, qui n'étaient appréciées d'abord que par un certain cercle, prennent chaque année une place un peu plus grande dans l'opinion. Rédacteur du défunt *Corsaire*, aujourd'hui collaborateur de la *Revue de Paris* et de l'*Atheneum*, il sut un jour, en régénérant la vieille pantomime des Cassandre, des Arlequin et des Colombine, attirer sur l'un de nos théâtres les plus populaires l'attention et la bienveillance de la haute critique. Depuis, il s'est fait connaître par

des nouvelles ou plutôt par des études, dans lesquelles on peut bien signaler çà et là quelques négligences, quelques fautes de goût, mais qui révèlent, en général, une assez grande connaissance des hommes et des choses de ces deux mondes si différents qu'on appelle Paris et la province. Citons, entre autres ouvrages de ce genre, ses *Excentriques*, *les Comédiens de province*, *les Confessions de Sylvius*, *les Aventures de Mariette*, *le Trio des Chenizelles*, *Grandeur et décadence d'une serinette* (charmante esquisse que nous avons retrouvée, perdue dans un journal de département), etc., etc.

Il y a derrière tous ces titres des descriptions *balzaciennes*, (grâce pour un néologisme qui ne fut jamais mieux à sa place), un sentiment vrai, et surtout une grande simplicité de style. Sans être cherchée bien loin, la phrase est toujours harmonieuse; l'anecdote la plus simple se rehausse de couleurs nouvelles et d'une sorte de teinte fantastique qui ne messied pas à la lecture, et pour laquelle nous confessons un faible prononcé.

Les Oies de Noël, dont s'est dernièrement enrichie la *Bibliothèque des chemins de fer*, viennent encore se ranger à l'appui de ces éloges. C'est un simple récit des tribulations qui peuvent tomber sur deux pauvres familles d'honnêtes gens. L'intrigue n'en est pas bien compliquée, et cependant on est malgré soi ému et intéressé. C'est qu'à travers cette narration touchante défile une série de types pris sur le fait, et retracés avec un grand bonheur d'observations; chacun d'eux est à lui tout seul une petite histoire.

Adressons toutefois à l'auteur une critique toute amicale. Nous avons plusieurs fois remarqué qu'il trahissait trop volontiers ses goûts archéologiques, même au risque de passer pour tel jeune homme qui ne peut vous quitter sans vous avoir initié à la somme entière de ses connaissances. Par exemple, à propos d'une simple gravure sur bois collée au mur, et faisant pièce dans une de ses descriptions locales, il tombera dans une dissertation xilographique toute spéciale, dont nous partageons entièrement les conclusions, sans les voir pour cela bien à leur place. Ces riens ne font pas, du reste, la plus légère tache dans une étude, qui, répétons-le encore, mérite à tout égard la bienveillance et la sympathie. L. L.

DEVANT LES TISONS, par Alphonse Karr. Paris, 1854; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50. — LES NUITS ESPAGNOLES, par Méry. Paris, 1854; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50. — SCÈNES DE CAMPAGNE : Adeline Protat, par H. Murger. Paris, 1853; 1 vol. in-12 : 3 fr. — PUJOL, chef de miquelets, par J. Arago. Paris 1854; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.

Le volume de M. Alphonse Karr renferme un roman qui a pour titre : *Une heure trop tard,* et qui se distingue par une grande prétention à l'originalité. On y trouve des citations allemandes, latines, grecques même, qui sont là sans doute pour montrer que l'auteur a fait ses humanités. Le héros est un caractère de pure fantaisie, dont les excentricités assez ridicules et médiocrement amusantes, forment tout l'intérêt du roman. De fréquentes digressions coupent le récit, mais n'en rendent pas la lecture plus attrayante. Quand M. Alphonse Karr se met en tête de courir après l'esprit, il sacrifie tout le reste à cette poursuite souvent malheureuse. C'est dommage, car son talent peut faire mieux, et s'il se contentait d'être observateur attentif et spirituel, il atteindrait bien plus sûrement son but. Pour paraître original il ne faut pas cesser d'être simple et vrai ; la recherche conduit toujours plus ou moins à l'affectation. M. Karr échoue contre cet écueil toutes les fois qu'au lieu de prendre ses personnages dans la nature il prétend créer des types étranges dont le moindre défaut est d'être impossibles. En général les réminiscences de toutes sortes se pressent en foule sous sa plume, et ses ouvrages offrent le cachet de l'imitation précisément alors qu'il se croit surtout inventeur. C'est un bizarre mélange de sentimentalité allemande et de *humour* britannique accommodé à la française.

Cela vaut mieux pourtant que les *Nuits espagnoles* de M. Méry, recueil de bluettes insignifiantes, vrais appoints de feuilleton, qui pouvaient bien avoir leur mérite comme remplissage au bas d'un journal, mais ne supportent guère la lecture en volume. Nos écrivains prennent un peu trop l'habitude de resservir ainsi au pu-

blic, sous un nouveau titre, leurs moindres élucubrations, comme on donne aux pauvres les débris de la table du riche. Dans leur propre intérêt ils devraient se tenir en garde contre de telles spéculations, qui risquent de nuire à leur renommée. M. Méry possède une imagination assez féconde pour n'avoir pas besoin de recourir à cet expédient. Sans doute il aura simplement cédé aux instances de son libraire, mais ce n'en est pas moins un tort, car la médiocrité de ces petites nouvelles éclate bien davantage sous cette forme.

M. Henry Murger, qui avait jusqu'ici montré du talent mais un goût assez équivoque, est entré cette fois dans une voie meilleure. Laissant de côté la vie de Bohême, les aventures d'étudiants et de grisettes, il essaie de peindre des mœurs plus simples et plus pures. C'est à la campagne qu'il nous conduit en compagnie d'un artiste peintre, qui va s'établir au village de Montigny, près de la forêt de Fontainebleau, pour faire des études d'après nature. Le père Protat, sabotier, chez lequel il a coutume de loger chaque printemps, depuis plusieurs années, a une fille, Adeline, jeune et jolie, qu'il élève avec la plus grande sollicitude, et un apprenti, Zéphyr, auquel il s'efforce d'inculquer l'amour du travail en le rouant de coups. Or, tandis qu'Adeline se montre digne en tous points de l'affection paternelle, Zéphyr, par son incurable paresse, ne justifie pas moins la brutalité de son maître. L'apprenti travaille le moins qu'il peut, mais en revanche il pense beaucoup à la jolie fille du sabotier, dont il voudrait bien être l'amoureux préféré. Il s'avise même d'en devenir jaloux parce qu'il soupçonne qu'elle en aime un autre, et, dans son désespoir, il se jette à l'eau pour se noyer. L'artiste, qui se trouve heureusement là pour lui sauver la vie, et qui parvient à pénétrer son secret, entreprend de mener à bien cette intrigue à laquelle il s'intéresse d'autant plus qu'il découvre chez Zéphyr un talent remarquable de sculpteur en bois. Il l'engage donc à renoncer aux sabots pour aller se perfectionner à Paris, où son travail le mettra bientôt en état de pouvoir aspirer à la main d'Adeline. Mais celle-ci paraît avoir décidément un autre amour

en tête, et il se trouve que c'est notre artiste lui-même qui en est l'objet à son insu. En vain il refuse d'y croire, et continue à soutenir la cause de son protégé, la persistance de la jeune fille déjoue tous ses calculs, le touche malgré lui, et finit par le dominer si bien qu'un beau jour il s'aperçoit qu'il l'aime éperduement. Alors le pauvre apprenti n'a rien de mieux à faire que d'aller chercher fortune ailleurs ; Adeline devient la femme du peintre.

Cette nouvelle offre bien quelques longueurs, mais elle est écrite simplement et renferme de jolis détails. Ce sont des scènes villageoises vraies sans trivialité, où l'on se sent au milieu de gens honnêtes et dignes d'intérêt.

Quant à M. Jacques Arago, il a certainement beaucoup d'esprit et une facilité merveilleuse à raconter des histoires plus ou moins invraisemblables. Nul ne sait mieux accumuler les incidents extraordinaires, multiplier les figures étranges, atroces ou bouffonnes, donner à ses récits de la vie et des effets dramatiques. Son *Pujol* est un être de raison, un type de brigand idéal qui résume en lui la quintescence du genre. Nous ne savons si ce chef de miquelets a réellement existé ; mais à coup sûr son biographe fait preuve d'une imagination singulièrement féconde en exploits fabuleux, en péripéties tragiques, en intrigues de toutes sortes. M. Arago pousse l'exagération jusqu'à la caricature et les traits de ses personnages deviennent hideux à force d'énergie. Ce sont des démons plutôt que des hommes. Cependant on s'y intéresse malgré soi, parce que le talent du narrateur captive l'attention, excite la curiosité au plus haut point. C'est un salmigondis d'aventures toutes plus impossibles les unes que les autres, mais cela se fait lire. Tout en protestant contre l'invraisemblance du récit, on arrive au bout sans fatigue et sans ennui.

RÉTIF DE LA BRETONNE, sa vie et ses ouvrages, par Ch. Monselet. Paris, Alvarez, 1853 ; 1 vol. in-12, 212 pages : 6 fr.

Ce livre présente le résultat d'une étude curieuse sur un écrivain aussi original que fécond qu'on a surnommé le *Rousseau des halles*

et le *Voltaire des femmes de chambre*. Rétif de la Bretonne est mort en 1806, après une longue et orageuse existence; ses productions bizarres offrent de la verve, et un tableau énergique de ce qu'étaient à Paris, sous le règne de Louis XVI, les classes dangereuses de la société. Le *Paysan perverti*, le plus connu des ouvrages de Rétif, obtint un grand succès lors de sa publication, mais nous doutons fort, malgré l'assertion de M. Monselet, qu'il s'en soit fait *quarante-deux* éditions à Londres; il est plus vraisemblable qu'il en a été donné quelques-unes avec l'indication de cette ville sur le frontispice. Les *Contemporaine*, l'*Année des dames nationales*, les *Nuits de Paris*, sont de volumineuses productions qui ne sont pas inutiles pour la connaissance des habitudes, du langage, du costume de la population parisienne depuis 1770 jusqu'à 1794. *Monsieur Nicolas* ou *Le cœur humain dévoilé* est une des plus singulières autobiographies qui aient jamais été mises au jour. Parmi beaucoup de fatras, d'extravagances, de cynisme, on trouve parfois chez Rétif des renseignements historiques qui ne sont pas à négliger. La *Semaine nocturne* renferme une relation des massacres de septembre. M. Monselet énumère et décrit quarante-neuf ouvrages différents de Rétif, formant deux cent trois volumes. Il en est de fort rares; il y en a même un qui n'a pas été achevé et dont on ne connaît qu'un seul exemplaire. On peut dire que l'œuvre de Rétif présente de l'analogie avec celle qu'avait entreprise un écrivain bien plus célèbre, Balzac; l'un et l'autre avaient, à un point de vue différent, voulu retracer la *Comédie humaine*. Le travail que nous annonçons servira de guide pour s'orienter dans la collection confuse des écrits de Rétif; il était typographe et plusieurs de ses livres ont été *composés* de ses mains à son imprimerie, sans qu'il en eût écrit une ligne. Nous ajouterons que le volume de M. Monselet est destiné aux bibliophiles; il n'en a été tiré qu'un nombre assez borné d'exemplaires, et on a choisi un papier épais et fort, très-différent de celui sur lequel reposent toutes les chances de durée de bien des productions éphémères.

BIBLIOTHÈQUE DES CHEMINS DE FER. Paris, Hachette, 1853.

Les habitants d'une grande ville sont ordinairement moins ouverts et moins familiers que ceux d'un petit endroit. La même différence existe entre les voyageurs d'aujourd'hui et ceux d'autrefois. Maintenant on se déplace d'autant plus volontiers, qu'on y trouve un triple avantage de vitesse, d'économie et de commodité. Mais en revanche, on se lie peu, on cause beaucoup moins, et un personnel de voyageurs fréquemment renouvelé rend chaque jour plus difficile ces associations temporaires qui ont inspiré à Henri Monnier les études si comiques et si vraies, qu'on appelle : *Voyages en diligence*. Aussi chacun lutte-t-il de son mieux contre l'ennui d'une position inactive, car le temps paraît toujours long quand on n'a rien à faire, et nous accuserions presque de paresse la plus rapide des locomotives. A de pareils inconvénients on ne peut porter qu'un remède, qu'une distraction, qu'un plaisir. Seule, la lecture réunit au plus haut degré ces trois avantages. Or, on lit toujours, et on lit beaucoup. Il y avait dans la réalisation de ce besoin nouveau une grande idée morale et industrielle à faire valoir. Cette idée était la formation d'une *Bibliothèque des chemins de fer*. L'Angleterre a été la première à s'en emparer, mais elle n'a, ainsi que cela lui arrive souvent, envisagé que le côté matériel de la spéculation. Excitée par la concurrence, uniquement occupée de ses intérêts de comptoir, l'exploitation littéraire des chemins de fer anglais ne pensa qu'à l'écoulement de ses produits; aussi voit-on aujourd'hui la *Bibliothèque des railways*, la *Bibliothèque coloniale*, la *Bibliothèque populaire*, et vingt autres entreprises du même genre, faire rayonner, sur tous les points des trois royaumes, un pêle-mêle d'ouvrages plus ou moins satisfaisants au point de vue de la morale, de la religion et de nos théories sociales.

Devant ce progrès, bientôt converti en abus, il y avait bien d'utiles enseignements pour l'avenir, et toute une gloire pour la librairie française. En effet, l'homme capable de tourner vers un seul but les capacités littéraires et artistiques qui abondent à Paris,

assez puissant pour imprimer à cette vaste entreprise l'unité qui est la seule garantie de son succès, enfin assez actif pour répandre et faire apprécier partout les preuves d'aussi nobles efforts, cet homme là, disons-nous, non-seulement assurait à jamais le développement et la prospérité de sa maison, mais encore se constituait par cela même l'interprète le plus grand et le plus utile de notre suprématie intellectuelle. Telle est la tâche que se sont imposée MM. Hachette et Ce. Exclusivement établis sur toutes les lignes de chemin de fer, ils ont déjà pu combattre avec succès les publications mauvaises qui sont depuis quelque temps en si grand nombre. Et cette lutte, ils l'ont engagée en gens d'esprit, qui ont la conscience de leur valeur; car leurs livres réunissent à fort bon marché ces conditions d'élégance et de confort que chacun sait apprécier aujourd'hui. Ainsi, le format en est commode, les caractères lisibles pour tous les yeux, et les pages coupées d'avance par une précaution qui a bien son mérite. Nous adressons aussi notre part d'éloges au bon esprit qui a présidé à leur rédaction. *Amuser honnêtement, Etre utile*; telle est la devise du prospectus de la *Bibliothèque des chemins de fer*, telle est aussi la règle qu'elle a constamment suivie, sans en être pour cela plus pédante ou plus prude. Nous nous en sommes convaincus à l'examen des ouvrages qui ont déjà paru. Complétement indépendants les uns des autres, ces ouvrages peuvent être consultés avec fruit par tous, depuis le savant jusqu'à l'oisif, depuis l'homme spécial jusqu'à l'enfant. Il suffit pour cela d'en nommer les différentes séries. Guides et itinéraires, littératures anciennes, française et étrangères. Agriculture, industrie et commerce, contes et livres pour la jeunesse : tout y est bien et dûment représenté, tout y témoigne du choix et de la variété des matières. A l'appui de cette assertion, nous pourrions citer *la Jeanne d'Arc* et le *Louis XI* de Michelet, le *Guttenberg* et le *Christophe Colomb* de Lamartine, les *Maladies des pommes de terre, des betteraves, des blés et des vignes* de Payen, et cent autres encore dont la nomenclature entraînerait trop loin. De plus, M. Guizot a pris sous sa direction la publication de onze volumes relatifs soit à l'Angleterre, soit aux Etats-Unis. Un seul de ces

noms-là n'est-il pas déjà toute une recommandation. Aussi nous réservons-nous de parler plus en détail de cette belle collection qui a, jusqu'ici, fait honneur en tous points à son titre de Bibliothèque. L. L.

HISTOIRE DU JOURNAL EN FRANCE, 1631 - 1853; par Eugène Hattin. Paris, Jeannet, 1853; 1 vol. in-18.

On comprend sans peine tout ce que doit offrir de curieux un pareil sujet: M. Hattin l'a traité avec soin et intelligence. Il a réuni dans un cadre modeste les résultats de recherches persévérantes, il présente nombre de détails peu connus et de faits intéressants. Il s'occupe d'abord de la *Gazette*, le premier journal qui ait vu le jour en France, et que le médecin Renaudot créa sous le règne de Louis XIII. La gazette paraissait une fois par semaine, et chaque numéro était formé de huit pages in-quarto; à l'époque la plus brillante du règne de Louis XIV, elle porta à douze le nombre des pages qu'elle livrait au public. Ce ne fut que 132 ans après sa naissance qu'elle s'avisa de paraître deux fois par semaine. A partir du 1er mai 1792, elle parut tous les jours. Nous trouvons ensuite sur la *Gazette* des particularités piquantes en vers, que le poëte Loret publia à l'époque de la minorité de Louis XIV, et qui renferment une multitude de détails qui seraient restés ignorés. La révolution vint donner au journal, bien languissant jusqu'alors, un rapide et prodigieux développement. La licence n'eut plus de bornes, les excentricités se donnèrent pleine carrière. M. Hattin énumère une grande quantité de ces feuilles étranges qui sont aujourd'hui devenues introuvables, il en cite des passages remarquables; il fait connaître par des extraits bien choisis, l'*Ami du peuple*, de Marat; le *Père Duchêne*, d'Hébert; les *Actes des apôtres*, spirituel et courageux organe de l'aristocratie. Il passe ensuite aux journaux de l'époque impériale, parmi lesquels le *Journal des Débats*, devenu *Journal de l'Empire*, parvint seul à de brillantes destinées. La presse sous la restauration et le *Constitutionnel*, la presse sous la monarchie de juillet et M. Emile de Girardin fournissent matière à

des chapitres qui méritent d'être lus. La révolution de février vint inopinément donner au journalisme une existence fiévreuse et désordonnée ; on vit surgir une légion de carrés de papier qui, fort heureusement, ne jouirent que d'une courte existence. Le *Père Duchêne*, la *Commune de Paris*, les feuilles des citoyens Lammennais et Proudhon, tout cela est tombé dans le néant, mais il est bon que les bibliographes n'en laissent pas périr la mémoire. Les journaux rouges, les journaux réactionnaires qui prirent part à cette mêlée, réclamaient un historien avant que toute trace de leur carrière n'eût disparu. L'auteur de l'*Histoire du Journal* ne voulait offrir qu'un simple aperçu ; il s'est attaché aux faits principaux, et son petit livre, véritablement instructif, nous donne le droit d'attendre de sa part un travail plus considérable. Les journaux de la première révolution offrent une mine abondante qui réclame les soins d'un patient et habile investigateur ; le *Journal de la Montagne*, le *Journal des hommes libres*, et bien d'autres encore que personne ne consulte aujourd'hui et qu'on aurait d'ailleurs une peine extrême à se procurer, attendent une main habile ; elle saura y recueillir des circonstances qu'il ne faut pas laisser périr dans l'oubli.

De elementis germanicis potissimum linguæ franco-gallicæ ; scripsit L. Schacht. Berlin, F. Dümmler, 1853 ; in-8° (Des principaux éléments germains de la langue franco-galloise, par L. Schacht).

Nous croyons devoir signaler l'existence de cette dissertation de 88 pages, parce qu'elle nous semble offrir de savantes recherches sur un côté des origines de la langue française trop négligé par M. Raynouard et par la plupart des érudits qui se sont occupés de la langue d'*oc* et de la langue d'*oil*. Peu familiers avec les anciens dialectes d'outre-Rhin, ils n'étaient pas en mesure d'apprécier exactement la part d'influence que les peuples de l'antique Germanie ont exercée sur la langue en usage le long de la Seine et de la Loire. Après des détails judicieusement exposés à cet égard,

M. Schacht donne un glossaire des mots français dérivés du germain; ce travail serait fort utile à un savant qui, reprenant l'œuvre bien incomplète et souvent fautive, de Ménage, voudrait rédiger le *Dictionnaire étymologique* de la langue française. Nous ne pouvons entrer ici dans des particularités minutieuses de critique verbale et de grammaire qui ne sont pas susceptibles d'analyse; nous dirons seulement qu'après avoir consulté les livres de MM. Fauriel, Ampère, Chevallet, etc., il faudra, si l'on veut se mettre bien au fait de ces questions épineuses, étudier l'opuscule du philologue prussien dont nous venons de transcrire le nom.

VOYAGES ET HISTOIRE.

LE JAPON, histoire et description, rapports avec les Européens, expédition américaine; par Ed. Fraissinet. Paris, 1854; 2 vol. in-12 : 9 fr.

La résolution, prise récemment par les Etats-Unis, de forcer le Japon à ouvrir ses ports au commerce, est venue réveiller la curiosité publique au sujet de cet empire qui, pendant des siècles, s'est maintenu dans un isolement plus complet encore que celui de la Chine. En attendant le résultat de cette nouvelle tentative, on accueillera sans doute avec un vif intérêt l'ouvrage dans lequel M. Fraissinet a résumé tous les renseignements qu'on possède sur l'histoire, les institutions et les mœurs des Japonais. C'est le voyageur vénitien Marco Polo qui le premier fit mention de l'île de Simpagu ou Zipangu, et, les détails qu'il donna sur sa richesse, contribuèrent à la découverte de l'Amérique, en poussant Christophe Colomb à chercher une route plus directe pour atteindre cette île merveilleuse. Lorsque l'illustre Gênois découvrit Cuba il croyait aborder à Zipangu. Mais ce n'est qu'en 1543 que des marins portugais pénétrèrent dans le Japon et y établirent des relations commerciales. Ils y trouvèrent un beau pays très-cultivé, des habitants nombreux, ayant quelques rapports avec les Chinois, mais plus vifs, plus intelligents, plus belliqueux surtout, une civilisation assez avancée et

des coutumes fort bizarres qui distinguent ce peuple de tous les autres.

Le gouvernement du Japon paraît avoir été autrefois une théocratie. Le souverain, ou Mikado, réunissait en sa personne l'autorité religieuse et le pouvoir politique. Mais de fréquentes guerres, suscitées par les Tartares qui cherchaient à envahir le pays, ayant accru l'importance du général en chef de l'armée japonaise, le Mikado se vit bientôt forcé de partager son pouvoir avec lui. Dès lors il y eut deux empereurs, l'un religieux, l'autre civil : le Mikado et le Séogoun, ayant chacun sa cour et sa capitale. L'empire est partagé en soixante-huit provinces, dont cinq appartiennent à la couronne et soixante-trois sont gouvernées par des princes assez indépendants, mais obligés de passer alternativement une année dans leur province et une à la cour de Yédo, où leurs femmes et leurs enfants restent toujours en otage. Il existe d'ailleurs un système d'espionnage si bien organisé que nul ne peut échapper à la surveillance des agents du Séogoun. Le métier d'espion n'a, du reste, rien d'infamant aux yeux des Japonais, dont les idées diffèrent complétement des nôtres en tout ce qui touche à l'honneur et au devoir. En général fiers et très-susceptibles, ils n'hésitent pas à s'ouvrir le ventre d'un coup de sabre dès qu'ils se croient insultés ou soupçonnés de quelque méfait. Dans ce cas leur adversaire est tenu d'en faire autant. Ce sont des espèces de duels où l'offensé, donnant l'exemple, met l'offenseur dans l'obligation de se tuer comme lui. Tout fonctionnaire, à quelque rang qu'il appartienne, s'exécute ainsi, lorsqu'il n'a pu réussir dans l'accomplissement des ordres qui lui sont donnés. La manie de se fendre le corps était même devenue si générale qu'à plusieurs reprises il a fallu recourir à des mesures sévères pour empêcher les serviteurs de s'immoler sur la tombe de leurs maîtres. A ces coutumes barbares et aux superstitions du plus grossier paganisme, les Japonais unissent, par un étrange contraste, des manières polies, un esprit très-délié, une aptitude remarquable pour les arts et l'industrie. Ils sont avides de s'instruire et s'approprient facilement les inventions qui leur paraissent utiles. Ainsi, dès que les premiers Portugais qui séjournèrent chez eux leur eurent montré comment

on se servait de l'arquebuse, et appris à fabriquer la poudre, l'usage des armes à feu se répandit avec une étonnante rapidité dans toute la contrée. Mais singulièrement jaloux de leur indépendance, ils se défient trop des étrangers pour leur permettre de se fixer sur le territoire du Japon. Il est vrai que l'expérience qu'ils ont faite à cet égard n'a pas été propre à détruire un semblable préjugé. Les Portugais ayant obtenu d'établir des comptoirs dans plusieurs des principales villes du Japon, abusèrent bientôt de cette faveur pour s'immiscer dans les affaires de l'Etat; ils voulurent agir en maîtres, exercer leur influence sur la politique intérieure, et, les jésuites aidant, parvinrent à troubler l'empire, si bien que le peuple se souleva contre eux, et qu'ils furent presque tous massacrés. Après eux le Japon interdit l'entrée de ses ports à tous les étrangers, sauf les Hollandais qui, se soumettant aux conditions les plus dures et les plus humiliantes, ont pu conserver, jusqu'à nos jours, une factorerie à Detsima, petite île dans laquelle leurs agents sont comme prisonniers sous une surveillance ombrageuse qui ne leur permet qu'un trafic très-restreint, entouré d'entraves et de vexations sans nombre.

C'est pour faire cesser cet état de choses et ouvrir les ports du Japon au commerce maritime, que le gouvernement des Etats-Unis envoya l'année dernière une escadre sous le commandement du commodore Perry. Les autorités japonaises accueillirent très-gracieusement l'envoyé américain, quoiqu'il refusât de se soumettre à leurs exigences, de livrer ses armes et ses munitions, et de laisser entourer ses navires d'un cordon de barques armées. Mais le message dont il était porteur devait être envoyé au Séogoun, et rien ne pouvait être décidé avant qu'on eût la réponse de ce souverain. Le commodore Perry se retira donc en annonçant qu'il reviendrait dans quelques mois. Le terme de ce délai approche, et l'escadre américaine qui a hiverné dans le port de Macao, ne tardera pas, sans doute, à se diriger de nouveau vers les côtes du Japon. Si, comme il est probable, la cour de Yédo n'a voulu que gagner du temps pour se préparer à la résistance, et que, de son côté, le commodore Perry ait des instructions positives, une lutte entre les deux

nations est imminente. Le résultat ne semble guère douteux quand on songe aux puissantes ressources que possèdent les Etats-Unis ; mais les Japonais sont braves et leur pays présente par sa situation topographique des avantages très-précieux pour la défense. Il ne serait pas impossible non plus que la Russie voulût s'opposer à la tentative des Américains. On assure du moins qu'elle envoie plusieurs navires de guerre dans les eaux du Japon, et ce n'est sans doute pas pour assister en simples spectateurs au conflit qui s'y prépare. Quoi qu'il en soit, la crise qui menace l'empire japonais offrira certainement des péripéties du plus haut intérêt. C'est ce qu'a bien compris M. Fraissinet dont le livre vient fort à propos fournir au public toutes les données nécessaires pour apprécier l'importance de cette lointaine expédition, ainsi que la portée du but qu'elle se propose, en voulant soumettre au droit des gens un pays riche et industrieux, dont l'isolement cause un véritable préjudice au commerce des autres nations.

VOYAGES DANS L'INDE ET EN PERSE, par le prince Alexis Soltykoff. Paris, 1853 ; 1 vol. in-12, carte : 3 fr. 50 c. — LETTRES SUR L'ADRIATIQUE ET LE MONTÉNÉGRO, par X. Marmier. Paris, 1854 ; 2 vol. in-12 : 8 fr.

M. Soltykoff voyage gaîment, comme un jeune homme dont l'unique but est de voir beaucoup de pays, et qui note en passant ses impressions telles qu'il les éprouve, sans prétention ni recherche. Il écrit sans songer au public, il n'a pas le temps de faire des études approfondies, et se contente d'esquisser rapidement tout ce qui le frappe. C'est une correspondance familière où l'on trouve de jolies descriptions, des scènes curieuses, une foule de détails et de traits de mœurs qui ne manquent pas d'originalité. Les tableaux que retrace l'auteur ressemblent un peu trop peut-être à ceux d'une lanterne magique, dont les verres se succèdent avant qu'on ait pu les bien voir ; mais les couleurs en sont vives et les sujets très-variés. M. Soltykoff parcourt l'Inde et la Perse, en grand seigneur à qui

son rang et sa fortune rendent tout facile. Accueilli partout avec bienveillance, il n'a point à lutter contre les obstacles que rencontrent la plupart des voyageurs. Entouré de tout le confort possible, porté dans sa litière qu'accompagnent des domestiques nombreux, il loge dans les palais des princes et se voit l'objet de brillantes réceptions. Mais ce privilége le met précisément à même d'observer bien des choses inaccessibles à beaucoup d'autres, et dignes d'exciter au plus haut point la curiosité de ses lecteurs. Il nous fait ainsi passer en revue les splendeurs de l'Orient, derniers restes d'une puissance qui succombe devant la civilisation européenne. La plupart de ces souverains de l'Inde, que la politique anglaise a rendus ses tributaires, se consolent de la perte du pouvoir avec leurs immenses trésors, qui leur permettent du moins de déployer encore un faste inouï et de donner des fêtes merveilleuses. M. Soltykoff ne néglige pas non plus les occasions qui s'offrent à lui de recueillir des données intéressantes sur l'état du pays, sur les institutions et les usages particuliers des différents peuples chez lesquels il séjourne. On regrettera seulement que, se bornant à décrire ce qui se passe devant ses yeux, il se soit montré si sobre de réflexions. Son livre est agréable à parcourir, mais il pouvait facilement être plus instructif, plus riche surtout en renseignements utiles.

Nous ne ferons pas le même reproche à M. Marmier. Il nous semble être tombé plutôt dans le défaut contraire. Selon son habitude, s'est entouré de livres qu'il écrit son voyage, et le goût des recherches historiques ou littéraires lui fait un peu trop oublier de nous communiquer ses propres impressions. Les pays qu'il visite, en particulier le Monténégro, pouvaient cependant lui fournir matière à d'intéressantes études de mœurs. Mais ce n'est pas là sa spécialité; les quelques scènes qu'il décrit sont faiblement esquissées, sans caractère bien déterminé ni couleur originale. Son voyage manque d'incidents, c'est-à-dire de ce qui jette le plus de charme sur les relations de ce genre. M. Marmier néglige trop le présent pour le passé, les hommes et les choses du temps actuel pour la littérature des siècles antérieurs. Il est vrai qu'une fois lancé dans la revue des productions littéraires, il sait fort bien captiver ses lecteurs par des

analyses et des citations faites avec beaucoup d'intelligence. C'est là le véritable mérite de ses ouvrages et, si nous l'avons critiqué comme voyageur, nous nous empressons de reconnaître que, sur le terrain des légendes populaires et des vieux chants nationaux, il se montre très-habile à tirer parti de ses investigations On lira certainement avec un vif intérêt la notice sur les chants serbes, qui forme le dernier chapitre de son second volume. Les détails historiques relatifs au Monténégro seront appréciés aussi, parce qu'ils offrent un résumé bien fait de ce qui a été publié sur cette contrée par des écrivains allemands.

La Russie en face de Constantinople et de l'Europe, depuis son origine jusqu'à nos jours; son histoire diplomatique sous ce double point de vue, par Fr. Combes. Paris, 1854; 1 fort vol. in-8.

Ce volume est intéressant; il expose avec clarté la marche de la politique russe et le développement de cet empire qui, à peine connu au seizième siècle, tient aujourd'hui une place si importante parmi les puissances européennes. L'auteur montre que les prétentions de la Russie sur Constantinople datent de loin; on les retrouve déjà vers l'an 1000, et de générations en générations elles se sont transmises fidèlement jusqu'à nos jours. Les czars ont toujours aspiré à se faire les protecteurs des populations grecques soumises au joug turc. Leurs vues ambitieuses ont pu trouver là, sans doute, un excellent prétexte, mais en même temps on doit reconnaître que l'identité des intérêts religieux justifiait bien cette prétention. La communion grecque compte en Turquie des adhérents très-nombreux, et le czar russe est le seul souverain étranger auquel ils puissent recourir contre le fanatisme de leurs oppresseurs. C'est une considération qu'il ne faut pas négliger, quand on veut apprécier impartialement la conduite de la Russie à cet égard. Celle-ci a plus que nul autre Etat de l'Europe le droit d'exercer un patronage sur les populations chrétiennes de l'empire turc, et d'imposer des

conditions au maintien de son existence. Il est bien évident que, dans le cas où cet empire serait démembré, c'est à elle qu'en reviendrait la meilleure part. M. Combes signale ce résultat, qui lui paraît presque inévitable, comme un péril menaçant pour la civilisation. Il compare cette éventualité aux invasions barbares qui anéantirent la liberté de la Grèce et la puissance de Rome. C'est aller trop loin, il nous semble, car le tableau qu'il trace lui-même des progrès rapides de la Russie constate, au contraire, une tendance assez marquée à s'affranchir des entraves de la barbarie. Le czar, maître de Constantinople, exercerait sans doute une prépondérance beaucoup plus grande encore sur le reste de l'Europe, mais cet agrandissement le mettrait en contact avec des éléments nouveaux et l'obligerait à modifier son système, sous peine de voir bientôt son vaste empire s'écrouler. L'histoire nous apprend que telle est l'issue de toutes les tentatives de domination universelle. Les projets ambitieux de la Russie sur l'Orient menacent surtout ce qu'on appelle l'équilibre européen, mais la liberté a d'autres ennemis plus dangereux. Ce sont les intérêts égoïstes, les rivalités nationales, les passions désordonnées et cet esprit révolutionnaire qui ne sait faire que des ruines, sans rien fonder de solide ni de durable. A côté des stériles agitations qui ont affaibli la plupart des Etats de l'Europe, l'essor de l'empire russe présente un contraste frappant. Le livre de M. Combes met ce grand fait en évidence, de la manière la plus éclatante, et il servira, nous l'espérons, à rendre efficace l'enseignement qu'il renferme.

L'EMPIRE TURC : histoire et statistique, état politique et religieux, mœurs et usages, situation actuelle, par Alfred de Bessé. Leipzig, 1854 ; in-8, carte et portrait : 2 fr. 50 c. — FORCES MILITAIRES DE L'AUTRICHE, ses institutions et son organisation militaires, par le colonel Carrière. Paris, 1853 ; in-8 : 1 fr. 50.

Ces deux écrits sont des publications de circonstance, mais qui méritent d'être signalées comme faites avec beaucoup de soin, et

renfermant des détails fort intéressants. M. Alfred de Bessé, dans un résumé clair et bref, présente les principaux faits de l'histoire de l'empire ottoman, depuis le commencement du treizième siècle jusqu'à nos jours. Il nous fait rapidement passer en revue les circonstances les plus importantes qui distinguèrent les règnes de ses différents souverains. A la suite de ce précis historique se trouve un tableau de l'état actuel des institutions, soit politiques, soit religieuses, ainsi que des mœurs et coutumes des Turcs. Enfin l'auteur termine par un aperçu géographique accompagné d'une carte de la Turquie d'Europe. Ce petit ouvrage nous paraît précieux par la quantité de renseignements qu'il renferme. On y puisera des notions exactes sur les ressources dont peut encore disposer l'empire ottoman malgré sa décadence.

Ainsi que le dit M. de Bessé, « l'histoire d'un peuple qui a été aussi grand ne peut qu'être d'un intérêt profond, quel que soit le point de vue sous lequel on l'envisage... Malgré les hostilités commencées, un voile épais couvre encore le sort futur de cet empire autrefois gigantesque; si son étoile doit s'éteindre, elle n'en aura pas moins sur les événements de l'Europe une influence incalculable. »

C'est aux éventualités possibles de cette influence que se rattache le travail de M. le colonel Carrière sur les forces militaires de l'Autriche. Il estime que celle-ci étant la nation continentale la plus en mesure d'aider une invasion ou de s'y opposer, il importe de bien connaître les ressources qu'elle possède, et l'organisation de son armée, qui peut être appelée à jouer un si grand rôle dans la solution de la question d'Orient. M. Carrière nous fournit à ce sujet des données statistiques aussi complètes que possible, qu'il a recueillies pendant un séjour de cinq mois au milieu des camps de manœuvres, en y joignant ses propres observations, auxquelles son expérience militaire donne un grand poids. L'armée autrichienne, dont l'effectif au 1er novembre 1852 était de 539,768 hommes et 59,604 chevaux, lui paraît offrir, malgré son manque d'homogénéité, toutes les conditions nécessaires au succès. Elle est dévouée à son empereur, remarquable par son esprit de discipline et de fra-

ternité; elle a de bons officiers, elle est bien exercée, et de sages mesures sont prises pour assurer toujours son approvisionnement. Sur ces différents points, de grands progrès ont été accomplis, surtout depuis 1848, où la situation critique de l'empire obligea de renoncer aux vieilles habitudes et d'entrer franchement dans la voie des améliorations. « L'armée autrichienne, dit M. Carrière, a perdu la plupart de ses défauts; elle était lourde, elle est maintenant aussi mobile que la plus mobile; sa tenue était très-incommode pour les hommes, dont elle gênait presque tous les mouvements, elle est maintenant des plus appropriées aux mouvements du soldat. » Avec cela, le commandement en chef, autrefois rendu presque impossible par les prescriptions du conseil, est aujourd'hui laissé à la responsabilité des généraux. Enfin, « c'est une belle armée, glorieuse de ses récents succès, enthousiaste de son empereur de 22 ans, et qui se trouve dans une de ces périodes où les armées sont capables des plus grandes choses. »

GUTENBERG, inventeur de l'imprimerie, par A. de Lamartine. — CHRISTOPHE COLOMB, par le même. Paris, 1854, Hachette; 2 vol. in-16. (Bibliothèque des chemins de fer.)

Christophe Colomb et Gutenberg! Que n'a-t-on pas dit et que ne dira-t-on pas encore sur ces immortels génies! Le nouveau monde et l'imprimerie, ces précurseurs immédiats de notre moderne civilisation, auront toujours un double droit aux hommages de tous ceux qui pensent et qui produisent. Un de nos premiers écrivains a voulu, lui aussi, apporter son tribut à leur mémoire.

Tout le monde a su connaître et apprécier M. de Lamartine. Il serait donc inutile d'entamer un éloge qui serait la répétition de tant d'autres. Ici, comme partout, l'auteur de l'*Histoire de la Restauration* est brillant d'expressions, étincelant de pensées. Peut-être même pousse-t-il parfois jusqu'à l'exagération ces qualités heureuses. Ainsi nous renvoyons le lecteur qui voudra s'en faire juge au début du premier paragraphe de *Gutenberg*: *l'imprimerie*

est le télescope de l'âme, etc. Ce chapitre et les suivants abondent en métaphores : quelques-unes sont heureuses, plusieurs pèchent du côté de la lumière et de la simplicité. Aussi M. de Lamartine nous est-il apparu plutôt en poëte qu'en historien, nous l'avouons avec franchise, persuadés que son mérite n'est atténué en rien par notre humble critique. Ses deux études sont aux faits ce que deux décors habilement peints seraient à la vraie nature d'un point de vue quelconque. Ajoutons cependant que si certaines parties du modèle se trouvent çà et là sacrifiées au pittoresque de la méthode, l'ensemble est assez riche et assez harmonieux pour satisfaire les plus difficiles. En un mot, le *Gutenberg* ne souffrira pas trop des nombreux essais déjà publiés par les Peignot et les Laborde, en ne citant que pour mémoire un vaste travail préparé de nos jours par M. Ambroise-Firmin Didot. Ce travail, qui a reçu le titre modeste d'Essai sur la typographie, nous est annoncé par M. de Lamartine lui-même, comme *l'histoire la plus érudite et la plus complète de l'art, dont son auteur est à la fois le maître et l'historien*. Quant au *Christophe Colomb*, il conservera sur tous ses rivaux ce privilége de fraîcheur et de jeunesse qui est l'apanage de tout livre bien écrit. Ces deux biographies ont été extraites du *Civilisateur*, recueil périodique qui se publie par les soins et sous la direction de M. de Lamartine. L. L.

Mémoires d'un bourgeois de Paris, par le docteur P. Véron. Tome IIme. Paris, 1853 ; in-8° : 5 fr.

Si ce second volume s'est fait attendre, la critique n'en sera pas moins courte et moins facile. C'est là une regrettable compensation.

M. Véron s'est posé d'avance en révélateur. Il nous a promis du curieux et de l'inédit sous toutes les formes. Qu'il ne s'étonne donc pas d'avoir affaire à d'impitoyables Zoïles, car on attend toujours l'exécution de ses premiers engagements, et la curiosité déçue a, pour l'ordinaire, peu de pitié.

Un de nos critiques disait à ce propos : « ... Le regard charmé

tombe sur des révélations dans le genre de celle-ci : Napoléon gagna la bataille d'Austerlitz, mais il perdit celle de Waterloo ; j'ai été en position de connaître quelques mots de lui, et je crois être le premier à les publier. Lors de la campagne d'Égypte, il dit à ses soldats, en leur montrant les pyramides : *Du haut de ces monuments quarante siècles vous contemplent....* » On ne pouvait parodier plus spirituellement ces nouveautés peu nouvelles, qui ont été annoncées à si grand fracas. Et, par malheur, la suite de l'œuvre ne paraît pas vouloir en relever le début : Bien au contraire...

Les restaurateurs et les cafés célèbres de Paris, les fonds secrets, les partis sous la restauration, M. Thiers, M. Decazes, M. de Villèle, M. de Martignac, M. de Polignac ; tels sont les titres des huit chapitres qui partagent cette deuxième partie. Après en avoir lu les quatre cents pages, nous ne pouvons que maintenir les remarques d'un précédent article. Le procédé de l'écrivain n'y est pas plus adroit que par le passé. Au lieu de ses Mémoires, il nous donne ceux des autres. S'il parle de lui, c'est pour rappeler de temps en temps que certains de ses *amis* ont été trop heureux de manger à sa table ou de puiser dans sa bourse. Puis, peu soucieux des confidences personnelles que semblerait exiger son titre, il remonte bien vite aux régions plus élevées de l'histoire, et vous en décrit la marche avec une assurance et une prudhommie qui semblent ignorer Thiers, Vaulabelle, Lamartine et tant d'autres, dont l'abondante moisson a laissé si peu à glaner.

Passons aux détails. Ce sont les restaurateurs et les cafés qui ouvrent ici la marche, et, en effet, M. Véron n'en manque pas un, et vous les décrit minutieusement ; depuis le premier de leurs propriétaires jusqu'au dernier de leurs garçons. Arrêtons plutôt à la page 5 ; l'article Véry nous servira de spécimen :

« Véry céda son établissement à ses trois neveux, les frères Meunier ; de ces trois frères, l'un mourut peu de temps après cette cession, l'autre vendit sa part au troisième, qui resta ainsi seul propriétaire ; ce dernier s'est retiré en 1853 ; il eut pour successeur M. Neuhaus, possesseur actuel. Véry est resté un des premiers restaurants de Paris. »

Ceci ne rentre, à coup sûr, ni dans l'histoire, ni dans la littérature, et ressemble beaucoup plus à un commérage d'antichambre qu'à la plus mince étude locale. Le chapitre des fonds secrets est presqu'en entier consacré à la biographie de deux de ses amis, jadis employés au ministère de l'intérieur, et préconisés par lui avec d'indiscrets détails qui ressemblent fort au pavé de la fable. — Celui des partis sous la restauration pourrait offrir quelque intérêt, si M. de Vaulabelle n'avait pas laissé peu de chose à dire sur le même sujet. Vient ensuite cette longue série de portraits historiques, dont nous avons donné la nomenclature. A part les quelques lignes qui concernent M. Decazes, la nouveauté n'en est pas non plus le principal mérite. — Nous avons aussi remarqué une profusion étonnante d'extraits sur la longueur desquels les méchants pourraient dire beaucoup. En somme, ce second volume n'est qu'un amas inintelligent, commercialement parlant, de matériaux usés. Quelqu'un disait ces jours-ci : « M. Véron a trouvé moyen de parler trop de lui en n'en parlant pas assez. » Cette remarque est le meilleur jugement qu'on puisse jusqu'à présent porter sur son œuvre. L. L.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

PROVIDENTIALISME, science générale, révélation directe par les lois vives, constitutives de tous les êtres ; philosophie et christianisme rationnels, ou religion positive universelle. Paris, 1854; 1 vol. in-8° : 3 fr. 50.

Il existe, à ce qu'il paraît, sous la dénomination des *Amis de la justice*, une société d'hommes qui s'occupent en commun d'études philosophiques et religieuses au point de vue social. C'est du moins ce qui semble résulter du livre que nous annonçons ici, et dans lequel se trouve le compte rendu d'*un congrès des familles* qui a dû se tenir à Paris en 1853. Cette assemblée, si elle n'est pas imaginaire, a fait bien peu de bruit ; les journaux n'en ont point parlé. Cependant elle avait pour objet la discussion de questions fort importantes, et de plus elle offrait une particularité singulière, c'est

que des femmes y prenaient part aux débats. Aussi sommes-nous tentés de croire que le congrès des familles et la société des amis de la justice n'existent que dans la tête d'un écrivain qui pense donner plus de poids à ses idées en les présentant comme l'œuvre de plusieurs, en cachant son individualité sous l'apparence d'une légion.

Quoi qu'il en soit, le *Providentialisme* est une tentative de réorganisation morale, où, tout en s'appuyant sur le principe chrétien, on cherche à le modifier dans un sens purement rationaliste. En d'autres termes, la religion positive universelle est un système de philosophie dans lequel la foi cède la place à la raison, qui devient la seule autorité chargée de guider, d'éclairer et de consoler les hommes. On y trouve d'excellents axiomes et des conseils pleins de sagesse : mais cela ne saurait suffire pour constituer une religion. Pourquoi vouloir mutiler le christianisme si vous regardez sa morale comme sublime. Est-ce en lui ôtant la sanction religieuse que vous rendrez son action plus efficace sur la société ; est-ce en traduisant dans un langage abstrait et alambiqué ses préceptes si simples, si clairs, si éloquents? L'auteur du *Providentialisme*, qui va jusqu'à faire des changements à l'Oraison dominicale, nous semble se fourvoyer d'une étrange manière. Ce n'est assurément pas en dépouillant la religion de son autorité qu'on raffermira les bases de l'état social. Il importe, au contraire, de relever son empire, d'entourer son divin caractère d'un saint respect ; alors seulement on peut sans crainte secouer le joug de la superstition et de la hiérarchie romaine. Les amis de la justice marcheraient plus sûrement à leur but si, laissant de côté l'ambitieuse prétention d'établir une doctrine nouvelle, ils se contentaient de propager les notions morales dans des livres populaires écrits avec talent.

PAPISME ET JÉSUITISME, lettres de Rome, par L.-D. S., traduction libre de l'italien. Genève, 1854 ; 1 vol. in-12 : 2 fr.

L'auteur de ce livre est un ancien prêtre catholique dont les yeux se sont ouverts à l'Évangile et qui, renonçant par zèle pour la vérité à une position brillante qu'il occupait dans le clergé ro-

main, s'est fait simple prédicateur d'une église italienne réformée. Il a vécu près de vingt-deux ans dans un de ces lieux où vivent réunis un certain nombre de prêtres affiliés aux jésuites; pendant quinze ans il a été confesseur, pendant huit ans curé de l'une des principales paroisses de Rome, enfin professeur de théologie et attaché à l'inquisition avec la charge de *qualificateur*. C'est donc d'après sa propre expérience qu'il parle des abus de l'Eglise romaine; il raconte ce qu'il a vu, et se trouve bien placé pour nous faire pénétrer dans les mystères du jésuitisme, ayant suivi trois fois, à des époques différentes, les exercices de saint Ignace. Du reste, aucune mauvaise passion ne dirige sa plume, aucune hostilité ne l'anime contre ses supérieurs; il déclare même n'avoir jamais eu à se plaindre d'eux, et rend hommage à l'estime qu'ils lui témoignèrent jusqu'au jour de sa conversion. Mais il juge utile, dans l'intérêt de la cause chrétienne, de faire connaître exactement la religion de Rome, les principes qui la dirigent et les moyens qu'elle emploie pour asservir les âmes sous son joug.

M. L.-D. S. présente ses révélations sous la forme d'une correspondance écrite par un jeune ecclésiastique placé sous la direction des jésuites dans un couvent de Rome. Avec la ferveur d'un néophyte il exalte très-naïvement les pratiques superstitieuses et les formalités inquisitoriales auxquelles on le soumet. Plein de zèle pour la conversion des hérétiques qui est le principal but désigné à ses efforts, il se félicite d'avoir rencontré par hasard un ministre anglican ou plutôt puséiste, dont la conquête lui paraît facile à faire. Mais ses supérieurs, auxquels il demande conseil, lui font comprendre qu'un puséiste est plus utile comme auxiliaire au sein du protestantisme qu'il ne pourrait l'être en se déclarant tout à fait catholique. Il risque d'être damné, c'est vrai, à moins qu'il n'abjure au moment de la mort, mais la prudence, qui est la première des vertus cardinales, enseigne qu'on doit quelquefois permettre un petit mal, pour qu'il en résulte un grand bien. Du reste, Henri pourra continuer à le voir afin de le confirmer toujours plus dans ses tendances, en le menant visiter soit les catacombes, soit les autres monuments religieux propres à faire impression sur lui. Cependant

surviennent deux autres protestants de la communion évangélique, amis de M. Manson le puséiste, dont l'un est un ministre de la Table vaudoise. Cette fois ce sont bien des hérétiques à convertir, et Henri s'en réjouit vivement, persuadé que c'est une œuvre dont Dieu a résolu de le faire l'instrument. Il s'empresse d'en faire part à son directeur qui, tout en blâmant l'ardeur inconsidérée de son zèle, l'engage à poursuivre, sous la condition pourtant qu'il ne fera rien sans le consulter et suivra ses instructions à la lettre. Voilà donc Henri lancé tout à la fois dans une intrigue jésuitique et dans une discussion qui n'est pas sans péril pour son inexpérience. Le ministre vaudois surtout est un athlète redoutable. Aussi, malgré toutes les ruses auxquelles recourent les bons pères jésuites, non-seulement Henri ne convertit personne, mais il se laisse gagner au protestantisme, et contribue à rejeter M. Manson plus loin que jamais de l'Eglise romaine.

Cette controverse est rendue fort piquante par une foule d'incidents qui fournissent à l'auteur l'occasion d'entrer dans des détails curieux sur l'état actuel de l'Eglise de Rome, sur les expédients misérables auxquels son pouvoir est réduit, et sur la grossière superstition à laquelle sa tyrannie condamne le peuple. Ainsi, l'on voit dans les dernières lettres, datées de 1849, que ce même peuple, qui avait chassé le souverain pontife, dévasté les églises, massacré des prêtres, faisait cadeau de la voiture du pape au *San Bambino* des frères franciscains, image de l'enfant Jésus sculptée en bois d'olivier, et se prosternait devant cette idole plus sacrée pour lui que le saint sacrement lui-même.

Jésus tenté au désert, trois méditations, par A. Monod. Paris, chez Meyrueis et Cie, rue Tronchet, 2, 1854; in-8°: 1 fr. 50.

Jésus tenté au désert, le Fils de Dieu exposé aux assauts de l'esprit malin: c'est là certainement l'un des plus profonds mystères de l'Evangile, un de ces points qui sont du domaine exclusif de la foi, et qui échappent tout à fait aux conditions de l'expérience humaine. Aussi M. Monod ne cherche-t-il point à l'expliquer; ce n'est pas sur le fait en lui-même qu'il dirige ses investigations, son

but est de mettre en évidence l'enseignement qui s'y trouve renfermé. « Je n'envisage mon texte, dit-il, que par ce côté pratique qu'un enfant pourrait saisir aussi bien que nous, mieux que nous peut-être. Guidés par ces paroles du Seigneur : « Je vous ai donné « un exemple afin que vous fassiez comme j'ai fait, » recherchons les instructions qu'il nous donne ici pour la conduite de notre vie. »

Cette méthode nous paraît bien la meilleure. Les mystères de la religion ne sauraient être soumis aux procédés ordinaires du raisonnement, mais ils sont une source vive d'où l'intelligence peut faire jaillir des trésors d'édification et de véritable science chrétienne. On obtient ainsi beaucoup plus sûrement des résultats salutaires ; la vérité de l'Evangile frappe davantage ceux auxquels on démontre de cette manière le sens usuel, l'application efficace de ses passages les plus difficiles et les plus propres à confondre l'orgueilleuse raison.

Les trois méditations de M. Monod sont intitulées : le Combat, la Victoire, les Armes. Dans la première, il nous montre Jésus aux prises avec la tentation, épreuve nécessaire pour bien constater qu'en se faisant homme, il s'était soumis à toutes les misères de la nature humaine, et en même temps, exemple propre à nous soutenir, dans ce combat tellement inévitable que Jésus lui-même n'a pu en être exempté. Dans la Victoire, nous trouvons un motif légitime d'espérance, ou plutôt une certitude sur l'issue heureuse de la lutte pour quiconque s'appuie fermement sur l'inébranlable rocher de la foi. Enfin les Armes employées par Jésus, la prière, le jeûne, la Parole de Dieu, ne sont-elles pas toujours à notre disposition, et ne sommes-nous pas assurés de vaincre toutes les fois que nous savons en faire usage, en cherchant à suivre les traces du divin modèle qui nous a été offert ?

Telles sont les données fécondes que l'éloquent prédicateur tire de son texte, et qu'il développe avec un remarquable talent. C'est plus spécialement aux jeunes ministres qu'il s'adresse ; il dédie son travail à ses anciens élèves de la faculté de théologie de Montauban. Mais tous les fidèles y pourront trouver aussi des enseignements précieux et une source abondante d'édification.

SCIENCES ET ARTS.

NEUN VERSCHIEDENE COORDINATEN-SYSTEME, ETC. — Examen de neuf systèmes de coordonnées étudiés dans leur connexion, par J.-G.-H. Swellengrebel, docteur ès lettres et sciences, avec six planches lithogr. Bonn, 1853.

Quoique ce mémoire s'occupe d'un objet en quelque sorte étranger à ceux dont nous entretenons habituellement les lecteurs de ce Bulletin, nous pensons devoir indiquer en quelques mots sa nature et sa portée, en raison du mérite de l'ouvrage et de l'importance du sujet. — La méthode de Descartes, qui consiste à interpréter géométriquement les équations indéterminées en les considérant comme la représentation des lieux géométriques, a été une des découvertes les plus fécondes dans l'histoire des mathématiques. Cette méthode, outre ses avantages immédiats, comprenait de plus le germe d'une généralisation qui ne tarda pas à se développer. Le système des coordonnées orthogonales parallèles, que Descartes admettait pour représenter les positions des points de l'espace, n'est en effet pas le seul qui puisse être suivi, et tout système de lignes, droites ou courbes, dont la construction suffit pour fixer la position d'un point, conduit aussi au même but et souvent même, dans des cas spéciaux, d'une manière plus heureuse. On sait, par exemple, que les coordonnées polaires facilitent à un degré remarquable la résolution d'un grand nombre de questions qui ne seraient que difficilement abordables dans le premier système. — Longtemps on s'est borné à ces deux méthodes générales, et, quoiqu'on entrevit la possibilité de systèmes différents, ce n'est guère que dans ces derniers temps que des recherches sur de nouvelles espèces de coordonnées ont été entreprises. On peut, sous ce rapport, signaler les travaux de Carnot, Gudermann, Lamé, Pluker, Schäfli, etc.— Le mémoire de M. Swellengrebel, dont le titre est en tête de cet article, présente sur ce sujet un travail étendu de nature à faire bien comprendre les propriétés, le mérite absolu et les avantages relatifs de chacun des neufs systèmes étudiés. — Parmi ces systèmes

sont compris les coordonnées orthogonales et les coordonnées polaires, quoique bien connues des géomètres; l'auteur ne pouvait les supprimer sans nuire à la clarté et à l'ensemble de son travail; tous les autres sont nouveaux, du moins à quelques égards. Le choix de ces neuf systèmes nous semble fait avec intelligence, et plusieurs d'entre eux pourront, dans l'espérance motivée de l'auteur, rendre des services dans quelques applications spéciales. Par exemple, le système qu'il désigne sous la notation $(\lambda\mu)$ semble devoir se prêter utilement aux recherches sur les phénomènes d'interférences. Indépendamment de cet avantage que chaque système peut présenter en lui-même, la comparaison des systèmes entre eux est de nature à conduire à d'utiles vérités nouvelles, et l'auteur ne néglige pas de signaler ce point de vue fécond; on comprend, en effet, que chaque vérité analytique traduite en géométrie, conduisant à une vérité géométrique correspondante, tel théorème d'analyse, interprété dans chacun des neuf systèmes, conduit en général à un nombre égal de théorèmes de géométrie et réciproquement.

M. Swellengrebel s'est borné à la géométrie plane, dans la crainte de donner trop d'étendue à son travail; mais il indique, dans le dernier paragraphe de l'ouvrage, la route à suivre pour étendre aux trois dimensions les systèmes qu'il n'a appliqués qu'à deux.— Nous n'essayerons pas d'analyser cet ouvrage, ce que nous avons dit suffit pour faire connaître l'objet dont il traite; mais nous ne terminerons pas cet article sans signaler les mérites réels qu'il nous a présentés. Il est écrit avec une grande clarté; les matières y sont disposées dans un ordre remarquable qui soutient l'attention et l'intérêt, enfin le choix des notations qui, dans ce sujet spécial, a une grande importance, nous a semblé heureux et intelligent. Nous pensons que par cette publication l'auteur s'est acquis des droits réels à la reconnaissance des lecteurs auxquels cet ouvrage est destiné.

REVUE CRITIQUE

DES

LIVRES NOUVEAUX.

MARS 1854.

LITTÉRATURE.

ULRIC LE FERMIER, par J. Gotthelf; traduction libre de l'allemand. Neuchâtel, 1854; 1 vol. in-8°: 4 fr. — CONTES VILLAGEOIS DE LA FORÊT-NOIRE, trad. de l'allemand de B. Auerbach, par Alph. Le Roy Liége, chez Desoer, 1854; 1 vol. in-8.

Jérémias Gotthelf, après avoir, dans un précédent volume, raconté les vicissitudes d'Ulric comme valet de ferme, nous le présente maintenant devenu fermier. C'est la récompense de sa bonne conduite et de son amour du travail. Ses efforts ont été couronnés de succès, il est parvenu à inspirer assez de confiance pour obtenir qu'on lui confie une exploitation, et va désormais travailler pour son propre compte. Mais cette nouvelle carrière a bien aussi ses mauvaises chances et ses épreuves. Elle exige des qualités dont le meilleur valet de ferme peut fort bien être dépourvu. Obéir et commander sont deux choses très-différentes; celui qui s'est montré plein de zèle et d'intelligence dans l'accomplissement d'une tâche qu'on lui traçait, perd souvent toute sa valeur lorsqu'il est obligé de prendre à son tour l'initiative, et qu'il voit la responsabilité de l'entreprise retomber sur lui seul. Il se trouve en présence de difficultés qui l'effrayent, et soit qu'il recule devant elles, soit qu'il les affronte avec une imprudente témérité, la ruine sera peut-être, dans l'un et l'autre cas, l'unique résultat de ses peines. Ulric, cependant, évite ces deux écueils; son bon sens et ses habitudes laborieuses le mettent en garde contre de pareils écarts. Il déploie une activité bien entendue, et, secondé par sa femme, il imprime aux travaux de la ferme la direction la plus convenable. Mais Ulric

a les défauts du paysan qui n'est jamais sorti de son village; ses vues sont étroites, il s'embrouille dans ses perpétuels calculs à propos des moindres détails, et l'amour de la propriété développe en lui le germe de l'avarice. Bientôt ses bons sentiments se trouvent en lutte avec les conseils dictés par l'intérêt. D'ailleurs, en butte à la jalousie de ses voisins, son caractère s'aigrit et sa piété même est ébranlée, parce que la pluie et le beau temps ne viennent point, comme il le désire, favoriser ses récoltes. Le mécontentement n'améliore pas les affaires; Ulric, dominé par les soucis, s'irrite et se décourage; la joie et la prospérité désertent sa demeure, et sans un cousin qui vient généreusement à son aide il serait dans la triste nécessité de quitter la ferme. Ce secours inattendu lui rend toute son énergie, et les nuages qui obscurcissaient l'horizon de la famille se dissipent rapidement. Dans l'histoire du fermier comme dans celle du valet de ferme, Gotthelf montre une connaissance profonde du caractère des paysans et de tous les détails de la vie rurale. Ses peintures sont d'une vérité parfaite; il n'exagère ni le bien ni le mal, mais nous les montre tels qu'ils sont, mêlés en doses plus ou moins inégales chez les habitants du village aussi bien que chez ceux des villes. Ne perdant jamais de vue le but moral que doit se proposer l'écrivain populaire, il fait ressortir nettement la salutaire influence des principes religieux, et ce qui distingue surtout son talent, c'est une tendance éminemment pratique, dont les applications faciles à saisir sont à la portée des esprits les plus simples.

Les *Contes* d'Auerbach sont aussi d'admirables petits tableaux de genre, qui reproduisent non moins fidèlement les habitudes et les mœurs villageoises. Pour la perfection des détails ils ne laissent rien à désirer. L'auteur connaît à fond son paysan de la Forêt-Noire, et il nous en donne une esquisse tout à fait originale. Mais il ne se place pas au même point de vue que Gotthelf. Son but est de décrire et non d'enseigner ou de réformer. Il est artiste plutôt que moraliste. Les scènes qu'il retrace offrent un cachet de nationalité qui les rend très-attrayantes, sans doute, mais qui n'a souvent d'autre objet que de satisfaire la curiosité du lecteur. Leur originalité même s'oppose à ce qu'on en puisse tirer des leçons d'une

utilité générale. Il peint le villageois sous l'empire de coutumes et d'usages qui lui impriment un caractère particulier, et par conséquent exceptionnel. Dans ce cadre restreint, Auerbach cependant ne néglige pas l'élément moral, et quelquefois il en tire un parti fort ingénieux, comme, par exemple, dans le récit intitulé : *Il est de Lauterbach*..... Un jeune instituteur, plein d'enthousiasme pour sa profession, vient remplir la place de maître d'école dans un village de la Forêt-Noire. Son cœur généreux tressaille de joie à l'idée du bien qu'il va faire en inspirant à ses élèves le goût de la culture intellectuelle, en ouvrant les âmes à la connaissance de la vérité. Mais bientôt arrivent les déceptions. Quelques jours d'expérience suffisent pour dissiper tous les beaux rêves de l'instituteur. Il est de Lauterbach.... et les gens de Lauterbach sont l'objet d'une chanson ridicule avec laquelle on ne manque point de l'accueillir. Il se voit traité avec dédain par les principaux du village, ses avances sont repoussées, les enfants surtout trompent son attente. Se renfermant alors dans ses études favorites, il s'isole de plus en plus. Un seul homme lui témoigne quelque sympathie : c'est l'ancien maître d'école. Le goût de la musique les rapproche, et forme entre eux des relations assez intimes. Cette circonstance relève l'instituteur aux yeux des parents, et lui rend un peu de courage. Grâce à ses efforts, il parvient petit à petit à gagner leur confiance ; il comprend qu'il faut se mettre davantage à la portée de ceux qu'il doit enseigner, et renoncer à sa solitude pour se mêler aux réunions villageoises afin d'y exercer une influence salutaire. Dès ce moment, ses facultés supérieures et l'excellent esprit qui l'animent commencent à porter leurs fruits. Le village change d'aspect ; au lieu de passer la soirée à boire et à se disputer au cabaret, les paysans assistent à des lectures suivies de conversations intéressantes ; une école de chant est établie pour la jeunesse ; on voit bientôt se manifester des symptômes évidents d'un progrès moral et religieux ; enfin l'instituteur trouve le bonheur dans un mariage qui le fixe au milieu de ces villageois dont, par son zèle et sa persévérance, il a vaincu les préjugés et conquis l'affection.

Tout cela est raconté simplement, avec un grand charme de naï-

veté que la traduction reproduit très-heureusement, malgré la grande difficulté d'une pareille tâche.

Auerbach est de la même école que Gotthelf. L'un et l'autre choisissent leurs modèles dans la réalité ; ils ne font les hommes ni meilleurs ni plus mauvais qu'ils ne sont, mais ils cherchent à bien faire apprécier la valeur des principes dans leur application aux incidents les plus ordinaires de la vie. Seulement le second prend pour thème le caractère général de la classe villageoise, et présente des leçons applicables en tout pays, tandis que le premier s'attache plus spécialement à peindre les traits particuliers qui distinguent les paysans de la Forêt-Noire.

MINNESANG von Alexander Erbach. Leipzig, 1854 ; in-18, fig. rel. — DIE PORTENSER, ein dramatisches Gedicht, von Albert Türcke. Berlin, 1853 ; in-18. — AM STEIN, ein Skizzenbuch vom Traunsee, von Alfred Meissner. Leipzig, 1853 ; in-18.

Ces trois petits ouvrages : poésie légère, drame et prose, nous offrent un échantillon des allures actuelles de la littérature allemande. Ce ne sont pas des œuvres bien importantes, mais on y trouve du goût, de l'élégance, de l'imagination. Par la clarté de la pensée et du style, les auteurs nous semblent se rapprocher plutôt de l'école française. Mais ils y joignent la sentimentalité allemande, conservant ainsi le cachet national bien prononcé.

Les poésies de M. Erbach sont harmonieuses, et, quoique l'amour en soit presque l'unique sujet, elles n'ont pas trop de monotonie ; le rythme en est heureusement varié, les jolis détails et les pensées ingénieuses y abondent. C'est une douce musique, dont les sons légers et gracieux ont beaucoup de charme. L'auteur a su se tenir en garde contre les deux écueils de ce genre de vers : la fadeur et la licence. Tous ses chants portent l'empreinte d'une imagination chaste et d'un cœur honnête. Aussi ce recueil, imprimé avec luxe et orné de portraits de femmes très-bien gravés, mérite certainement de trouver un accueil favorable auprès du public.

Le drame de M. Türcke, dont la scène se passe à Pforta, au milieu des querelles religieuses du seizième siècle, est écrit avec talent et ne manque pas d'intérêt. Le héros de la pièce est un étudiant luthérien qui, voulant convertir l'un de ses amis, s'attire ainsi la haine des moines. Ceux-ci lui tendent un piége auquel il se laisse prendre. Retenu prisonnier dans le couvent, il se voit en butte à des persécutions et menacé de mort, lorsqu'une émeute suscitée par ses camarades le délivre, et l'arrivée de Maurice de Saxe vient assurer le triomphe de la cause luthérienne. Telle est la donnée principale, à laquelle se mêle une intrigue d'amour assez compliquée, ainsi qu'une foule d'incidents qui détruisent l'unité d'action ou du moins la font souvent perdre de vue. Mais ce n'est pas un défaut pour le théâtre allemand, beaucoup moins astreint que le nôtre à ces règles étroites. Cependant, il nous semble que le grand nombre de personnages mis en scène par M. Türcke nuit décidément à la marche de son drame. On a de la peine à bien saisir l'ensemble, les détails absorbent l'attention, et ce n'est guère qu'au troisième acte que l'on commence à comprendre le plan de l'auteur. Nous croyons que sa pièce soutiendrait difficilement l'épreuve de la représentation; mais à la lecture, elle plaît parce qu'elle offre un tableau très-original et très-animé de l'époque où l'Allemagne, remuée par la voix de Luther, était en proie à l'agitation la plus vive. Il y a d'ailleurs de l'énergie dans l'esquisse des caractères, et du coloris dans le style.

Quant à M. Meissner, sa plume facile retrace assez agréablement les souvenirs que lui a laissés une excursion à Stein et sur les bords du lac de Traun. Cette contrée peu connue présente, à ce qu'il paraît, des beautés pittoresques dignes d'être signalées aux amateurs. « Le lac de Traun, bleu et uni comme un miroir, est entouré d'un cercle de magnifiques montagnes. » C'est une nature tout à fait alpestre, au sein de laquelle sont épars quelques villages, dont les habitants, loin du contact du monde, ont conservé leur naïveté primitive. M. Meissner a passé là deux mois, visitant tour à tour l'une et l'autre rive, couchant tantôt dans une auberge, tantôt dans une chaumière, ne négligeant aucune occasion de se mêler aux réu-

nions villageoises et de faire ainsi des études de mœurs. Son esprit observateur a su mettre à profit ce séjour, et quoique les petits incidents d'un pareil voyage n'offrent pas un intérêt bien palpitant, on en lira la relation avec plaisir.

LE MONDE, le vaste monde, par Elisabeth Wetherell, traduit de l'anglais. Paris, Meyrueis et Cie; seconde édition, 1853; 2 vol. in-12 : 4 fr. — LA MISSION, ou scènes africaines, par le capitaine Marryat, ouvrage pour la jeunesse, trad. de l'anglais par E. P. Paris, Meyrueis et Cie, 1853; 2 vol. in-12 : 3 fr.

Nous venons un peu tard pour parler de ces deux ouvrages, qui ont paru dans les derniers mois de 1853, et dont le premier a déjà obtenu l'honneur d'une seconde édition. Mais c'est avec joie que nous constatons l'excellent accueil que leur a fait le public français, car, sans être des chefs-d'œuvre, ils portent, chacun dans son genre, le cachet d'un talent ingénieux, et se distinguent l'un et l'autre par une tendance religieuse et morale éminemment salutaire.

Le Vaste monde est un roman américain dont l'auteur s'est proposé de peindre la vie d'une jeune fille exposée aux périls et aux séductions du monde, sans autre sauvegarde que la solidité de ses principes religieux, sans autre guide que sa conscience éclairée par l'Evangile. Cette donnée fort simple, mais assez féconde en incidents plus ou moins dramatiques, est surtout rehaussée par le charme des détails. Pour l'esquisse des caractères, comme pour l'art d'exciter l'intérêt, Mme Wetherell rivalise avec les meilleurs écrivains anglais. C'est la même pureté, la même élévation de sentiments, le même esprit observateur, qui supplée aux caprices de la fantaisie par la richesse de ses aperçus et par une étude approfondie des instincts du cœur humain. Ses personnages sont, en général, pris dans la réalité ; elle les dessine d'après nature, et les traits originaux qui distinguent leur nationalité sont reproduits fidèlement. Le mélange des différentes races réunies par l'émigration dans les provinces

américaines lui fournit des types variés auxquels son imagination a joint des créations plus idéales et plus relevées, qui cependant ne cessent pas d'être vraies, parce que leur beauté morale n'est que le développement naturel des nobles facultés de l'âme. Mme Wetherell décrit également avec un talent remarquable les grandes scènes de la nature et les travaux de la vie rurale. Mais elle abuse un peu du dialogue, qui entraîne des longueurs inévitables et nuit à la marche de l'action. Il a de plus ici l'inconvénient d'offrir quelquefois un caractère théologique trop prononcé, du moins pour les lecteurs français, auxquels il vaudrait mieux présenter la tendance religieuse d'une manière moins directe. Ce défaut n'en est pas un, du reste, en Amérique, où domine le protestantisme, et où l'habitude de lire et d'appliquer aux circonstances ordinaires de la vie les préceptes de l'Evangile est beaucoup plus générale.

L'ouvrage du capitaine Marryat est écrit plus spécialement en vue de la jeunesse. C'est un résumé bien fait, d'après les renseignements fournis par ces missionnaires anglais qui, depuis le Cap de Bonne-Espérance, pénètrent dans l'intérieur de l'Afrique et cherchent à répandre les bienfaits du christianisme chez les peuplades barbares de cette contrée. On y trouve des détails pleins d'intérêt sur les mœurs des Hottentots et des Cafres, ainsi que sur les productions naturelles du pays, sur les animaux sauvages qu'on y rencontre, et sur les différentes chasses auxquelles se livrent les habitants. L'auteur a su peindre avec simplicité la vie pénible des missionnaires, sans cesse entourés de périls, exposés aux plus dures privations, n'ayant d'autre moyen d'action que leur zèle, d'autre appui que leur foi. Il n'exagère pas leurs succès, mais il rend justice à leurs efforts, et montre que les résultats obtenus jusqu'à présent, quelque petits qu'ils soient encore, sont dignes d'éveiller la plus vive sympathie en faveur d'une œuvre si belle.

Le récit du capitaine Marryat est rempli d'incidents propres à captiver l'attention des jeunes lecteurs, tout en leur donnant une foule de notions instructives et en leur faisant très-bien apprécier l'importance du but religieux de la mission.

La ferme de Prilly, lettres d'un jeune Parisien, par J.-Jacques Porchat. Paris, 1854, Borrani et Droz; in-18 : 80 c.

M. Porchat, dans cet intéressant petit livre, nous raconte les impressions d'un jeune Parisien, pendant un séjour de quelques mois dans une ferme de Prilly, près de Lausanne. Les lettres que ce jeune garçon écrit à sa famille sont naïves et charmantes, remplies de détails intéressants sur la belle nature, les travaux champêtres, les occupations de la ferme, etc. Mais un ouvrage dans lequel les enfants ne trouveraient que des lettres où Julien raconte à sa sœur Pauline ses impressions champêtres, finirait peut-être par les ennuyer. Aussi M. Porchat a-t-il su mêler à ces récits, tout arrosés de crême et de laitage, comme il le fait dire lui-même à son jeune voyageur, quelques épisodes qui animent la narration et en augmentent l'intérêt. La Ferme de Prilly est un livre charmant, qui non-seulement amusera ses lecteurs, mais les instruira sans les fatiguer : il est digne, en un mot, de son spirituel auteur. Cet opuscule nous a rappelé « les trois mois sous la neige, » autre conception du même genre, qui a beaucoup de rapports avec les lettres d'un jeune Parisien.

Mais ne terminons pas ce petit bout d'article sans parler d'une agréable surprise que M. Porchat nous réservait pour la dernière page. C'est l'annonce d'une quatrième édition des *Glanures d'Esope*, publiées, cette fois-ci, sous un autre titre : *Fables et Paraboles*. Cette nouvelle édition sera revue et considérablement augmentée, selon l'expression de MM. les libraires ; mais ici ce ne sera pas une vaine affiche, comme s'en servent malheureusement certains auteurs peu scrupuleux. M. Porchat a soigneusement revu toutes ses anciennes fables, et en a ajouté un bon nombre de nouvelles. Qu'on nous permette de signaler à l'avance cette intéressante publication ; c'est dans ces jolies fables que le talent de M. Porchat s'est particulièrement dévoilé, et c'est là que l'on peut juger le mieux de son mérite comme versificateur, de sa finesse et de sa grâce.

M.

Emancipation de la femme, par Clémentine de Como. Turin, 1853; 2 vol. in-16 : 6 fr.

L'auteur de ce livre est, à ce qu'il paraît, une femme émancipée, et son émancipation va jusqu'à rejeter les règles de la grammaire, aussi bien que toutes les autres lois tyranniques de l'organisme social. Quoique née en France, elle écrit dans une langue qui n'est pas celle de l'Académie ni même d'aucun des auteurs dont le talent a pu faire école. C'est un style décidément original, dans lequel abondent les tournures étranges et les mots nouveaux. Le néologisme est même poussé si loin, qu'un vocabulaire explicatif ne serait pas inutile pour aider l'intelligence des lecteurs. Mme de Como emprunte une foule d'expressions soit à l'italien, soit au latin, en leur donnant simplement la terminaison française. Elle y joint une grande recherche dans la construction de ses phrases. Il en résulte que souvent on est obligé de relire plus d'une fois avant de comprendre. Mais aussi, lorsqu'on a compris, on est bien récompensé de ses peines par la désinvolture des idées, qui n'est pas moins extraordinaire que la marche du style. L'héroïne est une institutrice élevée au couvent, puis victime d'un séducteur qui l'abandonne, et dès lors tournant à la femme libre qui jette son bonnet par-dessus les moulins et publie ses confessions, pour satisfaire le désir de vengeance que nourrit son âme émancipée. C'est son éducation qu'elle accuse d'être la première cause de tous ses malheurs, et les faits qu'elle raconte semblent bien justifier ce reproche. On ne saurait imaginer une éducation plus pitoyable et moins propre à développer le sens moral. La jeune fille en sort, sinon déjà corrompue, du moins toute prête à l'être.

Son séducteur n'en est pas moins coupable de l'abandonner après l'avoir perdue et dépouillée à peu près de tout ce qu'elle possède. Il a mérité, sans nul doute, l'espèce de flétrissure que sa victime prétend lui infliger. L'*Emancipation de la femme* a pour objet principal de le vouer au mépris public. Malheureusement, notre héroïne expose ses propres faiblesses avec une franchise trop naïve. Elle oublie que la femme doit user d'adresse

et de réserve, si elle veut gagner sa cause contre l'opinion qui, dans des cas pareils, est en général assez disposée à lui donner tort. Son procédé rappelle un peu le duel japonais, où l'offensé se tue pour forcer son adversaire à en faire autant. Mais ici, l'offenseur pourra sans scrupule continuer à vivre, tandis qu'elle se sera compromise vainement en livrant à la publicité l'histoire de sa chute.

CATALOGI CODICUM MANUSCRIPTORUM BIBLIOTHECÆ BODLEIANÆ, pars prima, recensionem codicum græcorum continens. Confecit Henricus O. Coxe, A. M. hypo-bibliothecarius. Oxonii. E typographeo academico, 1853. Paris, Bossange, quai Voltaire.

La Bibliothèque de l'université d'Oxford, connue actuellement sous le nom de Bibliothèque bodleienne, remonte à une époque fort ancienne. L'évêque de Durham, Richard de Bury, qui fut grand chancelier d'Angleterre (1334) en est regardé, sinon comme le fondateur, au moins comme l'un des premiers bienfaiteurs. Il rendit public cet établissement et le dota d'un nombre considérable de livres qu'il avait amassés avec soin depuis longues années. Un livre peu connu maintenant, et qui cependant mériterait de l'être, nous fait connaître d'une manière toute particulière les motifs de la donation et le règlement qui en fut la suite, nous voulons parler du *Philobiblion* [1], imprimé en 1500.

« Il a toujours été difficile, dit le donateur (folio 23, chap. 19) de renfermer les hommes dans les lois de l'honnêteté sans qu'ils essayassent de franchir les limites et les règles établies. C'est pourquoi, suivant le conseil d'hommes prudents, nous avons déterminé un certain mode d'après lequel nous voulons régler l'usage et la communication de nos livres pour l'utilité des étudiants. D'abord, tous nos livres, dont nous avons fait un catalogue

[1] Philobiblion, tractatus pulcherrimus de amore librorum, quem impressit apud Perrhisios hoc anno secundum eosdem millesimo quingentesimo ad Calendas Martias Gaspar Philippus pro Johanne Parvo, bibliopola Parrhisiensi.

spécial, nous les avons, dans un but de charité, concédés et donnés au comité des pauvres écoliers à Oxford, en perpétuelle aumône pour notre âme, celles de nos parents, et aussi pour les âmes de l'illustre roi d'Angleterre, Edouard III du nom, depuis la conquête, et de la très-dévote reine Philippa, son épouse, afin que ces livres servent et profitent à tous les écoliers et maîtres, tant réguliers que séculiers de la dite université, suivant le mode qui suit immédiatement et qui est tel.

«Cinq écoliers demeurant dans le dit établissement seront désignés par le maître de l'établissement, et on leur confiera la garde des livres; et de ces cinq personnes, trois au moins s'occuperont de ce qui concernera les livres destinés à l'étude. Nous ne voulons qu'on ne laisse sortir de l'enceinte de la maison aucun livre pour le copier ou le transcrire.

«Quand un écolier ecclésiastique ou laïque, entre lesquels nous ne faisons aucune différence, demandera qu'on lui prête quelque livre, les gardiens devront examiner attentivement s'ils ont ce livre en double, et s'il en est ainsi, ils pourront le prêter, moyennant un gage qui, suivant leur estimation, dépassera la valeur du livre. Et aussitôt on dressera un écrit mentionnant le livre prêté, le gage fourni, les noms des personnes qui ont prêté le livre et de celui qui l'a reçu, avec la date du jour et de l'année. Dans le cas où le livre ne serait pas en double, on ne le prêtera alors qu'à une personne faisant partie des écoliers, à moins toutefois qu'il ne doive pas sortir de l'enceinte du dit établissement. Un livre quelconque pourra, par l'entremise de trois gardiens, être prêté à un écolier quelconque du dit établissement. On aura toutefois auparavant la précaution de noter le nom de l'emprunteur et la date de l'emprunt. Le dit emprunteur ne pourra dans aucun cas prêter à un autre le livre qui lui aura été confié, à moins que ce ne soit du consentement des trois gardiens nommés plus haut. Les gardiens, lors de leur entrée en charge, jureront d'observer ces règlements. Ceux auxquels on aura confié un livre jureront de même qu'ils n'en feront usage que pour l'examiner ou l'étudier, et qu'ils ne le transporteront pas et ne le laisseront pas transporter hors d'Oxford et de ses faubourgs,

« Chaque année les gardiens rendront leurs comptes au chef de la maison et à deux personnes qu'il aura choisies parmi les écoliers, ou bien il nommera trois inspecteurs différents des gardiens, et ceux-là parcoureront le catalogue des livres et examineront combien il reste de volumes et de gages. L'époque qui nous paraît le plus propre pour faire ce relevé, est le temps qui s'écoule depuis les calendes de juin jusqu'à la fête du très-glorieux martyre saint Thomas. Nous voulons expressément que celui auquel on aura prêté un livre puisse, une fois dans l'année, montrer le livre aux gardiens et exiger d'eux la représentation de son gage.

« S'il arrivait par hasard qu'un livre fût perdu par suite de décès, de vol, de fraude ou de négligence, celui qui l'aura perdu, ou son procureur, ou l'exécuteur de ses dernières volontés, payera le prix du livre, et en échange on lui restituera le gage. S'il arrivait que d'une manière quelconque les gardiens fissent quelque bénéfice en remplaçant le livre perdu, ce bénéfice devra être employé exclusivement à l'augmentation et à la réparation des livres [1]. »

Voilà certes un règlement qui mériterait d'être mis en vigueur dans toutes nos bibliothèques publiques, et dont l'adoption mettrait un terme aux dégradations dont elles sont journellement victimes.

En 1440, Humphrey, duc de Glocester, fils du roi d'Angleterre Henri IV, donna à la Bibliothèque environ 600 volumes, et fit construire un corps de bâtiment qui forme actuellement le premier étage du monument appelé *Divinity School*. Il mourut en 1647, laissant à l'université de nouvelles preuves de sa libéralité.

D'autres personnages, parmi lesquels nous citerons le cardinal de Beaufort, les deux Kemp, Jean et Thomas, l'un archevêque d'York, l'autre évêque de Londres, contribuèrent à augmenter par leurs donations le nombre encore bien restreint des livres de cet établissement, qui portait encore le titre de Bibliothèque de l'université.

C'était à sire Thomas de Bodley que devait revenir l'honneur de lui donner son nom.

[1] Nous nous sommes servis ici de la traduction faite par M. L. Lalanne dans son ouvrage intitulé « Curiosités bibliographiques. »

Thomas Bodley, né en 1544, à Exeter, dans le Devonshire, fit ses études à Genève, où son père, réfugié protestant, s'était établi avec sa famille. A l'avénement d'Elisabeth il revint en Angleterre, et acheva ses études à Oxford, qu'il quitta bientôt après pour voyager en Europe. De retour dans sa patrie, il obtint diverses charges à la cour, et fut envoyé ambassadeur auprès des cours du Nord, afin de former une ligue en faveur d'Henri IV, qui n'était encore que roi de Navarre. Revenu à Londres, il abandonna complétement la politique, et c'est alors qu'il résolut d'augmenter les richesses de la bibliothèque d'Oxford.

Les livres qu'il avait recueillis pendant ses différents voyages en Europe, et un grand nombre qu'il acheta depuis, furent rangés, catalogués et placés dans un corps de bâtiment, qui ne fut achevé qu'en 1613, un an après sa mort. La partie du monument qui forme l'aile orientale actuelle de la Bibliothèque, est celle construite par les soins du célèbre bienfaiteur. Elle avait été bâtie dans le même style que celui de l'ancienne Bibliothèque. Il est fâcheux que les additions postérieures que l'on a fait subir à cet établissement, notamment en 1630 et en 1640, n'aient point été faites dans le même goût.

L'exemple donné par sir Th. Bodley fut suivi avec empressement. Herbert, comte de Pembroke, chancelier de l'université donna, en 1629, la célèbre collection des manuscrits grecs formée par le Vénitien G. Barocci. Digby, Loud, Junius, Marshall, et surtout Selden, contribuèrent à l'enrichissement de la bibliothèque. Malone, le célèbre éditeur de Shakspeare, donna une collection unique de toutes les pièces du théâtre anglais, et Douce légua sa riche collection de médailles et de monnaies qu'il avait réunie pendant sa vie.

Les honoraires donnés par les membres de l'université lors de leurs prises d'inscription, et une légère contribution payée annuellement par tous ceux qui prennent leur degré, suffisent largement à l'entretien de cette célèbre bibliothèque, qui s'enrichit chaque jour de nouvelles donations.

La première partie de ce catalogue, qui fait le sujet de cet arti-

ticle, renferme : 1° les manuscrits de Barocci donné par Herbert, comte de Pembroke, en 1629 ; 2° d'autres manuscrits de Barocci donné par Olivier Cromwell ; 3° les manuscrits de Thomas Roe; 4° les manuscrits de Guillaume Loud, archevêque de Cantorbery; 5° les manuscrits de Selden ; 6° les manuscrits de diverses provenances; 7° les papiers (adversaria) d'Isaac Casaubon, déposés par son fils Meric aux archives de la bibliothèque; 8° les papiers d'Ernest Grabe ; 9° les papiers de Gérard Langbaine; 10° les papiers de sir Amand; 11° les manuscrits de Jean Tell. Un *index generalis* placé à la fin facilite les recherches.

Nous n'avons pas besoin de nous appesantir sur le mérite et l'utilité de ce catalogue, seulement nous désirons faire remarquer la valeur peut-être méconnue de la partie que l'éditeur appelle *adversaria*.

Ces *adversaria* contiennent des documents fort intéressants et dont certainement on ne soupçonne pas l'existence.

Parmi les nombreux autographes que renferment ces collections, nous avons rencontré treize lettres de Henri IV, complétement ignorées de M. Berger de Xivrey, à qui nous en signalons une autre qui, par sa date (1608), pourra encore être insérée dans le tome 7me de sa collection. Nous nous ferons un devoir de signaler également à M. Anevel une lettre du cardinal Richelieu, adressée à la reine-mère, le 29 avril 1631.

En dehors des documents politiques qui intéressent particulièrement la France, l'Angleterre, l'Espagne, et surtout les Pays-Bas, nous avons remarqué un grand nombre de notes, d'extraits, de mémoires relatifs aux discussions théologiques du dix-septième siècle et qui font connaître l'état des esprits à l'époque de la réforme.

Nous ne terminerons pas sans remercier le savant éditeur du soin qu'il a mis à la confection de ce catalogue, dont nous désirons ardemment voir paraître la seconde partie.

H. Cocheris.

CHOIX DE MAZARINADES, publié pour la Société de l'Histoire de France, par C. Moreau, tome Ier. Paris, J. Renouard, 1853, in-8°, VI et 527 pp.

On donne le nom de *Mazarinades* à cette multitude d'opuscules en vers ou en prose, sérieux ou burlesques, bien pauvrement écrits pour la plupart, que les troubles de la Fronde virent paraître, et qui sont dirigés contre le cardinal Mazarin. La presse s'éleva alors à un degré de fécondité et de hardiesse qu'elle ne devait plus retrouver pendant la longue durée du règne de Louis XIV. Parmi beaucoup de fatras et d'inutilités, il se rencontre des Mazarinades qui présentent d'utiles renseignements historiques, des détails de mœurs intéressants. Quelques-unes attaquent, avec un odieux cynisme, la veuve de Louis XIII ; parfois se montrent des maximes révolutionnaires qui devaient rester sans écho, durant près de cent cinquante ans. Personne, on peut le dire, n'a assez de loisir ou assez de courage pour fouiller dans ces milliers de pamphlets voués à l'oubli, et dont les collections, plus ou moins complètes, ne se trouvent que dans quelques grands dépôts publics. La *Société de l'Histoire de France* qui a déjà, par d'importantes publications, rendu de grands services aux études sérieuses, a judicieusement compris qu'il y avait là une mine digne d'être exploitée. Elle a confié ce soin à un homme laborieux qui avait montré, par une *Bibliographie des Mazarinades* (travail qui remplit trois volumes in-8°) à quel point il avait étudié ce sujet. S'attachant aux pamphlets qui font plus particulièrement connaître les opinions et les tendances des partis, les caractères et les situations des personnages, il a reproduit en entier ceux qui joignent à l'intérêt historique ou politique un certain mérite littéraire ; il s'est contenté de donner un extrait de quelques autres. Le volume que nous avons sous les yeux fait connaître cinquante Mazarinades ; quarante-deux sont reproduites dans leur intégrité ; dix-huit d'entre elles sont en vers ; l'abus de la poésie fut un des caractères extérieurs de la Fronde. Quelques notes succintes, placées au bas des pages, éclaircissent des passages obscurs pour les personnes qui ne possèdent point à fond l'histoire de la minorité de Louis XIV.

VOYAGES ET HISTOIRE.

VOYAGE EN CHINE, par le capitaine Montfort, avec un appendice historique sur les derniers événements, par G. Bell. Paris, 1854, V. Lecou, 10, rue du Bouloi ; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.

Depuis que la Chine est ouverte au commerce européen les voyages se multiplient, on pénètre petit à petit dans l'intérieur du céleste empire, et l'attention des négociants se dirige vers ces nouveaux marchés qui semblent leur promettre d'importants bénéfices. Les armateurs français commencent à frêter des navires pour les mers de la Chine, où, malgré la concurrence des Anglais et des Américains, ils peuvent espérer des résultats avantageux. C'est d'une expédition de ce genre que le capitaine Montfort fut chargé en 1846. Parti de Marseille le 6 février, il mouillait, le 20 mai, devant la ville de Macao, et de là se rendit à Canton, puis à Emouï, à Ning-Po, à Sou-Tchéou, et, enfin, à Nankin. Quoique le but du voyage fut uniquement commercial, M. Montfort en a profité pour étudier le singulier peuple qu'il avait déjà visité plus d'une fois, mais avec lequel il ne s'était pas encore trouvé dans des rapports aussi intimes et aussi soutenus. Son livre renferme des détails fort curieux, présentés d'une manière tout à fait propre à exciter l'intérêt. Sa bonne fortune lui fait rencontrer un homme précieux qui, depuis longtemps, trafique dans ces contrées dont il possède la langue, et qui, s'attachant à lui, devient son guide et son interprète. Notre intelligent capitaine sait tirer parti de cette circonstance pour s'initier à tous les mystères de la vie chinoise. Cachant sa qualité d'étranger sous le costume chinois, il circule librement partout, et, dans chacune des villes où il séjourne, il trouve quelque connaissance de son compagnon qui l'accueille en ami. Grâce à ce privilége, M. Montfort n'éprouve aucun des désagrements auxquels les *barbares* sont exposés en Chine. Le peuple lui paraît, en général, très-débonnaire et même assez hospitalier, pourvu toutefois qu'on lui impose par un caractère ferme et qu'on se tienne

en garde contre les tromperies de toutes sortes auxquels il est enclin. Les Chinois courbent le dos devant le moindre bâton qui se lève résolûment sur eux, et répondent aux coups par une politesse obséquieuse, mais malheur à vous s'ils se sentent les plus forts et si vous leur fournissez imprudemment l'occasion de goûter le plaisir de la vengeance. Ces mêmes hommes pusillanimes deviennent alors des brigands ou des pirates impitoyables. Aussi M. Montfort recommande-t-il la plus grande vigilance aux navigateurs dans ces parages, où l'on ne saurait trop se défier des pilotes souvent intéressés à faire échouer le bâtiment pour avoir part au pillage. Quant à la police, il ne faut pas compter sur elle. Soit peur, soit ignorance, les mandarins qui en sont chargés se gardent bien d'intervenir. Un capitaine de vaisseau doit donc agir de sa propre autorité sans aucun scrupule; plus il montrera d'énergie, plus il inspirera de respect même aux agents de l'autorité qui trembleront devant lui A cet égard l'exemple des Anglais montre comment les nations européennes peuvent maîtriser le préjugé chinois, seul obstacle à l'essor des relations commerciales.

La Chine, une fois tirée de la léthargie dans laquelle l'ont plongée ses institutions, aura certainement un bel avenir industriel. Sa population très-laborieuse ne manque point d'intelligence. Elle a le goût artistique assez développé, et si elle ne se montre pas, en général, douée du génie inventif, elle possède du moins une facilité merveilleuse à s'approprier les inventions d'autrui. M. Montfort en cite des preuves nombreuses. Les Chinois sont d'habiles contrefacteurs, aussi les fabricants européens doivent-ils s'attendre à trouver chez eux une concurrence très-active.

L'auteur termine son volume par un court résumé des progrès de l'insurrection qui, depuis cinq ans, grandit de plus en plus, et dont le succès assez probable maintenant délivrera la Chine de la domination tartare.

Histoire de France, principalement pendant le seizième et le dix-septième siècle, par Léop. Ranke, traduction de J.-J. Porchat. Paris, 1852. 2 vol. in-8° : 10 fr.

Ce n'est point ici une histoire de France qui supplée aux autres, mais le complément de celles que nous possédons. M. Ranke passe légèrement sur ce qui est généralement connu, il s'arrête aux côtés inexplorés. On reprend à nouveau ceux qui ne l'ont été qu'imparfaitement. Riche de ce que son coup d'œil lui a fait découvrir dans les archives de France, comme dans celles de Venise, de Vienne, de Bruxelles, dans les collections européennes les plus importantes, il reprend les sujets vieillis pour les éclairer d'une nouvelle lumière, pour leur prêter le piquant de détails inconnus, et néanmoins caractéristiques, pour remonter plus haut que ne l'ont fait ses prédécesseurs dans l'étude des causes et dans la philosophie de l'histoire. Il est étranger, et cette qualité, alliée à la bienveillance et à une connaissance approfondie de l'objet de son étude, le sert sous le rapport de la hauteur des vues et de l'impartialité. Ecoutez-le faire le portrait de Henri de Guise. « Il avait, comme le roi, une Italienne pour mère ; ils avaient grandi ensemble, et, comme leurs mères, ils s'étaient unis pour le bien et pour le mal. Mais le caractère du duc avait pris un tout autre développement que celui du roi. Les Italiens ne peuvent assez admirer chez Guise l'heureux accord de l'énergie corporelle et de la force morale ; on l'avait vu remonter tout armé des fleuves à la nage ; il n'avait point d'égal au jeu de paume, au pugilat, dans tout exercice militaire ; nulle fatigue ne l'arrêtait. C'était un homme de grande et belle taille, aux cheveux blonds et bouclés, aux yeux vifs et perçants, une cicatrice, qui lui restait sur la joue, d'une blessure dans un combat, ne le défigurait point, et lui donnait, au contraire, un air plus mâle ; il était, pour beaucoup de gens, l'idéal du guerrier. Il ne croyait pas nécessaire de méditer longuement, estimant qu'à la guerre tout dépend de l'exécution. A table, en société il formait son plan, et rien ne le détournait de l'accomplir. Il aimait à faire participer ses

soldats à la récompense et à l'honneur, aussi bien qu'au travail et à la peine. «Pourquoi, demandait-on au peintre qui avait fait son portrait, n'avoir pas placé sur sa tête une couronne de laurier? C'est qu'il l'aurait effeuillée pour la partager avec ses compagnons d'armes.» Jamais il n'oublia ce qu'il était, et ce qu'il voulait être, mais il se préserva de toute espèce d'orgueil; ses lettres respirent la politesse italienne; il se faisait l'égal des plus humbles; il refusait rarement une invitation à une fête de famille, un baptême, une noce; on l'a vu se découvrir et traverser la rue pour saluer un inconnu, quelquefois du plus humble état. Il distinguait au premier coup d'œil, dans une foule de personnes réunies, celles qui avaient avec lui des relations particulières; un signe des yeux, un mouvement du corps, leur faisait connaître qu'il les avait remarquées. Représentons nous un homme de caractère, avec un rang tel que le sien, au milieu d'une multitude agitée, dont il partageait la plus ardente passion, la haine contre les hérétiques, et nous comprendrons le mot de Henri III: «Je porte la couronne, mais Guise règne sur les cœurs.»

Le portrait de Henri IV n'est pas tracé d'une main moins ferme, et qui dessine moins son modèle sous toutes les faces. Mais c'est à chaque page que M. Ranke trouve le moyen de rajeunir une histoire que chacun croyait connaître, de la faire mieux comprendre, et d'en faire, sans le chercher, mieux ressortir les analogies avec notre histoire contemporaine. Personne n'avait encore aussi complétement fait connaître le rôle de l'Espagne, de Rome, des princes allemands, dans les luttes de la réforme ou de la ligue, la nature des mobiles divers mis en jeu, l'action simultanée de tous les intérêts et de toutes les passions. Aussi n'est-il pas étonnant que son ouvrage ait aussitôt reçu, en France comme ailleurs, l'accueil qu'il méritait. Une part de cet accueil est, il faut le dire, le mérite du traducteur. Fidèle, la traduction de M. Porchat est toujours claire, élégante, et coule avec tant de grâce et de facilité que le lecteur arrive de livre en livre, oubliant qu'il lit une interprétation d'une langue étrangère.

VOYAGE SUR LA CÔTE ET DANS L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE OCCIDENTALE, par H. Hecquard. Paris, 1853; 1 vol. grand in-8°, orné de cartes et de vues : 10 fr.

En 1850 M. Hecquard, ancien officier au premier régiment de spahis, poussé par un vif désir de visiter l'intérieur de l'Afrique, obtint d'être chargé d'une mission du gouverneur du Sénégal pour visiter les comptoirs français établis à Grand-Bassam et à Assinie, et chercher à nouer des relations avec Sego et autres lieux éloignés des côtes, renommés pour la richesse de leurs produits ainsi que pour leur population plus industrieuse que le reste des noirs. De là il comptait se diriger sur Tombouctou et revenir par l'Algérie. Il partit donc de Grand-Bassam au mois de janvier, plein de courage et d'ardeur, quoiqu'il ne se dissimulât pas les périls d'une pareille entreprise. Mais à peine s'était-il mis en route que ses guides l'abandonnèrent, et il se vit obligé de retourner à Saint-Louis chercher de nouvelles instructions. Son itinéraire fut changé; on décida qu'il passerait par le Fouta-Dialon afin d'engager l'almami ou souverain de ce royaume à diriger ses caravanes vers les établissements français. Ayant à choisir entre deux chemins, dont l'un déjà parcouru en partie par M. Mollien, et l'autre plus long, plus difficile, mais traversant une contrée où jamais Européen n'avait pénétré, il n'hésita pas à prendre celui-ci. Accompagné d'une escorte peu nombreuse, il franchit les plaines inondées qui séparent la Cazamance de la Gambie, remonta le long des rives de ce fleuve jusqu'à Fattatenda, traversa les Etats du Haut-Gabon, qui n'avaient jusqu'alors vu aucun homme blanc, arriva sur les bords du Rio-Grande, puis visita le Kolli, les villages inconnus des Tiapys, et à travers les montagnes arides du Baunès gagna Timbo, la capitale du Fouta-Dialon. Après avoir séjourné quatre mois dans cette résidence, où l'almami Omar, prince remarquable par son intelligence et ses qualités supérieures, l'accueillit avec bienveillance, il revint à Saint-Louis. Ce voyage dura dix-neuf mois, pendant lesquels M. Hecquard vécut au milieu de peuplades barbares, sans autres moyens de se faire respecter que

la prudence et l'énergie de son caractère. En butte aux exactions de chefs avides, il risqua plusieurs fois d'être massacré; à deux reprises, entre autres, il fut à peu près dépouillé de tout ce qu'il possédait. Sa position devint surtout critique lorsqu'en arrivant dans le Fouta-Dialon, il trouva que l'almami, sur la protection duquel il comptait, était lui-même menacé d'être détrôné par un de ses parents, nommé Ibrahim, qui marchait contre Timbo à la tête d'un nombreux corps d'insurgés. Notre voyageur, après avoir inutilement fait un long détour afin d'éviter l'armée du prétendant, dut se résoudre à grossir le cortége d'Ibrahim qui le retint comme prisonnier, jusqu'au moment où la victoire remportée par Omar mit les insurgés en déroute.

La relation de M. Hecquard est du plus haut intérêt pour la géographie, à laquelle il fournit de précieux renseignements. Il a visité les sources du Sénégal, du Rio-Grande, de la Gambie et de la Falémé, traversé le Tangué, le Niocolo, le Kaman, le Bondou et enfin exploré des pays jusqu'ici tout à fait inconnus, tels que le Haut-Gabon, le Kolli, le Bauvès, le Niocolo et le Kaman. Les détails qu'il donne sur les différentes populations africaines dont il a pu étudier les mœurs et coutumes, décèlent un esprit observateur qui a su mettre à profit tous les incidents du voyage, et auquel ni les fatigues ni les dangers ne font un seul instant perdre de vue le but principal de sa mission. Aussi, malgré l'insuffisance des moyens mis à sa disposition, M. Hecquard a dignement accompli la tâche qu'on lui avait confiée.

HISTOIRE DES BASQUES OU ESCUALDUNAIS PRIMITIFS, restaurée d'après la langue, les caractères ethnologiques et les mœurs des Basques actuels, par A. Baudrimont, professeur à la Faculté des Sciences de Bordeaux. Paris, B. Duprat, in-8°, 284 p.

Ce travail a paru dans les *Actes* de l'Académie de Bordeaux; il se propose la solution d'un problème curieux et difficile, quelle est l'origine de ce petit peuple, placé au pied d'un coin de la chaîne

des Pyrénées, et dont la langue n'a aucun rapport avec les dialectes des nations qui l'entourent. Cette langue a déjà été l'objet des investigations de quelques savants illustres, et notamment de M. de Humboldt. Reprenant leurs recherches et les développant, M. Baudrimont décompose tous les éléments de l'idiome basque, et il examine les analogies qu'offrent plusieurs de ses mots avec d'autres langues, telles que le grec, le sanscrit, l'hébreu, etc. Il dresse un vocabulaire étendu et classé par ordre de matières; chaque mot est expliqué par l'espagnol, le latin et le français. Il expose les principes grammaticaux de la langue basque, principes d'une grande simplicité, et qui ne souffrent qu'un très-petit nombre d'exceptions. Le résultat des investigations de l'auteur l'amène à reconnaître que les deux grandes races nommées *indo-germanique* et *sémitique* dérivent d'une souche unique, dont les Basques faisaient partie, et que tout porte à penser que ce peuple en a conservé la langue presque intacte jusqu'à nos jours. Quittant des régions septentrionales qu'ils habitaient dans le principe, les Basques seraient allés jusque dans l'Inde et seraient ensuite venus s'établir dans les montagnes du Caucase, qu'ils auraient quittées définitivement pour se rendre en Espagne. Ils ont avec la plupart des nations de l'Asie occidentale et de l'Europe, des affinités non équivoques, démontrées par les caractères anthropologiques et par le langage.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

LETTRES A MON CURÉ. Genève 1854; 1 vol. in-12: 1 fr. 25.

Voici de la controverse sérieuse, calme, exempte de toute passion et vraiment digne du sujet. L'auteur est un protestant qui use de son droit d'examen pour passer en revue les points principaux sur lesquels la doctrine de l'Eglise romaine ne lui paraît pas conforme à celle de l'Evangile. Il adresse ses objections au curé de sa paroisse en lui demandant de les combattre et d'éclairer ses recherches dont il lui expose avec franchise les résultats de plus en plus contraires

aux enseignements de Rome. Mais le ton qui règne dans ses lettres ne s'écarte jamais de la déférence respectueuse due au caractère d'un ecclésiastique ; c'est un loyal adversaire, qui admet la sincérité des convictions opposées à la sienne, et ne prétend point juger le catholicisme uniquement d'après les abus que son organisation a pu produire.

« J'ai, dit-il, horreur de cette polémique mesquine et insultante qui caractérise trop souvent les avocats des deux Eglises, mais qui me paraît encore plus déplacée dans la bouche des adversaires de Rome que dans celle de ses défenseurs. A mes yeux, l'un des priviléges du protestant est une position qui lui permet de reconnaître le bien et le vrai partout où il les rencontre, et, par exemple, de proclamer les services que votre Eglise a rendus à la religion et à la civilisation. Que le catholicisme ramène toutes choses à la règle absolue de sa propre foi, c'est son droit, et, selon moi, c'est sa faiblesse et son malheur ; mais que le protestant en agisse de même, qu'il s'imagine posséder exclusivement la vérité, qu'il traite l'Eglise romaine comme une personnification de l'erreur et du mal, je ne puis voir là qu'une déplorable inconséquence. »

Après avoir ainsi nettement tracé les limites dans lesquelles il se renfermera, l'auteur entre en matière. Les préoccupations religieuses de notre époque, le réveil de l'antagonisme entre les deux grandes communions chrétiennes, lui ont suggéré l'idée d'étudier le catholicisme qui, depuis 1848 surtout, semble avoir repris une vigueur nouvelle et travaille avec un zèle inquiétant à rétablir son autorité dans les pays d'où la réforme l'avait expulsée. « La force vitale du catholicisme ne serait-elle pas l'indice certain de sa vérité? Sa puissance ne serait-elle pas celle de Dieu? Cette seconde jeunesse après tant de siècles ne dénoterait-elle pas une origine surnaturelle ? Ou bien, au contraire, le catholicisme est-il une des formes inférieures de l'esprit chrétien? Ses prétentions sont-elles condamnées par l'histoire, par la raison, et, qui plus est, par l'Evangile? Ses titres à la foi disparaissent-ils devant l'examen? Les preuves de sa divinité peuvent-elles supporter le grand jour de la discussion et l'épreuve de la critique? Bref, ne faut-il pas regarder ses

succès actuels comme illusoires, ou, tout au moins, les attribuer à une cause indépendante de la puissance intrinsèque et éternelle de la vérité religieuse? »

Telles sont les questions qu'il s'agit de résoudre. Mais dès l'abord une difficulté se présente. L'Eglise romaine reposant tout entière sur le principe de l'autorité, le premier objet des recherches de notre auteur doit être de trouver une exposition authentique des doctrines qu'elle enseigne. Puisqu'elle se dit infaillible, il importe avant tout de découvrir où réside cette infaillibilité. En effet, sans cela comment apprécier la valeur de l'autorité que s'attribue l'Eglise, comment être sûr de bien connaître la véritable doctrine catholique? C'est le point essentiel de la discussion, et malheureusement c'est celui sur lequel se taisent ou se contredisent les docteurs de l'Eglise, de telle sorte qu'avec la meilleure volonté du monde, on ne parvient point à l'éclaircir. Or vous aurez beau chercher la solution de ce problème, en remontant du simple fidèle à l'évêque, et de l'évêque au pape et aux conciles, vos efforts resteront sans résultat, vous ne trouverez nulle part le caractère de l'infaillibilité, vous ne verrez partout que des hommes sujets à l'erreur, aux passions, aux préjugés, à toutes les incertitudes, à tous les écarts de la faiblesse humaine. Il faut donc prendre son parti de procéder avec le catholicisme comme avec toute autre doctrine, et passer à l'examen des preuves sur lesquelles il s'appuie. Mais ces preuves, où sont-elles? Est-ce dans la tradition, dans l'histoire, dans l'Evangile? Non, l'Eglise infaillible ne saurait consentir à ce qu'on fasse dépendre son autorité des résultats de semblables recherches, et si elle se garde bien de nous désigner la source d'où découle son infaillibilité elle ne permet pas davantage de discuter les croyances qu'elle impose. « Des preuves! l'Eglise romaine n'en a point, elle ne peut en avoir. Elle ne saurait qu'en faire. Qu'est-ce qu'une preuve en matière de foi, si ce n'est quelque chose de moral qui va à la conscience, qui l'éveille, qui l'éclaire et qui la lie? qu'est-ce si ce n'est le trait vainqueur qui pénètre dans la profondeur de l'âme, l'onction souveraine qui apaise les agitations et qui guérit les plaies du cœur? qu'est-ce, en un mot, si ce n'est une manifestation de

la puissance spirituelle de la vérité? Et comment voulez-vous que le catholicisme qui, en définitive, n'est qu'une société ecclésiastique, une organisation hiérarchique, soit susceptible de pareilles preuves. »

Demander des preuves au catholicisme, n'est-ce pas lui demander une inconséquence. Son dogme fondamental est l'incompétence absolue de la raison, or prouver c'est raisonner, demander des preuves c'est faire usage du libre examen. L'Eglise romaine prescrit la foi, exige une soumission aveugle, ne laisse aucun essor à la conscience individuelle. « Courez de ce pas chez un directeur de conscience, abandonnez entre ses mains votre intelligence, votre conscience, votre personnalité tout entière. Prenez de l'eau bénite, plongez-vous dans les pratiques. Pascal n'a pu trouver d'autre remède aux doutes que le catholicisme soulevait dans son esprit.... »

« Croire, pour un catholique, c'est admettre tout ce que l'Eglise a décidé, tout ce qu'elle décide et décidera, c'est l'admettre les yeux fermés, c'est l'admettre sans même savoir en quoi consistent ces décisions, tranchons le mot, le catholicisme croit par procuration. »

C'est là, du reste, une conséquence tout à fait logique du principe de l'autorité. La discipline la plus sévère est indispensable pour maintenir un semblable système. Elle constitue le principal élément de sa force, et n'a pas peu contribué à sa durée.

Malgré ces espèces de fins de non-recevoir que la subtile théologie de l'Eglise romaine oppose à toutes ses questions, l'auteur des *Lettres à mon curé* persiste dans son dessein, et le simple bon sens le conduit à reconnaître que les enseignements de Rome ne sont pas toujours conformes à ceux de l'Evangile, que le catholicisme n'est qu'une transaction entre les penchants de la nature humaine et l'austérité du principe chrétien, que chaque pas que nous faisons vers l'entière réalisation de la doctrine et de la morale évangéliques est un pas qui nous éloigne de l'Eglise romaine.

Ce petit travail nous paraît fort remarquable. Il se distingue par la clarté des idées et l'élégance du style. C'est l'œuvre d'un penseur qui envisage son sujet de haut, et cependant se met à la portée de toutes les intelligences. La controverse ainsi traitée doit porter

de bons fruits, car elle montre l'emploi le plus sage à la fois et le plus fécond du libre examen dirigé par un esprit large, bienveillant, dont l'unique préoccupation est la recherche de la vérité.

DAS CHRISTLICHE ADAMBUCH, le Livre d'Adam, traduit de l'éthiopien et accompagné de notes, par A. Dillmann, professeur à Tubingue. Göttingue, 1853; in-8°.

Cet ouvrage mérite une mention; il se rattache à cette série de compositions apocryphes qui concernent l'Ancien et le Nouveau Testament, et qui offrent un curieux tableau des opinions et des idées ayant cours aux premiers siècles du christianisme. L'Allemagne, dont l'érudition patiente fouille de tous les côtés ce qui se rattache à ces études à la fois théologiques et philologiques, a depuis longtemps dirigé en ce sens de savantes recherches. MM. Thilo et Tischendorff ont complété et approfondi les travaux un peu anciens du docte Fabricius. Il n'y a, sans doute, plus rien à découvrir en fait de livres apocryphes dans les manuscrits grecs ou latins que possèdent les grandes bibliothèques de l'Europe, mais une mine digne d'être explorée s'est révélée chez un peuple qui, séparé des autres nations chrétiennes, a conservé, dans son état de demi-barbarie, des traditions effacées ailleurs. C'est de l'Abyssinie que l'intrépide voyageur anglais, Bruce, rapporta ce *Livre d'Enoch*, qui a été mis au jour à Oxford et à Leipzig; c'est encore de l'Abyssinie qu'un autre voyageur arrive avec une copie du *Livre d'Adam*. On sait qu'il existait, il y a seize siècles, des écrits intitulés : *Genealogia Adami* ou *Liber de pœnitentia Adami*, mais ces ouvrages, entièrement perdus, paraissent avoir été différents de celui qui s'est conservé en langue éthiopienne. Nous n'en ferons pas une analyse; c'est une série de récits légendaires, touchant la vie de nos premiers parents, avant et après leur chute. Le tout est entremêlé de visions, de détails cosmographiques fort opposés à la vérité. La version allemande de M. Dillmann paraît rendre avec fidélité un texte qui présente plusieurs sortes de difficultés et qui roule sur des questions

fort étrangères au mouvement des idées actuelles. Les notes, rejetées à la fin du volume, n'occupent que quelques pages, mais elles révèlent une instruction solide et étendue. Le *Livre d'Adam* est fait pour intéresser les personnes vouées aux études bibliques et à l'examen des antiquités chrétiennes.

ŒUVRES SOCIALES DE W. E. CHANNING, traduites de l'anglais, précédées d'un essai sur la vie et les écrits de Channing et d'une introduction, par Ed. Laboulaye. Paris, 1854 ; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.

Ce volume renferme une série de discours dans lesquels Channing traite de *l'éducation personnelle*, de *l'élévation des classes ouvrières*, de *la tempérance*, du *ministère pour les pauvres*, des *devoirs des municipalités*. Ce sont des lectures faites, comme c'est l'usage en Amérique, devant un auditoire nombreux composé surtout d'hommes appartenant à la classe ouvrière. L'éducation du peuple était le but principal des études de Channing. Il avait bien compris que là seulement peut se trouver la solution du grand problème social. Si, malgré les progrès de la civilisation, il reste encore jusque dans les pays les plus libres tant de traces de barbarie, si le désordre moral semble même tendre à s'accroître à mesure que se développe le principe démocratique, c'est que l'éducation populaire est encore à peine ébauchée. Le peuple, affranchi du joug qui pesait sur lui, est comme un enfant qu'on émanciperait avant qu'il fût en état de se conduire. En l'appelant à l'exercice de droits très-étendus et très-importants, il fallait l'instruire des devoirs qui en sont la conséquence, et c'est malheureusement ce qu'on a trop négligé de faire. La liberté s'est établie en général par une brusque révolution qui a brisé les chaînes de l'esclavage, mais n'a pu métamorphoser tout à coup ceux qui les avaient longtemps portées. Pour faire un citoyen libre de l'homme qui naguère était tenu dans l'assujettissement et l'ignorance, il ne suffit pas d'un article de loi. En Amérique, où il n'existait ni des institutions et des habitudes

monarchiques, ni noblesse, ni priviléges, cet inconvénient s'est fait sentir moins qu'ailleurs sans doute ; cependant on n'y a pas complétement échappé, car, en dépit des théories de certains publicistes sur le sens intime des masses, les résultats du suffrage universel dépendent toujours du degré de culture intellectuelle et morale de ceux qui l'exercent. L'esprit observateur de Channing avait discerné les symptômes du mal, et il consacra ses efforts à le combattre, parce qu'il savait bien que la démocratie, plus que toute autre forme de gouvernement, a besoin de l'appui d'un peuple éclairé. Convaincu que le principal avantage de la liberté est de permettre l'essor des développements individuels, et que dans l'association de ceux-ci se trouve le véritable élément du progrès social, il veut que tous les citoyens, à quelque classe qu'ils appartiennent, puissent concourir à ce but commun. Pour cela, le niveau de l'intelligence et de la moralité doit tendre à s'élever sans cesse ; le premier devoir du peuple est de travailler avec ardeur à se rendre digne du rôle qu'on lui donne dans l'Etat. Channing y voit d'ailleurs une conséquence toute naturelle du principe chrétien. La révélation et la raison sont d'accord pour nous signaler le perfectionnement de l'âme comme l'affaire essentielle de notre vie, comme la seule chose nécessaire, et l'Evangile met à la portée de tous les moyens d'accomplir cette noble tâche.

Le plus efficace de ces moyens est l éducation personnelle ou la culture de soi-même. Dans toutes les conditions, elle offre à l'homme la sphère d'activité qui convient à sa divine origine et à sa destinée immortelle. C'est là que se trouve pour lui la véritable grandeur, tout à fait indépendante des misères et des accidents de la vie sociale. Fortifiée par la pensée religieuse, qui lui fait tourner constamment ses regards vers Dieu, il apprend à maîtriser ses passions, à supporter les revers, à chercher ses consolations ainsi que ses jouissances les plus pures dans la foi et la charité ; il cultive avec amour son intelligence, dépôt précieux dont il doit rendre compte un jour ; il s'efforce d'ennoblir sa profession, quelque humble qu'elle soit, par la pratique de la vertu.

« L'opinion commune, dit Channing, est que la masse du peuple

n'a pas besoin d'autre éducation que de celle qui prépare aux différents métiers, et bien que cette erreur disparaisse, elle est loin d'être généralement condamnée. Mais le fondement de l'éducation de l'homme est dans sa nature et non dans sa profession. Nos facultés doivent être développées à cause de leur propre dignité, et non pas en vue seulement de leur application extérieure. L'homme doit être instruit parce qu'il est homme, et non point parce qu'il doit faire des souliers, des clous ou des épingles. Un métier n'est pas évidemment la fin de son être, car l'esprit ne s'y enferme pas tout entier. Un métier n'épuise point la force de la pensée. L'homme a des facultés que ce labeur ne met pas en jeu, des besoins profonds qu'il ne satisfait pas.....

« L'ouvrier n'est pas simplement un ouvrier. Des liens étroits, liens de tendresse et de responsabilité, l'unissent à Dieu et à ses semblables. Il est fils, mari, père, ami et chrétien. Il appartient à une famille, à une patrie, à une église, à une race, et cet homme, on ne l'élèverait que pour un métier ? N'a-t-il donc pas été envoyé dans le monde pour accomplir une grande œuvre ? »

C'est le sentiment de cette mission qui doit relever l'homme à ses propres yeux, lui inspirer le respect de soi-même, et l'exciter en même temps à travailler sans relâche à l'éducation de son âme divine dont il est responsable. Une semblable obligation, à laquelle nul ne saurait se soustraire, constitue la seule égalité réelle, l'égalité devant Dieu. Tous sont tenus de la remplir, et, par une sage dispensation de la Providence, le pauvre manœuvre n'est pas moins apte à s'y distinguer que le riche ou le puissant.

Mais l'élévation des classes ouvrières, telle que la conçoit Channing, n'est ni l'affranchissement du travail, ni une chimérique perspective de bien-être matériel. C'est « un changement intérieur qui leur donne, non pas un nom nouveau et un rang artificiel, mais une solide amélioration et de véritables droits au respect. » Le succès dépend donc en grande partie des ouvriers eux-mêmes. Il faut que, comprenant bien l'importance de l'entreprise, ils secondent par leur bon vouloir et leur zèle les efforts philanthropiques de ceux qui essaient de la diriger. Droiture de cœur, loyauté de ca-

ractère, conduite honnête, tempérance, enfin soumission religieuse aux épreuves que Dieu leur envoie, telle est la part qui leur incombe. Elle est grande, sans doute, mais elle est égale pour tous ceux qui aspirent au perfectionnement moral; il n'y a pas de privilégiés à cet égard. Si les circonstances extérieures la leur rendent peut être plus difficile, ils ne manquent ni d'appuis ni de sympathies. Dans son discours sur le *ministère des pauvres*, Channing expose avec la plus chaleureuse éloquence le bien que peut faire une sollicitude éclairée et vraiment chrétienne qui se propose, non-seulement de soulager les misères physiques et morales, mais d'en prévenir le retour, et, s'il est possible, d'en tarir la source. C'est à ce point de vue surtout qu'il envisage les devoirs des municipalités auxquelles il impose l'obligation de veiller à la santé morale de leurs membres. Ce dernier discours est terminé par une biographie fort intéressante du docteur Tuckermann, qui se consacra tout entier au service des pauvres, et dont la vie, trop tôt usée par l'ardeur même de son zèle, offre un beau modèle de dévouement et de piété.

SCIENCES ET ARTS.

AIDE-MÉMOIRE GÉNÉRAL ET ALPHABÉTIQUE DES INGÉNIEURS, par G. Tom Richard, ingénieur. Paris, librairie militaire, J. Dumaine, libraire-éditeur de S. M. l'empereur ; 2 vol. in-8° et atlas : 30 fr.

L'industrie a fait bien des progrès depuis trente ans; la physique, la chimie, les mathématiques sont venues tour à tour lui prêter un secours efficace; mais aussi le champ des études de l'ingénieur est devenu si vaste, que plusieurs hommes distingués ont senti le besoin de réunir sous une forme abrégée les données théoriques auxquelles l'ingénieur doit recourir à chaque instant.

Ces ouvrages, sous les noms de formulaires, guides, aides-mémoire, sont donc un véritable besoin de notre époque, et nous devons une sincère reconnaissance aux hommes qui ont essayé avec

plus ou moins de succès de condenser ce vaste ensemble de connaissances qu'exige la science de l'ingénieur.

M. Tom Richard nous présente dans un cadre « de 1500 pages environ, des méthodes, des procédés, des résultats, des faits en grand nombre; méthodes fondamentales de la science du calcul, procédés d'analyse chimique, physique industrielle, connaissance des matériaux de construction, mécanique générale et spéciale, calculs des machines en mouvement, résistance des matériaux, charpenterie, stabilité des constructions, étude des mécanismes, topographie et géodésie avec leurs applications aux levés, au nivellement, aux reconnaissances, hydraulique, arts graphiques, assemblages, engrenages, perspective, tables et données numériques, constantes de la science et même de l'art, tel est à peu près l'ensemble des sujets qui forment le fond de ce livre. »

La variété de ces sujets a conduit M. Richard à adopter la classification alphabétique. peut-être eût-il mieux fait de grouper plus méthodiquement ses articles et de laisser aux ouvrages plus complets et plus généraux cette forme essentiellement illogique, il eût évité ainsi bien des redites inutiles, plusieurs lacunes et beaucoup de renvois inévitables, mais fatigants dans un ouvrage de recherches tel que celui-ci.

Plusieurs articles aussi auraient pu être élagués ou réduits, tels que ceux d'algèbre, de géométrie, de dessin, d'équations, etc., qui occupent plus de cinq cents pages, et qui, quoique fort nécessaires sans doute à l'ingénieur, sont trop élémentaires pour être rappelés, et prennent une place qui eût été avantageusement remplie par bien des sujets plus spéciaux et plus substantiels.

Il est du reste un écueil qu'aucun ouvrage de ce genre ne peut éviter, ce sont les lacunes et l'inégalité. L'ingénieur, quelque distingué qu'il soit, quelque vaste que soit l'ensemble de ses connaissances, doit forcément choisir une spécialité; le nom seul des plus célèbres suffirait pour appuyer cette assertion. Or quoique chacune des spécialités se lie insensiblement aux autres, et qu'il ne soit pas permis à l'ingénieur d'en ignorer aucune, il n'en n'est pas moins vrai que dans l'ouvrage de M. Richard il est facile de reconnaître

les articles auxquels l'auteur a imprimé plus particulièrement le cachet de ses consciencieuses études et de ses propres observations. Si donc les articles qui ont rapport aux constructions civiles, aux bâtiments, aux ponts, aux chemins de fer, aux applications de la chaleur, laissent à désirer, ces lacunes sont en revanche largement compensées par des observations et des données précieuses et souvent neuves sur tout ce qui a rapport à la chimie métallurgique, la mécanique industrielle, la nature et la résistance des matériaux, l'équilibre et la stabilité des constructions, les moteurs animés, les instruments des ingénieurs, le débit des bois, la division des terrains, enfin aux questions économiques dans les constructions, sujet trop souvent à peine effleuré ou même négligé.

Cette énumération suffit pour faire apprécier l'utilité du livre de M. Richard ; les ingénieurs y trouveront des renseignements innombrables, des remarques d'autant plus importantes que l'esprit de doute et une vraie modestie en rehaussent la valeur et en garantissent la justesse.

Enfin, un volume de planches bien exécutées, des figures dans le texte, ajoutent encore à la clarté des développements, et font bien de cet ouvrage un aide-mémoire recommandable à tous égards.

A. R. M.

REVUE CRITIQUE

DES

LIVRES NOUVEAUX.

AVRIL 1854.

LITTÉRATURE.

LABOUREURS ET SOLDATS, par J. Autran. Paris, 1854; 1 v. in-12 : 3 fr. — POÉSIES FRANÇAISES D'UNE ITALIENNE, par Mlle A.-L. Sasserno. Paris, 1854; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.

La poésie, lasse des écarts dans lesquels l'ont jetée d'imprudents novateurs, essaie de prendre une allure plus sage, de se retremper aux sources premières de l'inspiration. Abandonnant les sentiers ardus, nouveaux, pittoresques, mais souvent rocailleux, où elle s'égarait, poussée par les caprices de la mode, elle rentre sur la vieille route du beau et du vrai, qui fut celle des esprits d'élite de tous les temps et de tous les pays. Clarté de la pensée, simplicité de l'expression, harmonie pure, noblesse de sentiment et de langage, tels sont les moyens de succès auxquels elle revient après les avoir longtemps dédaignés. Cette conversion arrive un peu tard pour arrêter les progrès de la décadence et réagir sur la corruption du goût; cependant elle n'en mérite pas moins d'être fortement encouragée, car elle renferme le seul remède efficace qui puisse offrir à la littérature une chance de salut. Sans doute, pour qu'une pareille tendance triomphe des obstacles, il faut qu'un grand poëte vienne lui imprimer le cachet du génie. Quand l'anarchie règne dans la république des lettres, l'ordre ne peut être rétabli que par un talent très-supérieur, dont la puissance entraîne et subjugue les esprits. L'or le plus pur, le diamant de la plus belle eau sont alors

nécessaires pour éclipser le faux éclat du clinquant. Mais, en attendant, on doit applaudir aux efforts des écrivains qui préparent les voies et se font les précurseurs de la régénération du goût; surtout lorsque leurs œuvres se distinguent par des qualités éminentes, comme c'est le cas des deux poëtes dont le nom figure en tête de cet article.

M. Autran affectionne le genre descriptif; il choisit des sujets simples et les traite avec une grande sobriété de style. Sa poésie coule limpide comme un ruisseau qui serpente doucement au milieu des fleurs de la prairie. Elle est correcte et facile, mais un peu monotone. Il ne donne pas beaucoup d'essor à l'imagination, c'est plutôt par le charme des détails ou par la valeur morale de la pensée qu'il cherche à plaire. Sa plume retrace volontiers des scènes empruntées, soit à la vie du paysan, soit à celle du soldat. Ce sont là les deux sources auxquelles il croit que la poésie peut puiser une jeunesse nouvelle. En effet, le moyen d'éviter les travers de l'affectation et du marivaudage philosophique ou sentimental, si commun de nos jours, est bien de se rapprocher de la nature, de prendre ses modèles parmi les hommes qui ont le moins subi l'influence énervante de la civilisation. Mais pour une telle entreprise la première condition de succès consiste dans la vigueur et l'originalité du talent de celui qui la tente. Or, il nous semble que, sur ce point, M. Autran n'est pas irréprochable. Si le choix de ses sujets mérite l'éloge, l'exécution laisse beaucoup à désirer.

Son volume renferme trois poëmes : *Les laboureurs*; *Les soldats*; *Le médecin du Luberon*. On y remarque des sentiments élevés, de gracieuses descriptions, et une portée morale de très-bon aloi. Dans le premier c'est un jeune seigneur blasé par les excès, fatigué d'une vie oisive et inutile, qui revient au manoir désert de ses ancêtres avec l'intention d'y terminer son existence par le suicide. Mais, à son arrivée, il trouve le vieux fermier du château atteint d'une maladie mortelle; il assiste à ses derniers moments, et la résignation calme de ce digne vieillard, les paroles pleines de sagesse et de piété qu'il adresse à sa famille, produisent sur lui l'impression la plus vive. Sa résolution funeste en est ébranlée,

avant de se tuer il veut encore éprouver si le devoir et le dévouement ne rendront point à son âme une activité salutaire. La pauvre veuve du fermier devient l'objet de sa sollicitude; il prend à cœur ses intérêts, l'entoure d'attentions délicates, et finit par s'engager comme remplaçant pour lui rendre un de ses fils qui est soldat dans l'armée d'Afrique.

Cette donnée est assez ingénieuse, quoique peu vraisemblable. Elle pourrait fournir des scènes d'un pathétique touchant, et si l'auteur avait su captiver fortement l'intérêt on n'eût pas songé sans doute à lui reprocher cette invraisemblance. Mais sa poésie est froide, solennelle, uniforme; elle manque d'originalité; paysans et seigneurs, tous y parlent le même langage, y expriment à peu près les mêmes sentiments. Avec la meilleure intention d'être peintre fidèle, le poëte n'emploie malheureusement qu'une seule couleur, et ses tableaux sont, en général, plutôt des lavis à l'encre de Chine. On n'y trouve pas la chaleur et la vie nécessaires pour donner de l'attrait à de semblables poëmes, où l'imagination s'interdit de franchir les bornes de la réalité. A cet égard, *les Soldats* nous paraissent supérieurs; il y a plus de mouvement, les caractères sont mieux tracés, et chaque personnage ayant son cachet individuel bien marqué il en résulte des contrastes heureux. Mais le talent du poëte ressort davantage encore dans *Le médecin du Luberon*. Ce morceau, inspiré par le souvenir d'un noble dévouement, est écrit avec verve d'un bout à l'autre. C'est un hommage rendu à la mémoire d'Aillaud de Castelet, savant modeste, dont l'active charité préféra les humbles et pénibles fonctions de médecin de village aux honneurs et à la fortune qu'il aurait pu recueillir sur un plus grand théâtre.

Docteur infatigable, en route avant l'aurore,
Par nos âpres chemins, je crois le voir encore.
Des plaines aux coteaux, de la montagne au val,
Il cheminait, courbé sur un maigre cheval
Qu'à son trot l'on eût dit brûlant du même zèle.
Deux sacoches de cuir, qui pendaient à la selle,
Transportaient les juleps apprêtés de ses mains,
Les baumes indiqués pour tous les maux humains.

865.03

Je ne sais quel sourire illuminait sa bouche,
Si bon qu'à son aspect le mourant sur sa couche
Se relevait joyeux. Ainsi, toujours dispos,
De chaumière en chaumière il allait sans repos,
Bien souvent invoqué par le château lui-même,
Des pauvres avant tous ami tendre et suprême !
Ce n'est pas aux seuls maux des corps endoloris,
C'est aux chagrins des cœurs, aux besoins des esprits,
Qu'il versait à la fois les dons de sa science.
Les vieillards consultaient sa jeune expérience.
Des parents divisés ils rattachaient les nœuds;
Il faisait deux amis de deux voisins haineux.
Nos villages n'ont pas une mère, une veuve,
Pas un être vivant, à qui dans son épreuve
Il n'ait rendu l'espoir. Au lit de l'indigent,
En dictant le remède, il ajoutait l'argent.
Le salaire accepté d'une vil'a princière,
Allait aux humbles seuils, offrande nourricière.
Que de touchants récits ne vous ferait-on pas
Des bienfaits que semait cet homme à chaque pas!
Chez le pauvre, où de tout la mémoire tient compte,
Aux heures de loisir sans cesse on les raconte.

C'est le dernier épisode de la vie d'Aillaud qui forme le sujet de ce petit poëme. L'auteur nous le montre succombant victime de son zèle pour sauver l'enfant d'une pauvre femme.

— Les poésies de Mlle Sasserno dénotent un talent non moins remarquable et qui se distingue par la variété de ses allures aussi bien que par la puissance de l'imagination. Quoiqu'elle soit Italienne, le génie de la langue française lui est familier ; elle en connaît toutes les ressources et les emploie avec un art merveilleux. Dans ses vers faciles et harmonieux rien ne trahit sa nationalité étrangère, si ce n'est le tour original des idées, et çà et là l'expression d'un sentiment patriotique pour la belle contrée qui l'a vue naître. Tour à tour simple, naïf, gracieux, ou noble et plein de majesté, son style prend avec une souplesse admirable les tons les plus divers. Le volume de Mlle Sasserno renferme des idylles, des ballades, des hymnes et des odes. Fidèle aux meilleures traditions elle n'ad-

met, ni les néologismes, ni les licences poétiques de l'école moderne. En général, ses vers offrent une teinte de mélancolie assez prononcée, mais cette tristesse rêveuse, qui paraît être l'état habituel de son âme, ne l'absorbe point d'une manière fâcheuse, et lui donne seulement un cachet d'originalité propre à rehausser quelquefois le mérite de sa poésie. Ce qui nous frappe le plus chez Mlle Sasserno, c'est l'accent pur et vrai de la pensée religieuse, expression d'une foi non moins éclairée que sincère, bien différente de ce vain formalisme dans lequel tant de poëtes vont chercher le sujet de leurs inspirations.

Seigneur, je te bénis au lever de l'aurore,
Je chante tes bienfaits durant le long du jour,
Et le soir me retrouve encore
Occupée à t'offrir un cantique d'amour.

Souvent pour te louer je franchis la montagne,
Et je tombe à genoux devant l'humanité;
Le bruit de la mer accompagne
Le cri que par ma voix l'univers a jeté.

Quand je te dis : Seigneur! la terre qui s'incline
Répond en tressaillant : Gloire éternelle à Dieu !
A cette prière divine
Les étoiles au ciel voilent leurs fronts de feu !

J'aime à dire ton nom quand la nuit calme et pure
S'étend autour de moi comme un dôme étoilé;
Je crois alors qu'à la nature
Par delà l'infini ce silence a parlé.

Quand sous le vent du soir tombe la vague humaine,
Lorsque le bruit se tait, quand la ville s'endort,
Des voix s'éveillent dans la plaine
Qui montent vers le ciel comme un céleste accord.

Et je comprends ces voix qui ne font qu'un cantique,
Et qui disent ton nom dans leurs bruits différents;
Depuis l'encens du lys pudique
Et le chant des oiseaux jusqu'au cri des torrents.

. . . . . .

Confonds par tes bontés cette fierté rebelle
Que l'ange détrôné précipita sur nous;
Fais qu'à ta voix qui nous appelle,
Contrits et pleins de foi, nous tombions à genoux.

Pour moi, quand je verrais dans une heure terrible
Le monde s'abîmer et s'écrouler sous moi,
Dans ta promesse encor paisible,
Debout sur ses débris, je crîrais : Gloire à toi !

Nous pourrions faire beaucoup d'autres citations et montrer ainsi l'aisance avec laquelle Mlle Sasserno aborde les sujets les plus divers. Si son talent n'a pas la puissance du génie, il en possède les instincts; la voie qu'il suit est certainement excellente; c'est celle qui nous semble la plus propre à relever la poésie de sa décadence.

CONTES, par Alfred de Musset. Paris, 1854; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.
— HISTOIRES D'AUTREFOIS, par E. Souvestre. Paris, 1854; 1 vol. in-12 : 2 fr.

Les contes de M. Alfred de Musset ne sont que des bluettes, mais de jolies bluettes empreintes de ce talent facile et gracieux qui distingue en général ses écrits. Leur allure est assez légère, quelquefois même un peu trop libre. L'auteur ne craint pas les sujets équivoques. Dans le *Secret de Javotte* c'est une grisette qui joue le rôle principal, Mlle *Mimi Pinson* nous offre une autre héroïne du même genre, et dans *la Mouche*, Mme de Pompadour, telle qu'elle s'y trouve peinte peut bien passer pour une troisième. M. A. de Musset paraît affectionner ce type; il lui donne une physionomie tout à fait originale et sait en dissimuler avec adresse les traits choquants. C'est peu moral, mais ce n'est pas licencieux. Sa plume est délicate et son intention bienveillante. Cependant un goût plus sévère ne gâterait rien à ses productions, et le lecteur ne se plain-

drait certainement pas d'être introduit dans des sociétés moins suspectes. La charmante nouvelle intitulée *Pierre et Camille*, et l'histoire plaisante d'un *Merle blanc* prouvent que M. de Musset peut intéresser ou amuser sans avoir besoin pour cela de l'attrait du scandale. Il devrait laisser de semblables ressources à ceux qui n'en ont pas d'autres ; ce serait d'ailleurs plus conforme aux sages préceptes littéraires exposés dans la correspondance qui termine le volume, et qui en est, suivant nous, la meilleure partie. Ce sont les lettres de Dupuis et de Cotonnet, qui ont paru dans la Revue des deux Mondes en 1836, et qui renferment une critique très-spirituelle du romantisme ou de la manie des adjectifs. M. Alfred de Musset y démontre, avec une verve piquante, que la nouvelle école, qui prétendait révolutionner la littérature, n'a su se distinguer que par l'abus des épithètes. — Dans les *Histoires d'autrefois*, M. Souvestre, nous le remarquons avec chagrin, abandonne complétement la voie sur laquelle il a rencontré ses succès les plus populaires. Il retourne au roman passionné de l'école échevelée qui ne procède que par l'adultère, le poison, l'assassinat ou le suicide. C'est du mélodrame aussi peu moral que vraisemblable, mais non moins monotone, car la recette ne varie guère et l'on se lasse des mets de haut goût plus vite encore que des autres. Nous avons ici cinq contes également lugubres : n° 1, l'héroïne, poursuivie par les obséssions d'un planteur américain, espèce de bête féroce qui est la terreur des nègres, se précipite dans l'Alabama ; n° 2, double suicide ; n° 3, adultère, vengeance, assassinat. Un vieux général borgne qui a épousé une jeune Espagnole, force son rival à se crever un œil, puis il est égorgé par ce dit rival qui brûle son château et enlève sa femme ; n° 4, une noble comtesse qui n'aime pas son mari ne trouve rien de mieux, pour obtenir le divorce, que de se déclarer en présence de témoins l'amante d'un galérien qui s'est réfugié dans sa maison, et que son mari a tué ; n° 5, une femme passionnée, réduite au désespoir par l'indifférence de l'homme qui ne l'aime plus, s'empoisonne, sur quoi son cousin, un petit bossu qui l'aimait s'empoisonne aussi. Voilà le résumé très-sec, mais très-exact de ce volume, où l'on voit que M. Souvestre n'a pas

épargné les sombres couleurs. Du reste ce sont des tableaux qui ne représentent pas plus la société d'autrefois que celle d'aujourd'hui; on n'y reconnaît point le talent aimable et gracieux de l'auteur d'*Un philosophe sous les toits*, des *Confessions d'un ouvrier*, du *Mémorial de famille*. Nous regrettons d'avoir à le blâmer, mais si, comme il l'a dit lui-même, l'artiste est libre, sans doute, de donner essor aux fantaisies de son imagination, la critique doit l'être aussi de trouver ces fantaisies plus ou moins fâcheuses. De la part surtout d'un écrivain moraliste de semblables écarts sont fort étranges. Comment ne craint-il pas de détruire ainsi la confiance de ses lecteurs et de leur remettre en mémoire ces paroles du satyre de Lafontaine :

> Ne plaise aux dieux que je couche
> Avec vous sous même toit !
> Arrière ceux dont la bouche
> Souffle le chaud et le froid.

Ce serait injuste pourtant, parce que M. Souvestre, dans ses bons livres, enseigne et conseille la vertu, tandis que dans les autres il ne fait que peindre le vice ou les mauvaises passions. Il peut même, à la rigueur, soutenir que ces derniers renferment encore un enseignement, car la fin tragique de la plupart de ses personnages n'est pas de nature à leur susciter beaucoup d'imitateurs. Seulement c'est un moyen d'éducation qui n'est pas du goût de tout le monde.

CHRESTOMATHIE FRANÇAISE. Tome Ier. *Littérature de l'enfance*. Septième édition, revue avec soin, d'après les indications de l'auteur, par Auguste Vinet, éditeur-propriétaire, 1 vol. in-8° de 450 pages : 3 fr.

Il appartenait au fils d'Alexandre Vinet, héritier du tact littéraire de son père, possesseur de ses directions et de ses manuscrits, et l'un des chefs d'un bel établissement typographique, d'être l'éditeur d'un livre, devenu sa propriété. Il lui appartenait de

consacrer un soin pieux à ce livre classique, et de lui donner toute la perfection qu'il pouvait recevoir sous les rapports de la correction et de la meilleure typographie. Il a réussi à réunir ces qualités à la condition du meilleur marché possible. Bien supérieure aux éditions précédentes, l'édition nouvelle ne leur est inférieure que par le prix, extraordinairement bas. Coïncidant avec les éditions anciennes pour le format et la pagination, et les reproduisant ligne pour ligne, elle peut sans inconvénient être introduite avec elles dans les écoles. Elle a donc tous les titres au plus prompt, comme au meilleur succès.

Nous ne parlons ici que de la forme de la Chrestomathie dans sa nouvelle édition; nous nous taisons sur le livre même partout répandu, partout accepté comme la perfection dans son genre. Choix des morceaux, gradation, analyses, notes littéraires et grammaticales, courtes notices sur les auteurs, en font le manuel le plus utile pour les maîtres, et le plus excellent pour les élèves. La langue, comme le dit Vinet, n'est pas seulement un répertoire de mots et de formes; elle est un monde d'idées; les signes des choses tirent de l'ombre la notion des choses; en sorte que toute langue est un système de philosophie, et que l'acquisition de la langue maternelle forme pour la plupart des hommes la partie la plus considérable de la culture qu'ils pourront jamais posséder. Voilà ce que personne n'avait compris comme Vinet, et personne n'a jamais enseigné mieux que lui à étudier les choses dans les mots, l'esprit dans les signes des pensées, l'homme dans la parole.

JEANNE ET ANTOINE, ou l'épreuve sanctifiée, histoire populaire. Genève, chez E. Beroud, 1854; 1 vol. in-18 : 2 fr. 25 c.

Ce récit simple et touchant est empreint d'un esprit religieux tout à fait propre à produire sur les lecteurs l'impression la plus salutaire. Son but est de montrer combien les épreuves sont utiles pour l'éducation de l'âme, comment, au sein des afflictions, le cœur se

tourne vers Dieu et trouve bientôt un sujet de vive gratitude là où d'abord il était tenté de ne voir que des motifs de plaintes et de murmures. Afin de rendre la leçon plus frappante et plus efficace, l'auteur a choisi ses exemples dans la vie la plus humble. C'est au village que la scène se passe, chez de pauvres paysans qui ne peuvent repousser les atteintes de la misère qu'à force de travail et de privations. Mais la piété adoucit leurs peines, relève leur courage, et leur procure les pures jouissances de la vertu. Jeanne et Antoine sont de vieux époux rudement éprouvés par des infortunes de tout genre, et dont la résignation sereine et l'active charité sèment autour d'eux la joie et le bonheur. Non-seulement ils font le bien, mais ils savent le faire aimer aux autres et les engager à le pratiquer à leur tour. Les bienfaits de l'action religieuse sont ainsi présentés sous une forme à la fois intéressante et vraie. Il n'y a rien de factice, rien d'exagéré dans cette histoire qui, d'ailleurs, porte bien le cachet suisse et protestant. Les caractères y sont sagement esquissés, et les détails ne manquent point d'un certain charme naïf.

Le Comte Lucanor, apologues et fabliaux du quatorzième siècle, traduits pour la première fois de l'espagnol, et précédés d'une notice sur la vie et les œuvres de don Juan Manuel, ainsi que d'une dissertation sur l'introduction de l'apologue d'Orient en Occident, par M. Ad. de Puibusque. Paris, 1854; 1 vol. in-8°: 7 francs.

Don Juan Manuel était un prince espagnol, petit-fils de Ferdinand III, le saint, qui joua un rôle important dans les guerres civiles, avant et depuis l'avénement d'Alphonse XI. Il avait été l'un des tuteurs de celui-ci pendant sa minorité, mais il s'était vu expulsé des conseils par la jalousie de la reine-mère et les intrigues de rivaux ambitieux. Aussi fut-il d'abord considéré comme un dangereux adversaire par le jeune souverain, qui recourut tour à tour à la ruse et à la force pour se défaire de lui, le dépouilla de ses charges et de ses titres, le déclara traître et rebelle; puis, n'ayant

pu réussir à vaincre sa persistance, il finit par se réconcilier avec lui, lui rend toute sa confiance et le met à la tête de ses armées pour combattre les Maures. Au milieu des vicissitudes diverses de cette existence si agitée, don Juan Manuel cultivait les lettres avec amour, et il a laissé plusieurs ouvrages qui décèlent un esprit vraiment supérieur. Celui dont M. de Puibusque nous donne aujourd'hui la traduction est un recueil de conseils pleins de sagesse, présentés sous la forme naïvement monotone d'une suite d'entretiens entre le comte Lucanor et son confident intime, Patronio. Le comte, qui paraît avoir une conscience très-timorée, n'ose prendre, même dans les plus petites choses, aucune décision sans consulter Patronio. Celui-ci, fidèle aux habitudes orientales que les Arabes avaient apportées en Espagne, répond toujours par quelque apologue ingénieux dont la morale s'applique aux difficultés que lui soumet son seigneur. Les questions du maître sont souvent d'une simplicité puérile ; c'est bien le noble du moyen âge, chez qui les notions morales n'étaient que des instincts confus, que de vacillantes lueurs trop faibles, trop fugitives pour percer les ténèbres de l'ignorance et de la superstition dont il se trouvait entouré. Mais dans les réponses du conseiller éclate un bon sens remarquable ; ce Patronio fait preuve d'un développement intellectuel qui ne pouvait se rencontrer au quatorzième siècle que chez quelques rares esprits d'élite ; il joint aux idées philosophiques les plus saines une foi très-éclairée ; sa religion même se rapproche de l'Evangile beaucoup plus que du catholicisme. Ainsi, dans l'un des exemples qu'il cite au comte Lucanor, on trouve une proposition qui sent bien l'hérésie. Il s'agit d'un sénéchal dont l'âme est en enfer, quoiqu'il se soit confessé et qu'il ait reçu les sacrements avant de mourir. Les largesses qu'il a faites à l'Eglise ne lui sont point comptées pour son salut, parce qu'elles étaient le résultat de la peur ou de l'ostentation, et non de cet esprit de vraie charité qui seul constitue le mérite des bonnes œuvres. Dans un autre, il expose très-nettement le charlatanisme des alchimistes, et montre que leur prétendu secret de faire de l'or n'est qu'une fourberie propre à les enrichir aux dépens de ceux qui veulent bien se laisser duper.

En général, tous les conseils que Patronio donne au comte Lucanor portent le cachet d'un jugement sain et d'une sagacité très-grande. On voit que don Juan Manuel possédait une connaissance profonde des hommes et des choses; il avait profité de sa longue expérience, et quoiqu'il ne fasse aucune allusion directe aux circonstances de sa vie, évidemment c'est là qu'il trouvait une mine abondante d'observations et d'études. Il était, de plus, très-versé dans la littérature orientale, à laquelle il emprunte la plupart de ses apologues, en les modifiant pour les accommoder au goût espagnol.

M. Puibusque ne se contente pas de nous offrir une traduction élégante et simple de ces naïfs récits. Il y a joint des notes intéressantes, avec un essai sur l'histoire de l'apologue, dans lequel, profitant des résultats de l'érudition moderne, il expose comment la littérature arabe a servi d'intermédiaire pour transmettre à l'Espagne les traditions de l'antiquité.

LE COMPAGNON DU FOYER, contes des familles, par Mme Surville de Balzac. Paris, 1854; 1 vol. in-12: 2 fr. — CINQUANTE LETTRES D'ENFANTS, traduites de l'allemand de A. Stein, par une amie des enfants. Genève, 1854; 1 vol. in-16, fig. — PETIT COURS DE MYTHOLOGIE, par F.-A. de Blockhausen, ouvrage destiné à la jeunesse chrétienne. Paris, chez Meyrueis et Cie, 1853; in-18.

Le *Compagnon du foyer* est un charmant volume qui mérite à tous égards d'être recommandé. Il renferme sept petits contes fort amusants et remplis d'excellentes directions pour la jeunesse. On ne saurait présenter la morale sous une forme plus ingénieuse. Ce sont, en général, des scènes d'intérieur empruntées à la vie de famille, et disposées de manière à mettre en relief le bien et le mal qui résultent des tendances diverses du cœur humain. Les joies pures que donne l'accomplissement du devoir, la bienfaisante influence des sentiments généreux sont placées en regard des tristes effets de la vanité ou de l'égoïsme, et des vains plaisirs de l'orgueil.

De jolis détails esquissés avec goût ajoutent à l'attrait de ces récits, dans lesquels règne un ton simple et familier, qui n'exclut ni la grâce de l'imagination ni l'élégance du style. Mme Surville y fait preuve d'un talent remarquable. Ses vues en fait d'éducation paraissent empreintes d'un bon sens pratique assez rare chez les auteurs d'ouvrages semblables.

Dans les *Cinquante lettres* de M. Stein, on trouve le cachet bien marqué de la bonhomie allemande. La naïveté du langage enfantin y est fidèlement reproduite. Ce sont des idées simples, des sentiments affectueux exprimés sans recherche et sans art, comme le peuvent faire de jeunes enfants doués d'un aimable naturel. La traductrice a su leur conserver avec bonheur cette teinte originale, malgré les difficultés assez grandes que présentait une tâche pareille. De charmantes lithographies coloriées ornent ce petit volume, qui sera certainement très-bien accueilli par les jeunes lecteurs auxquels il est destiné.

Nous en dirons autant de la Mythologie de M. de Blockhausen, où l'histoire des habitants de l'Olympe, des demi-dieux et des héros, est rapidement esquissée en termes fort simples, à la portée des enfants. On ne saurait trop encourager les efforts des écrivains qui veulent bien ainsi s'occuper du premier enseignement, et qui cherchent à multiplier les bons livres élémentaires dont le nombre est encore si restreint.

CATALOGUE des livres rares et précieux de la bibliothèque de M. Coste, de Lyon. Paris, 1854; 1 vol. in-8°.

Nous avons déjà signalé la publication du Catalogue de la bibliothèque *lyonnaise* formée par M. Coste, et nous avons insisté sur l'utilité que présentent de semblables collections spéciales, surtout lorsqu'elles sont créées avec autant de persévérance et de zèle. Aujourd'hui, nous dirons quelques mots du second catalogue qui complète le premier. Les livres qu'il enregistre sont destinés à être vendus publiquement à Paris; ce sont des volumes rares et précieux, des curiosités bibliographiques revêtues de somptueuses re-

liures. Elles offrent un inventaire à peu près complet des produits de la typographie lyonnaise au quinzième et au seizième siècle ; on y remarque divers ouvrages qui ont échappé jusqu'ici aux recherches des bibliographes. Nous nous bornerons à en mentionner deux ; l'*Apocalypse figurée*, par Jehan Duvet (Lyon, 1561) recueil de vingt-trois planches qui figurent parmi les premiers produits de la gravure en France ; M. Coste le paya, il y a longtemps, mille francs, et le prix s'en est certainement accru ; la *Farce des théologastres à six personnages*, seul exemplaire connu d'une pièce composée durant la première moitié du seizième siècle, et dirigée contre l'Eglise romaine. — On remarquera aussi dans cette riche bibliothèque une réunion extraordinaire des pamphlets les plus rares écrits sous le règne de Charles IX, de Henri III et de Henri IV, libelles qui retracent fidèlement les passions de l'époque et les fureurs de l'esprit de parti. Les volumes qui ont figuré dans la bibliothèque de Jean Grolier, administrateur des finances en Italie, sous François Ier, et reconnaissables à leur belle reliure, sont au rang des raretés les plus estimées dans la tribu des bibliophiles ; M. Coste en possédait dix, et il est bien peu de collections particulières qui puissent en montrer autant. Quelques notes, trop peu nombreuses, ajoutent au mérite de ce catalogue que les amateurs conserveront, et qui survivra à la dispersion des précieux ouvrages dont il offre la réunion.

CAUSERIES LITTÉRAIRES, par M. A. de Pontmartin. Paris, Michel Lévy, 1854 ; 1 vol. grand in-18 : 3 fr.

M. de Pontmartin est un homme d'esprit, qui cultive les lettres par goût, et que d'ingénieuses *nouvelles* ont fait connaître aux lecteurs des principales Revues qui se publient à Paris. Il réunit aujourd'hui divers articles de critique qu'il avait consacrés aux écrivains le plus en vogue de nos jours : Mme de Girardin, MM. Octave Feuillet, Théophile Gautier, Mignet, Ponsard et bien d'autres, sont l'objet d'appréciations à la fois bienveillantes et judicieuses. M. de Pontmartin est heureux d'avoir des éloges à décerner ; il diffère

ainsi de bien d'autres critiques, qui ne sont heureux que lorsqu'ils signalent avec amertume des défauts souvent réels; c'est avec joie qu'il fait ressortir le mérite du beau travail de M. Cousin sur Mme de Longueville; c'est avec amour qu'il met en lumière le talent encore ignoré en France d'un ouvrier d'Avignon, Romanille, qui manie avec une rare habileté l'idiome provençal, et qui ne le cède en rien au fameux Jasmin, le poëte-perruquier d'Agen. Cependant M. de Pontmartin sait, à l'occasion, railler avec finesse ce que le critique ne saurait absoudre; les pages qu'il consacre aux *Mémoires d'un bourgeois de Paris* mériteraient d'être citées; il montre fort bien tout ce qu'attendit le public à l'annonce des *Mémoires* de M. Véron; des révélations extrêmement indiscrètes, des indiscrétions impardonnables, des anecdotes plus que piquantes sur les théâtres, l'industrie, la politique, l'auteur avait touché à tout, il avait dîné avec des ambassadeurs et soupé avec des comédiennes; il avait suivi d'un œil la vie des coulisses et de l'autre les coulisses de la vie. On lui pardonnait d'avance beaucoup de scandale; le livre a paru, de scandale point; rien de nouveau; un ramassis de vieilles anecdotes usées et à satiété répétées; tout ceci est exprimé avec une verve de bon goût. Nous ne doutons pas que les *Causeries* de M. de Pontmartin ne trouvent bien des gens fort disposés à y prêter l'oreille et à le prier de rompre souvent le silence.

VOYAGES ET HISTOIRE.

CHARLES-QUINT, chronique de sa vie intérieure et de sa vie politique, de son abdication et de sa retraite dans le cloître de Yuste, par A. Pichot. Paris, 1854; 1 vol. in-8°: 8 fr.

Nous avons annoncé, l'année dernière, l'ouvrage d'un auteur anglais, M. J. Stirling, sur la vie cloîtrée de Charles-Quint; les études que publie M. A. Pichot sont un travail du même genre, seulement plus étendu et embrassant toute la vie du grand empereur. Profitant de matériaux nombreux dont la plupart n'avaient pas encore été exploités par les historiens, il a pu rectifier bien des

détails, rendre à Charles-Quint sa véritable physionomie, souvent défigurée par l'esprit de parti ou par la manie des systèmes, et réhabiliter son caractère moral. Ce n'est pourtant pas un panégyrique ; M. Pichot ne dissimule point les défauts de son héros, mais il s'en fait le chroniqueur, d'après les documents contemporains auxquels il emprunte de nombreuses citations. Son but est de mettre les lecteurs à même de mieux apprécier ce monarque illustre, en les initiant au secret de ses vues et aux rouages de sa politique. L'analyse bien faite des pièces officielles et des correspondances intimes jette, en effet, sur l'histoire une vive lumière. On y retrouve le cachet de l'époque, dont les idées et les mœurs ont dû nécessairement exercer beaucoup d'influence sur la marche des événements. Pour juger avec impartialité la conduite d'un homme, il faut se reporter, autant que possible, dans le milieu où il a vécu, tenir compte de son éducation, de son entourage, des obstacles qu'il a rencontrés et de cet ensemble de tendances bonnes et mauvaises qui constituent ce qu'on appelle l'esprit d'un siècle. En général, nous avons de la peine à nous affranchir tout à fait des préjugés de notre temps, et nous oublions que le passé en avait d'autres dont l'empire n'était pas moins réel. Ainsi s'explique l'exagération des reproches adressés à Charles-Quint. On le fait comparaître devant le tribunal des opinions modernes, et là, pour les uns, son intolérance religieuse, pour les autres son pouvoir absolu, sont des crimes que rien ne peut racheter. M. Pichot admet bien cette accusation comme fondée jusqu'à un certain point, mais il n'en tire pas les mêmes conclusions. A ses yeux, Charles-Quint n'est ni un hypocrite, ni un tyran, quoiqu'il ne prétende pas non plus en faire un saint. Tout en blâmant ses fautes, il rend hommage à ses nobles qualités. « Si le Charles-Quint de cette chronique, dit-il, n'est plus le souverain impeccable de ses anciens historiographes et panégyristes, il n'est pas davantage l'ambitieux sans scrupules, l'hypocrite impassible, le libertin usé par la débauche, le dévot que la superstition ou les remords ont fait tomber en démence, comme le représentent tant d'auteurs estimables d'ailleurs. Malgré ses faiblesses d'homme et ses fautes de roi, que je n'ai pas dissimulées, je crois que mes

lecteurs admireront encore dans Charles-Quint une des grandes intelligences de la civilisation moderne, le politique conséquent et, en même temps (révélation qui n'est pas la moins curieuse), le cœur le plus romanesque, le chevalier le plus respectueux pour les dames, et le mari le plus fidèle, lui, « le contemporain de François Ier avec ses maîtresses et de Henri VIII avec ses femmes. »

Ce livre, où l'histoire et la biographie sont habilement entremêlées, offre un très-grand intérêt. Aussi nous croyons qu'il sera bien accueilli du public et fera désirer que M. Pichot ne tarde pas trop à publier la seconde partie, dans laquelle il se propose d'exposer la lutte de Charles-Quint et de Solyman.

UN CHAPITRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, ou Histoire des journaux en France, de 1789 à 1799, précédée d'une notice historique sur les journaux, par M. Charles de Monseignat. Paris, Hachette, 1853 ; 1 vol. in-16 de 258 pages : 2 fr. 50 c. (*Bibliothèque des chemins de fer.*)

On a beaucoup écrit sur cette matière. Les journaux qui parurent sous la première révolution ont déjà eu leurs soutiens et leurs critiques, leurs histoires grandes et petites, depuis la Bibliographie de l'avocat Deschiens et l'ouvrage de M. Léonard Gallois, qui forme deux forts volumes in-8°, jusqu'à l'in-16 de M. Eugène Hatin, qui n'est peut-être pas la plus mauvaise histoire du journal en France que nous ayions, quoiqu'on la trouve depuis quelque temps à vil prix chez les bouquinistes.

L'ouvrage de M. de Monseignat est intéressant comme tout ce qui est bien conçu et bien digéré. Malheureusement, il nous paraît fait à un point de vue quelque peu exclusif. Le livre de M. Léonard Gallois, dont nous parlions tout à l'heure, en est précisément la contre-partie. Ce que l'un trouve spirituel, l'autre le trouve prétentieux ; un langage franc et sincère selon le second, devient chez le premier le comble du dévergondage et de la grossièreté. Est-ce à dire pour cela que la vérité habite l'un des deux camps? Non pas ! Seulement

il leur reste encore à méditer cette phrase de M. de Cormenin : « Il ne faudrait pas juger à distance, par les règles du goût, ou peser avec une froide raison, et sans tenir compte ni du trouble de ce temps, ni des revirements extraordinaires de l'opinion, ni des mortelles inimitiés des partis, ni des réactions du dehors, ni de l'exaltation des âmes, ni de la nouveauté et de la grandeur des événements, ni des dangers imminents de la patrie. » Ajoutons que M. de Monseignat trace au journalisme futur une ligne de conduite fort belle assurément, mais que dément fatalement toute pratique.

MŒURS ET COUTUMES DE L'ALGÉRIE, par le général Daumas. Paris, Hachette; 1854; 1 vol. in-16 de 391 pages: 2 fr. 50. — (*Bibliothèque des chemins de fer.*)

Rien ne sent la compilation dans ce volume. Tout y est neuf, tout y a une sorte de parfum local, tout y témoigne d'un auteur pénétré de son sujet. Longtemps directeur central du bureau des affaires arabes, M. Daumas a beaucoup vécu en Algérie; nous disons vécu dans toute l'étendue du mot, car il a su s'y faire apprécier des indigènes. On dit même que son tact et son énergie n'ont pas peu aidé nos progrès au milieu d'un pays qui, sous tant de rapports, diffère complétement du nôtre. C'est le fruit de recherches et d'observations persévérantes que l'auteur nous livre aujourd'hui sous le titre de *Mœurs et coutumes de l'Algérie*. Reconnaissons d'abord chez lui un grand esprit de méthode. Il faudrait bien peu de mémoire au lecteur qui ne se ferait pas une idée nette de la société arabe, après de semblables révélations. C'est à regretter de ne pouvoir suivre chapitre par chapitre la marche de M. Daumas à travers le Tell, la Kabylie et le Sahara ; ces trois grandes régions de l'Afrique septentrionale; le Tell, sur la fertilité duquel il nous donne des assurances si satisfaisantes; la Kabylie, pour la conquête et la conservation de laquelle il paraît indiquer la meilleure marche à suivre; et enfin le Sahara, cette contrée encore mystérieuse dont il a su nous retracer les caractères principaux.

Les mœurs indigènes occupent aussi une large part de cet ouvrage : l'Arabe et le Kabyle y sont retournés sous toutes les faces, étudiés sous tous les rapports, et à voir l'enthousiasme avec lequel l'auteur vous fait valoir quelquefois son modèle, on le croirait plus Africain que Français. Les preuves écrites n'abondaient pas sur un pareil sujet; il s'est étayé autant que possible des traditions verbales et des savants du pays. Quelques chants nationaux lui viennent aussi en aide : la transcription nous en a paru intéressante au double point de vue de la littérature et de l'histoire. En somme, c'est là beaucoup plus que ce qu'il plaît à une modeste préface d'appeler *des documents destinés à devenir entre des mains plus habiles les matériaux d'un plus vaste édifice.* L'extrait suivant paraîtra peut-être de quelque intérêt au lecteur; nous ne croyons pouvoir mieux faire que de le donner en terminant. C'est l'appréciation d'un Arabe auquel on avait demandé son avis sur les chrétiens.

« Vous ne priez pas, vous ne pensez pas; vous ne faites pas vos ablutions, vous ne rasez pas vos cheveux, vous n'êtes pas circoncis, vous ne saignez pas les animaux qui vous servent d'aliments, vous mangez du cochon et buvez des liqueurs fermentées qui vous rendent semblables à la bête; vous avez l'infamie de porter une casquette que ne portait pas Sidna-Aïssa (N. S. Jésus-Christ) : voilà ce que nous avons à vous reprocher. En échange nous disons : Vous frappez bien la poudre, votre *aman* (pardon) est sacré ; vous ne commettez pas d'exactions, vous avez de la politesse, vous êtes peu enclins au mensonge; vous aimez la propriété. Si, avec tout cela, vous pouviez dire une seule fois du fond de votre cœur : *Il n'y pas d'autre Dieu que Dieu, et notre Seigneur Mohamed est l'envoyé de Dieu*, personne n'entrerait avant vous dans le paradis. »

L'auteur fait à propos du singulier reproche : *Vous avez l'infamie de porter une casquette*, etc., cette observation remarquable : « Ces mots tiennent précisément à ce qui donne aux mœurs orientales le plus de grandeur et de dignité. Dans ce pays de traditions antiques, rien n'a changé ; les fils tiennent à honneur d'être vêtus

comme leurs pères. Cette bizarre tyrannie de la mode que les plus sérieux esprits sont obligés de subir chez nous, est là-bas chose complétement inconnue. Les habits, comme les usages, sont tous sous la protection de la religion, et tirent de cette loi auguste quelque chose d'une particulière gravité. Ce qu'il y a de ridicule dans notre accoutrement a certainement été l'un des obstacles les plus puissants placés entre les mœurs arabes et l'influence européenne. »

L. L.

MÉMOIRES ET CORRESPONDANCE POLITIQUE ET MILITAIRE DU ROI JOSEPH, publiés, annotés et mis en ordre, par A. Du Casse, Paris, Perrotin, 1854; tomes 5 et 6, in-8°.

Nous avons déjà signalé l'existence du premier volume de cette publication importante pour l'histoire. Telle est la rapidité avec laquelle elle marche, que déjà cinq autres volumes ont paru; nous nous bornerons à dire quelques mots des deux derniers; ils se rapportent aux événements survenus en Espagne pendant les années 1808 et 1809. On sait à quel point la guerre d'Espagne fut funeste à Napoléon; bien des victoires furent remportées en rase campagne, bien des villes prises après des siéges glorieux pour l'attaque comme pour la défense, et cependant les résultats furent, en fin de compte, désastreux pour les armes de la France. Les pièces officielles publiées par M. Du Casse donnent la clef de bien des insuccès. L'empereur voulait, de Paris, et parfois du fond de l'Allemagne ou de la Russie, diriger la guerre; il jugeait les choses à un point de vue plus élevé que ses lieutenants; il prescrivait des plans quelquefois contrariés par des événements secondaires, quelquefois mal compris et mal appréciés par les maréchaux. Ceux-ci cherchaient à attirer à eux le plus de forces possible, se souciant peu des opérations de leurs collègues, même des opérations générales. Tout allait mal, tout le monde était mécontent; l'ennemi profitait de cet état de choses. Rivalités de toutes parts, tendance à s'affranchir de l'obéissance; ces querelles, ces difficultés étaient soumises aux décisions de l'empereur; ces décisions arrivaient trop tard,

n'étaient souvent plus exécutables et n'étaient pas exécutées. La situation du roi Joseph était une source continuelle d'embarras; l'empereur le regardait comme dépourvu de talents militaires, le laissait dans une situation fausse sans lui ôter ou sans lui donner la faculté de donner des ordres aux maréchaux ; de là d'aigres querelles qui ne cessaient pas un instant. Les deux frères voulaient suivre deux systèmes opposés; l'un roi, au caractère bienveillant, prêchait la douceur, et voulait, par sa bonté, s'attacher ses nouveaux sujets; l'autre, politique habile et résolu, recommandait l'emploi de la force et ne croyait possible d'arriver à la soumission que par la rigueur. Joseph accablait son frère de plaintes et de récriminations; il ne voulait point adopter des mesures contre lesquelles son cœur s'élevait.

« Je vous l'ai souvent entendu dire, écrivait-il, chaque animal a son instinct, chacun doit le suivre. » Napoléon avait pris le parti de ne pas répondre aux plaintes, parfois très-vives, de Joseph (voir entre autres la lettre du 19 février 1809). Plusieurs fois le nouveau roi d'Espagne voulut jeter loin de sa tête cette couronne d'épines; il écrivait le 8 décembre 1808.

« Je supplie Votre Majesté de recevoir ma renonciation à tous les droits qu'elle m'avait donnés au trône d'Espagne. Je préférerai toujours l'honneur et la probité au pouvoir acheté si chèrement. En dépit des événements, je serai toujours votre frère le plus affectionné, votre ami le plus tendre. Je redeviens votre sujet, et j'attends vos ordres pour me rendre où il plaira à Votre Majesté que je me rende. »

Cette abdication ne fut pas acceptée; Napoléon ne pouvait consentir à donner à l'Europe le spectacle d'un acte de faiblesse; il écrivait les dépêches les plus vigoureuses; il donnait, dans son style précis et net, des instructions énergiques. Cette correspondance, où se montre à nu la pensée du maître, sera lue avec le plus vif intérêt; nous y prenons quelques lignes comme au hasard:

« A la guerre, il faut des idées saines et précises; on prend son parti devant l'ennemi; l'ennemi ne se place pas sans qu'on le reconnaisse; mais il ne faut pas calculer théoriquement ce qu'on veut

faire, parce que cela est subordonné à ce qu'a fait et fera l'ennemi. — A mon arrivée à Madrid, je donnerai tous les ordres pour le désarmement, et pour brûler l'étendard qui a servi à la publication de Ferdinand. Donnez l'impulsion pour faire sentir que cela n'est pas pour rire. — Je partirai à une heure du matin pour être rendu à Burgos où je ferai mes dispositions pour la journée, car vaincre n'est rien, il faut profiter du succès. — Je ne suis pas content de la police de Madrid, elle est trop faible; avec les Espagnols il faut être sévère. La canaille se croit invulnérable quand on la traite avec douceur; quand on en pend quelques-uns elle commence à se dégoûter du jeu et devient soumise et humble comme elle doit l'être. — En quelque nombre que soient les armées espagnoles, il faut marcher droit à elles et d'une résolution ferme. Il ne faut ni les biaiser, ni les manœuvrer, mais courir dessus. — La France, engagée en Espagne dans une guerre aussi cruelle, doit espérer au moins l'avantage de régénérer ce pays, et de le rendre à des idées plus libérales.»

A la suite de la bataille de Talavera, après laquelle les Français avaient opéré un mouvement de retraite, l'empereur écrivait:

« Les batailles ne doivent pas se donner si l'on ne peut calculer d'avance sur soixante-dix chances de succès en sa faveur; on ne doit même livrer bataille qu'après qu'on n'a plus de nouvelles chances à espérer, puisque, de sa nature, le sort d'une bataille est toujours douteux, mais une fois qu'elle est résolue on doit vaincre ou périr, et les aigles françaises ne doivent se ployer en retraite que lorsque toutes ont fait également leurs efforts. »

M. Du Casse rattache toutes les pièces officielles, qu'il publie pour la première fois, au moyen d'une narration nette et substantielle; parfois il discute des assertions de M. Thiers; il a quelque partialité pour le roi Joseph; mais il rend à chacun des personnages de ce grand drame une justice éclairée. Il relate des faits curieux: un chef de bataillon reçut, dans une action en Portugal, sa *cinquante-cinquième* blessure; nous n'adresserons à M. Du Casse qu'une seule observation: pourquoi a-t-il écrit dans son récit de la bataille de Médellin (28 mars 1809), gagnée par le maréchal

Victor : « Le nombre des Espagnols tués dans cette journée s'éleva au-dessus de douze mille ; la perte des vainqueurs fut d'environ trois cents hommes tués ou blessés. » Énoncer de pareils chiffres c'est les réfuter ; ils sont, il est vrai, la reproduction de ceux qui figurent dans le bulletin officiel, mais ce n'est pas dans les bulletins officiels qu'il faut chercher la vérité.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

ETUDE DE L'HOMME, par M. N.-V. de Latena. Paris, 1854 ; 1 vol. in-8°.

M. de Latena nous apprend que, dans sa première jeunesse, la lecture des ouvrages de quelques moralistes fit naître en lui un vif désir de voir ce qu'ils avaient décrit. Aussi, dès qu'il fut en contact avec le monde, il se posa en observateur, constamment occupé de se rendre compte de ce qui se passait sous ses yeux, de scruter les motifs des actions, d'analyser les passions et les sentiments, de peser les intérêts, d'étudier en quelque sorte sur le vif, et prit soin de noter exactement tout ce qu'il remarquait. Ce sont ces notes qui lui ont servi de matériaux pour rédiger le livre que nous annonçons ici ; on peut même dire qu'elles en forment toute la substance. L'auteur s'est contenté de les coordonner en les rangeant sous différentes têtes de chapitres, dont les divisions et les subdivisions constituent l'unique lien qui les rattache ensemble. C'est donc dans la table des matières qu'il faut chercher le système de l'auteur et l'enchaînement logique de ses idées. Son travail est divisé en quatre livres, qui traitent : 1° de l'homme sensitif ; 2° de l'homme intelligent ; 3° de l'homme moral ; 4° de l'homme social. Comme introduction, M. de Latena expose quelques aperçus philosophiques sur la vérité, sur Dieu, l'éternité et les lois générales de la création ; sur l'âme, son immatérialité et son immortalité ; sur le sentiment religieux et la prière ; sur la morale ; sur les récompenses et les peines de l'autre vie ; enfin sur un certain nombre de questions pour la plupart insolubles.

Voici maintenant l'ordre des divers sujets qu'il aborde dans l'*Etude de l'homme*.

Livre 1er. Des sensations. De la sensibilité. Des passions en général. Des penchants et des sensations dont l'effet est de concentrer l'homme en lui-même. De la femme. De l'amour. Effets purement sensuels du penchant réciproque des sexes. Pensées diverses sur la vie, la vieillesse et la mort.

Livre 2. Des satisfactions intellectuelles. Des divers degrés de l'intelligence humaine. Des procédés, de quelques manifestations et du but final de l'intelligence. Des écrivains et des écrits.

Livre 3. De la moralité et de la corruption. Des divers états et des diverses impressions de l'âme considérée plutôt en elle-même que dans ses rapports avec les objets extérieurs. Des qualités et des vertus qui constituent la moralité de l'homme. Des défauts et des vices du cœur et de l'âme. Réflexions générales sur les caractères.

Livre 4. Nécessité de l'état social. Le droit de propriété est la base de la famille et de l'état. Devoirs et droits des hommes vivant en société. Des caractères distincts des peuples. Du gouvernement. De la guerre. Des lois. Des délits et des crimes. Sentiments inspirés à l'homme par les rapports sociaux. Du mariage. De la famille. De l'éducation sociale. Des professions. Des distinctions sociales. Du monde.

Cette classification, dans laquelle rentrent encore une foule de détails que le manque de place nous empêche de reproduire ici, montre chez l'auteur l'intention d'être aussi complet que possible. Il suit l'homme jusque dans les moindres habitudes de la vie, et ne néglige aucun trait propre à caractériser quelqu'une des tendances de sa nature. Philosophe spiritualiste, il s'attache à faire l'anatomie de l'âme humaine avec une minutieuse exactitude. Son plan, du moins, prouve qu'à cet égard il s'est efforcé de ne rien omettre, qu'il a voulu tout analyser et tout décrire. Malheureusement l'exécution ne répond pas d'une manière très-satisfaisante à cette louable intention. M. de Latena est sans doute un observateur habile, qui connaît le cœur humain, ses instincts et ses penchants, qui en a

sondé plus d'une fois les replis, et qui déploie beaucoup de sagacité dans ses définitions et dans ses jugements. Il a le coup d'œil sûr, le tact exercé ; sa morale est élevée, son esprit large. Mais son livre pèche par la forme ; il manque de méthode et surtout de cette puissance de déduction qui captive l'intérêt du lecteur et lui fait apprécier la portée réelle d'un principe en lui montrant dans leur ensemble les conséquences qui en découlent. C'est un recueil de pensées détachées, classées, il est vrai, suivant l'ordre des sujets, mais entre lesquelles la liaison est quelquefois difficile à saisir. En maints endroits, pour passer de l'une à l'autre, il faut faire un saut plus ou moins brusque. Après une sentence de haute morale, vient une saillie piquante ; une remarque badine succède à quelque idée philosophique bien profonde. Cette façon d'écrire à bâtons rompus déroute l'esprit et ne permet guère de suivre la marche du raisonnement. L'auteur a des vues ingénieuses et les expose avec beaucoup de clarté, mais, en général, il les développe très-peu ; il procède, le plus souvent, par voie d'axiomes ou de définitions. Cela donne, du reste, à son livre un certain attrait que n'aurait peut-être pas un traité plus didactique. Il trouvera certainement de nombreux lecteurs, et les qualités remarquables de l'écrivain seront appréciées d'autant mieux que M. de Latena sait fort bien se mettre à la portée de toutes les intelligences par le charme du style, ainsi que par la lucidité de la pensée.

ÉLÉMENTS MÉTAPHYSIQUES DE LA DOCTRINE DU DROIT, suivis d'un essai philosophique sur la paix perpétuelle et d'autres petits écrits relatifs au droit naturel, par Em. Kant, trad. de l'allemand par J. Barni. Paris, chez Aug. Durand, 1854; 1 fort vol. in-8° : 8 fr.

Ce livre n'est pas nouveau ; Kant le publia en 1796. Mais, comme le dit le traducteur, il a son à-propos. Le principe du droit, malgré toutes les révolutions faites en son nom depuis soixante ans, est encore singulièrement mal affermi et surtout mal compris, soit dans les masses, soit même dans l'élite intelligente qui dirige l'organisa-

tion sociale. Si l'on a fait à cet égard quelques conquêtes, elles se trouvent contre-balancées d'une manière assez fâcheuse par les atteintes qu'a subies sur d'autres points le principe du droit. Les notions fondamentales antérieurement admises ont été frappées d'anathème comme étant la source des abus du despotisme. En attaquant les excès du pouvoir, on a jeté une sorte de réprobation sur l'idée de l'autorité elle-même. Le libre arbitre n'a plus voulu d'autre guide que la raison individuelle, et de là cette anarchie qui s'est emparée des esprits. Quand il fallut songer à reconstruire, au milieu des ruines éparses sur le sol, on chercha vainement une base solide ; toutes les tentatives n'aboutirent guère qu'à réhabiliter l'empire de la force comme l'unique moyen de salut pour la société menacée. Le secours de la philosophie n'est donc pas à dédaigner ; c'est à elle qu'il appartient de remettre en honneur les vrais principes de la justice ainsi que les lois éternelles de la morale. Elle ne peut aspirer, sans doute, à exercer une influence populaire ; son action se renferme dans un cercle assez restreint d'hommes éclairés et studieux ; mais ceux-ci réagissent à leur tour sur le grand nombre, et, par cette espèce de rayonnement lumineux, la vérité pénètre petit à petit jusqu'au sein du peuple. Ce procédé, malgré sa lenteur, est le seul par lequel on puisse réussir à dissiper l'égarement de l'opinion publique. Il constitue en quelque sorte l'éducation nécessaire pour affranchir l'homme de tout esclavage, et le rendre capable d'user avec intelligence de son libre arbitre.

Si les éléments métaphysiques de Kant sont parfois obscurs et peuvent soulever des objections de détail assez nombreuses, du moins ils démontrent avec la dernière évidence que la liberté, l'égalité et le droit sont inséparables du devoir, et cette doctrine nous paraît être précisément celle qu'il importe le plus de répandre. Kant la pousse même jusqu'à ne point admettre qu'en aucun cas la révolte contre l'autorité soit permise. Le pouvoir une fois établi conformément aux lois, l'insurrection est un crime. Les idées de Kant ne sont pas révolutionnaires, et quoiqu'il donne à l'État le titre de république, il semble plutôt vouloir en faire une monarchie. Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, son livre ne présente pas toute

la clarté désirable. Aussi saura-t-on bon gré à M. Barni du travail d'exposition et de critique qu'il a placé en tête; c'est un commentaire précieux pour le lecteur, auquel il signale avec beaucoup de sagacité les vues profondes et les aperçus ingénieux du philosophe allemand.

DISCOURS ÉVANGÉLIQUES, par Trottet, pasteur. Paris, Meyrueis et Ce, 1853; 1 vol. in-8° : 2 fr. 50. — L'ŒUVRE DU MESSIE, traduit de l'anglais de Ridley H. Herschell, par Mlle de Chabaud-Latour. Paris, Meyrueis et Ce, 1853, 1 vol. in-12 : 2 fr. 50.

Les discours de M. Trottet se distinguent par un esprit tout à fait évangélique, accompagné d'une largeur de vues très-remarquable. Le prédicateur ne craint pas de quitter l'ornière de la routine, quoiqu'il évite également avec soin les écarts d'une originalité trop hardie. Il nous paraît être de l'école de Vinet. C'est le côté purement spirituel du christianisme auquel il s'attache, et son but principal est d'en montrer l'influence salutaire sur l'éducation de l'âme humaine. Une onction simple, une grande abondance d'idées toujours exposées avec clarté, une charité vive et le sentiment profond des bienfaits que l'Evangile apporte aux hommes en leur ouvrant la carrière du perfectionnement moral, tels sont les traits qui caractérisent le talent de M. Trottet. Il aborde volontiers des sujets actuels, car il estime que les questions sociales ne peuvent être résolues que par une application plus sincère et plus complète du principe chrétien. C'est là le seul remède efficace aux désordres et aux maux de la société. Pour sauver la civilisation menacée il faut la retremper à sa source divine. M. Trottet se maintient, en général, dans les hautes régions de la sphère religieuse, il évite les lieux communs et ne descend guère aux petits détails de la vie, mais sa prédication n'en est pas moins remplie d'enseignements pratiques faciles à saisir. S'adressant à la fois à l'esprit et au cœur, il captive fortement l'attention, et son éloquence persuasive sait trouver le chemin des âmes.

L'*OEuvre du Messie* est le livre d'un Juif converti au christianisme, qui a voulu rendre ainsi hommage à la vérité de l'Evangile, et offrir en même temps à ses anciens coreligionnaires un exposé des preuves de la divine mission du Christ. M. Herschell doit sa conversion à l'étude approfondie des Saintes Ecritures. Ce fut la lecture du Nouveau Testament qui fit d'abord naître en lui le désir d'examiner de plus près les titres de la religion chrétienne, et une fois engagé dans cette recherche il la poursuivit avec ardeur. Ses efforts soutenus par une piété sincère l'amenèrent à rompre les liens qui l'attachaient au judaïsme; sa foi surmonta tous les obstacles, se raffermit de plus en plus au milieu des épreuves qu'il eut à subir, et maintenant il est depuis plusieurs années pasteur d'une église indépendante à Londres. On comprend dès lors que son travail présente un cachet tout particulier. La manière dont ses convictions se sont formées le rend plus apte qu'un autre à signaler dans l'œuvre du Messie les traits les plus propres à frapper ceux qui se trouvent dans une position analogue à la sienne. Quoiqu'il embrasse la doctrine de la rédemption dans son ensemble, il écrit surtout en vue des Juifs, qu'il appelle toujours ses frères et pour lesquels il conserve la plus vive affection.

COMMENT L'ESPRIT VIENT AUX TABLES, par un homme qui n'a pas perdu l'esprit. Paris, 1854, in-12 : 1 fr. 50. — RELIGION, par Victor Hennequin. Tome Ier. Paris, 1854; 1 gros vol. in-12 : 3 fr.

Malgré le progrès des lumières, la superstition ne meurt pas; elle se transforme seulement ou change d'objet. Si l'on ne va plus au sabbat, à la place de la sorcellerie, nous avons le magnétisme, l'électro-biologie, les tables tournantes et les esprits frappeurs. Il faut toujours un aliment à la crédulité humaine, les merveilles de la science ne la satisfont pas, elle veut des phénomènes surnaturels, et plus ils sont absurdes mieux ils réussissent. Le magnétisme et ses somnambules commençant à s'user, les tables tournantes sont venues faire diversion, et, grâce à l'appât de la

nouveauté, elles ont obtenu le plus brillant accueil. Il est vrai que c'était une nouveauté renouvelée des Grecs ou des Romains; on en trouve des traces chez quelques auteurs anciens : un Père de l'Eglise les désigne au nombre des manœuvres condamnables inspirées par le mauvais esprit; Ammien Marcelin en parle avec détails comme d'un procédé en usage de son temps; enfin, d'après certains passages de livres traitant des sciences occultes on peut supposer qu'elles n'étaient pas non plus inconnues au moyen âge. Mais si l'invention n'est pas neuve, elle était oubliée, ce qui revient au même; et d'ailleurs c'est une espèce de magie facile, à la portée de tout le monde, bien plus commode que celle du grand Grimoire, puisqu'elle n'exige aucun de ces ingrédients introuvables tels que la graisse de pendu ou le sang de basilic, ni le moindre pacte avec Satan. Ayez seulement un guéridon et trois ou quatre amis de bonne volonté, pour peu que votre plancher soit uni vous ferez merveille, tous les habitants de l'autre monde seront à votre disposition, et les anges eux-mêmes s'empresseront d'accourir dès que vous les appellerez. Par quelle liaison d'idées une table qui tourne a-t-elle pu conduire à l'évocation des esprits? Je l'ignore, à moins que ce ne soit un souvenir du trépied sur lequel la Pythie de Delphes rendait ses oracles. Mais cette réminiscence païenne ne serait guère conciliable avec le christianisme, et les adeptes de la table tournante se prétendent bons chrétiens. Il semble donc plus probable qu'à force de faire tourner et de tourner eux-mêmes, ils se sont donné la berlue. C'est une sorte d'ivresse intellectuelle; on se place autour d'une table avec la ferme volonté de la faire tourner sans presque la toucher, mais en posant légèrement les mains sur ses bords, puis absorbé bientôt dans l'attente du phénomène, on ne s'aperçoit pas qu'on appuie, et tandis qu'on la pousse de plus en plus fort l'on se persuade que c'est elle qui vous entraîne par une puissance irrésistible. Dès lors cette table prend un caractère magique; si le mouvement rotatoire fait lever un de ses pieds qui frappe le plancher en retombant, c'est évidemment son langage; elle répond à vos questions, elle rend des oracles, elle sert de médium à quelque esprit supérieur qui vient vous révéler les ar-

canes de la vie future. Les âmes des trépassés s'en servent pour communiquer avec les vivants. Si, la nuit, pendant une insomnie, vous entendez craquer vos meubles, ce ne peut être qu'une visite de ce genre qui s'annonce ainsi. En effet, pourquoi les tables seraient-elles seules privilégiées? Les chaises, les fauteuils, les secrétaires, les commodes jouissent également de la même faculté tournante et frappante; les chapeaux surtout la possèdent au plus haut degré, M. Hennequin ne quitte jamais le sien, et souvent même au moment de se mettre au lit il se donne la joie de le faire tourner. Cependant ne croyez pas que M. Hennequin soit dupe d'une telle fantasmagorie, il est bien trop avancé pour cela ; les tables n'ont été pour lui qu'un premier degré, qu'une épreuve d'initiation. Il a creusé jusqu'au plus profond des mystères du monde moral, et se trouve maintenant en rapport direct, intime, continuel avec l'âme du monde, qui l'a choisi pour révéler aux hommes l'unique moyen de salut par lequel ils peuvent encore se soustraire à l'effroyable et prochaine catastrophe dont ils sont menacés. Ce moyen, simple et pas très-coûteux, c'est d'acheter les livres de M. Hennequin : *Sauvons le genre humain* pour 3 fr., et *Religion* pour 3 fr. L'âme de la terre n'en demande pas davantage. Achetez donc et lisez. L'auteur vous apprendra l'origine et la filiation des planètes, qui sont toutes plus ou moins cousines de notre globe, l'histoire de cette pauvre lune toute crevassée et même à moitié morte déjà, parce que la terre trop parcimonieuse ne l'a pas convenablement nourrie de ses aromes ; il vous décrira la voie lactée, ce grand magasin de bric à brac, où l'on jette les vieux astres, les planètes fêlées, les soleils éteints et les comètes hors de service ; il vous expliquera le système compliqué des grands crochets avec ressort en spirale, que l'âme de la terre emploie pour communiquer depuis son trou avec vos cervelles, et diriger vos pensées ainsi que vos actions, etc. En vérité, ce n'est pas cher; pour la modique somme de 6 fr. vous aurez la quintessence des imaginations les plus folles, et vous pourrez apprécier jusqu'où va l'extravagance, une fois que la raison se met à tourner avec les tables.

C'est un exemple et une leçon à l'usage de ceux qui ne croient pas encore, mais qui seraient tentés de croire. Qu'ils y prennent garde, la pente est glissante. De l'idée du fluide magnétique ou nerveux qui agit en dehors de vous et sans l'aide d'aucune pression, il n'y a pas loin pour arriver à l'âme de la terre. La folie débute volontiers par une légère aberration d'esprit qui, si vous ne la combattez pas, envahit bientôt votre intelligence et devient une maladie incurable. Quant aux fervents adeptes, dont la foi robuste admet déjà les apparitions et croit reconnaître la présence d'un esprit dans chaque coup de pied de la table ou dans le moindre craquement d'un meuble quelconque, je sais bien qu'ils prendront mes conseils en pitié. Qui a bu boira, dit le proverbe, et les superstitieux sont comme les ivrognes. Des gens en rapport journalier avec l'ange Gabriel, avec les saints du paradis, avec les âmes bienheureuses qui habitent les vertes prairies de Saturne, n'ont que faire assurément des observations d'un profane. Ceux qui croient plaignent ceux qui ne croient pas, mais ils ne font nul cas de leurs arguments, car ils ont vu et entendu. « Nous savons à quoi nous en tenir, répondent-ils à toutes les objections, l'ange Gabriel et le patriarche Abraham ne sont pas des imposteurs, et nos femmes, nos enfants, nos amis qui ont quitté les demeures célestes tout exprès pour s'entretenir avec nous sont autant de témoins irrécusables. » Devant cette conviction bien arrêtée il n'y a rien à répliquer; tous les plus beaux raisonnements restent sans valeur. C'est dommage, car sans cela je leur aurais recommandé la lecture du petit volume intitulé *Comment l'esprit vient aux tables*. Il me semble bien propre, en effet, à produire de l'impression sur ceux qui n'ont pas encore tout à fait perdu la faculté de réfléchir. L'auteur n'est point un incrédule obstiné; je soupçonne même qu'il a figuré d'abord au nombre des croyants, tant il se donne de peine pour expliquer l'action involontaire de la volonté et pour conserver à la manœuvre des tables quelque apparence mystérieuse. Mais chez lui la raison a repris le dessus; il ne voit dans les adeptes de la nouvelle magie que des mystificateurs et des mystifiés, deux catégories qui se fondent le plus

souvent en une seule, parce que les visionnaires se trompent eux-mêmes, et se font, avec la meilleure foi du monde, les compères de leur imagination. Il pose en principe que la table ne peut dire que ce que sait déjà celui qui la fait parler, ou, en d'autres termes, que celui qui l'interroge dicte lui-même les réponses. Dès lors plus de magie, plus d'oracle, plus d'entretien avec les esprits célestes ou les âmes des trépassés. Tout cela se réduit à de vaines illusions enfantées par une idée fixe, ou bien à des tours de passe-passe plus ou moins habiles. Cette espèce de vertigo présente un côté fort plaisant, et l'auteur en fait ressortir avec beaucoup d'esprit les conséquences ou plutôt les inconséquences absurdes, mais ce qu'il y a de déplorable c'est que les tables tournantes comptent parmi leurs partisans des esprits éclairés, des cœurs pieux, qui prétendent y trouver un complément de la révélation divine. L'*homme qui n'a pas perdu l'esprit* traite sérieusement ce côté sérieux de la question. Il signale d'une manière très-évidente le danger de ces ridicules croyances, qui fournissent des armes à l'incrédulité par un abus funeste de la foi religieuse, et qui tendent à ramener l'empire des vieilles superstitions contre lesquelles depuis dix-huit siècles le christianisme a dû lutter sans relâche. Que signifie donc le progrès des lumières si la raison n'en devient pas plus sage, si, passant d'un extrême à l'autre, elle ne renonce au scepticisme que pour adopter les plus folles extravagances, et se montre ainsi toujours empressée d'abdiquer ses droits les plus précieux. Dans le dix-huitième siècle on était matérialiste, dans le dix-neuvième on se fait superstitieux, c'est la marche ordinaire des réactions. Pour rétablir l'équilibre il ne faut pas se lasser de combattre vigoureusement les écarts de l'esprit humain. La tâche est pénible sans doute, mais à ce prix seulement on peut espérer d'obtenir quelque résultat favorable.

REVUE CRITIQUE

DES

LIVRES NOUVEAUX.

MAI 1854.

LITTÉRATURE.

LES FEMMES DE LA RÉVOLUTION, par J. Michelet. Paris, 1854; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.—LÉGENDES DÉMOCRATIQUES DU NORD, par le même. Paris, 1854: 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.

M. Michelet a lutté pendant trente ans contre l'obscurité, la misère et ses lugubres déceptions. Parti de bien bas, il lui fallut travailler et souffrir beaucoup, avant de pouvoir, comme on dit, se faire une position. Homme d'énergie, les premières difficultés ne purent le vaincre. Certes, on ne saurait lui reprocher ni cette force de caractère qui sut lutter pendant de longues années, ni le degré de considération et d'estime auquel il est parvenu, sans avoir jamais agi contre ses principes, ce qui devient de plus en plus rare aujourd'hui ; mais ses lecteurs auraient le droit de lui demander un peu moins d'aigreur. Ce défaut, très-grand dans tout ouvrage en général, devient particulièrement déplacé et nuisible dans un livre d'histoire.

Quel homme, en effet, a plus besoin de se défaire entièrement de toute animosité personnelle, de toute aigreur particulière, que l'historien, nous voulons dire l'historien consciencieux. Chez M. Michelet, malheureusement, on sent à chaque ligne l'écrivain prévenu à l'avance contre tout ce qui est riche, noble, considéré, mais passionné pour tout ce qui est sorti d'en bas. Il ne reconnaît ni talents, ni vertus, parmi les membres d'une certaine société, tandis que tout dans le peuple lui semble beau et digne d'admiration. Un autre défaut, bien plus grand encore, et qui peut-être n'est qu'une conséquence du premier, c'est la manière lourde et empesée

dont M. Michelet mêle sans cesse son *moi* et son *je* avec tout ce qu'il raconte. S'il avait à la fois de l'enthousiasme naïf pour sa croyance, du génie et du talent, cet historien deviendrait vraiment populaire; mais ne possédant ni le souple talent de Lamartine, ni l'enthousiasme naïf, nous dirons même l'enthousiasme du cœur de Mickiewicz, il ne produit souvent que du faux et de l'emprunté. Chez lui, c'est la tête qui parle et non pas le cœur, et comme la véritable sensibilité lui manque le plus souvent ainsi que les éclairs lumineux du génie, il cherche à remplacer ces qualités par des phrases sonores mais creuses, où le *moi* domine presque toujours. Se posant en prophète, en dispensateur des destinées du monde, M. Michelet ne sent pas que non-seulement il ne produit pas l'effet qu'il attend, et ne deviendra jamais un historien populaire, mais qu'il s'expose encore à paraître ridicule.

« Je l'ai dit et je le prouverai. » — « Je l'ai dit et je le dirai encore, envers et contre tous. » Voilà des phrases qui remplissent les *Légendes du Nord* et les *Femmes de la Révolution*. Ce n'est pas l'idée qui domine M. Michelet, c'est M. Michelet qui domine l'idée. Et l'union est si complète, si intime, qu'on aurait toutes les peines imaginables à refaire ces deux livres sur une autre base, à détruire ce faux alliage, à séparer entièrement l'auteur du sujet qu'il traite. On comprend que de l'histoire écrite ainsi produise un effet tout contraire à celui auquel l'auteur s'attendait. Voilà pourquoi un livre qui s'appelle *Légendes démocratiques du Nord*, un livre dont le fond, du reste, est plein d'intérêt et surtout d'actualité, passe inaperçu sans que personne daigne s'en préoccuper bien vivement.

Les *Légendes démocratiques du Nord* sont évidemment le résultat d'entretiens ou de récits de M. Mickiewicz, l'ami de M. Michelet. Malheureusement pour ce livre, il n'a pas été écrit simplement, comme il a été raconté. Aussi ces sorties contre le tyran du Nord, contre les déserts de la Sibérie, le knout et tout ce qui s'ensuit, laissent-elles le lecteur froid et insouciant. Mais peut-être est-ce là le mérite de l'ouvrage, car l'on doute plus facilement de ce qui n'est pas raconté ou écrit avec simplicité et naturel; or, comme plusieurs des faits que M. Michelet met au jour nous semblent fort

invraisemblables, au moins dans une grande partie de leurs détails, il vaut encore mieux que le lecteur soit prévenu d'avance. Si ce livre remplissait le but que son auteur s'est proposé en l'écrivant, il serait l'occasion d'une foule d'idées fausses et absurdes, de jugements erronés.

Après tout, la partie déclamatoire des *Légendes du Nord* l'emporte de beaucoup sur la partie purement historique. Nous n'y trouvons que trois récits ou légendes, comme les nomme l'auteur; c'est l'histoire du dictateur Kosciusko et celle de Mme Rosetti, puis une idylle, émouvante s'il en fut, intitulée : Histoire de Cayta, serve russe, pauvre jeune fille dans laquelle on veut nous faire voir l'oncle Tom de la Sibérie. Tout cela, bien entendu, est enchevêtré dans une foule de considérations politiques ou philosophiques, au milieu desquelles on se perd bien plus vite encore que dans les steppes russes.

Si les *Légendes démocratiques du Nord* sont un livre de circonstance qui, outre ce défaut, a encore celui d'avoir manqué le but mercantile dans lequel il a été publié, les *Femmes de la Révolution* n'ont pas même le mérite de la nouveauté et de l'à-propos. Ce livre se compose tout uniment de chapitres, de pages, voire même de phrases détachées puis recousues ensemble, de l'*Histoire de la révolution*. L'auteur y parle beaucoup plus de Danton, de Robespierre et de Camille Desmoulins, que de Mme Roland, de Charlotte Corday et de Catherine Théot. Ici du moins, M. Michelet ne nous lance pas avec autant de vigueur son attirail de grands mots déclamatoires; mais il a cru devoir y parler beaucoup aux femmes de notre époque, qui, nous l'espérons bien, auront le bon esprit de ne pas écouter ses conseils. Ces appels au beau sexe sont soigneusement mis à part au commencement et à la fin du volume, sous les modestes rubriques d'Avant-propos et de Conclusion, de sorte qu'on n'est pas matériellement forcé de les lire. Peut-être M. Michelet, en suivant une inspiration aussi belle, a-t-il voulu tout simplement s'épargner la peine de reprendre et de collationner les pages de son histoire de la révolution ! Qu'on juge, par les citations suivantes, jusqu'à quel point le faux goût peut aller :

« Aux femmes, aux mères, aux filles! Femme aimée? Mets devant toi l'histoire héroïque de nos mères; lis ce qu'elles ont fait et voulu, leurs dévouements suprêmes, leur glorieuse foi de 88, qui, dans une si profonde union, dressa l'autel de l'avenir.

« Age heureux d'actes forts, de grandes souffrances, mais associées, d'union dans la lutte, de communauté dans la mort!... âge où les cœurs battirent dans une telle unité d'idées, que l'Amour ne se distingua plus de la patrie!

« Plus grande aujourd'hui est la lutte, elle embrasse toute nation, — plus profonde, elle atteindra demain la plus intime fibre morale. Ce jour-là, que feras-tu pour moi? Demande à l'histoire de nos mères, à ton cœur, à la foi nouvelle pour qui celui que tu aimes veut combattre, vivre et mourir.

« Qu'elle soit ferme en moi! et que Dieu dispose... Sa cause est avec moi... La fortune y sera aussi et la félicité, quoi qu'il arrive, si toi, uniquement aimée, tu me restes entière, et si, unie dans mon effort et ne faisant qu'un cœur, tu traverses héroïque cette crise suprême d'où va surgir un monde! »

Voici comment, dans le chapitre intitulé: la réaction par les femmes dans le demi-siècle qui suit la révolution, M. Michelet raconte le rôle des femmes au 9 thermidor. Après les affreuses scènes de la terreur, comment ne pas pardonner la détente que subirent les cœurs le jour où l'affreux tyran dut enfin expier ses crimes? Il est permis à M. Michelet d'avoir son opinion à lui sur l'époque de la terreur, sur les hommes qui *illustrèrent* ces fatales journées; s'il le trouve bon, il peut même en faire l'apologie dans ses livres, quitte à les appeler des romans déclamatoires et non pas de l'histoire; mais nous ne lui reconnaissons pas le droit d'insulter à des victimes qui viennent d'échapper miraculeusement à l'échafaud et qui, dans la douceur de leur premier étonnement, font paraître une joie un peu vive. Cette joie, d'ailleurs, ne durera que quelques instants, car tous ils ont perdu des amis, des parents, dans cette *belle époque d'enfantement*, et cette joie fera vite place à l'affreuse douleur causée par la mort de ceux qu'on aime.

Nous citons :

« Un débordement inouï, une furieuse bacchanale commença dès le jour même.

« Dans la longue promenade qu'on fit faire à Robespierre pour le mener à l'échafaud, le plus horrible, ce fut de voir l'aspect des fenêtres, louées à tout prix. Des figures inconnues, qui depuis longtemps se cachaient, étaient sorties au soleil. Un monde de riches, de filles, paradait à ces balcons. A la faveur de cette réaction violente de sensibilité publique, leur fureur osait se montrer. Les femmes surtout offraient un spectacle intolérable. Impudentes, demi-nues, sous prétexte de juillet, la gorge chargée de fleurs, accoudées sur le velours, penchées à mi-corps sur la rue Saint-Honoré, avec les hommes derrière, elles criaient d'une voix aigre : « A la mort ! à la guillotine ! » Elles reprirent ce jour-là hardiment leurs grandes toilettes, et, le soir, elles *soupèrent* (c'est M. Michelet qui souligne). Personne ne se contraignit plus. » M.

L'Iliade, l'Odyssée et les petits poëmes d'Homère, traduits en vers français, par A. Bignan. Paris, Ledoyen, 1853 ; 2 vol. in-12 : 7 fr.

Traduire Homère, même en prose, est une œuvre très-difficile, et il faut vraiment un rare courage pour s'astreindre encore de plus aux exigences tyranniques du vers français. Mais M. Bignan n'a pas reculé devant cette entreprise hardie. Ni les obstacles, ni les fatigues n'ont rebuté son zèle pour doter la poésie française d'une traduction complète du Prince des poëtes. Si, dans d'aussi longs poëmes, la monotonie du vers alexandrin est un écueil à peu près inévitable, d'un autre côté, la prose a le grave inconvénient de décolorer l'original, d'affaiblir les images et de faire trop souvent disparaître les traces de l'inspiration. La poésie d'ailleurs rend mieux les épithètes qui abondent dans le style homérique, ainsi que ces nombreux détails de mœurs et d'usages dont la simplicité deviendrait aisément vulgaire, s'ils n'étaient pas rehaussés par l'élégance

ou la majesté de la forme. Sans doute, l'interprétation est ainsi moins exacte, le traducteur ne peut pas toujours se tenir très-près du texte, il s'en écarte nécessairement pour satisfaire aux conditions de l'harmonie et s'attache plus à l'esprit qu'à la lettre. Mais on ne demande pas au poëte l'exactitude rigoureuse du philologue; ce qu'on attend de lui, c'est que, possédant bien le génie de sa langue, il en sache tirer des beautés, sinon tout à fait semblables, du moins autant que possible analogues à celles du chef-d'œuvre qu'il essaie de reproduire. Dans beaucoup de cas même, il réussira mieux de cette manière à faire sentir le mérite de la poésie originale qu'une traduction littérale risquerait d'effacer entièrement.

M. Bignan a suivi cette voie avec bonheur. Ses vers ne manquent ni de facilité ni d'élégance; ils sont, en général, assez purs, exempts d'inversions forcées, et si, dans un travail d'aussi longue haleine, le style ne se soutient pas constamment à la même hauteur, chaque fois que le sujet l'exige, il reprend une allure plus noble et plus ferme. Pour apprécier avec justice l'œuvre de M. Bignan, on doit tenir compte des obstacles qu'il avait à vaincre. Ici le talent d'un habile versificateur ne pouvait suffire: il fallait, de plus, comprendre et sentir, s'identifier en quelque sorte avec le génie du poëte grec, s'approprier les ressources de son inspiration et les trésors de sa belle langue, si harmonieuse et si flexible. Nous ne prétendons pas que M. Bignan y ait complétement réussi, mais le résultat de ses efforts nous paraît digne d'éloges. Peut-être les partisans de l'école moderne lui reprocheront de ne point s'affranchir assez des règles de la vieille poétique française. En effet, il les suit avec une scrupuleuse attention et ne se permet pas même de rompre quelquefois la monotonie de l'inévitable césure. Un peu de largeur à cet égard aurait jeté plus de mouvement et de variété dans le style. Cependant la majesté du genre épique comporte mieux cette retenue sévère que le défaut opposé. M. Bignan n'a pas sacrifié au romantisme, et nous ne saurions le blâmer, car il aurait risqué de rendre Homère trivial, et d'altérer le caractère de ses héros. Quoi qu'il en soit, sa traduction sera lue avec plaisir. Elle a du reste, subi déjà l'épreuve de la publicité, et le succès de la pre-

mière édition est la meilleure preuve de son mérite. Encouragé par cet accueil favorable, l'auteur a complété son travail, en y joignant la Batrachomyomachie, les hymnes, les épigrammes et jusqu'aux fragments attribués à Homère

---

PÈLERINAGE POÉTIQUE EN SUISSE ET POÉSIES DIVERSES, par A.-H. Lemonnier. Paris, 1854; 1 vol. in-8° : 6 fr.

M. Lemonnier aime la Suisse ; il en admire la nature si belle et si variée dans ses aspects ; il en estime les habitants pour leur caractère loyal, leurs mœurs simples et leur amour de la liberté. Ses vers sont empreints de ce sentiment de respect qu'inspire volontiers l'antique renom de la patrie des héros du Grütli, de Sempach et de Morgarten. Il se plaît à croire que leurs descendants sont demeurés dignes d'eux et cherche à les prémunir contre les dangers de l'esprit révolutionnaire, comme si ce fléau n'avait point encore envahi leur sol.

Ah ! surtout évitez, dans votre république,
Les dangereux écarts de l'esprit anarchique ;
Le règne de la foule est le pire de tous.
Craignez ce despotisme ignorant et jaloux ;
Mobile autorité, le pouvoir populaire,
Aujourd'hui généreux, demain est sanguinaire.
N'allez pas aux progrès par brusques mouvements ;
Chacun d'eux se résume en impôts, en tourments :
C'est le peuple qui perd à ce jeu déplorable ;
Des révolutions il sort plus misérable,
Et s'aperçoit trop tard, en changeant de lien,
Que le désir du mieux est l'ennemi du bien.

Hélas ! ces paroles ne sont que trop vraies. Leur seul défaut est de venir un peu tard. On serait même presque tenté d'y voir de l'ironie, si le ton bienveillant de l'auteur n'écartait pas toute idée de ce genre. La Suisse a fait la cruelle expérience du radicalisme, et quelques années de ce régime perturbateur ont suffi pour ébranler des principes et des institutions qui avaient bravé les siècles.

Le règne de la foule a porté ses fruits ; si les habitudes républicaines résistent encore, ce n'est pas sans avoir subi de rudes atteintes. Mais le poëte conserve son illusion et n'envisage le présent qu'à travers le prisme flatteur du passé. Cela se comprend : les temps héroïques sont les plus favorables à la poésie. Guillaume Tell, Winkelried, Arnold Melchthal sont des héros plus dignes d'être célébrés que les ambitieux démagogues de notre temps, et leurs nobles figures s'harmonisent mieux avec la grandeur du paysage alpestre. Aussi n'en faisons-nous pas un reproche à M. Lemonnier, qui avait bien le droit de chercher l'inspiration là où elle se trouve. Mais, comme ceux qui l'ont devancé sur cette voie, il a rencontré deux obstacles : la rudesse des noms d'hommes et de lieux qui ne peuvent entrer dans le vers français sans choquer plus ou moins l'oreille, et l'insuffisance du style descriptif pour rendre les scènes d'une nature tour à tour si sauvage et si riante. M. Lemonnier n'évite pas toujours la monotonie ; ses tableaux manquent un peu de relief. On s'aperçoit que la rime et la raison classiques le gênent dans l'expression de sentiments du reste très-vifs et très-vrais. Son talent s'accommode mieux au genre familier. Parmi les poésies diverses qui forment la seconde partie du volume, se trouvent plusieurs jolies pièces où le mérite de l'idée est rehaussé par la simplicité gracieuse de la forme. Ainsi qu'il le dit dans sa préface, ce sont des opuscules assez étrangers au goût actuel, mais qui pourront obtenir un succès d'estime auprès de quelques esprits demeurés fidèles à des traditions trop délaissées peut-être de nos jours.

Un mortel au cœur droit, intelligent et fort,
A la voix tour à tour tendre, élevée, austère,
Tel est le vrai poëte ; on aime en lui l'accord
Du talent et du caractère.

Pour biens, un simple toit, quelques livres chéris ;
Pour le cœur, la famille, ornement de la vie ;
Pour plaisirs, les coteaux, les bois, les prés fleuris,
Tels sont les trésors qu'il envie.

Et c'est là ce qu'il chante ; en de pareils moments,
Il sent comme il est doux d'honorer ce qu'on aime,
Et de tant de bienfaits, de si purs sentiments
Il rend grâce à l'auteur suprême.

HISTOIRES PÉRILLEUSES : Le dernier Tircis, suivi de Dans cent ans, deux nouvelles, par Juste Olivier. Paris et Genève, Joël Cherbuliez, libraire ; in-12 : 3 fr. 50 c.

Ce joli volume, que nous annonçâmes déjà, lors de sa première publication en 1850, sous le titre de : *M. Argant et ses compagnons d'aventures*, reparaît aujourd'hui augmenté d'une autre petite nouvelle du même auteur. Peu fait, sans doute, pour appeler bruyamment l'attention, il n'a point obtenu un succès brillant ; mais il a le genre de mérite de ces ouvrages sérieusement sentis, légèrement et gracieusement touchés, qui ont réussi à la longue et longtemps, en charmant les jeunes cœurs et les esprits délicats. Le plus frais amour s'y déroule au milieu des fantaisies bizarres de l'*humour*. M. Juste Olivier, s'adressant à ces cœurs tendres et rêveurs qui, à leur insu, se séduisent eux-mêmes, a voulu leur montrer le péril d'un idéal trop libre, et, non content de leur rappeler les droits de la réalité, leur en redonner le goût par ce qui peut s'y mêler aussi de poétique et de sensible. Au surplus, il ne disserte pas, il raconte ; il ne fait pas une analyse psychologique, mais une histoire, dans laquelle se succèdent toutes sortes d'aventures ; elles viennent se grouper, dans le *Dernier Tircis*, autour du personnage le plus souvent en scène, M. Argant, vieux garçon bonhomme et chimérique à sa manière, tandis que ses compagnons plus jeunes le sont à la leur. C'est un récit qui ne manque ni de charme ni d'intérêt ; le lecteur appréciera comme nous cette narration insinuante et animée, ces caractères originaux, cette gaîté heureuse, cette malice souriante, entrelacée aux vives émotions de la vie et du cœur. L'imagination, si longtemps surexcitée, a besoin aujourd'hui d'ouvrages qui la reposent, mais qui pourtant la charment encore en la reposant. Le livre de M. Olivier nous semble

fait pour atteindre ce but. Les femmes surtout l'aimeront, car, en y retrouvant le culte de leur beauté, elles ne s'y verront pas méconnues et profanées, comme dans cette foule de compositions romanesques, où trop souvent, de nos jours, la fausse passion tend la main au faux goût. M.

ANCIEN THÉATRE FRANÇAIS, ou choix des ouvrages dramatiques les plus remarquables, depuis les mystères jusqu'à Corneille, publié avec des notes et des éclaircissements, par M. Viollet-Leduc. Paris, P. Jannet, 1854; 3 vol. in-18 : 15 fr.

Il vient de paraître deux volumes de cette collection, qui fait partie de la *Bibliothèque elzévirienne* que nous avons déjà signalée. Un semblable recueil ne peut qu'être accueilli avec faveur; on sait combien les compositions dramatiques imprimées en France au seizième siècle sont devenues rares; il en est que les bibliophiles paient au poids de l'or; il en est dont il n'y aurait nul moyen de retrouver un seul exemplaire, quelle que fût l'ardeur des recherches entreprises dans ce but. Il y a donc là une mine abondante à exploiter. Les deux volumes qui viennent de paraître reproduisent cinquante farces, *moralités*, *sotties*, et autres compositions analogues, dont l'existence est fort longtemps restée ignorée; elles se sont trouvées réunies en un volume qu'un libraire de Berlin eut la bonne fortune de découvrir, et que le *Musée britannique* acheta en 1845 à un prix fort élevé. Il nous semble que ces pièces, ou du moins une grande partie d'entre elles, ont déjà été imprimées à Bruxelles, il y a deux ou trois ans, en un volume tiré à petit nombre, circonstance que l'éditeur actuel n'a pas connue, puisqu'il n'en dit rien dans son introduction. Il pourrait aussi être taxé de cette partialité assez naturelle en faveur des écrits qu'on met en lumière, lorsqu'il avance que plusieurs de ces compositions sont de petits chefs-d'œuvre. De fait, il ne faut pas leur demander de mérite littéraire; elles portent souvent l'empreinte du plus mauvais goût, elles témoignent trop souvent de la grossièreté des mœurs et du

langage de l'époque; mais comme tableau des habitudes, des usages, des dispositions du public vers l'an 1530, elles sont incontestablement fort curieuses. Les titres de quelques-unes de ces comédies ou plutôt de ces œuvres dialoguées, donneront une idée des sujets qu'elles traitent: *Farce nouvelle et fort joyeuse de l'Obstination des femmes; Farce des femmes qui font refondre leurs maris; Farce de Guillerme qui mangea les figues du curé; Farce du Pont aux Asnes; Farce des cris de Paris*; il n'y a guère d'intrigue dans toutes ces pièces; l'art y est étranger; des traits assez plaisants s'y rencontrent; le ton devient de temps à autre trop *rabelaïsien*, mais on était alors peu sévère en fait de convenances. L'éditeur n'a voulu ajouter aucune note, quoique parfois le texte prêtât à des rapprochements curieux ou appelât d'utiles éclaircissements. L'impression est fort soignée et fort nette; nous n'affirmerons pas cependant qu'elle égale les chefs-d'œuvre qui sortirent des presses elzéviriennes, lorsqu'elles étaient à Leyde, vers 1640, au plus beau moment de leur splendeur.

VOYAGES ET HISTOIRE.

RECHERCHES sur l'origine des ladreries, maladreries et léproseries, par L.-A. Labourt. Paris, 1854. 1 vol. in-8°: 7 fr. 50.

Une contestation soulevée au sujet de biens attachés à l'hospice de Doullens et revendiqués par une commune sur le territoire de laquelle ils sont situés, a donné naissance à ce livre. M. Labourt, mû par le désir de défendre les droits de la ville de Doullens entreprit une étude approfondie des questions relatives aux anciennes maladreries, dont les propriétés furent consacrées par un édit de Louis XIV à la fondation et à l'entretien des hôpitaux. Ses recherches l'ayant conduit à la découverte de faits intéressants qui avaient échappé jusqu'ici, soit aux historiens, soit aux archéologues, il livre au public le résultat de ce curieux travail. A la fin du seizième siècle la France comptait encore un très-grand nombre de maladreries ou léproseries, car la plupart de ces établissements

étaient dans l'origine destinés à isoler les malades atteints de la lèpre, qu'on regardait comme éminemment contagieuse. Quelle était la nature réelle de ce mal si répandu et si redouté? on l'ignore complétement. Ni les écrivains, ni les documents officiels ne fournissent à cet égard aucune donnée précise. La lèpre n'y est mentionnée qu'incidemment, et l'art médical alors envahi par l'ignorance et la superstition n'offre pas le moindre jalon qui puisse servir à diriger l'investigateur. On en est réduit à de pures hypothèses sur l'existence même de ce fléau qui, après avoir durant plusieurs siècles rempli d'effroi les divers pays de l'Europe, a disparu sans laisser de traces autres que les innombrables établissements consacrés à sa guérison. M. Labourt se borne à présenter un aperçu des principales opinions émises sur ce point, qu'il regarde comme impossible d'éclaircir jamais. Laissant donc de côté la question médicale, il se préoccupe surtout de l'origine des maladreries. La plupart d'entre elles furent établies par la munificence des rois ou des municipalités en faveur des populations agricoles, auxquelles par conséquent la propriété ne peut en être contestée. Mais il en est d'autres dont la fondation remonte aux temps les plus anciens, et paraît antérieure à l'établissement du christianisme. Ce sont celles dont les biens ont pu être adjugés aux hospices sans blesser aucun droit puisqu'elles n'appartenaient point aux communes, et que les corporations chargées de les administrer n'existaient plus.

Il semble résulter du travail de notre auteur que les Druides pratiquaient l'art médical et s'en faisaient une source de revenus en exploitant la crédulité publique. Les malades devaient se soumettre à des pratiques superstitieuses qui s'accomplissaient sous certains dolmens, spécialement affectés à cet usage comme l'étaient chez les Grecs les temples d'Esculape. M. Labourt entre à ce sujet dans des recherches étymologiques dont il croit pouvoir inférer que le culte des pierres a précédé partout l'idolâtrie, et que les cérémonies du paganisme en offrent de nombreux vestiges. Ses hypothèses sont ingénieuses, mais c'est aux érudits qu'il appartient d'en apprécier la valeur scientifique. Du reste, s'il est difficile de rétablir clairement la filiation entre les différents cultes qui se sont succédé, on

ne peut nier la persistance des pratiques superstitieuses. A l'époque où le christianisme pénétra dans les Gaules, on crut sans doute devoir, dans l'intérêt de son succès, transiger avec les croyances populaires, et le clergé catholique hérita tout à la fois des biens et des attributions de ses prédécesseurs. L'ordre des Carmes, par exemple, a toujours prétendu descendre en ligne directe de celui des Druides. Pour ce qui concerne la guérison des malades, l'usage de s'adresser aux prêtres se conserva longtemps encore. Les dolmens en forme de grottes furent remplacés par des bâtiments qui prirent le nom de maladrerie, et l'on institua des confréries religieuses chargées de leur administration qui, sous l'empire des idées chrétiennes, devint une œuvre de dévouement et de charité.

CAMPAGNES DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE dans les Pyrénées orientales 1793, 1794 et 1795, par J.-N. Fervel, capitaine du génie. Paris, 1853; 2 vol. in-8° : 12 fr.— SOUVENIRS D'UN VÉTÉRAN AUTRICHIEN sur la guerre d'Italie dans les années 1848 et 1849, par le général Schœnhals, traduit de l'allemand par R. de Steiger. Paris, 1854 ; tome Ier, in-8 carte : fr. 7 50.

Le moment actuel semble favorable aux publications militaires; la guerre est à l'ordre du jour et les récits de batailles ont bonne chance d'exciter l'intérêt des lecteurs. C'est, en effet, la meilleure préparation aux événements dont bientôt, sans doute, la mer Noire et la mer Baltique vont être le théâtre. Après une longue paix on a besoin de se familiariser de nouveau avec le bruit des batailles, si l'on veut pouvoir en suivre la marche, en comprendre les péripéties diverses. Assurément la guerre est une affreuse chose, les scènes de carnage qu'elle présente inspirent l'horreur et l'on préférerait beaucoup en détourner ses regards. Mais quand elle devient inévitable, quand elle va décider du sort des nations, il faut bien s'y soumettre. L'attrait de la curiosité surmonte alors les répugnances et pousse les esprits les plus pacifiques à s'enquérir un peu des procédés de l'art militaire. Les deux ouvrages que nous

annonçons ici sont de nature à remplir ce but, quoique leurs auteurs n'y aient point songé. Ecrits par des hommes du métier, ils renferment des notions exactes, des études sérieuses, exposées avec une clarté remarquable. On y trouve d'ailleurs une foule de détails intéressants qui auront du charme pour les personnes même les plus étrangères aux combinaisons de la stratégie. Les campagnes des Pyrénées, que raconte M. Fervel, sont remplies d'incidents tout à fait propres à bien faire comprendre ce que c'est que la guerre, avec ses vicissitudes, ses revers et ses triomphes. Dans cette lutte les combats furent nombreux, et l'armée française fit son apprentissage sur le champ de bataille, où maintes sanglantes défaites mirent à l'épreuve son courage et sa persévérance, avant qu'elle réussît à vaincre un ennemi supérieur en force, mieux discipliné et plus aguerri. M. Fervel sait captiver l'attention au plus haut degré par ses descriptions pleines de vie ainsi que par le soin qu'il apporte à nous faire connaître les hommes qui jouèrent un rôle éminent, soit comme chefs militaires, soit comme représentants de la convention nationale. Historien impartial, il rend également justice au mérite des généraux espagnols et ne se laisse point enivrer par les fumées de la gloriole française. Son style simple, concis, nerveux, convient parfaitement au sujet. Aussi ne sommes-nous pas surpris que ce livre ait obtenu l'approbation du ministre de la guerre. C'est, de plus, une preuve qu'il possède, outre les qualités que nous avons signalées, celles dont les experts seuls peuvent bien apprécier la valeur.

L'ouvrage de M. Schœnhals n'est pas moins digne d'être recommandé. Les journaux allemands l'ont signalé comme un travail fort remarquable, et nous ne doutons pas que le public français ne confirme ce jugement. C'est un récit animé de la guerre d'Italie depuis l'insurrection de Milan jusqu'à la bataille de Novarre. L'auteur peint avec beaucoup de vivacité d'une part la situation critique de l'armée autrichienne, les obstacles qu'elle eut à surmonter, l'énergie et le talent de son chef, de l'autre le mouvement révolutionnaire italien, les hommes qu'il avait à sa tête, les illusions étranges qui poussèrent Charles-Albert à s'allier avec eux. Quoi-

que Autrichien, il rend hommage à la bravoure personnelle du roi, et parle avec estime des troupes piémontaises, ainsi que des bataillons suisses qui faisaient partie du contingent de Rome. Mais, sauf quelques rares exceptions, les Italiens sont très-maltraités dans ses descriptions de bataille, et leur enthousiasme de parade lui inspire un profond dédain. Il écrit en soldat tout dévoué à son empereur, et qui regarde la nationalité italienne comme une vaine chimère dont les partisans sont, à ses yeux, coupables de révolte contre leur souverain légitime. Cependant cette opinion, très-franchement exprimée, ne doit pas empêcher de reconnaître le mérite réel de son livre. On y trouvera de précieux détails sur le maréchal Radetzky et sur les diverses opérations militaires où l'auteur a joué lui-même un rôle actif. M. Schœnhals sait très-bien éveiller et soutenir l'intérêt, aussi son livre sera lu volontiers même par les personnes les plus opposées à sa manière de voir. S'il est peu sympathique aux idées libérales et souvent injuste à l'égard de l'Italie, il nous fait, mieux que tout autre, connaître cette armée autrichienne dont la discipline, la persévérance et la bravoure ont sauvé l'empire.

HISTOIRE DE LA SECONDE RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, par Hippolyte Castille. Tome Ier. Paris, Victor Lecou, 1854; in-8°: 5 fr.

Cet ouvrage sera lu avec intérêt; il retrace des événements déjà connus, mais il en présente un récit circonstancié et attachant. L'auteur annonce quatre volumes; dans celui-ci, il raconte ce qui a précédé les journées de février, et il s'arrête au *lendemain de la victoire*. M. Castille appartenait, si nous ne nous trompons, au parti de la république ardente; son nom figurait parmi ceux des rédacteurs de quelques feuilles fort avancées; il ne dissimule pas son penchant pour les personnages de 93; d'après lui, «thermidor restera non-seulement comme un crime politique pour avoir brisé le seul homme qui fonctionnât régulièrement dans cette grande tempête, mais encore un crime social pour avoir attenté au principe

même de l'autorité. Il représente les montagnards comme les seuls hommes qui eussent réellement fait quelque chose pour le peuple.» Il ne faut donc pas s'attendre à trouver dans cette *Histoire* de la sympathie pour la royauté, de l'indulgence pour la dynastie d'Orléans. L'auteur se montre toutefois assez impartial ; il retrace nettement les fautes de tous les partis, les petitesses, les faiblesses et les misères qui amenèrent la chute soudaine d'un trône qui paraissait affermi ; son style est souvent pittoresque ; il décrit avec bonheur ces quartiers où la tradition de l'insurrection se perpétue naïvement de père en fils, ce réseau de rues tortueuses entrelacées comme une poignée de vipères, « chef-lieu permanent de l'émeute où de grands travaux de démolition, poursuivis à frais énormes dans une pensée politique, ouvrent de larges trouées.» M.Castille convient très-franchement qu'il se trouvait, parmi la plèbe que février déchaîna subitement, « trente mille voleurs, vagabonds et repris de justice ;» il montre que le gouvernement provisoire, à peine installé à l'hôtel-de-ville, «faillit en être expulsé de force et céder la place à la petite et la grande truanderie, la sainte canaille, la vraie, celle qui croupit dans l'ignorance, le vice et la misère.» Ces bonnes gens furent au moment de proclamer un «dictateur lépreux qui, entre la Morgue et la potence, eut tranché dans le vif de la société.» Il est fort heureux que pareilles épreuves aient été épargnées à l'Europe, et, à ces aveux d'un écrivain socialiste, nous ajoutons celui-ci : « La république, dont le seul nom envoie à l'esprit toutes les splendeurs de la gloire, de l'abondance et de la justice, est sortie d'un bouge qu'environnent des boues éternelles.» C'est une allusion à un estaminet de bas-étage perdu dans une ruelle fétide où, le 23 février, quelques membres de sociétés secrètes prirent, la pipe à la bouche, la résolution de proclamer la république à laquelle personne ne pensait le matin. Un concours inouï de circonstances fit réussir cet acte, qui semblait d'une témérité insensée. On voit que le volume de M. Castille est vraiment instructif.

Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève; tome X. Genève, chez Jullien frères, 1854; 1 vol. in-8°: 7 fr.

Ce volume renferme un document historique assez précieux: c'est le *Journal du syndic Jean Ballard*, ou relation des événements qui se sont passés à Genève de 1525 à 1531, avec une introduction par le docteur J.-J. Chaponnière. On comprend quel intérêt peut offrir un mémorial de ce genre, où se trouvent consignés, jour par jour, les événements qui précédèrent l'introduction de la réforme. Rien ne saurait mieux retracer la vie d'une époque, et lorsque l'auteur a pris part lui-même à la direction des affaires publiques, ses notes acquièrent une importance plus grande encore. Jean Balard, négociant genevois, figura dès 1516 dans les Conseils de la république, et fut élu syndic, en 1524 et en 1530. Durant cette période Genève se trouva sans cesse menacée soit par des dissensions intestines, soit par des dangers extérieurs. La république avait à se défendre à la fois contre les partis toujours prêts à susciter des troubles dans son sein, et contre les prétentions du duc de Savoie. L'appui de Berne et de Fribourg la sauva d'une ruine certaine, mais cette alliance ne fut pas conclue sans peine; les partisans du duc la combattirent par tous les moyens possibles, et la question religieuse, se mêlant aux intérêts politiques, fit plus d'une fois rompre les négociations commencées. Lorsque, ensuite, Genève eut proclamé son indépendance, elle se vit sans cesse exposée aux attaques des gentilshommes savoyards, elle dut appeler à son secours les troupes suisses contre les entreprises du duc, qui aspirait à reconquérir son pouvoir de vive force. Enfin les premiers symptômes de la réforme firent éclater de nouveaux troubles; catholiques et luthériens étaient chaque jour aux prises dans les rues, sur les places publiques, et le gouvernement se voyait obligé d'intervenir pour empêcher l'effusion du sang. Au milieu de cette effervescence républicaine, la tâche des magistrats était singulièrement épineuse. Il semble que leur rôle devait exiger des qualités

extraordinaires, accompagnées d'une dose d'ambition assez forte pour leur faire affronter les périls dont ils se trouvaient entourés. Cependant, si nous en jugeons d'après le syndic Balard, c'étaient des hommes simples, modestes, peu lettrés même, chez lesquels le bon sens et le dévouement tenaient lieu de savoir et d'habileté. L'amour du pays dirigeait toute leur conduite, mais ils n'avaient point ce patriotisme bavard et fanfaron si commun de nos jours. La seule récompense qui eût du prix à leurs yeux était l'estime de leurs concitoyens, et l'on voit qu'elle ne leur faisait pas défaut, car Balard, quoique étant resté catholique, n'en continua pas moins à faire partie des conseils jusqu'à sa mort.

C'est à ce point de vue que son journal nous paraît surtout intéressant. Ecrit sans art, dans un français très-incorrect, souvent obscur, il offre peu d'attrait pour la plupart des lecteurs. On n'y trouve pas de ces détails de mœurs, de ces observations naïves qui font le charme des vieilles chroniques. Cela ressemble plutôt à un procès-verbal, Balard enregistre sans aucun choix tous les faits qui viennent à sa connaissance. Mais M. Chaponnière sait en tirer un merveilleux parti. Dans sa notice il profite habilement des matériaux fournis par Balard, et nous retrace à la fois la vie du digne syndic et l'histoire de la période qu'embrasse son journal, d'une manière très-captivante. Cette notice forme à nos yeux le principal mérite du volume, et nous la signalons comme un travail très-remarquable. L'auteur y déploie une vive intelligence de son sujet. Sous sa plume, les notes confuses de Balard prennent vie et couleur. La sécheresse et l'obscurité du document disparaissent, et les nombreuses citations qu'il en extrait donnent à son récit une piquante originalité.

HISTOIRE DE LA RÉPUBLIQUE D'ANGLETERRE ET DE CROMWELL (1649—1658), par M. Guizot. Paris, chez Didier, quai des Augustins, 1854 ; 2 vol. in-8° : 14 fr.

Après un intervalle de vingt-sept années, M. Guizot a repris le cours de son travail sur la révolution d'Angleterre dont il

publie aujourd'hui la seconde partie, renfermant la période républicaine et le protectorat de Cromwel. Durant cette longue interruption, l'historien homme d'Etat s'est trouvé aux prises avec des circonstances analogues à celles dont il avait entrepris de retracer le tableau. Appelé par une révolution à prendre part au gouvernement de la France, il a vu de près les partis, il a pu étudier leurs passions, leur tactique, leurs entraînements et leurs fautes. Les vicissitudes diverses qu'il a subies lui ont permis d'apprécier à leur juste valeur les illusions du pouvoir comme celles de la popularité. C'est un précieux avantage. Rien en effet ne saurait mieux faire connaître les hommes et les choses, qui, malgré la différence des époques et des pays, demeurent à bien des égards toujours semblables. Cette expérience n'a pas été sans fruit pour M. Guizot ; un esprit supérieur, comme le sien, se retrempe et se fortifie dans les épreuves. Aux ingénieuses conceptions de la théorie sont venues se joindre les données pratiques, si propres à répandre une vive lumière sur les événements du passé. On en trouvera de nombreux exemples dans l'*Histoire de la république d'Angleterre*. M. Guizot s'y montre exempt de ces vues systématiques par lesquelles trop souvent les écrivains se laissent dominer. Il est sagement impartial, et sait faire, dans ses jugements, la part des faiblesses humaines ainsi que celle des circonstances extérieures. Au sein de l'anarchie enfantée par une révolution les caractères individuels se dessinent d'une manière plus accentuée, mais ils sont aussi plus enclins à donner libre essor aux travers dont leur nature est susceptible. C'est là surtout qu'on voit éclater les mauvais instincts, les contradictions et les inconséquences du cœur humain.

Après l'exécution de Charles Ier, les révolutionnaires anglais ayant atteint le but qu'ils poursuivaient en commun, furent bientôt divisés sur la forme du gouvernement à établir. Ils aspiraient à fonder une république, mais ne s'entendaient guère sur le sens de ce mot. Les ambitieux, les fanatiques, les intrigants avaient à cet égard des idées très-différentes, et les vains efforts du parlement n'avaient d'autre résultat que d'augmenter l'anarchie dans laquelle l'Etat se trouvait plongé. Pour en sortir il fallait un homme dont

la volonté puissante dominât tous les partis. Ce fut l'un des généraux formés par la guerre civile qui entreprit cette œuvre et maîtrisa la révolution en l'exploitant au profit de ses vues personnelles. Olivier Cromwell, avec un génie non moins judicieux que hardi, conçut le projet de se faire roi de ce pays, qui venait d'abolir la monarchie mais où manquaient les éléments d'une république. Doué de qualités éminentes, que rehaussait encore sa ferveur religieuse, il réussit à s'entourer d'un prestige contre lequel échouèrent toutes les tentatives de ses ennemis. Sa popularité surmonta les obstacles, et quoique ne portant pas le véritable cachet de la grandeur, il accomplit de grandes choses, il parvint à constituer un gouvernement fort et glorieux. Ce soldat puritain, si habile à faire jouer les ressorts de la religion, ainsi que ceux de la politique, dans l'intérêt de sa propre fortune, présente à l'historien un curieux sujet d'étude. C'est un problème dont la solution sera longtemps cherchée. Fut-il un fanatique, ou bien un hypocrite, ou simplement un ambitieux sans principes ni scrupules? Ces trois hypothèses ont été tour à tour soutenues, mais aucune d'elles ne semble suffisante pour expliquer son caractère et sa vie. Les profonds calculs qui présidèrent le plus souvent à ses actes sont évidemment inconciliables avec l'inspiration spontanée du fanatisme, d'ailleurs il n'hésita point à sévir contre les sectaires niveleurs, contre ceux qui s'appelaient les soldats de la cinquième monarchie, dès qu'il se sentit assez fort pour n'avoir plus besoin de leur secours. L'hypocrisie n'est pas davantage admissible comme règle dirigeante de sa conduite, car les documents contemporains prouvent en faveur de sa foi sincère et de ses habitudes religieuses ; la correspondance de Cromwell publiée récemment, et qui nous le fait connaître dans ses rapports intimes avec les membres de sa famille avant que les circonstances l'amenassent à jouer un rôle public, ne peut laisser aucun doute sur ce point. Quant à l'ambition, il en avait certainement une forte dose, mais elle n'était pourtant pas l'unique mobile de ses efforts, et tout en poursuivant la conquête du pouvoir suprême, il aspirait à s'en rendre digne par sa sollicitude constante pour les grands intérêts nationaux. « Les

hommes que Dieu prend pour instruments de ses grands desseins, dit M. Guizot, sont pleins de contradiction et de mystère : il mêle et unit entre eux, dans des proportions profondément cachées, les qualités et les défauts, les vertus et les vices, les lumières et les erreurs, les grandeurs et les faiblesses ; et, après avoir rempli leur temps de l'éclat de leurs actions et de leur destinée, ils demeurent eux-mêmes obscurs au sein de leur gloire, encensés et maudits tour à tour par le monde, qui ne les connaît pas. » Ces paroles indiquent bien l'esprit dans lequel est écrite l'*Histoire de la république d'Angleterre*. M. Guizot s'attache surtout à présenter les faits avec exactitude et clarté. Il raconte sans passion toutes les péripéties de ce grand drame, ne craignant pas d'exprimer ses sympathies pour les nobles cœurs, quel que soit le camp dans lequel ils se trouvent, et de signaler les lâchetés et les turpitudes avec la même justice impartiale. Son style ferme et soutenu captive au plus haut degré l'attention. Le charme littéraire s'y allie d'ailleurs très-heureusement à la gravité de l'histoire. Il sait être éloquent sans cesser d'être sobre et calme. Pour en donner un échantillon à nos lecteurs nous terminerons cet article par la citation suivante, qui résume le jugement porté par M. Guizot sur le caractère d'Olivier Cromwell.

« Cromwell mourut dans la plénitude de son pouvoir et de sa grandeur. Il avait réussi au delà de toute attente, bien plus que n'a réussi aucun autre des hommes qui, par leur génie, se sont élevés, comme lui, au rang suprême, car il avait tenté et accompli, avec un égal succès, les desseins les plus contraires. Pendant dix-huit ans, toujours en scène et toujours vainqueur, il avait tour à tour jeté le désordre et rétabli l'ordre, fait et châtié la révolution, renversé et relevé le gouvernement dans son pays. A chaque moment, dans chaque situation, il démêlait avec une sagacité admirable, les passions et les intérêts dominants, pour en faire les instruments de sa propre domination, peu soucieux de se démentir pourvu qu'il triomphât d'accord avec l'instinct public, et donnant pour réponse aux incohérences de sa conduite l'unité ascendante de son pouvoir. Exemple unique peut-être que le même homme ait

gouverné les événements les plus opposés et suffi aux plus diverses destinées. Et dans le cours de cette carrière si forte et si changeante, incessamment en butte à toutes sortes d'ennemis et de complots, Cromwell eut de plus cette faveur du sort que jamais sa vie ne fut effectivement attaquée ; le souverain contre lequel était écrit le pamphlet, *Tuer n'est pas assassiner*, ne se vit jamais en face d'un assassin. Le monde n'a point connu d'exemple de succès à la fois si constants et si contraires, ni d'une fortune si invariablement heureuse au milieu de tant de luttes et de périls.

« Pourtant Cromwell mourut triste. Triste, non-seulement de mourir, mais aussi, et surtout, de mourir sans avoir atteint son véritable et dernier but. Quel que fut son égoïsme, il avait l'âme trop grande pour que la plus haute fortune, mais purement personnelle et éphémère comme lui-même ici-bas, suffit à le satisfaire. Las des ruines qu'il avait faites, il avait à cœur de rendre à son pays un gouvernement régulier et stable, le seul gouvernement qui lui convînt, la monarchie avec le parlement. Et en même temps ambitieux au delà du tombeau, par cette soif de la durée qui est le sceau de la grandeur, il aspirait à laisser son nom et sa race en possession de l'empire dans l'avenir. Il échoua dans l'un et l'autre dessein ; ses attentats lui avaient créé des obstacles qui, ni son prudent génie, ni sa persévérante volonté ne purent surmonter; et comblé, pour son propre compte, de pouvoir et de gloire, il mourut déçu dans ses plus intimes espérances, ne laissant après lui, pour lui succéder, que les deux ennemis qu'il avait ardemment combattus, l'anarchie et les Stuarts.

« Dieu n'accorde pas, aux grands hommes qui ont posé dans le désordre les fondements de leur grandeur, le pouvoir de régler, à leur gré et pour des siècles, même selon leurs meilleurs désirs, le gouvernement des nations. »

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

LE RÈGNE SOCIAL DU CHRISTIANISME, par F. Huet. Paris, F. Didot frères, 1853; 1 vol. in-8° : 7 fr. 50.

Rétablir l'accord entre l'Eglise et la révolution, entre le christianisme et le socialisme, tel est le but que poursuit M. Huet. C'est du moins celui qu'il expose très-nettement dans sa préface. « J'ai, dit-il, médité à la lumière des temps nouveaux, sur la mission du Sauveur du monde; j'ai puisé aux sources sacrées l'enseignement social du christianisme, et en écartant ce qui vient des hommes, pour m'en tenir à ce qui vient de Dieu, je trouvai manifestement que la rédemption chrétienne consiste, non-seulement à enfanter par l'Eglise des citoyens au ciel, mais encore à ériger ici-bas une libre et fraternelle société civile, celle même dont la révolution, purifiée de ses excès, doit assurer la victoire. » Cependant il n'est ni révolutionnaire, ni socialiste, comme on pourrait le croire d'après cela. C'est un admirateur enthousiaste des principes de 1789, mais il réprouve les conséquences qu'on en a tirées ainsi que les excès qui ont suivi, et combat avec beaucoup de force les diverses théories du socialisme. Son système consiste à tirer du christianisme seul la réalisation complète des droits de l'homme, résumés dans cette célèbre maxime: « Liberté, égalité, fraternité. » En théorie, rien de plus juste: l'Evangile émancipe l'esprit humain, déclare les hommes égaux devant Dieu, et leur ordonne de s'aimer les uns les autres comme des frères. Cette doctrine, bien comprise, doit nécessairement influer sur les rapports sociaux, aussi voyons-nous que la civilisation du monde moderne en porte plus ou moins l'empreinte. Mais elle avait plutôt pour objet la régénération individuelle, le salut des âmes, et non pas le perfectionnement de la société ou la réforme de l'Etat. L'Evangile établit les droits de Dieu et les devoirs de l'homme, enseigne le renoncement et la résignation, prescrit l'obéissance aux autorités établies. Ce sont là des principes qui ne ressemblent guère à ceux de la révolution. Mais, aux yeux de M. Huet, le désaccord n'est qu'apparent;

pour lui, tout devoir émane d'un droit, par conséquent la morale évangélique suppose l'existence de droits antérieurs qui ne sont autres que ceux de la liberté, de l'égalité et de la fraternité. Considérant ces droits comme la source de tous nos devoirs, il arrive à conclure que la révolution et le christianisme tendent exactement au même résultat, pourvu qu'on ne les sépare point, et que la foi religieuse demeure en union intime avec la foi politique. En d'autres termes il faut que le révolutionnaire soit chrétien, c'est-à-dire qu'il prenne l'Evangile pour règle de sa conduite, et qu'il s'efforce d'en faire pénétrer l'esprit dans les institutions sociales. Ce socialisme évangélique diffère essentiellement de celui des Fourier, des Louis Blanc, des Cabet, etc., mais il présente le même écueil, qui est l'utopie avec ses rêves chimériques. En voulant réaliser un semblable idéal, M. Huet montre peu d'expérience des hommes et des choses de la vie positive. Il oublie que la foi ne se commande pas, et que, sans elle, les droits n'engendreront point les devoirs dont il fait cependant la base de son système. Dominé par ses convictions généreuses, il perd de vue les difficultés pratiques et les obstacles que rencontre toute tentative de réforme. En religion, par exemple, il réclame le libre examen, il préconise la séparation de l'Eglise et de l'Etat, il condamne l'ultramontanisme, et prétend néanmoins être bon catholique. Or la réalisation des vœux qu'il exprime entraînerait inévitablement la chute de la hiérarchie romaine. Un protestant ne saurait désirer mieux. Dans la politique, M. Huet se laisse aussi conduire par le sentiment plutôt que par la raison. La vive sympathie qu'il éprouve pour les souffrances du pauvre, le rend injuste envers les économistes dont il traite la science avec fort peu de respect. Le libre échange n'est pour lui qu'*une concurrence inique et anarchique:* il accuse Malthus d'avoir écrit *des phrases empreintes d'une férocité sauvage*; et M. Thiers, dans son livre *De la Propriété* lui semble plus odieux encore que Malthus. Cette manière de discuter n'est pas très-charitable ni bien forte en arguments. M. Huet confond volontiers les faits que la science expose avec les intentions que le cœur suggère. L'économiste observateur se trouve ainsi transformé en égoïste. C'est à peu près comme si l'on faisait

un crime aux médecins d'étudier les maladies sans pouvoir les guérir.

Afin, sans doute, de ne pas mériter le même reproche, M. Huet propose un remède social qu'il appelle le droit au patrimoine. Admettant que la société doit fournir à tous les hommes les instruments du travail, il veut former dans ce but un patrimoine commun, sans pourtant porter atteinte à la propriété. Le problème est difficile, car l'Etat ne peut s'enrichir que des biens acquis par le travail des particuliers. M. Huet les lui fait adjuger par héritage, mais seulement après la seconde génération. Le possesseur conservera le droit de disposer du produit de ses épargnes, mais les héritiers de ce bien n'en auront que l'usufruit, et après leur mort il viendra grossir le patrimoine commun qui, chaque année, sera partagé entre tous les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, âgés de quatorze ans ou de vingt-cinq ans. Les majeurs recevront une part double de celle des mineurs. Cette solution est assez ingénieuse, en ce qu'elle laisse subsister le stimulant du travail en n'ôtant pas au travailleur l'espoir d'assurer le sort de ses enfants. Mais elle a le même danger que tous les expédients du socialisme : c'est de gêner la liberté individuelle par l'intervention de l'Etat, d'offrir une espèce de prime à la paresse en lui donnant part aux produits du travail, et d'entraîner des complications administratives sans nombre. D'ailleurs nous ne voyons pas comment ce partage ferait disparaître le paupérisme et le prolétariat. Si peut-être dans les premières années, il suffisait à rétablir une espèce d'égalité grâce à la valeur des biens considérables dont s'enrichirait le patrimoine commun, l'équilibre serait bientôt rompu, soit par les inégalités d'aptitude, de zèle et de capacité parmi les travailleurs, soit parce que les grandes fortunes ne pouvant plus s'amasser, le patrimoine commun irait toujours décroissant. En définitive, la propriété se trouverait ébranlée par cette restriction mise à son libre développement, et le principal effet d'un pareil système consisterait à multiplier les donations entre vifs pour éluder la loi des héritages. Nous croyons que le droit au patrimoine n'a pas plus de chances de succès que le droit au travail, dont il n'est qu'une forme un peu moins brutale

que celle des ateliers nationaux. Mais cela ne nous empêche pas de rendre justice à l'excellent esprit qui anime son auteur. M. Huet fait ressortir avec talent les bienfaits que la société peut attendre d'une application plus intelligente et plus sincère des principes chrétiens. Si son livre soulève au point de vue pratique de nombreuses objections, ce n'en est pas moins l'œuvre remarquable d'un penseur qui aborde les questions les plus dignes d'être étudiées, et qui s'efforce de rappeler non-seulement l'État mais aussi l'Eglise aux pures doctrines de l'Evangile.

LE CHRÉTIEN BIBLIQUE, ou Jésus accusé de paganisme, réponse à l'écrit de M. le comte A. de Gasparin, intitulé : *Christianisme et paganisme*, par L. Taillefer, pasteur. Genève et Paris, chez J. Cherbuliez, 1854 ; 1 v. in-12. — CHRISTIANISME ET INDIVIDUALISME, par A. Curchod, ministre. Paris, chez Meyrueis et Ce, 1854 ; 1 vol. in-8°.

Ces deux ouvrages ont pour but, à la fois, de réfuter le livre que M. A. de Gasparin publia en 1848, et d'appeler les pasteurs démissionnaires du canton de Vaud à rentrer dans l'Eglise nationale. La démission des pasteurs vaudois date de 1845 ; elle fut provoquée par les exigences d'un gouvernement révolutionnaire qui croyait se raffermir en humiliant l'Eglise et ses ministres. Comme scrupule de conscience, comme sacrifice imposé par des convictions sincères, une pareille décision ne pouvait être blâmée. Mais on eut le tort d'en faire un grand éclat, de lui donner la forme d'un acte collectif voté après une longue et vive discussion. Les pasteurs démissionnaires se posèrent en corps vis-à-vis de l'Etat et ne craignirent pas de compromettre ainsi l'existence de l'Eglise. Ensuite effrayés eux-mêmes de la responsabilité qu'ils avaient assumée, ils multiplièrent les apologies de leur conduite, et identifièrent leur cause avec celle de la liberté religieuse ; ils eurent de nombreux défenseurs, parmi lesquels M. le comte A. de Gasparin qui entreprit de prouver que les Eglises nationales étaient un reste de paga-

nisme. C'est à cette assertion que viennent répondre aujourd'hui MM. Taillefer et Curchod, ministres, l'un et l'autre, de l'Eglise nationale du canton de Vaud. Le premier s'attache surtout, ainsi que l'indique le titre de son livre, à démontrer que le reproche de M. de Gasparin irait directement tomber sur le fondateur même de la religion chrétienne. C'est Jésus qui se trouve accusé de paganisme, car loin d'enseigner la séparation de l'Eglise et de l'Etat, il prêcha toujours la soumission aux autorités établies, et il ne cherchait pas à s'isoler de l'Eglise juive, mais au contraire à s'y rattacher. M. Taillefer appuie sa thèse sur une foule de passages tirés de l'Evangile. L'évidence de la démonstration qui en ressort à ses yeux l'amène à conclure que le séparatisme est une fâcheuse erreur qui conduit à l'hérésie et qui jette du discrédit sur la religion.

M. Curchod traite la question d'une autre manière. Il combat fortement l'individualisme qui est au fond le principal argument de M. de Gasparin comme de tous les partisans des Eglises absolument indépendantes de l'Etat. Les conséquences de ce principe lui paraissent dangereuses pour la religion et contraires à l'esprit du christianisme qui a plutôt un cachet social très-prononcé. Il réfute les opinions de M. Vinet sur ce point, et consacre un chapitre à mettre en opposition le principe de l'individualisme pur représenté par J.-J. Rousseau, avec celui du christianisme représenté par Pascal. Passant ensuite à l'application de ces deux principes, il montre que le premier ne peut pas servir de base à la constitution d'une Eglise forte et durable. L'histoire prouve en effet que l'Eglise chrétienne dut lutter souvent contre l'action dissolvante de l'individualisme. M. Curchod voudrait donc voir disparaître cet élément délétère qui est, selon lui, le plus grand obstacle à ce que l'autorité de la révélation rallie tous les chrétiens autour d'elle. Dans un court appendice, il expose rapidement l'histoire du mouvement religieux et ecclésiastique du canton de Vaud, et termine, comme M. Taillefer, par une adresse fraternelle aux pasteurs démissionnaires pour les engager à rentrer dans le sein de l'Eglise nationale.

SCIENCES ET ARTS.

HISTOIRE NATURELLE GÉNÉRALE DES RÈGNES ORGANIQUES, principalement étudiée chez l'homme et les animaux, par M. Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire. Tome Ier. Paris, chez V. Masson, 1854; 1 vol. in-8° : 8 fr.

Réunir et coordonner les résultats des investigations dont les diverses branches de l'histoire naturelle des animaux ont été l'objet, en former un tout harmonieux, et de là s'élever aux lois générales qui doivent régir l'ensemble, telle est la tâche qu'entreprend M. Is. Geoffroy-Saint-Hilaire. L'idée est certainement grande et féconde. Les nombreux travaux qui, depuis la fin du siècle dernier, ont fait faire de si grands progrès à la zoologie justifient une semblable tentative, nécessaire aujourd'hui pour assurer la marche de la science. Si l'analyse et l'observation ne doivent pas être sacrifiées à la synthèse, il ne faut pas non plus négliger le précieux secours de celle-ci, sans laquelle l'esprit humain risquerait fort de demeurer stationnaire. L'expérience constate et enregistre des faits plus ou moins isolés, mais il ne peut en être tiré quelque lumière nouvelle que par un effort de l'entendement pour rétablir l'unité au milieu de ces innombrables détails, ou pour trouver du moins le lien secret qui les unit et les rattache tous aux mêmes principes fondamentaux. C'est ainsi que se font les grandes découvertes qui viennent compenser largement les inconvénients de la tendance systématique. On arrive d'ailleurs de cette manière à constater, dans l'ensemble de leurs résultats, les progrès accomplis, travail indispensable pour procéder ensuite à des recherches nouvelles. Autrement on perdrait de vue les lois de la nature, et la science, ne pouvant y rattacher les faits qui se pressent en foule sur ses pas, n'offrirait bientôt plus qu'un véritable chaos.

Le principe que M. Isid. Geoffroy se propose de démontrer est celui de la permanence générale avec la mobilité perpétuelle des détails, soit l'unité par la variété. C'était la base sur laquelle reposait la doctrine de son père. Il veut montrer que cette théorie, qui

fut l'objet de discussions si vives, et qui rencontra des adversaires parmi les naturalistes les plus éminents de notre siècle, est conforme aux données fournies par les travaux de ces naturalistes eux-mêmes, et qu'elle vient tout naturellement se placer au faîte de l'édifice scientifique tel qu'il peut être construit dans l'état actuel des connaissances humaines. En d'autres termes, son but est de mettre en évidence l'accord qui existe entre les résultats de l'observation et les idées préconçues par l'auteur de la *Philosophie anatomique*.

Le premier volume de l'*Histoire naturelle générale* renferme seulement une introduction et des prolégomènes. Dans l'introduction, l'auteur présente un tableau fort intéressant des progrès de l'histoire naturelle depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Il passe en revue tous les naturalistes dont les travaux ont influé plus ou moins sur la marche de la science, et donne un aperçu des différents systèmes qui se sont succédé.

Les prolégomènes sont divisés en deux livres, qui traitent, 1° des sciences en général, et particulièrement des rapports des sciences naturelles avec les autres branches des connaissances humaines ; 2° de la méthode dans son application aux sciences naturelles. Les titres de chapitres que nous indiquons ici feront apprécier l'importance de ce grand travail : De l'unité des connaissances humaines et de leur diversité. — Des vues diverses émises sur les rapports et la classification des connaissances humaines. — De la classification des connaissances humaines d'après la diversité des buts où elles tendent. — De la classification des connaissances humaines d'après la diversité des sources et des méthodes dont elles dérivent. — De la classification des connaissances humaines d'après la diversité des objets qu'elles considèrent. — De la classification objective et parallélique des sciences et du rang de l'histoire naturelle dans la série des connaissances humaines. — De la méthode dans son application aux sciences naturelles. — Des trois écoles principales en histoire naturelle et de leurs vues sur la méthode. — Du perfectionnement de la méthode, et des progrès que doit faire l'histoire naturelle à l'exemple et avec le secours des sciences antérieures.

— Des difficultés, du caractère et de la valeur de l'observation dans les sciences naturelles. — Des difficultés, du caractère et de la valeur du raisonnement dans les sciences naturelles. — Des principales méthodes de découverte et de démonstration en histoire naturelle. — Des hypothèses et de leur rôle utile en histoire naturelle.

ANNUAIRE pour l'an 1854, publié par le Bureau des longitudes. Paris, 1854, in-18.

Ce petit volume, publié chaque année depuis le commencement du siècle, a dû son succès inattendu aux savantes notices que M. Arago a commencé à y placer en 1824. La rosée, les comètes, les machines à vapeur, les travaux de l'illustre Herschell et d'autres sujets analogues ont successivement été l'objet d'explications aussi nettes que claires. La mort du secrétaire général de l'Académie des sciences fera-t-elle déchoir l'*Annuaire* du rang qu'il avait conquis parmi les publications d'un intérêt réel? le vide qu'il laisse sera-t-il en partie comblé? L'avenir nous l'apprendra. L'*Annuaire* de 1854 renferme le discours prononcé par M. Flourens aux funérailles de M. Arago; puisse l'Annuaire de 1855 offrir quelque travail digne de faire suite aux pages tracées par le célèbre astronome. Nous n'offrirons pas une analyse des renseignements relatifs à la statistique, à la physique, à la météorologie qui se trouvent dans l'Annuaire; une portion d'entre eux est invariable, les autres se modifient chaque année. Nous citerons un seul fait relatif à Paris; dans cette vaste capitale, dont le nom seul suffit pour provoquer l'attention, il y a eu en 1852, 33,284 naissances, sur lesquelles 10,858 enfants naturels. Les décès sont montés à 27,890, dont 9714 dans les hôpitaux (plus du tiers), sans parler de 345 individus déposés à la Morgue et d'un criminel exécuté. Un seul en 1852. Il y en avait bien davantage il n'y a pas fort longtemps, et si nous remontions à quelques siècles en arrière nous verrions reproduite presque à chaque jour cette peine capitale qui tend à disparaître. Qu'on lise les vieux

chroniqueurs, le *Journal de l'Estoile* et autres anciens historiens qui ont retracé naïvement ce qui a passé sous leurs yeux. La potence et la roue ne bougeaient de la place de Grève.

Le mérite très-réel de l'Annuaire ne le garantit pas de quelques observations sur certains détails. Pourquoi, en indiquant les hauteurs des passages des Cordillères, laisser toujours en blanc le chiffre relatif au col de Chullunquani? nous avons lu que sa hauteur était de 4758 mètres, et que le col de Los Altos de Toledo (non mentionné dans l'Annuaire), avait 4783 mètres. Divers pics de l'Himalaya sont indiqués par des numéros (le 1er, le 3me, le 23me pic); il nous semble que les voyageurs anglais ont fait connaître les noms sous lesquels les géographes les plus habiles désignent ces sommités d'une altitude presque double de celle des Alpes. (Le Mont-Blanc, que l'Annuaire met en tête des montagnes de l'Europe, a 4800 mètres, le Kunchinginga, dans le Thibet 8588), le col du Splügen est signalé comme s'élevant à 1925 mètres; des relevés faits avec soin ont porté à 2118 mètres la hauteur du point culminant de la route de Coire à Chiavenna par Splügen et Isola; et à 2076 mètres celle de la route de Coire à Bellinzona par Splügen et Saint-Bernhardin.

On assure que la route la plus hardie de l'Europe est celle que l'Autriche a ouverte en 1824 pour communiquer de la Valteline avec le Tyrol; au pied du mont Ortler, elle franchit la croupe du Vraglio et du Stilfserjoch, à 2800 mètres de hauteur. Dans la table des hauteurs de quelques édifices, le clocher de Strasbourg se présente le premier en Europe avec ses 142 mètres. L'Annuaire ne parle pas du clocher du couvent de Smolnoy à Saint-Pétersbourg, qui n'a pas moins, dit-on, de 149 mètres; il passe sous silence la tour de Metz, 121 mètres; le clocher de l'église Saint-Martin à Landshut, 139 mètres; celui de la cathédrale de Salisbury, 125 mètres; la Giralda de Séville, 111 mètres; la grande tour de Malines, 113 mètres, et il signale divers édifices au-dessous de 110 mètres. Il y a une vingtaine d'années qu'un journal de Paris a fait une partie des observations que nous plaçons ici; les rédacteurs de l'Annuaire n'y ont pas fait droit, et l'on a continué de réimprimer, sans les relire, de

vieilles listes qui auraient besoin d'être revisées. Nous croyons aussi que différentes tables d'une utilité incontestable pourraient très-bien figurer dans l'Annuaire : tables des diverses vitesses comparées (du vent, de la lumière, du son dans divers milieux, des projectiles, du cheval de course, de divers animaux), table de comparaison de la force de l'homme et des animaux; table de la dureté comparative de certaines pierres les plus usuelles, table de la résistance des bois, des métaux, etc. Tous ces relevés, dont les chiffres auraient l'autorité du nom de savants illustres, ne pourraient qu'ajouter fort à l'utilité, déjà très-grande, que présente l'*Annuaire du Bureau des longitudes*.

REVUE CRITIQUE

DES

LIVRES NOUVEAUX.

JUIN 1854.

LITTÉRATURE.

SCÈNES ET COMÉDIES, par Octave Feuillet. Paris, 1854 ; 1 v. in-12 : 3 fr. — LES BOURGEOIS DE PARIS, scènes comiques, par H. Monnier. Paris, 1854 ; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.

M. O. Feuillet et M. H. Monnier suivent, dans la carrière dramatique, deux sentiers assez différents, quoique parallèles, et ils ont obtenu, l'un et l'autre, des succès brillants. Le premier appartient à l'école de Mariveau ; il fait usage de l'esprit beaucoup plus que de l'observation. Ses pièces sont en général d'élégantes esquisses, finement travaillées, dans lesquelles abondent les traits ingénieux et les réparties subtiles. Les personnages y paraissent tous plus ou moins factices ; ils jouent la comédie et rivalisent à qui déploiera le plus d'habileté dans l'art de dire de jolis mots ou d'exprimer les moindres nuances du sentiment. C'est gracieux et spirituel mais un peu maniéré. Le second, au contraire, s'attache à prendre la nature sur le fait, et ce n'est pas dans le monde conventionnel des salons qu'il va la chercher. Il choisit plutôt ses modèles parmi les types dont l'originalité se développe librement, en dehors des règles de l'étiquette et du bon ton. Les lieux publics, les diligences, les chemins de fer, la famille de l'ouvrier ou celle du bourgeois, voilà les objets ordinaires de ses études. Observateur très-ingénieux, il sait admirablement discerner les traits caractéristiques de chaque individu, et les reproduire avec une vérité parfaite. Plusieurs de ses *Scènes populaires* sont de petits chefs-d'œuvre empreints d'une verve comique très-remarquable. Chaque personnage y parle son langage, y suit sa pente naturelle, et l'auteur se garde bien de mettre son

esprit à la place du leur ; il l'emploie seulement à donner plus de relief aux différents caractères dont il conserve avec soin les allures originales. M. H. Monnier et M. Octave Feuillet ont, chacun dans son genre, une supériorité incontestable ; mais ils en abusent, et se reposent un peu trop sur leur renommée. On ne retrouve plus guère dans leurs nouvelles productions cette verve piquante dont leurs premiers ouvrages portaient le cachet. Leur talent semble ne pouvoir sortir d'une certaine ornière qui, pour le lecteur, a perdu le charme de la nouveauté. Aussi, M. O. Feuillet sentant que la veine qu'il exploite commence à s'épuiser, est entraîné, par le désir de réveiller l'attention, à des écarts d'un goût équivoque. Le tact fin et délicat qui faisait son principal mérite en reçoit une atteinte fâcheuse. Il lutte sans cesse contre des situations scabreuses dont il se tire avec esprit, il est vrai, mais l'exercice auquel il se livre pour éviter les écueils semés sur sa route, ressemble à celui d'un homme qui prétend marcher sur des œufs sans les casser. C'est un tour d'adresse très-habilement exécuté ; ce n'est ni une peinture de mœurs, ni une étude de caractère ; cela tient plus du vaudeville que de la comédie, et l'on y trouve en général peu de saveur. Le marivaudage, quelque spirituel qu'il soit, fatigue bientôt. Cependant deux des pièces que renferme le volume de M. Feuillet, *le village* et *Dalila* sont moins entachées de ce défaut : elles offrent de charmantes scènes qui ne manquent certainement pas d'originalité.

Quant à M. Henri Monnier, on ne lui reprochera certainement pas de courir après l'esprit. Au contraire, s'il a un tort c'est plutôt de prendre pour acteurs des gens qui n'en ont guère, et de ne se point croire obligé de leur en donner du sien. Il copie, avec l'exactitude du daguerréotype, des scènes plus ou moins dénuées d'intérêt, des conversations souvent fort insipides. On y retrouve bien çà et là quelques traits d'un excellent comique, mais ils sont rares, et ne rappellent que faiblement l'originalité si féconde qui caractérise, par exemple, *le Roman chez la portière*, le *Voyage en diligence*, ou *la Garde malade*. La vérité du tableau semble être devenue le seul but des efforts de M. Monnier, il s'attache à reproduire fidèle-

ment jusqu'aux moindres détails, et si, comme cela se voit, ceux-ci sont ennuyeux dans la réalité, le résultat de son travail ne peut pas être amusant non plus. « Bonjour, Messieurs. — Madame, de tout mon cœur. — Votre serviteur très-humble. — Pardon si je vous ai fait attendre. — Comment donc! — Prenez donc la peine de vous asseoir,.... etc. » Tous ces lieux communs de la vie sociale offrent peu d'attrait. Ils ne valaient pas la peine que l'auteur s'est donnée de les transcrire. On est tenté de s'écrier :

A force d'être vrai, ça devient assommant.

Le *Café militaire* et les *Diseurs de rien* méritent la palme à cet égard. Il est impossible de mieux rendre les fastidieux entretiens de ces désœuvrés qui parlent sans avoir rien à dire, et l'on ne comprend pas pourquoi un homme d'esprit s'impose la tâche de copier de telles platitudes. Le *Voyage en chemin de fer*, la *Mélomanie* et *Les bonnes gens* valent mieux ; cette dernière scène surtout renferme une intention satirique mordante et juste. Les autres pièces contenues dans le volume de M. Monnier sont en général assez insignifiantes. On y reconnaît bien la vie bourgeoise avec sa teinte monotone et ses petits ridicules, mais c'est un portrait trop ressemblant, il y manque le sel de la caricature.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE SOUS LA RESTAURATION, par M. Alfred Nettement. Paris, 1853 ; 2 vol. in-8° : 10 fr.

L'époque de la restauration fut signalée par un réveil littéraire très-remarquable. Elle recueillit les fruits de la réaction des idées contre l'anarchie révolutionnaire. La tâche de l'empire avait été de rétablir l'ordre ; mais les nécessités de sa position l'obligeaient de comprimer l'essor de la pensée, et d'ailleurs, préoccupé sans cesse de la guerre, il avait peu de loisir à donner soit aux lettres, soit aux arts. L'établissement de la monarchie constitutionnelle ouvrit à cet égard une ère de liberté ; grâces à la paix, les esprits n'étant plus préoccupés des victoires et conquêtes de la grande armée re-

prirent goût à la littérature, qui trouva de nombreux interprètes dont les œuvres ne tardèrent pas à jeter un vif éclat. La poésie, l'histoire, la politique, la philosophie, la religion furent de nouveau cultivées avec zèle, et les encouragements du public ne leur firent pas défaut.

Nous croyons cependant que si la restauration favorisa ce mouvement intellectuel, ce ne fut point elle qui le créa. L'essor des intelligences s'était préparé sous le régime impérial qui, s'il avait duré, n'aurait pu le contenir longtemps encore. Déjà Chateaubriand, Mme de Staël, Joseph de Maistre, M. de Bonald, Royer-Collard s'étaient fait connaître, et MM. Guizot, Villemain, Frayssinous commençaient à marquer. M. Nettement se montre donc un peu trop partial en faveur de la restauration lorsqu'il prétend lui attribuer toute la gloire de ce réveil. Elle en fut l'occasion plutôt que la cause. Le retour de la royauté ne pouvait pas enfanter subitement des hommes de génie pour écrire des chefs-d'œuvre, ni un public disposé à les lire et à les admirer. Mais M. Nettement est enclin à exagérer l'influence du gouvernement de la restauration qui a toutes ses sympathies. C'est le défaut de son livre d'être empreint, soit au point de vue religieux, soit au point de vue politique, de principes très-exclusifs. Cependant comme il énonce ses opinions avec une grande franchise, le lecteur peut toujours facilement faire la part de l'esprit de parti, et dégager le jugement littéraire de cette espèce d'alliage qui, nous devons le dire, n'altère pas en général son mérite intrinsèque. La plupart des appréciations de M. Nettement nous paraissent justes, il ne manque ni de goût, ni d'esprit, ni d'indépendance. Son style a de la grâce et du trait. On voit d'ailleurs qu'il ne prononce pas sans examiner ; le soin avec lequel il analyse les travaux de la philosophie et de l'histoire décèle une étude approfondie des écrivains dont il parle. S'il ne présente pas un tableau complet de la littérature sous la restauration, il en signale du moins les principales œuvres, et caractérise très-habilement les tendances diverses qui la dominèrent.

Histoire des livres populaires, ou de la littérature du colportage, depuis le quinzième siècle, par Charles Nisard, Paris, 1854; Amyot; 2 vol. in-8°, fig. : 20 fr.

M. Nisard a traité un sujet fort curieux, et neuf en grande partie. Il a pu jouir, pour s'acquitter de la tâche qu'il s'était imposée, d'avantages tout spéciaux; secrétaire de la commission créée en France à la fin de 1852 pour l'examen des livres du colportage, il a vu défiler devant lui tous ces livrets qui, reproduits sans cesse depuis deux ou trois siècles, ont le privilége à peu près exclusif d'amuser le peuple des campagnes sans avoir souci de le moraliser ou de l'instruire. Grand nombre de ces opuscules ont été interdits; ils sont donc condamnés à périr, et comme ils ne pénètrent guère dans les bibliothèques qui ont de la durée, ils ne laisseraient point de trace si M. Nisard ne s'était dévoué à les examiner, à les enregistrer, donnant des extraits suffisants pour les faire connaître, ou bien offrant des analyses qui pussent remplir le même but. Les almanachs l'occupent d'abord, et il en trouve de toutes sortes, fort niais pour la plupart, le plus fameux est le *Liégeois*, l'almanach de Mathieu Laensbergh, dont une concurrence acharnée multiplie les exemplaires; elle va jusqu'à inventer un titre tel que celui-ci: *Le véritable triple Liégeois*. Les écrits trop nombreux relatifs aux sciences occultes et à la magie, tout remplis de bêtises et parfois d'indécences, les ouvrages qui enseignent l'art de deviner, au moyen de songes, sont exposés à un jour qui leur est funeste. Leurs stupides recettes ont coûté bien des frais d'essai à des myriades d'ignorants. En jetant les yeux sur les *Secrets* du grand Albert et des autres sorciers de cette force, on remarquera que la finesse de leur composition consiste presque toujours à faire entrer dans la composition des matières qui doivent y concourir, ou du moins dans leur manipulation, une impossibilité invincible qui, au premier abord, n'offre cependant rien de bien effrayant à l'esprit, mais dont on ne viendrait pas plus à bout, en dernière analyse, que de la pierre philosophale ou de la quadrature du cercle[1]. Les recueils de facéties,

[1] C'est ainsi, comme l'a fort bien remarqué M. Nodier, qu'il n'y a rien

de bons mots et de calembourgs, les catéchismes, les sermons burlesques, donnent lieu à des citations amusantes; un chapitre fort piquant est consacré aux vies de personnages illustres ou fameux, vrais ou imaginaires, tels que Cartouche, Mandrin, le Juif errant, Gargantua. N'omettons pas les cantiques et noëls, les vies des saints, les modèles de lettres, les petits ouvrages d'éducation à l'usage des enfants (le célèbre traité de la *Civilité puérile et honnête* y figure en première ligne).

Vient ensuite l'analyse de ces romans de chevalerie qui firent les délices du moyen âge, et qui, bien abrégés, défigurés, ornés de fautes d'impression innombrables, se trouvent dans la balle de chaque colporteur : Robert le Diable, Jean de Paris, les quatre fils Aymon, Pierre de Provence, n'ont rien perdu de leur popularité; ils la conserveront durant bien des siècles encore. Entre autres extraits curieux, nous mentionnerons le sermon en proverbes (t. I, p. 401), et le *funestissimus trepassus*, Micheli Morini, spirituel morceau en latin macaronique (t. I, p. 449). Les pages consacrées à la fameuse *danse des morts*, présentent des recherches fort intéressantes. Une portion considérable des livrets destinés au colportage est en vers, et quels vers! quel style! le poëte ne se gêne nullement pour faire rimer *intègre* avec *stratagème*. Une observation qui ne saurait échapper au lecteur des analyses et des extraits de tant d'écrits populaires, c'est le merveilleux qui y joue le plus grand rôle, et qui s'y retrouve partout, dans la prière que fait dévotement la jeune fille pour voir son amoureux en songe, dans les miracles des saints, dans les combats des chevaliers contre les dragons. Lorsque le surnaturel manque dans un de ces livres, celui-ci perd alors son principal attrait, et il rentre dans la classe des traités qui renferment quelques notions fort imparfaites sur des connaissances utiles, ou dans celle de ces recueils de plaisanteries que saupoudre abondamment le plus gros sel. Ce n'est pas seulement sous la forme d'une page imprimée sur très-épais et très-vilain papier,

de si aisé que de se procurer l'herbe qui ouvre toutes les serrures et qui coupe toutes les chaînes une fois qu'on a découvert un nid de pie noire. Malheureusement il n'y a point de pie noire.

avec des caractères de rebut, que la littérature populaire se répand dans les campagnes; des gravures, dignes du texte, en sont l'inséparable accompagnement. Un grand nombre de figures sur bois répandues dans les deux volumes en question reproduisent fidèlement les images qui *décorent* les livrets que dissémine le colportage; il est difficile de voir, en général, quelque chose de plus grossier; ces figures ont parfois une ressemblance frappante avec celles qu'on rencontre dans ces éditions mises au jour à l'époque des débuts de l'art typographique, éditions devenues fort précieuses par suite de leur extrême rareté.

Nous pourrions soumettre à M. Nisard quelques observations de détail sur divers points de son livre: il nous semble juger avec bien de la rigueur la biographie de Tiel Ulespiègle; il dit qu'on ne connaît aucun manuscrit du roman en vers de Huon de Bordeaux, tandis qu'il en existe, à la bibliothèque de Tours, un fort ancien, et qui sera bientôt publié, grâce au zèle d'un érudit des plus versés dans la vieille littérature française; mais nous aimons mieux féliciter notre auteur du zèle avec lequel il a mis en lumière ce que renferment de curieux et d'original tant de rapsodies que la législation nouvelle a frappées de mort, et qui sont dignes d'attention, puisque la plus insipide d'entre elles jouit d'une vogue supérieure à celle d'un chef-d'œuvre, tel que *Télémaque* ou *Paul et Virginie*. Vendus au prix de quelques centimes, les livrets qu'on nous fait connaître pénétraient dans la plus mince bourgade, dans la ferme la plus isolée. Ils étaient les seuls qui dussent arriver à la connaissance de bien des millions de créatures humaines; les paysans qui ne savaient pas épeler se les faisaient lire par la plus forte tête du lieu. On n'ignore pas quel parti la faction révolutionnaire se promit de tirer, après la révolution de 1848, de ce puissant moyen de propagande; elle se flatta, grâce à l'activité du colportage, de convertir le peuple des campagnes aux doctrines du socialisme le plus avancé. M. Nisard n'a point fait entrer dans son cadre ces publications récentes et éphémères; il s'en est sagement tenu à l'ancienne littérature populaire, à celle qui, pour le fond comme pour la forme, est restée ce qu'elle était au seizième siècle; pour elle la

science n'a pas fait un pas, et la barrière qui la sépare des écrits destinés aux classes instruites est devenue de plus en plus infranchissable. Il y a d'ailleurs, en tout ceci, une autre question que celle de la curiosité bibliographique : en montrant pendant quelle longue suite d'années les gouvernements qui ont tour à tour régi la France ont fermé les yeux sur les livres populaires, on fait sentir quels pernicieux effets ont produit nombre de ces écrits immoraux ou stupides, seule nourriture intellectuelle des populations agricoles. La commission d'examen qu'a créée le gouvernement actuel aura pour résultat de remplacer tous ces ramassis de sottises ou d'ordures par des productions utiles, appropriées à l'état intellectuel de ces masses qui gagnent chaque jour sous le rapport de l'instruction ; et des peines sévères prononcées contre tout livret qui serait colporté sans être revêtu de l'estampille, signe de l'approbation administrative, auront bientôt fait rentrer dans le néant des écrits dont la perte ne sera nullement à déplorer, et que les curieux connaîtront fort bien, grâce au travail de M. Nisard.

LES COSAQUES DE LA BOURSE, ou le Jeu du diable, par F. de Groiseillez. Paris, Michel Levy frères, 1854; in-12.

La bourse de Paris, cet immense et funeste tripot, cause de tant de discordes et du malheur d'une foule de familles, mériterait bien d'être l'héroïne d'un roman qui en tracerait un portrait fidèle. Mais pour s'acquitter avec succès de cette tâche, il ne serait pas mal d'avoir le talent de Lesage ou de Fielding. Le volume que nous avons sous les yeux est loin d'ôter l'espérance d'en voir un jour apparaître un meilleur sur le même sujet. Le principal personnage est un Breton qui porte le nom singulièrement choisi de Dolcemente, et dont la naïveté est par trop forte, car, engagé dans des spéculations où il commence par gagner sans savoir comment, acheteur de *Lyons* (d'actions du chemin de fer de Lyon), il croit longtemps être devenu propriétaire d'un grand nombre de véritables *lions*, et il s'étonne que l'Algérie en ait autant envoyé à Paris. Les carac-

tères que trace M. de Groiseillez sont de faibles ébauches ; le portrait de l'agent de change est à peine une esquisse, et ce personnage, devenu l'un des produits les plus importants de la civilisation parisienne, attend encore un Molière ou un La Bruyère, qui transmette son image à la postérité. L'auteur des *Cosaques de la bourse* réussit mieux lorsqu'il met en scène les individus d'un ordre inférieur, lorsqu'il dépeint la *coulisse :* « ramas de joueurs dont les uns sont honnêtes et solvables, dont le plus grand nombre ne sait pas le matin comment il dînera le soir. Ces derniers vivent cependant sans interruption et bien, quelquefois même d'une manière brillante. Vingt fois ils ont manqué à l'*appel* pour le paiement de leurs différences, et toujours ils surnagent dans cette fange de déshonneur, toujours ils reviennent à la charge pour recommencer leurs exercices, se glissant, se faufilant entre les jambes des nouveaux venus, flairant d'une lieue la crédulité et la bonhomie..... Ils conservent leur sérénité, quoi que fasse le sort. Heureux, ils ne s'aveuglent pas sur leur prospérité et voient toujours l'abîme ouvert à leur côté ; malheureux, ils ne désespèrent pas de retrouver la position qu'ils ont perdue.... Le vieux coulissier a une âme de bronze. Témoin de la chute de cinq ou six gouvernements, il a vu la bourse livrée aux tempêtes révolutionnaires, le cinq et le trois pour cent s'effondrer dans les émeutes et les insurrections. Aucun événement ne peut plus l'étonner, il est préparé à tout et ne craint rien. Son caractère, fortement trempé par des épreuves difficiles, le met à l'abri des émotions du cœur ; il est au-dessus des mouvements de la rente, non qu'il les domine et s'en rende maître, mais parce qu'il ne se met pas à leur merci. Il ne s'habille pas avec élégance, il a du linge suspect, des souliers rarement cirés. »

Le *chauffeur* est un autre personnage avec lequel il est bon que nous fassions connaissance : « C'est un joueur qu'un revers de fortune a ruiné ; il ne peut plus renouer le fil de ses affaires ; son crédit est nul, mais il a de l'activité et de l'intelligence ; il se met à la disposition des banquiers et des grands spéculateurs qui se chargent d'une affaire nouvelle émise sur la place ; il s'empresse de la prôner, il la porte aux nues, il multiplie les avantages réels, dissi-

mule ceux qu'elle n'a pas, soigne la réclame dans les journaux, parle dans les cafés, dans les salons, stimule les esprits tièdes, les âmes irrésolues. Il est éloquent sans être bavard, insinuant sans être importun. Il n'est pas fier avec les petits, il est sans façon avec les grands; à ceux-ci comme à ceux-là, il dit vite et l'œil enflammé: « Prenez! prenez! c'est demandé! la haute banque achète! Rothschild ramasse tout. »

C'est dans une autre sphère des régions de la bourse que l'on rencontre le *carotteur*, « spéculateur à petites proportions, joueur microscopique, tiède, peureux, timide, irrésolu, qui ne s'est pas plutôt risqué dans une affaire, qu'il voudrait en être dehors. Il se résigne très-volontiers, s'il ne peut faire mieux, à toucher cinq francs de lucre sur une opération. Il n'y a gain si minime qui ne lui fasse plaisir; tous les jours il remue son capital, il ne reste jamais inactif. »

Le plus beau succès que nous puissions désirer au livre de M. F. de Groiseilliez serait d'inspirer à quelques-uns de ses lecteurs l'inébranlable résolution de rester toute leur vie complétement étrangers à ces chances aléatoires, qui finissent toujours par vous enlever votre fortune et souvent votre honneur.

UNE NUIT DANS LA CITÉ DE LONDRES, par Ed. Delessert. Paris, 1854; 1 vol. in-18 : 1 fr.

M. Ed. Delessert a voulu pénétrer au sein de ces quartiers de Londres dont Dickens a fait le théâtre de quelques-uns de ses romans, en particulier d'Olivier Twist. Là se rencontre l'écume de la grande ville; c'est le rendez-vous des vagabonds, des voleurs, des repris de justice, et des femmes les plus abjectes. Le respect de la loi anglaise pour l'inviolabilité du domicile favorise jusqu'à un certain point l'existence de semblables repaires. La police surveille cette population dangereuse, mais lui laisse une liberté assez grande et n'intervient au milieu d'elle que lorsque la sécurité publique se trouve compromise. Muni d'une lettre d'introduction pour un per-

sonnage haut placé dans l'administration, M. Delessert obtint deux agents pour le conduire dans les lieux suspects où la lie du peuple se rassemble pendant la nuit. Ce sont des tavernes, des cabarets, des salles de bal et d'affreux bouges dans lesquels s'entassent pêle-mêle, hommes, femmes, enfants, couverts de haillons et de vermine. Il faut assurément du courage pour entreprendre une pareille inspection, et le zèle de M. Delessert est d'autant plus louable, que ce n'était point une vaine curiosité qui le dirigeait. Il se montre observateur intelligent et fort impartial, car, s'il critique les inconvénients du système anglais, il en fait aussi ressortir les avantages et rend toute justice aux efforts de la charité privée, qui sont plus efficaces en pareille matière que ne peut l'être jamais l'action du gouvernement. La description qu'il donne de plusieurs établissements fondés en vue de l'amélioration des classes pauvres est très-intéressante. C'est le remède à côté du mal, et les résultats obtenus jusqu'ici permettent d'en espérer de plus grands encore. « Tous les jours, dit-il, ces tanières où je suis entré, grâce aux facilités qui m'ont été accordées, diminuent de plus en plus; des philanthropes qui s'occupent de la transformation matérielle au moins autant que de la résurrection spirituelle, et ceux-là sont les vrais, obtiennent déjà de beaux résultats. Ils ne feront pas que les pauvres deviennent des riches; pour cela, il faut autre chose que de la philanthropie; mais, du moins, ils les aideront à supporter la pauvreté, et les relèveront à leurs propres yeux, ce qui, ce me semble, est un peu le but à chercher et à atteindre. »

A la suite d'*Une nuit dans la cité de Londres*, M. Delessert nous raconte *Une soirée de haschich à Jérusalem*. Cette fois ce n'est qu'un simple caprice de jeune homme curieux de connaître l'état de béatitude qu'éprouvent, dit-on, les mangeurs de haschich. Mais, soit que la dose fût trop forte ou que l'habitude soit nécessaire pour apprécier cette espèce de jouissance, l'épreuve n'eut d'autre résultat qu'un intolérable cauchemar, bien propre à dégoûter tous ceux qui seraient tentés de la renouveler.

OUTLINES OF COMPARATIVE PHILOLOGY, by Schele de Vere (Essais de philologie comparée). New-York, Putnam; Paris, Bossange, quai Voltaire, 1854; 1 vol. in-12.

Au moment où ce livre allait être livré à la publicité aux Etats-Unis, une chaire de grammaire comparée s'établissait à la Sorbonne, et le ministre qui avait préparé le décret le faisait précéder des considérations suivantes: « Dans un temps où les études orientales ont mis à découvert la racine commune de ces grammaires différentes, il semble que le moment soit venu d'ouvrir une carrière nouvelle aux hommes laborieux qui cherchent dans les langues, dans leurs rapports, dans leur filiation, le secret du caractère divers des peuples, et le dépôt même du génie de l'humanité. » Ce sont probablement des considérations semblables qui ont favorisé la création d'une chaire de philologie comparée à l'université de Virginia, et donné lieu à la publication du livre que nous allons examiner.

M. Schele de Vere n'étudie pas les formes grammaticales des langues, il se borne à faire l'histoire de leur classification. Les premiers chapitres sont naturellement consacrés à l'origine des langues. L'auteur partage l'opinion de ceux qui, au commencement de ce siècle, attribuaient l'origine du langage à une révélation divine dans le sens le plus étroitement littéral. Cette institution de langage par Dieu recule et déplace la difficulté, mais ne la résout pas[1]. D'ailleurs, comme l'a dit dernièrement un de nos jeunes savants les plus distingués, « ce sont les facultés humaines qui, par leur force interne, agissant spontanément et dans leur ensemble, l'ont produit comme leur expression adéquate. La faculté du signe ou de l'expression est naturelle à l'homme. Tout ce qu'il pense, il l'exprime intérieurement et extérieurement. Sans doute, comme on l'a dit avec justesse, « ce n'est pas le signe qui fait la pensée, mais la pensée qui fait le signe. » L'initiative, la force efficace et constante viennent de l'esprit, mais aussi ce n'est pas par un choix arbitraire que

[1] Cousin, Préface aux Œuvres philosophiques de Maine de Biran, tome IV, page xv.

l'expression vient se joindre à chacun des actes de l'intelligence; c'est par le fait même de notre constitution psychologique. Rien non plus d'arbitraire dans l'emploi de l'articulation comme signe des idées. Ce n'est ni par une vue de convenance ou de commodité, ni par imitation des animaux, que l'homme a choisi la parole pour formuler et communiquer sa pensée, mais parce que la parole est chez lui naturelle, et quant à la production organique et quant à son interprétation psychologique. Si l'on accorde, en effet, à l'animal l'originalité du cri, pourquoi refuser à l'homme l'originalité de la parole, pourquoi s'obstiner à ne voir en celle-ci qu'une imitation de celui-là? Il serait sans doute trop ridicule de regarder comme une découverte l'application que l'homme a faite de l'œil à la vision, de l'oreille à l'audition; il ne l'est guère moins d'appeler invention l'emploi de la parole comme moyen d'expression.... C'est donc un rêve d'imaginer un premier état où l'homme ne parla pas, suivi d'un autre où il conquit l'usage de la parole. L'homme est naturellement parlant, comme il est naturellement pensant: il est aussi peu philosophique d'imaginer un commencement au langage qu'à la pensée. Qui oserait dire que les facultés humaines sont des inventions libres et arbitraires de l'homme? Or, inventer le langage est aussi absurde que d'inventer une faculté. Le langage étant la forme expressive, le vêtement extérieur de la pensée, l'un et l'autre doivent être tenus pour contemporains[1].»

Après avoir fait l'histoire des études philologiques, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, l'auteur aborde la question de la classification des langues. On sait qu'il y a deux méthodes à suivre: la première celle d'Adelung, de Voter, de Klaproth et de Balbi, qui consiste à diviser les langues par familles, d'après leurs affinités étymologiques, supposant qu'elles dérivent toutes d'une origine commune; la seconde, suivie par Bopp et son école, qui tend à les classer selon leurs structures grammaticales. Cette dernière méthode, que l'auteur a adoptée, nous semble inférieure à la première, qui est beaucoup plus rationnelle, en ce qu'elle s'appuie sur des bases plus solides et moins trompeuses.

[1] De l'Origine du langage, par Ernest Renan, page 7.

En dehors de cette partie de son livre, qui est la plus considérable et la plus instructive, le savant professeur traite particulièrement de la langue anglaise, non pas sous le point de vue de la philologie comparée, mais bien sous celui de l'histoire littéraire. Il accorde beaucoup trop à l'influence primitive de la langue française au delà du détroit, et fixe une époque trop absolue à son introduction, qu'il fait remonter exactement à la conquête des Normands. C'est sans doute une conséquence de cette révolution, mais elle n'est arrivée qu'avec le temps, et sous l'influence du changement opéré graduellement dans les mœurs et les coutumes; on ne peut y voir le résultat d'une institution, et l'on ne doit lui assigner aucune date précise. Aussi nous semble-t-il avoir tort quand il considère cette révolution comme une altération directe et immédiate introduite alors par l'autorité et la politique des nouveaux souverains.

Il est certain pour nous qu'aucun des documents qui nous sont parvenus de cette époque, comme titres originaux ou paraissant l'être, n'a été écrit en français, si l'on en exempte toutefois un seul acte[1], digne d'être remarqué. Toutes les lois, ordonnances, chartes de souverains ou de sujets, depuis Guillaume le Conquérant et ses successeurs jusqu'au roi Jean, sont, sauf l'exception faite, en latin ou en saxon, et aucun des écrivains originaux qui ont fait l'histoire de ces règnes ne mentionne d'autres actes en français que celui dont nous avons parlé. Cependant leurs ouvrages abondent en documents de ce genre, ainsi qu'on peut le voir dans Ingulph, Guillaume de Poitiers et Orderic Vitale, tous contemporains des rois normands, et dont les histoires renferment de nombreux détails sur les transactions opérées à cette époque. Ce n'est que beaucoup plus tard que les Anglais ont parlé presque généralement la langue française. L'auteur s'est, du reste, parfaitement rendu compte de ce combat acharné de la race germanique contre la race néo-latine. Il suit avec bonheur les chances variées des deux combattants et assiste à cette lutte sourde où le léopard endormi longtemps par la

[1] Ces sount les leis et les custumes que le Reis Will. grauhat à tout le peuple de Engleterre, après le conqueste de le terre.

suave odeur du lis, devait se réveiller subitement pour étouffer la plante perfide, et reprendre l'empire qu'elle semblait lui avoir ravi pour toujours.

Dans un article très-bien écrit, l'auteur donne un aperçu des résultats de la domination française. Voici le commencement de ce passage, qui est intraduisible :

To *defend* his *conquest*, he took *possession* of the *country*, and *master* of the *soil*, he *erected fortresses* and *castles*, and *athempted* to *introduce* new *terms*. The *universe* and the *firmament*, the *planets*, *comets* and *meteors*, the *athmosphere* and the *seasons*, all were *impressed* with the *teal* of the *conqueror*. Hills became *mountains* and dales *valleys*, streams were called *rivers*, and brood *rivulets*, waterfulls changed into *cascades* and woods into *forests*. The deer, the ox, the calf, the swine, and the sheep *appeared* on his *sumptuous table* as *venison*, *beef*, *veal*, *pork* and *mutton*.

En lisant attentivement ce que nous venons de transcrire, on s'aperçoit que l'auteur ne s'est arrêté que sur les mots presque français; il aurait pu en citer d'autres, moins apparents, qui s'en éloignent davantage, et qui sont cachés sous une forme toute anglaise. Par exemple, les mots *attorney*, *buffet*, *gown*, *to gird*, *key*, *mall*, *widow*, *robber*, *stake*, *knife*, qui, au premier abord, semblent être tout à fait germaniques, ne sont pourtant que nos anciennes locutions : atourné (procureur), buffe (soufflet), gone (robe), giron (dans le sens de robe, ainsi nommée de ce qu'elle s'attache à la ceinture et fait le tour de la personne), kiei (clef), mail (promenade), vuide (veuve), robeur (voleur, d'où vient le mot dérober), eustache (poteau), et nivet (canif).

L'espace qui nous est réservé ne nous permet point de suivre pas à pas l'ouvrage de M. Schele de Vere. Nous nous arrêterons cependant encore sur un autre chapitre de son livre, où il cherche à prouver avec un sérieux tout britannique, que la manière de prononcer l'anglais en Amérique est beaucoup plus pure que celle des habitants des trois royaumes. Cette thèse, qu'il soutient avec la verve que donne une mauvaise cause, a été combattue pendant bien longtemps. Franklin est le premier qui s'en soit oc-

cupé, et il s'est plaint, au contraire, très-fortement, de la mauvaise prononciation et des néologismes de ses compatriotes. Depuis Franklin, d'autres philologues ont traité la même question, et l'un d'entre eux, M. John Pickering, a publié un dictionnaire des américanismes[1], ouvrage très-répandu et dont se sont servis tous les lexicographes modernes, depuis Worcester jusqu'à Webster.

En résumé, à part quelques tâtonnements et quelques erreurs dues plutôt à la nouveauté du sujet qu'au manque de savoir de l'auteur, l'Essai de philologie comparée est une excellente publication, à laquelle nous ne saurions trop donner d'encouragement.

H. Cocheris.

VOYAGES ET HISTOIRE.

Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande; tome IX et XII. Lausanne, 1853; 2 vol. in-8°.

Ces volumes renferment l'introduction à l'histoire du Comté de Gruyère par M. J.-J. Hisely et les cartulaires de la Chartreuse d'Oujon et de l'abbaye de Hautcrêt. Les comtes de Gruyère jouent un rôle important dans les annales de la Suisse romande. Aussi leur histoire a-t-elle été l'objet d'investigations nombreuses, mais la difficulté de consulter les archives dans lesquelles se trouvent les documents relatifs à cette illustre maison a rendu longtemps de tels essais infructueux. M. Hisely, plus heureux que ses devanciers est parvenu à réunir un nombre considérable de titres authentiques ou copies de pièces originales qui lui ont permis d'entreprendre un travail très-complet sur les origines et les institutions de la Gruyère. L'introduction, que nous annonçons ici, forme à elle seule déjà un ouvrage fort intéressant. Elle renferme des recherches curieuses sur l'établissement des Alamanni et des Bourgondes en Helvétie; sur le défrichement et la colonisation de la Gruyère; sur la fondation des différentes paroisses et des châ-

[1] A vocabulary or collection of words and phrases, which have been supposed to be peculiar for the United states of America. Boston, 1816.

teaux ; sur l'origine des comtes, la topographie du pays, l'étymologie des noms de lieux, sur l'état des personnes dans la société féodale, les droits seigneuriaux, les coutumes, les offices et le plaids, etc. C'est le fruit d'études patientes, dirigées par un zèle infatigable et portant le cachet d'une saine critique. On y puisera des notions claires et précises sur le régime social du moyen âge, et la lecture de ce volume fera vivement désirer la publication de ceux qui doivent suivre. En attendant, M. Hisely vient d'enrichir les mémoires de la Société d'histoire de la Suisse romande de deux cartulaires qui donnent des détails précieux pour l'histoire des monastères du pays de Vaud. Cette activité salutaire, dont les efforts tendent à recueillir et sauver de l'oubli les monuments de l'histoire nationale, mérite les plus grands éloges. Elle contraste d'une manière frappante avec l'esprit radical qui, sous prétexte de régénérer la Suisse, effacerait volontiers jusqu'aux dernières traces de ses glorieux souvenirs.

RÉFUTATION DE L'OUVRAGE DE M. J. REPLAT, intitulé : *Note sur le passage d'Annibal, et défense de l'opinion de De Luc d'après lequel Annibal a franchi le Petit-Saint-Bernard*, par Ch. Schaub. Genève, in-12°, carte : 80 c.

Parler du passage des Alpes par Annibal n'est pas traiter un sujet sans intérêt pour les Genevois dont le regard se dirige si souvent vers leurs Alpes favorites. L'auteur de ce nouveau mémoire passe rapidement en revue les opinions émises par ses prédécesseurs, chez plusieurs desquels des circonstances de domicile ou de personnalité ont eu de l'influence. Toutefois les systèmes qui ont quelque valeur sont précisément à l'abri de ce reproche. MM. De Luc et Melville publièrent, en 1818, le plus remarquable, et, dès 1820, MM. Wickham et Cramer l'appuyèrent d'une adhésion puissante en l'améliorant dans quelques détails. Ils adoptèrent Roquemaure comme le lieu du passage du Rhône ; Vienne, comme le terme de la marche en amont et sur la rive gauche du fleuve ; l'*Insula Allobrogum*, ce *delta triangulaire anologue à celui d'Egypte*, se-

lon Polybe, dans la partie du département de l'Isère comprise entre cette rivière et le Rhône; Saint-Genix d'Aoste comme le point où les Carthaginois entrèrent en Savoie; le mont du Chat (mons Thuates) comme le premier endroit où Annibal, abordant les montagnes, eut à combattre les montagnards qui n'en gardaient le passage que durant le jour; la riche plaine de Chambéry, puis, jusqu'au bourg Saint-Maurice, la fertile vallée de l'Isère comme la route suivie au travers des montagnes, jusqu'au lieu du dernier combat contre les montagnards; le col du Petit-Saint-Bernard, enfin, comme le théâtre de ce combat, et le plateau qui le couronne comme le sommet où le général africain campa deux jours pour donner aux traînards le temps de le rejoindre. M. De Luc attachait une importance peut-être excessive à la découverte d'une grande roche blanche et de grands ossements, sur le Petit-Saint-Bernard, et à celle d'un bouclier d'argent, dont les ornements indiquaient une origine punique, et qui fut trouvé en 1714, près de la route de Vienne à Chambéry. Mais les meilleurs arguments étaient la concordance de son itinéraire avec les distances, le nombre de jours de marche, les détails géographiques indiqués dans le texte de Polybe; dans l'adoption de ce texte comme le seul digne de confiance et dans l'accord de cet itinéraire avec les convenances de lieux et de saison qui doivent guider un général.

Tel n'avait pas été le mode de raisonner du marquis de Saint-Simon, lorsque, après avoir amené les Carthaginois au pied du mont Viso, par la vallée de l'Ubaye, il suppose qu'ils avaient été « *égarés par leurs guides,* » pour disposer de *neuf jours*! dont il ne savait que faire lui-même, et il ajoute, en les amenant sur le mont Viso, pour voir de là les plaines de l'Italie « *qu'il ne sait pas précisément quelle route ils s'étaient ouverte pour y arriver.* » Le moindre devoir d'un commentateur est, au contraire, de *savoir* trouver des arguments à l'appui de sa version. C'est un devoir encore plus impérieux lorsqu'il soutient une *vérité* qui n'est même *pas vraisemblable;* lorsque, pour l'amour d'un morceau d'éloquence de la façon de Tite-Live, il préfère à des cols de 6000 pieds une cime aiguë et neigeuse de 11,800 pieds.

En 1851, M. J. Replat, avocat distingué de la ville d'Annecy, a présenté, sous le titre de *Note sur le passage d'Annibal* une opinion dont il donne la priorité à M. Blanc, notaire à Beaufort et à M. le comte Vignet. M. Replat arrête Annibal au bord de l'Isère, en Dauphiné, c'est-à-dire, en dehors du territoire des Allobroges, malgré ce qu'il y a de formel sur ce point dans Polybe et dans Tite-Live. L'*île des Allobroges* est pour lui l'intervalle compris entre l'Isère et la Drôme, île à laquelle les hautes montagnes du Trièves, du Vercors et du Royans ôtent toute ressemblance avec le delta de l'Egypte. Il fait remonter à Annibal la *rive gauche* de l'Isère jusqu'à Pontchara. C'est là qu'il place le premier combat contre les montagnards. Il lui fait ensuite remonter l'autre rive de l'Isère jusqu'à Conflans. Ici commence la partie la plus neuve du nouvel itinéraire. MM. Vignet et Replat font abandonner à Annibal la grande vallée de l'Isère, *à cause de ses détours*, et sous le prétexte un peu gratuit, qu'elle était alors inondée et marécageuse, et ils l'introduisent dans la vallée de Beaufort, située au nord-est d'Albert-Ville. Il faut ensuite l'en faire sortir à l'est, pour gagner enfin la grande crête des Alpes; et cette crête ils la veulent franchir au col de la Seigne, qui descend en Italie par l'Allée-Blanche, derrière le Mont-Blanc. La hauteur du Petit-Saint-Bernard est de 6790 pieds; nous avons trouvé celle du col de la Seigne de 7754 pieds. Quatre cols y parviennent en sortant de Beaufort; la *Sauce*, la *Platte*, le col *Joly* (1975 mètres) et la Fenêtre encore plus élevée. Le premier est étroit et escarpé; le second, auquel M. Replat donne naturellement la préférence, offre une surface de pâturages assez accessibles, élevée aussi de 1975 mètres. Tous convergent sur le hameau du Chapiu; mais les deux derniers, au lieu de conduire au pied du col de la Seigne, descendent d'abord au val de Montjoie, ce qui oblige de franchir encore le Bonhomme (7540 pieds) pour redescendre au Chapiu. M. Replat ne regarde pas comme absolument improbable qu'Annibal, « égaré par ses guides» ait escaladé successivement *trois* passages difficiles au lieu d'*un seul*, le Petit-Saint-Bernard.

Un de nos concitoyens, à qui une connaissance pratique de tous

les passages des Alpes a donné la possibilité de discuter toutes les opinions sans être soupçonné de partialité personnelle pour une localité plutôt que pour une autre, M. l'avocat Schaub, vient de publier une réfutation du mémoire de M. Replat. Joignant au goût des voyages alpestres une connaissance approfondie de la langue grecque, il discute avec un avantage facile à comprendre contre tout adversaire qui serait obligé de s'en rapporter à des traductions plus ou moins correctes de Polybe. Dédaignant le plaisir d'imaginer une opinion nouvelle sur cette question si débattue, il se borne à corroborer celle de MM. De Luc, Melville, Wickham et Cramer. Il se borne au seul texte de Polybe, et sans en forcer le sens, il se guide par les noms et la description des localités, les distances et le nombre de jours de marche indiqués par Polybe. M. Schaub montre, et nous pouvons appuyer son opinion de notre expérience personnelle, qu'il n'existe pas, dans tout le voisinage de Pontchara, une seule montagne dont la crête ferme le passage, et dont la contre-pente ait pu servir de théâtre au premier combat d'Annibal contre les montagnards. La distance depuis l'embouchure de l'Isère à Pontchara ne s'accorde pas avec Polybe. La vallée de Beaufort n'est facile qu'à son entrée seulement, et ne tarde pas à être interceptée par des défilés qui, pour être d'une magnificence sauvage aux yeux du touriste, n'en sont pas moins difficiles et dangereux pour une armée. D'autre part, la vallée de l'Isère est large, riante, fertile et peuplée. Le Petit-Saint-Bernard est un des passages les plus faciles des Alpes, et suit, aussi bien que le col de la Seigne, le pied du *Cramont*, montagne que Cælius Antipater désignait peut-être sous le nom de *Cremonis Jugum*, comme le lieu du passage d'Annibal. On ne trouve, ni au sommet de la Seigne, ni au-dessous de la crête, comme le suppose M. Replat, aucune plaine de quelque étendue, tandis qu'un plateau de deux lieues de longueur couronne le Petit-Saint-Bernard, à un niveau de 900 pieds inférieur à celui du col de la Seigne. Ce plateau a dû suffire à Annibal lorsqu'il campa deux jours pour attendre ses soldats en retard, sans parler du temps qu'il fut retenu plus bas par les neiges qui interceptaient la descente sur le revers italien. « Comment croire, remarque

M. Schaub, que les guides envoyés à Annibal par les Insubres, qui étaient ses amis et qui attendaient son arrivée, ne connussent pas le passage du Petit-Saint-Bernard, et ne sussent pas que, dans cette saison avancée surtout, c'était la route la plus commode, et la seule où une armée pût encore s'engager sans imprudence? Il n'est pas possible non plus d'admettre que ces guides, au nombre desquels se trouvait un prince des Gaulois Cisalpins, intéressé à sa prompte arrivée en Italie, aient voulu, comme Tite-Live le donne à entendre, égarer Annibal dans les montagnes, et qu'il ait été obligé de s'ouvrir un chemin à l'aventure. Or, M. Replat, après avoir rejeté en commençant l'autorité de Tite Live, en est réduit, pour atténuer les invraisemblances qu'il accumule, à regarder comme fondée l'assertion de cet historien sur la trahison de ses guides.»

La distance d'Albert-Ville à la vallée d'Aoste par le Petit-Saint-Bernard est de dix-sept lieues, dont onze sont en plaine; suivant l'itinéraire proposé par M. Replat elle est de quatorze lieues. Guidé par des Insubriens et allié des Allobroges Annibal a dû savoir, avant de s'engager dans la vallée de Beaufort, que cette faible différence dans la distance horizontale serait plus que compensée par le surcroît de fatigues et de misères imposé à ses pauvres soldats par le passage successif de deux ou trois cols difficiles et alors encombrés de neige.

LES PÈLERINS D'ORIENT, lettres artistiques et historiques sur un voyage dans les provinces danubiennes, la Turquie, la Syrie et la Palestine, par F. Pigeory. Paris, 1854; 1 vol. in-12, cartes : 4 fr. — LE NIL, EGYPTE ET NUBIE, par Maxime Du Camp. Paris, 1854; 1 vol. in-12, carte : 3 fr. 50.

L'Orient est de nouveau à l'ordre du jour, aussi voit-on recommencer le cours des publications qui le concernent. Après l'abus qu'en avait fait la mode, il y a quelques années, on pouvait croire le sujet complétement épuisé; les lecteurs étaient las de ces innombrables itinéraires descriptifs, souvenirs de touristes, impressions de voyages qui, sauf quelques légères variantes, se ressemblaient tous.

Mais les circonstances actuelles ont réveillé l'intérêt. La grande lutte à laquelle se préparent les puissances européennes donne un vif attrait à tout ce qui peut faire connaître les pays qui doivent être le théâtre d'une guerre dont les chances ouvrent le plus vaste champ aux conjectures et aux hypothèses de la politique. Quoique le motif apparent des adversaires de la Russie, soit le maintien de l'empire turc, les conditions qu'ils imposent au sultan ne sont pas moins menaçantes pour son pouvoir, que ne l'étaient les exigences du czar. En effet, l'émancipation des chrétiens dont, en plusieurs provinces, le nombre dépasse de beaucoup celui des sujets turcs, modifierait profondément l'organisation de l'État. Les résultats en seraient beaucoup plus rapides et plus réels que n'ont pu l'être ceux de la réforme tentée par Mahmoud. On verrait bientôt la supériorité de la civilisation chrétienne s'établir en dépit des obstacles qui ne pourraient servir alors qu'à rendre une révolution imminente. La Turquie ne peut se sauver qu'en subissant une métamorphose, à laquelle le vieux parti musulman ne se résignera que si tout espoir de succès lui est enlevé. C'est l'influence de ce parti qui a paralysé jusqu'à ce jour les efforts sincères du gouvernement pour introduire plus d'ordre et plus de justice dans son administration.

Le fanatisme et la barbarie oppriment depuis des siècles l'une des plus belles contrées de l'Europe. A cet égard, les voyageurs sont unanimes. Quel que soit l'objet particulier de leurs investigations: agriculture, commerce, industrie, art, archéologie, essor intellectuel ou moral, ils éprouvent tous le même sentiment pénible à la vue de ce pays où, suivant l'expression de Byron, « tout est divin, sauf l'esprit de l'homme. » Le contact des nations européennes est demeuré presque sans action sur le peuple turc. On en trouvera d'abondantes preuves dans les deux ouvrages que nous annonçons. M. Pigeory, chargé d'une mission du gouvernement français pour l'étude des monuments artistiques, n'a guère à signaler que les dévastations causées, soit par l'ignorance, soit par la rapacité des pachas; M. Maxime Du Camp, touriste amateur, nous fournit également des données non moins concluantes sur les mœurs et coutumes des habitants, ainsi que sur l'état actuel du pays. L'un

et l'autre ont recueilli dans leurs excursions une foule de détails intéressants qui sont présentés d'une manière attrayante. Ce sont deux guides aimables et instruits, avec lesquels le lecteur consentira volontiers à visiter encore une fois cette terre d'Orient vers laquelle aujourd'hui tous les regards se dirigent.

CARTULAIRE DE L'ABBAYE DE SAVIGNY, suivi du petit cartulaire de l'abbaye d'Ainay, publiés par Aug. Bernard. Paris, imprimerie impériale, 1854 ; 2 vol. in-4°.

Cette publication importante fait partie de cette vaste collection d'ouvrages jusqu'à présent inédits relatifs à l'histoire de France et qui voit le jour sous les auspices du gouvernement. Nous en avons déjà parlé. M. Auguste Bernard, bien connu par les travaux d'une érudition sérieuse qu'il a mis au jour, s'est dévoué à tirer de l'oubli deux documents qui sont les plus anciens monuments de l'histoire du Lyonnais; le cartulaire de Savigny compilé dans la première moitié du douzième siècle, s'arrêtait primitivement à 1140; on y a joint plus tard une vingtaine de pièces, dont quelques-unes vont jusqu'au quatorzième siècle. On ignore ce qu'est devenu le monument original; il existait encore en 1703 dans les archives de l'abbaye; on en connaît quatre copies. Quant au cartulaire d'Ainay, la bibliothèque impériale en possède l'original et vraisemblablement l'unique exemplaire; par malheur il est incomplet; sur quinze cahiers qui le composaient, les deux premiers ont disparu. Il importe d'assurer, au moyen de l'impression, ces précieux monuments historiques contre les vicissitudes dont ils ont déjà souffert. Dans une introduction qui comprend plus de soixante pages, M. Bernard discute en parfaite connaissance de cause diverses questions relatives à l'histoire du Lyonnais aux époques gallo-romaines et burgundo-franques. 959 pièces diverses forment le premier cartulaire, le second en compte 200. L'éditeur y a joint des tables fort détaillées des noms d'hommes et de lieux, ainsi qu'un glossaire des mots barbares et autres qui demandaient une explica-

tion. Il a joint, sous le titre d'appendice, divers documents d'un grand intérêt pour la géographie historique du Lyonnais; une série de fouilles officielles donne la nomenclature exacte des paroisses du diocèse de Lyon depuis le treizième siècle jusqu'à la révolution. Des notes nombreuses éclaircissent ce que ces documents, tirés pour la première fois de la poussière des archives, présentent d'obscur; d'autres pièces jusqu'alors inédites relatives à des églises de Lyon, aux diocèses d'Autun et de Mâcon attireront les regards des patients explorateurs de l'histoire des provinces qui arrosent le Rhône et la Saône. N'oublions pas une carte destinée à éclaircir toutes les questions de géographie locale; elle fournit les moyens de faire l'historique de trois des plus anciens diocèses de la France, en outre, tous les éléments qu'il a été possible de recueillir sur les divisions administratives de ces pays au dixième siècle y ont été retracés. C'est le premier travail de ce genre entrepris sur le Lyonnais.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

DEUTSCHES PRIVATRECHT. Droit privé allemand, par le docteur J.-C. Bluntschli. Munich, 1852-1853; 2 vol. in-12.

Un ouvrage de ce genre, quoique destiné essentiellement à l'Allemagne, ne saurait être indifférent aux jurisconsultes étrangers à ce pays, auxquels il facilite des études de législation comparée et d'histoire du droit. Mais la méthode suivie par le Dr Bluntschli et le point de vue auquel il s'est placé, rehaussent singulièrement la valeur de ce manuel. Grâce à la clarté et à la précision qui distinguent tous les écrits de notre compatriote, quelques pages lui suffisent pour nous offrir le résumé et comme le produit net des recherches nombreuses entreprises sur l'histoire du droit germanique. Néanmoins, le côté de l'érudition n'est que secondaire. En signalant, dans leurs traits essentiels, les phases successives du droit, l'auteur demande, surtout à l'histoire, des matériaux qui puissent servir à l'intelligence et au développement pratique du droit actuel. Son but est d'opérer un travail de ségrégation dans la masse pas-

sablement confuse du droit allemand, et d'en distinguer les divers éléments, d'abord quant à leur origine nationale, en second lieu au point de vue de leur utilité actuelle et de leur valeur législative. En renfermant dans des limites restreintes le champ d'application immédiate des règles du droit romain, il oppose à ce droit, l'ensemble des notions qui lui sont étrangères, soit qu'elles proviennent des principes fondamentaux de la nationalité germanique, soit qu'elles aient été introduites par le mouvement industriel et commercial et par les exigences de la civilisation moderne. Mais dans ce champ même, qui est l'objet spécial des études comme des sympathies du Dr Bluntschli, il se garde bien de tout accueillir avec une égale faveur. Convaincu, suivant une expression de sa préface, que la science juridique doit être au service des générations vivantes, il élague un grand nombre d'institutions surannées, de formes factices que nous a léguées le moyen âge, de règles incompatibles avec notre état social. En constatant, comme des germes précieux, les principes déposés, quelquefois instinctivement, dans les mœurs et les statuts germaniques, il n'accepte les applications que l'on en a faites que dans la mesure seulement dans laquelle elles satisfont à des besoins actuels. Après être remonté aux origines, le Dr Bluntschli fait ressortir avec vigueur, et analyse avec plus de détails celles des institutions qui lui paraissent dignes d'être développées et précisées soit par la science, soit par la sanction de l'autorité publique. Il trace ainsi, sur diverses matières importantes, une sorte de programme législatif que lui-même a partiellement réalisé, en rédigeant le nouveau Code civil du canton de Zurich. Entre autres chapitres, nous désirons signaler ceux relatifs aux communes, aux droits d'auteurs, à la transmission des droits réels, aux sociétés civiles et commerciales, au régime des biens entre époux, etc. Ils renferment une exposition sommaire mais ferme et lucide de l'état de la législation en Allemagne et en France, et des réformes qu'il peut convenir d'y apporter.

Il nous semble enfin, que cet ouvrage à la fois pratique et scientifique, fait faire un pas important aux discussions élevées dans notre siècle, soit sur la position respective du droit romain et du

droit germanique, soit sur la formation du droit en général et sur la codification. Les vues énoncées à cet égard par le Dr Bluntschli dans la préface, et suivies dans le cours entier du travail, concordent d'une manière remarquable avec celles qui ont été formulées par plusieurs jurisconsultes français : motif de plus, pour ceux-ci, d'accueillir avec sympathie cette publication nouvelle de l'éminent professeur de Munich. CH. L.

DER RÖMISCHE CIVILPROZESS UND DIE ACTIONEN, etc. La Procédure civile romaine et les actions, exposées sommairement à l'usage des leçons académiques, par le Dr F.-L. Keller, conseiller intime de justice et professeur de droit à Berlin. Leipzig, 1852.

La branche du droit romain dont il est ici question, est celle peut-être qui a eu le plus de part aux récents progrès de la science juridique. Le IVe livre des Institutions de Gaius, découvertes en 1818, est venu en effet renouveler entièrement nos connaissances sur cette matière. Aux renseignements qu'il nous a révélés, et qui ont servi de point de départ à de nombreuses recherches, sont venus se joindre ceux fournis par une exploration comparative soit des textes de droit déjà publiés, mais souvent mal compris, soit de la littérature classique. Les harangues de Cicéron, par exemple, ont été pour le professeur Keller lui-même, l'objet de curieuses et savantes études qui ont tour à tour mieux fait comprendre l'orateur, et reproduit dans sa vivante réalité la pratique judiciaire romaine au déclin de la République. Le volume que nous annonçons, et dans lequel se trouve condensée une grande somme d'érudition et de perspicacité, expose les divers éléments et les développements successifs de la procédure romaine : il met en saillie avec un rare talent et sous une forme souvent élégante, la formation progressive des institutions judiciaires, et l'influence multiple qu'elles ont exercée sur le droit positif. Sans doute, bien des questions sont loin d'être encore éclaircies, le silence ou la contradiction des textes laisse place aux conjectures divergentes

des jurisconsultes. Mais notre auteur est si profondément initié à la marche intime du droit romain, que ses hypothèses même, sans clore le débat, ont une grande valeur scientifique. CH. L.

LETTRES ET OPUSCULES INÉDITS DE LEIBNITZ, précédés d'une introduction par A. Foucher-de Careil. Paris, chez Ladrange, 1854; 1 vol. in-8 : 7 fr. 50. — RÉFUTATION INÉDITE DE SPINOZA, par Leibnitz, précédée d'un mémoire par A. Foucher de Careil. Paris, 1854; in-8 : 3 fr.

M. Foucher de Careil, plein d'une juste admiration pour le génie de Leibnitz a recueilli de nombreux opuscules inédits de ce grand philosophe qu'il se propose de publier successivement. C'est à la fois un hommage rendu à sa mémoire et un moyen de ramener l'attention publique sur ses immenses travaux, dont le mérite n'est pas apprécié comme il devrait l'être. En effet, le réveil des études philosophiques en France n'a point rendu jusqu'à présent à Leibnitz la place qu'il doit occuper parmi les illustres maîtres de la science. On l'étudie d'une manière incomplète parce qu'on ne possède qu'une petite partie de ses ouvrages, et l'on s'est occupé de l'homme beaucoup plus que de ses doctrines. M. A. de Broglie, cependant, a donné une traduction de son *Système religieux*; MM. Foisset et Cousin ont publié sa correspondance avec l'abbé Nicaise, et M. Firmin Didot, son *commerce épistolaire avec Malebranche et le P. Lelong*. Mais c'est trop peu pour un homme de cette trempe, qui, s'il n'appartenait pas à la France, lui a fait du moins l'honneur d'écrire les deux tiers de ses œuvres en français. M. Foucher de Careil entreprend de combler cette lacune. Ayant obtenu la permission de consulter librement les manuscrits que renferme la bibliothèque de Hannover il commence une série de publications qui, sans nul doute, seront accueillies avec faveur par tous les amis de la philosophie.

La *Réfutation de Spinoza* n'est qu'une ébauche que Leibnitz ne destinait pas à voir le jour. Il l'avait rédigée sous la forme de sim-

ples notes relatives au livre de J.-G. Wachter, *de recondita Hebræorum philosophia*. C'était donc bien l'expression sincère de sa manière de voir, et s'il combat le spinozisme c'est qu'il le regarde réellement comme un système faux et dangereux. Sa critique est vive, sévère même, car il s'attache à montrer que les arguments de son adversaire ont plus d'apparence que de fond et que, sujet à des contradictions assez fréquentes, il est beaucoup moins redoutable qu'on ne se l'imagine. Loin de subir l'influence de Spinoza, Lebnitz s'élève avec force contre elle. Il analyse l'une après l'autre les principales propositions de sa philosophie et leur oppose un système radicalement contraire ; il ne se contente pas de détruire, il fonde. Aussi quoique ce travail soit très-incomplet, M. Foucher de Careil, développant les idées qu'il renferme, croit pouvoir en tirer la conclusion suivante, qui caractérise nettement la tendance de Leibnitz en regard de celle de Spinoza : « Le Spinozisme est la fausse application des principes mécaniques ou de la physique cartésienne à la morale.

« La Monadologie, au contraire, est la réaction puissante de la métaphysique contre la physique et le mécanisme de Descartes outrés par Spinoza. C'est la pensée qu'on opprime et qui se venge, sur l'étendue. »

Cette définition, qui tend à relever Leibnitz de l'arrêt bannal lancé contre son système, nous semble justifiée par les *Lettres et Opuscules inédits* dont toutes les pages sont empreintes du cachet spiritualiste. Les manuscrits recueillis par M. Foucher peuvent se ranger sous trois chefs : Orthodoxie, Théorie des idées, Morale. Au premier se rapportent les *Remarques sur le sentiment de M. de Worcester et de Locke ;* au second, la *Correspondance de Leibnitz avec l'abbé Foucher ;* au troisième, de nombreux fragments dont quelques-uns fort remarquables. On y voit éclater dans maints passages le sentiment de Leibnitz, qui est d'unir la théologie et la philosophie, et par conséquent la raison et la foi. Il ne professe, comme philosophe, ni le dédain, ni l'injuste méfiance que ses successeurs ont trop souvent montré pour la doctrine chrétienne. Loin de lui être hostile, c'est toujours avec un esprit de conciliation qu'il

en parle, et sa morale porte une empreinte religieuse assez prononcée.

« Quelle philosophie ! quelle vue de l'avenir ! quelle beauté et quelle splendeur du vrai ! » s'écrie M. Foucher de Careil en terminant l'introduction fort intéressante placée en tête de ce volume. « L'Eglise a pour règle invariable de juger les systèmes de philosophie par le prix qu'ils attachent aux âmes. On sait de quel amour elle a toujours entouré la théorie platonicienne des idées, comme le berceau philosophique du spiritualisme. Mais il est moins explicable qu'elle n'ait pas rendu aussi entière justice à la théorie leibnitzienne de la connaissance qui est certainement en progrès de raison et d'orthodoxie sur la première. Et l'on ne doit chercher la cause d'une indifférence qui cesse tous les jours, que dans l'abaissement graduel des études philosophiques au siècle dernier, qui ne permit pas d'apprécier comme elles le méritaient ces hautes conceptions de l'esprit moderne. »

Du reste, l'enthousiasme de M. Foucher ne va pas jusqu'à le rendre trop partial. S'il ne dissimule pas sa sympathie pour Leibnitz, dans les discussions dont il rend compte avec une clarté parfaite, il se borne au rôle de rapporteur fidèle, et n'oublie point que, selon l'expression de Rudolphe-Eric Raspe, qui, le premier, il y a cent ans, publia les *Nouveaux Essais sur l'entendement humain de Leibnitz*. « La tolérance philosophique doit être le grand principe de chaque éditeur. »

LES POPULATIONS OUVRIÈRES et les industries de la France dans le mouvement social du dix-neuvième siècle, par M. Audiganne. Paris, 1854; 2 vol. in-12 : 7 fr.

La révolution de 1848 a montré les populations ouvrières de la France plus ou moins atteintes par le socialisme, et le rôle important que leur donnait le suffrage universel put inspirer des craintes pour l'avenir du pays. Ce travail s'était opéré jusque-là soit à l'aide des sociétés secrètes, soit au moyen de publications populaires, sans qu'on s'inquiétât beaucoup de cette propagande

active dont l'objet semblait trop chimérique pour être réellement dangereux. Quand, après le 24 février, les exigences socialistes se manifestèrent impérieuses, formulées avec menaces par une multitude enivrée de la victoire qu'elle venait de remporter sur l'ordre public, on comprit aussitôt toute la grandeur du péril. Une forte réaction eut lieu, les tentatives du socialisme furent énergiquement repoussées. Mais la violence même de la lutte paraissait indiquer un mal très-profond. Il devenait donc urgent d'en sonder l'étendue afin de pouvoir le combattre d'une manière plus efficace. C'est dans ce but que M. Audiganne a entrepris les recherches dont il publie aujourd'hui le résultat. Son livre renferme des données statistiques et des observations fort intéressantes sur l'état moral ainsi que sur les habitudes et la condition matérielle des ouvriers dans les diverses régions industrielles de la France. On y trouve une foule de détails précieux, bien propres à faire apprécier les progrès accomplis depuis une vingtaine d'années, et les efforts louables qui tendent sans cesse à l'amélioration du sort des travailleurs. M. Audiganne rend un compte exact de ce qu'il a vu, car c'est en visitant les fabriques, c'est en consultant les maîtres, et en causant avec les ouvriers qu'il a recueilli les matériaux de son travail. Il n'exagère ni le mal ni le bien, mais les expose l'un et l'autre avec impartialité. Aucune idée systématique ne l'a dirigé dans ses investigations. C'était une enquête qu'il voulait faire, et presque partout il s'est vu secondé par le bon accueil de ceux qu'elle concernait. Les deux grands faits qui en ressortent sont : 1° que les doctrines socialistes ne sont pas enracinées dans les classes ouvières comme pouvait le faire croire le mouvement révolutionnaire de 1848 ; 2° que le napoléonisme a rallié ces mêmes classes autour des institutions sociales, et opéré sur elles un effet éminemment salutaire. M. Audiganne émet d'excellentes vues pratiques sur les réformes possibles dans l'organisation industrielle, et sur les moyens propres à favoriser le développement moral parmi les ouvriers. A ses yeux le principe le plus essentiel est celui de la vie de famille, aussi se montre-t-il peu satisfait des cités ouvrières, qui ne sont trop souvent que d'immenses hôtels garnis. C'est plutôt vers l'éducation populaire

qu'il appelle l'attention, et il insiste fortement pour qu'on s'engage de plus en plus dans cette voie où d'heureuses tentatives ont été déjà faites depuis quelques années.

SCIENCES ET ARTS.

NOUVELLES ÉTUDES PHILOSOPHIQUES sur la dégénération physique et morale de l'homme, par le docteur L. Savoyen. Moutiers chez Duclos, 1854; 1 vol. in-8°: 5 fr.

Depuis quelques années le crétinisme est devenu l'objet d'études sérieuses. De savantes recherches ont été faites sur la nature et les causes de ce fléau qui décime la population de certaines contrées alpestres; en même temps la philanthropie émue de pitié pour le sort des malheureux qui en sont atteints s'est mise en devoir d'ouvrir des asiles dans lesquels ils pussent être soumis à un traitement soit médical, soit hygiénique. Mais jusqu'ici ces louables efforts sont demeurés sans succès en ce qui concerne la guérison des crétins, si l'on a pu obtenir quelque amélioration physique, aucun développement intellectuel ne s'est manifesté. Le seul résultat incontestable des observations faites en divers pays est que le crétinisme doit être regardé comme une dégénération organique causée par l'influence de l'air jointe à celle de la nourriture et des habitudes de la vie. Les contrées où ce mal fait le plus de ravages présentent toutes les mêmes conditions atmosphériques, et l'on y remarque également de nombreux individus affectés de goître. C'est de cette dernière circonstance que M. Savoyen s'empare comme d'un indice propre à diriger l'investigateur. S'appuyant sur le rapport évident qui existe entre le goître et le crétinisme, il s'attache à démontrer que le premier n'est que le symptôme du désordre organique qui produit le second dans la génération suivante. La multiplicité des cas ou cette coïncidence se remarque, semble en effet assez concluante et, quoique l'on ne saisisse point d'abord quelle relation il peut y avoir entre une excroissance placée dans le cou et l'affaiblissement du cerveau, c'est un fait trop évident pour que la science ne soit pas

obligée d'en tenir compte. On ne sait pas d'une manière précise quelles fonctions remplit dans l'économie animale le corps thyroïde qui est l'organe atteint par le goître. Cependant Cuvier a reconnu son rapport avec l'appareil respiratoire, et d'habiles physiologistes ont conclu de là qu'il devait concourir à préparer l'assimilation des fluides nourriciers. Dès lors on comprend que son état morbide puisse exercer une grande influence et devenir la cause d'une dégénération physique et morale. M. Savoyen cite à l'appui de cette hypothèse l'opinion d'une foule d'observateurs, et il insiste avec force sur son importance. Le crétinisme une fois développé paraissant incurable, il faut travailler à le prévenir, et c'est dans une étude approfondie du goître que se trouvera peut-être la solution du problème. Il s'agirait donc de découvrir par quel agent le corps thyroïde est entravé dans ses fonctions, et de « trouver la substance qui, ingérée, modifie le travail sécrétoire du corps thyroïde au point d'altérer la résorption du liquide sécrété. »

Cette proposition ainsi formulée par M. Savoyen a certainement l'avantage de bien déterminer le champ des investigations. Elle est contraire, il est vrai, au rapport de la commission sarde qui conclut en disant : « La fréquence du crétinisme n'est point en rapport direct avec la fréquence du goître, puisque les goîtreux ne sont pas toujours crétins, ni les crétins toujours goîtreux. » Mais elle nous semble plus juste et surtout plus féconde, car, dans tous les cas, elle conduirait du moins à la guérison des goîtreux. D'ailleurs le goître et le crétinisme se montrant presque toujours ensemble, il est très-naturel d'en inférer que ces deux affections ne sont pas étrangères l'une à l'autre, et que si l'on pouvait guérir la première on aurait quelque chance de faire disparaître la seconde. L'expérience vaut bien la peine d'être tentée.

REVUE CRITIQUE

DES

LIVRES NOUVEAUX.

JUILLET 1854.

LITTÉRATURE.

LES ŒUVRES POÉTIQUES DE VAUQUELIN DES-YVETEAUX, réunies pour la première fois, annotées et publiées par Prosper Blanchemain. Paris, 1854; 1 vol. in-8°: 8 fr.

Vauquelin Des-Yveteaux, poëte contemporain de Malherbe, et l'un de ceux qui, comme lui, travaillèrent à réformer la poésie française, naquit en 1567 et mourut en 1649. Tour à tour précepteur du duc de Vendôme, puis du Dauphin, l'un et l'autre fils de Henri IV, il jouit à la cour d'un grand crédit et d'une renommée brillante. Mais le scandale de ses mœurs lui fit perdre la faveur royale; s'étant aussi brouillé avec l'Eglise par des opinions fort peu orthodoxes, il eut à subir beaucoup de tracasseries durant sa longue carrière, et se vit plus d'une fois troublé dans la retraite voluptueuse qu'il s'était arrangée, rue des Marais, faubourg Saint-Germain. Au demeurant, c'était un de ces épicuriens, comme il s'en rencontrait parmi les gens de lettres à la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième, peu croyants, fort sensuels, n'allant guère à la messe et pas davantage au prêche, quoique prêts à faire, dès que la mort serait là, « tout ce qu'on a accoutumé de faire, » suivant l'expression de Tallemant des Réaux. Son talent, sans être de très-haute portée, offre des qualités remarquables. Quoique trop souvent il l'ait employé, selon l'usage de l'époque, au service de la flatterie, et que ses vrais sentiments personnels aient rarement l'occasion de se faire jour, ses vers se distinguent, en général, par la grâce et la précision, ainsi que par une entente

singulière des règles de l'harmonie. Lorsque surtout, dans ses bons moments, il laisse de côté les fadeurs galantes pour aborder des sujets plus graves, l'énergie de la pensée et l'heureux tour de l'expression ne lui font pas défaut. L'*Institution du prince*, dédiée à monseigneur le duc de Vendôme, renferme maints traits de ce genre qui dénotent un esprit supérieur. Je citerai d'abord ces quatre vers, où l'on pourrait croire que Corneille a puisé les paroles qu'il met dans la bouche de Rodrigue :

Les esprits généreux, malgré les lois du Temps,
Nous font voir leur automne avecque leur printemps :
Et le cours du soleil, le tyran des années,
Ne se doit observer pour les âmes bien nées.

Les conseils qu'il donne à son élève portent le cachet du bon sens, et l'on n'y sent point le langage du courtisan.

Sans faire le dévot, que ton cœur soit entier,
Autant que peut porter la loy de ton métier :
Dieu ne s'achète point par de grands sacrifices,
Ny pour luy consacrer de pompeux édifices ;
Il aime beaucoup mieux les esprits innocents
Que les autels couverts de chandelle et d'encens.
Hay les sectes de part, mais aime tous les hommes,
Sans te réduire aux lois des climats où nous sommes ;
Que l'Arabe, le Scythe, et ces fronts basannés
Qui, sous un autre ciel que le nôtre sont nés,
Ne soyent tenus de toy pour des peuples barbares,
Et chéry leurs esprits, s'il s'en trouve de rares.

Cette large tolérance, qui d'ailleurs ici s'allie avec l'ensignement d'une foi solide mais éclairée, mérite certainement d'être notée chez le précepteur d'un fils de roi. C'est un exemple aussi louable que rare, et l'on en peut conclure, je crois, que la disgrâce du poëte ne fut pas due tout entière aux écarts de sa conduite.

Vauquelin Des-Yveteaux, après avoir signalé au prince les divers chemins qui doivent le mener à la gloire, lui rappelle que les seuls monuments durables sont ceux élevés par le génie littéraire sous l'inspiration de la reconnaissance publique.

Souviens-toi donc, par là, d'estimer les esprits
Qui te peuvent donner ce qui n'a point de prix ;
Croy que les lettres sont les flambeaux de la vie,
Les nourrices des mœurs, par qui l'âme ravie,
Dedans le premier ciel aisément peut entrer,
Et là, dans l'avenir hardiment pénétrer.
Par elles, dans ton lit, l'Océan tu traverses
Et vois de l'univers les régions diverses ;
Par elles, les mortels immortels sont rendus ;
Ce sont les deux remparts des lieux mieux défendus,
Les reines des destins, les mères de l'usage,
Les chaînes des désirs, et l'âme du langage,
La source des conseils, le repos des labeurs,
Les charmes des ennuis, et l'oubly des douleurs.

A ce juste et digne éloge des lettres, le poëte ajoute un peu plus loin des préceptes de goût dans lesquels on reconnaît bien un disciple de l'école de Malherbe.

N'aime point à parler, mais parle nettement,
Et plus au sens qu'aux mots cerche ton ornement ;
Dy plus communément les choses moins vulgaires,
C'est où l'art est plus beau quand il ne paraît guères.
Je hay les vains discours gravement prononcés.
Ces théâtres d'un jour que le peuple a dressés,
Et ces colosses creux, tout remplis de fascines,
Ressemblent à ces gens qui, d'accens et de mines,
Semblent porter la masse et la peau du lion,
Et toute leur valeur n'est qu'en opinion.

Nous en avons vu de nos jours de ces *colosses creux tout remplis de fascines*, de ces *théâtres d'un jour que le peuple a dressés* et qui bientôt ont été renversés de même en moins de temps encore. L'opinion soumise aux caprices de la mode est sujette à de tels revirements, l'idole qu'elle adorait hier, elle la brisera demain, et l'homme de lettres qui aspire à ces triomphes d'un jour ne travaille certainement ni pour la vraie gloire ni pour l'immortalité.

Enfin Vauquelin Des-Yveteaux a parfois des sentences pleines de force et de concision.

Il ne faut pas sans choix tes dons abandonner,
Car beaucoup sçavent perdre et peu sçavent donner.
. . . . . .
Supporte les défauts, marque-les sans en rire,
Et ne perd point de cœurs pour te plaire à médire.
. . . . . .
Je hay ces princes mous qu'on ne peut allumer ;
Il faut sçavoir hayr pour sçavoir bien aimer.
. . . . . .
Les rayons du soleil peuvent être cachés,
Mais des princes toujours paraissent les péchés.
. . . . . .

Les mêmes idées, avec d'autres directions non moins excellentes, se retrouvent dans un mémoire en prose que Vauquelin Des-Yveteaux rédigea sur la demande d'Anne d'Autriche, lorsque, après la mort de Louis XIII, il s'agissait de choisir un précepteur au jeune roi Louis XIV. Le poëte aurait été nommé peut-être à cet emploi, sans l'éclat fâcheux que faisaient alors les désordres de sa vie privée. Comme il arrive aux hommes qui ne savent pas maîtriser leurs passions, l'âge avait rendu Vauquelin Des-Yveteaux de plus en plus esclave des siennes. La plupart de ses poésies s'en ressentent. Il se plaît un peu trop à chanter les amours faciles, et l'on voit que la délicatesse ne dictait pas le choix de ses plaisirs. Mais, en général, la forme vaut mieux que l'idée, elle est assez pure et souvent très-gracieuse, comme dans ces strophes sur la mort de deux jeunes enfants, dont la première rappelle les stances de Malherbe à son ami Duperrier.

Beaux rayons plus clairs que durables,
Si vos lumières désirables
Ont eu leur fin en commençant,
C'est le destin des belles choses,
Un matin est l'âge des roses,
Et les lys meurent en naissant.

Ici, longtemps, rien ne peut être ;
Le beau soleil qui nous fait naître,
Duquel, en ce siècle méchant,
L'orient vous fut nécessaire,
Sujet à la règle ordinaire,
Comme vous aura son couchant.

C'est beaucoup d'heur quand il arrive
Qu'on trouve le port dès la rive ;
Car, puisqu'aussi bien le vaisseau
Doit périr, c'est notre avantage
S'il advient qu'il fasse naufrage
Avant qu'il fasse encore l'eau.

Beaux feux, en voyant votre cendre,
Ce que je puis, c'est de reprendre
La rigueur injuste du sort,
Qui n'a permis à mon envie
Que je fisse pour votre vie,
Ce que je fais pour votre mort.

Comme les pyralides meurent,
Quand un moment elles demeurent
Hors du feu qui les fait durer,
Vos beautés, de qui la nature
Du ciel avait sa nourriture,
Hors du ciel n'ont pu demeurer.

Mais vous deviez naître moins belles,
Ou vous deviez naître immortelles ;
Car, tant plus un bien est plaisant,
Et qu'il donne plus d'espérance,
Quand on perd la jouissance,
Le regret en est plus cuisant.

Dessus vos tombeaux, amelettes,
Naissent toujours les violettes !
Le cèdre s'y puisse nourrir,
Qui, de sa vigueur toujours fraîche,
Comme il ne pourrit point, empêche
A jamais vos corps de pourrir !

On saura gré à M. Prosper Blanchemain d'avoir sauvé de l'oubli les œuvres d'un poëte qui a des droits incontestables à figurer dans l'histoire de la littérature française. Cette édition, imprimée sur beau papier de Hollande, sort des presses de M. Aug. Herissey, imprimeur à Evreux.

SONNETS, par Ed. Burdet. Paris, chez Dentu, 1854; 1 vol. in-12.

M. Burdet a le vers facile et l'esprit ingénieux; il manie le sonnet avec une merveilleuse aisance; il en pond par douzaine, et vraiment leur défaut n'est pas d'être mal tournés. Au contraire on y remarque, en général, une allure franche, naturelle, qui ne sent point l'effort; les idées sont claires et le style simple. Voilà des qualités précieuses qui semblent promettre beaucoup, et cependant la lecture de ces sonnets produit plutôt une impression fâcheuse pour le talent de leur auteur. Quelle peut être la cause de ce désappointement? L'épigraphe du volume nous l'apprendra : *De omni re scibili et quibusdam aliis;* c'est-à-dire que M. Burdet jette sur le papier tout ce qui lui passe par la tête, et rime, comme on dit, à propos de bottes. Or la poésie n'est pas d'humeur à se laisser ainsi malmener. Quoique complaisante et sans pruderie, dès qu'on lui manque de respect elle s'enfuit à tire-d'ailes. Si des règles trop étroites lui conviennent peu, la licence n'est pas davantage son affaire. Il lui faut la liberté saine et féconde qui permet à l'inspiration de prendre son vol dans les hautes régions de la pensée; en vain prétend-on l'asservir à tous les caprices de la fantaisie, jamais elle ne descendra dans le domaine du laid et du vulgaire. Parfois, dans ses moments d'abandon, elle prêtera bien ses formes harmonieuses aux couplets d'une chanson bachique ou galante; mais un sonnet grivois lui répugne comme quelque chose de monstrueux. Le livre de M. Burdet en fournit d'abondantes preuves; si nous osions citer..... mais ce n'est pas du latin, et nos lecteurs nous dispenseront volontiers d'une semblable tâche. Il leur suffira de savoir que ces passages, dans lesquels l'auteur traite l'amour d'une façon plus que cavalière, sont dénués de grâce et d'harmonie. M. Burdet affecte un grand dédain pour le sentiment, pour le mariage, et en général pour tout ce que la vie humaine offre de noble, de saint, d'élevé. Nous disons qu'il affecte, car chez lui c'est plutôt fanfaronnade que conviction réelle. On y reconnaît le jeune homme blasé.... en imagination, qui trouve piquant de se faire l'interprète d'un ma-

térialisme brutal et d'exprimer dans ses vers les idées les moins poétiques. Evidemment il aime les tours de force. On ne saurait donner un autre nom à ce sonnet qui renferme la recette de l'omelette au lard :

Vous coupez fin votre lard,
Vous le mettez dans du beurre
Griller un demi-quart d'heure,
Blond et croquant au regard... etc.

et à celui dans lequel se trouve l'éloge des figures de rhétorique avec leurs noms barbares :

L'habile synecdoche indique un grand mérite ;
L'hyperbole me plaît, l'apostrophe a du bon ;
J'aime l'hypotypose et le dis sans façon,
Tout en appréciant la litote hypocrite..... etc.

Mais ce sont là des fantaisies bien puériles et l'on pourrait employer mieux sa peine, surtout quand on a du talent. M. Burdet doit aspirer à des succès de meilleur aloi. Nous nous plaisons à croire que, selon l'expression vulgaire, il vient de jeter sa gourme, et qu'après cette phase d'excentricité, le poëte, prenant un essor plus vigoureux et vraiment original, tiendra ce que semble promettre la pièce suivante, l'une des deux ou trois seules qu'il n'ait pas gâtées par quelque trait de mauvais goût ou par quelque ricanement forcé :

Les voyez-vous là-haut illuminer les ombres,
Ces globes dont le nôtre ou s'approche ou s'enfuit?
Météores perdus, étoiles en décombres,
Jeunes astres heurtant un vieux monde détruit.

Et toujours et partout, étincelants ou sombres,
Ils mêlent leurs détours et passent jour et nuit ;
Satellites épars des planètes sans nombre
Et comètes en feu qu'un jet de flamme suit.

Le regard se fatigue et l'esprit s'épouvante
De voir autour de nous l'immensité mouvante,
Et l'univers peuplé de soleils éclatants.

Oh ! qu'on prend en pitié les choses de la terre,
A contempler aux cieux votre étonnant mystère,
Infini de l'espace, éternité du temps !

CONTES D'AUTOMNE, par Champfleury. Paris, Lecou, 1854; 1 vol. in-12 de 262 pages : 2 fr.

Ce livre court grand risque de déplaire à ceux qui connaissent peu l'auteur — ses ouvrages s'entend. On dirait une suite de causeries jetées sur le papier, chaque soir, au sortir d'une réunion d'amis, sans grande préoccupation de la publicité qui doit un jour les surprendre. Si ces miscellanées ont tout le charme d'une conversation intime, elles en ont aussi le négligent abandon; tout y est un peu décousu; un ami de la méthode mourrait à la tâche s'il lui fallait trouver un commencement et une fin dans cette mêlée de souvenirs, à moins toutefois qu'une néologie bien audacieuse ne vienne lui barrer tout à fait le chemin. En revanche, le ton simple et naturel de l'ouvrage pourra bien avoir des charmes pour ceux qui chercheront dans sa lecture un délassement plutôt qu'une matière à critiques. Nous-mêmes y avons suivi avec intérêt les traces de ce talent essentiellement observateur, bizarre parfois, tour à tour sentimental sans emphase, et comique sans efforts, auquel nous nous plaisions dernièrement à rendre justice. Dans ce volume, M. Champfleury a réuni aux souvenirs de sa vie d'auteur quelques touchantes historiettes sur lesquelles nous nous étendrons de préférence. Ces historiettes, dont chacune ferait aisément quatre tomes sous la plume d'un spéculateur littéraire, sont empreintes d'un profond sentiment moral. Essayons le résumé de la première.

Un brave garçon, nommé Raymond, se trouve, à la suite d'un revirement politique, membre de la commission des grâces (cette commission est chargée de prononcer sur les recours des condamnés). Pénétré de ses devoirs, il croirait indigne de lui et du pouvoir qui l'a nommé de céder à la moinde influence; aussi éconduit-il indistinctement tous les solliciteurs qui se présentent à sa porte. Une mère seule a tout bravé pour le voir et l'implorer en faveur de son fils qu'une jeunesse dissipée a rendu criminel. Vertueuse, belle encore et fort considérée dans le monde, Mme d'Agrizelles, c'est le nom de la solliciteuse, fait sur le cœur de

notre héros une impression profonde. Raymond cependant ne veut écouter que sa conscience et contribue puissamment au rejet du pourvoi du jeune d'Aigrizelles, malgré les instances du ministre, malgré son propre penchant qui grandit tous les jours, et qu'il immole sans pitié au caractère sacré de sa mission. Epuisé par une lutte surhumaine, il s'expatrie et tombe malade de chagrin. Une douce voix vient un matin le réveiller, c'est Mme d'Aigrizelles et son fils, grâcié malgré la commission des grâces : « M. Raymond, dit-elle,..... mon fils est jeune encore; je vais voyager pendant cinq ans jusqu'à ce qu'il soit parvenu à faire oublier ses fautes.... Un seul homme peut lui donner des notions d'honnêteté sans lesquelles la vie est un tourment perpétuel; il fallait un homme dévoué pour redresser cette jeune nature faible et sur laquelle les passions ont trop de prise. Je n'ai rencontré, jusqu'ici, qu'un cœur dévoué à l'honnêteté, c'est vous, M. Raymond. Voulez-vous vous exiler cinq ans avec nous? » L. L.

Œuvres diverses du baron de Stassart; Bruxelles et Paris, 1854 ; grand in-8°.

M. de Stassart est connu depuis longtemps dans le monde littéraire et politique. Né à Malines en 1780, il fit d'excellentes études, et fut attaché en 1804, comme auditeur au conseil d'Etat, à l'intendance générale de la grande armée. Après avoir rempli d'importantes fonctions en Allemagne et en Pologne, il fut successivement préfet du département de Vaucluse et de celui des Bouches-de-la-Meuse. Après la chute de l'empire, il fit partie des chambres législatives de la Belgique, et pendant sept années il a été président du sénat. Aujourd'hui il s'est retiré de la vie publique, et il s'est amusé à réunir en un volume de 1092 pages les divers écrits qu'au milieu de tant de travaux il a trouvé le temps de composer. Ses *fables* comptent déjà huit à neuf éditions *réelles;* la première vit le jour en 1818 ; les apologues de M. de Stassart sont bien loin sans doute de pouvoir être placés à côté de ceux de La Fontaine, mais ils lui assignent un rang honorable parmi les imitateurs

de l'immortel *fablier*. Les *Pensées de Circé, chienne célèbre*, sont une suite de maximes où il y a de la finesse, de la concision, et qui sont exemptes de cette misanthropie qui afflige dans quelques écrits du même genre. Un grand nombre d'articles disséminés dans divers journaux littéraires font passer sous les yeux du lecteur des notions instructives sur une foule de sujets divers. Nous ne nous arrêterons pas à la reproduction de maints rapports et discours qu'ont entendus les Chambres de la Belgique ; nous laissons de côté la reproduction des articles fournis à la *Biographie universelle* et la réimpression de la traduction d'un ouvrage mystique célèbre en Allemagne, les *méditations religieuses* d'Eckartshausen, livre où parfois se retrouvent presque l'âme et le langage de Fénelon. On lira avec intérêt les détails que donne M. de Stassart sur quelques lettres qui font partie de sa collection d'autographes, collection précieuse et formée avec beaucoup de goût. Il publie une lettre de Théroigne de Méricourt, furie révolutionnaire qui conquit une horrible célébrité. Ce document, où le style le plus plat se joint à l'orthographe la plus fautive, a ceci d'important qu'il offre une réfutation sans réplique d'une assertion de M. de Lamartine. L'historien si peu exact des *Girondins*, toujours disposé à transformer l'histoire en roman, avait peint de couleurs presque séduisantes la hideuse Théroigne ; il avait été jusqu'à dire qu'elle avait reçu la meilleure éducation ! — Hâtons-nous de passer à un autre ordre d'idées. M. Stassart est l'heureux propriétaire de deux lettres de Bayard ; elles démontrent que le chevalier sans peur et sans reproche ne méritait point le brevet d'ignorance qu'ont voulu lui décerner quelques auteurs, lesquels ont prétendu qu'il signait à peine son nom. Il écrivait au contraire des lettres qui étaient parfois des chefs-d'œuvre de sentiment et de style, du moins pour l'époque. C'est ainsi que le 24 avril 1512, rendant compte de la bataille de Ravenne où périt Gaston de Foix, il traçait ces mots : « S'il eust vescu âge d'homme, il eut fait des choses que onques prince ne fit ; et peuvent bien dire ceux qui sont de deça qu'ils ont perdu leur père ; et de moy ie n'y scaurois vivre qu'en mélancolie, car i ay tant perdu que ie ne le vous scaurois escrire. »

Mme DE SABLÉ, études sur les femmes illustres et la société du dix-septième siècle, par V. Cousin. Paris, chez Didier, 1854; 1 vol. in-8° : 7 fr.

La marquise de Sablé fut l'une de ces femmes belles, élégantes, aimables, qui exercèrent sur la société française du dix-septième siècle une si grande influence. Sa naissance et les charmes de sa personne en firent l'ornement des salons où se réunissaient toutes les illustrations de l'époque. Quoique douée d'un esprit peu commun, elle a peu fait par elle-même, il n'est resté d'elle aucun écrit, mais elle n'en joua pas moins un certain rôle dans le mouvement littéraire. Son goût pour les maximes et pensées, pour les caractères et portraits qui commençaient alors à prendre faveur, contribua, sans doute, à leur succès. Entourée d'une grande considération que justifiaient bien son caractère sûr et sa conduite sage, au milieu d'un monde où de telles qualités étaient assez rares, elle savait se tenir en dehors des intrigues de cour et conserver son indépendance. Les différentes coteries l'accueillaient avec le même empressement, sans qu'aucune pût prétendre à se l'approprier d'une manière exclusive. « Elle nous mène, dit M. Cousin, à travers les meilleures parties du dix-septième siècle; elle nous introduit dans les salons les plus célèbres, et nous y fait faire connaissance avec la plus haute et la plus gracieuse compagnie. Nous assistons avec elle aux derniers jours de l'hôtel de Rambouillet, aux samedis un peu bourgeois de Mlle de Scudéry, aux brillantes réunions du Luxembourg; »..... puis, après avoir été cruellement éprouvée par la mort de son mari et de son fils, sa carrière se termine à Port-Royal. « Nous la suivons dans ce salon modeste, où vieillissante, presque sans fortune, ne vivant plus que de réflexions et de souvenirs, elle reçoit encore et sait retenir longtemps autour d'elle une société incomparable, et donne ses propres goûts à Pascal lui-même, et à La Rochefoucault. A côté d'eux nous rencontrons leurs dignes contemporaines, Mme de Sévigné et Mme de Lafayette, Marie de Hautefort, duchesse de Schombéry,

l'aimable abbesse de Caen et de Malnoue, et l'ingénieuse et savante abbesse de Fontevrault. »

Cette vie, quoique peu féconde elle-même en événements, présente, on le voit, le meilleur cadre au peintre qui veut tracer un tableau de la société polie et lettrée du dix-septième siècle. C'est là, sans doute, ce qui a déterminé le choix de M. Cousin ; mais son livre ne remplit cependant pas tout à fait ce but. Les relations de Mme de Sablé avec les gens de lettres y tiennent fort peu de place, et l'on s'aperçoit bientôt que ce n'est guère qu'un prétexte pour revenir à Mme de Longueville. Après nous en avoir déjà raconté la première jeunesse en un gros volume, il nous en présente les derniers jours sous une forme non moins prolixe, et nous promet la période intermédiaire dans un troisième ouvrage. Il paraît croire que son héroïne de prédilection ne saurait lasser les lecteurs. Nous craignons qu'il ne se trompe ; son enthousiasme pour Mme de Longueville, cette espèce d'affection rétrospective à laquelle il donne essor avec tant de complaisance, n'a pas rencontré de bien vives sympathies dans le public. Malgré le prestige de son talent et les admirables qualités de son style, on ne se sent pas entraîné, on reste froid devant les charmes séduisants dont il s'efforce de revêtir l'ambitieuse duchesse. Mme de Longueville ne pouvait, du reste, pas désirer un avocat plus éloquent ; il plaide sa cause avec une habileté merveilleuse, et quand il n'ose décidément ni louer, ni absoudre, il se montre fort habile à trouver une foule de circonstances atténuantes.

Aventures du trompette Escoffier, par E. Alby. Paris, chez G. Roux ; 2 vol. in-8°. — Les vêpres marocaines, ou les derniers prisonniers d'Abd-el-Kader, par E. Alby. Paris, librairie nouvelle, 1853 ; 2 vol. in-8°.

Dans ces deux ouvrages, M. E. Alby nous raconte des épisodes empruntés aux fastes de la guerre en Algérie. Le premier renferme les aventures d'un trompette de cavalerie qui, pour sauver son co-

lonel au milieu d'une bataille, lui donna son cheval et fut fait prisonnier par les Arabes. Escoffier est bien le type du bon soldat français : plein de bravoure, susceptible des plus généreux dévouements, craignant peu la mort, défiant les fatigues et les souffrances au milieu desquelles sa gaîté ne l'abandonne jamais. Un pareil caractère engendre facilement l'héroïsme, pour peu que les circonstances s'y prêtent, et l'on comprend qu'avec de tels hommes les beaux faits d'armes soient fréquents. A cet égard, l'armée française est l'une des mieux dotées ; les campagnes de la révolotion et de l'empire en offrent assez d'exemples, et la guerre d'Afrique prouve qu'elle n'a pas dégénéré. Le trompette Escoffier, quand il se voit au pouvoir des Arabes, ne se laisse point aller au découragement. Il montre, au contraire, une fermeté remarquable. Son sang-froid, sa bonne humeur, ses ressources ingénieuses le font triompher d'une situation qui semble à peu près désespérée. Les Arabes respectent en lui l'énergie et la noblesse des sentiments. Ils le jugent digne d'être gardé comme otage avec quelques-uns de ses camarades, et Abd-el-Kader s'empresse d'en informer le général Lamoricière, en lui proposant un échange contre des chefs arabes détenus en France. Mais le sort d'Escoffier n'en est pas moins très-rude, car les prisonniers, conduits à la suite d'une troupe qui fait de continuelles marches et contre-marches pour éviter l'ennemi, se trouvent exposés à toutes les privations qu'entraîne une pareille retraite au milieu d'un pays aride et plus ou moins désert. Ils ne rencontrent d'ailleurs aucune sympathie chez ceux qui les entourent, et doivent se tenir sans cesse en garde contre la perfidie ou le mauvais vouloir de leurs gardiens. La protection d'Abd-el-Kader ne suffit pas même toujours à les en garantir ; ils sont en butte aux caprices des chefs subalternes et doivent les subir sans se plaindre. Le général Lamoricière, cependant, s'intéresse au brave trompette ; il envoie un émissaire qui se présente comme déserteur au camp arabe afin de favoriser l'évasion d'Escoffier. Mais celui-ci refuse la liberté pour lui seul, il ne veut pas abandonner ses compagnons. Ce n'est qu'après la bataille d'Isly que ceux des prisonniers qui ont survécu obtiennent leur délivrance. Ils ne sont que

deux, Escoffier et son camarade Bréant. Leur voyage à travers le Maroc offre encore de nombreuses péripéties ; enfin, après bien des périls et des fatigues, ils arrivent à Tanger, et sont remis au consul français qui leur fournit les moyens de regagner l'Algérie.

Dans les *Vêpres marocaines*, nous avons le récit des infortunes d'autres prisonniers français, dont trois cents environ furent massacrés par les Arabes las de pourvoir à leur entretien. De tels épisodes peignent bien la barbarie des peuplades africaines, avides de carnage et sans pitié pour les vaincus.

M. Ernest Alby nous paraît être un narrateur assez fidèle, quoique sans doute son imagination ait parfois embelli les détails des scènes qu'il retrace. Si les incidents ne sont peut-être pas tous authentiques, ni d'un goût irréprochable, l'ensemble porte un cachet de vérité qui inspire la confiance. Il sait intéresser vivement le lecteur, et tout en faisant ressortir la supériorité de la civilisation, il a soin de mettre en relief les traits de grandeurs qui se rencontrent dans les mœurs barbares et qui distinguent en particulier le caractère arabe.

VOYAGES ET HISTOIRE.

JOURNAL D'UN VOYAGE EN CHINE, en 1843, 1844, 1845, 1846, par Jules Itier. Paris, Dauvin et Fontaine, 1848—1853; 3 vol. in-8°: 18 fr.

De tous les ouvrages auxquels a donné naissance l'ambassade française en Chine, celui-ci nous paraît être à la fois le plus complet et le plus intéressant. Ce n'est pas une de ces narrations superficielles où l'on se contente d'esquisser l'aspect du pays, et de noter en passant quelques traits originaux destinés à lui donner une teinte de couleur locale. Ce ne sont pas non plus les impressions pittoresques ou sentimentales d'un touriste qui songe surtout à mettre en scène sa propre personne, envisagée sous les divers degrés de latitude et de longitude où les caprices de sa fantaisie ont pu prendre leur essor.

Nous trouvons dans M. Itier un voyageur intelligent, sérieux, d'une instruction aussi variée que profonde, ce qui ne l'empêche pas d'être aimable et spirituel. Il est géologue, mais le plaisir de casser des pierres ou de déterminer des couches de terrain ne le domine point d'une manière exclusive ; les débris des époques antérieures ne lui font pas négliger les phénomènes vivants du siècle actuel. Tout en cherchant ses fossiles, il observe avec une grande sagacité l'état de la contrée, les institutions et les mœurs des habitants, les usages du commerce et les procédés de l'industrie. Dans toutes ses stations il visite les fabriques les mieux tenues, les plus belles plantations, et nous les décrit en homme expert qui possède des connaissances pratiques très-étendues. Sa position officielle lui permet de se faire ouvrir bien des portes qui restent fermées pour la plupart des voyageurs. Aussi son livre abonde en précieux renseignements sur les divers pays que parcourt sa route. Ténériffe, le Brésil, le Cap de Bonne-Espérance, Bourbon, les Maldives, Malacca, Singapore, Manille, sont tour à tour le théâtre de ses investigations et de ses études. Enfin il arrive en Chine, et son séjour à Canton lui fournit une foule de détails curieux qui seront lus avec le plus vif intérêt. M. Itier esquisse les principaux traits de la civilisation chinoise, en s'attachant surtout à bien faire connaître le cachet particulier des arts et de l'industrie, ainsi que les habitudes sociales de cet étrange peuple. Il nous initie à ses occupations et à ses plaisirs, à ses représentations théâtrales, à ses recherches gastronomiques. Le Chinois, malgré ses défauts, qui sont ceux qu'engendre l'oppression, lui paraît très-susceptible de se développer au contact des nations européennes. Sa répugnance pour les étrangers est un résultat de la politique du gouvernement plutôt que d'une aversion réelle et difficile à surmonter. Les nombreuses excursions que les officiers français firent, soit dans la ville, soit dans ses environs, en offrent la preuve évidente. Presque partout ils trouvèrent un bienveillant accueil, et si deux ou trois fois ils durent renoncer au but de leur promenade, ce fut pour éviter des conflits avec l'ombrageuse police des mandarins. Cet obstacle même ne leur sembla pas bien redoutable, car il cédait facilement devant la moindre démonstration d'une volonté

ferme. Les agents de police chinois sont un peu comme des capucins de cartes, sur lesquels il suffit de souffler pour les faire disparaître. Mais c'est en Cochinchine que se trouve le type parfait de ces soldats de parade. M. Itier, qui faisait partie de l'expédition chargée de réclamer la mise en liberté de l'évêque d'Isauropolis, après avoir visité les Philippines, l'archipel Soulon et l'île de Java, débarque dans la baie de Touranne, et tandis qu'on négocie avec les autorités cochinchinoises, il explore hardiment la contrée, malgré les craintes qu'on s'efforce de lui inspirer sur les mauvaises dispositions des habitants. Des troupes de soldats se présentent en effet pour barrer le chemin à nos voyageurs français, le gong sonne l'alarme, des paysans armés de longues perches accourent de toutes parts; mais « formés en colonne serrée, dit M. Itier, nous poussons résolûment aux cosaques rouges qui ont pris position vers un col qu'il faut traverser pour pénétrer dans l'enceinte des rochers; notre fière contenance nous a bientôt assuré, quelques coups de coude aidant, la victoire sur ces soldats automates qui ne nous opposent que leurs masses inertes et leurs cris. » Plusieurs rencontres de ce genre se terminent de même, et lorsque les officiers cochinchinois, pour dernière ressource, viennent se jeter à genoux, suppliant les barbares de ne pas les exposer à la colère de leurs chefs supérieurs, quelques cigares distribués à propos calment subitement leur conscience effarouchée.

A son retour de Chine, M. Itier visite Singapore, Poulo-Pinang, Ceylan, Aden, la mer Rouge, Suez et l'Egypte. Ce voyage, si riche en informations utiles, se recommande également par des peintures de mœurs fort piquantes. Il renferme enfin des aperçus géologiqués auxquels les sociétés savantes de Paris et de Londres ont donné déjà leur sanction. C'est un travail consciencieux, qui présente toutes les qualités propres à inspirer la confiance, et dont le style simple, clair, précis, ne manque ni de charme ni d'originalité.

CORRESPONDANCE DU ROI JOSEPH. Paris (Perrotin), 1854; 10 vol. in-8° : 60 fr.

Nous avons annoncé déjà l'apparition des premiers volumes de ce recueil ; son importance nous fait un devoir de signaler ceux dont il s'est enrichi depuis ; il est maintenant terminé et on peut dire qu'il n'existe guère d'ouvrages d'un plus grand prix pour la connaissance de plusieurs des circonstances les plus intéressantes de l'histoire de l'empire ; cette funeste guerre d'Espagne, l'une des grandes causes de la chute de Napoléon, s'y révèle dans ses détails les plus intimes.

On se trouve souvent initié aux pensées secrètes de l'empereur ; il expose parfois à son frère ses théories de politique gouvernementale ; il lui écrit un jour :

« Lorsqu'on est induit à parler de ses forces, on doit les exagérer et les rendre redoutables, en en doublant ou triplant le nombre ; au contraire, lorsqu'on parle de la force de l'ennemi, on doit la diminuer de la moitié ou du tiers ; donner la force morale à l'ennemi c'est se l'ôter à soi-même, car il est dans l'esprit de l'homme de croire qu'à la longue le petit nombre doit être battu par le plus grand. A la guerre le moral et l'opinion font plus de la moitié de la réalité. L'art des grands capitaines a toujours été de publier, et de faire apparaître à l'ennemi leurs troupes comme très-nombreuses, et à leurs troupes l'ennemi comme très-inférieur. Loin d'avouer que je n'avais à la bataille de Wagram que 100,000 hommes, je m'attache à persuader que j'en avais 220,000 constamment ; dans mes campagnes d'Italie où j'avais une poignée de monde, j'ai exagéré ma force, cela a servi mes projets et n'a pas diminué ma gloire. »

La situation fort délicate et fort pénible du roi Joseph, au milieu de généraux qui ne reconnaissaient nullement son autorité, est retracée avec force dans mille endroits de cette correspondance ; une lettre remarquable de Joseph à sa femme (8 novembre 1809) montre tout ce qu'il y avait de faux dans cet état de choses ; il s'écrie :

« Si ma conduite a déplu à l'empereur, elle lui déplaira encore.

Le métier que je fais est intolérable tel qu'il est aujourd'hui. Si la conduite de l'empereur a eu pour objet de me dégoûter de l'Espagne, son but est rempli. »

Il ne ménage pas les conseils à son frère; il lui annonce que nulle force ne parviendra à soumettre le peuple espagnol; il va jusqu'à présager des catastrophes qui semblaient alors bien peu probables.

« Dans tout état de choses, rappelez-vous bien que vous n'avez jamais eu d'ami plus digne de vous ni de frère plus tendre que moi, et craignez de vous en souvenir trop tard. »

Témoin de l'inutilité des combats et des siéges pour venir à bout d'une nation qui résistait avec l'acharnement le plus opiniâtre, il voulait essayer d'un système de douceur et de conciliation; il était de bonne foi quand il écrivait :

« Les affaires de ce pays, quelque gâtées qu'elles soient, peuvent être rétablies par moi, et par moi seul. »

Mais il s'abusait étrangement, il se berçait de vaines illusions, en se flattant de faire tomber les armes des mains des *guerilleros;* il était, en revanche, complétement dans le vrai, lorsqu'il disait :

« La France consumera ici ses forces en efforts sanglants et superflus, car ils n'auront pour résultats, ni le bien de la France, ni celui de l'Espagne, ni la gloire de l'empereur. »

Sa couronne n'était qu'une couronne d'épines, dont il désirait vivement être délivré. Homme de mœurs douces, ami du repos, studieux et d'habitudes élégantes, il devait, en effet, trouver peu de satisfaction dans une position qui lui faisait dire :

« A chaque instant du jour et de la nuit, je suis exposé à monter à cheval pour défendre ma vie contre les bandes exaspérées et insurgées qui entourent Madrid.... Aujourd'hui même, j'ai été forcé de faire vendre les vases sacrés de ma propre chapelle pour payer le pain des troupes. Comment ferons-nous demain? Je n'en sais rien à l'heure qu'il est. »

Napoléon, après lui avoir écrit des lettres vigoureuses pour lui inspirer une énergie impossible, finit par ne plus lui répondre et par le laisser aux prises avec des chefs militaires auxquels des ins-

tructions confuses et contradictoires prescrivaient à la fois de reconnaître les ordres de Joseph et de se regarder comme indépendants. De là des démêlés inextricables; les généraux se refusaient à se laisser contrôler; ils alléguaient les prescriptions venues de Paris, et un maréchal écrivait : « Les difficultés ne m'arrêteront pas; je ferai enlever jusqu'à la dernière piastre pour approcher de l'exécution des ordres de l'empereur. »

Pendant ces débats, le monarque que le frère de Napoléon avait remplacé, confiné dans un château du Berry, montrait peu de dignité; au lieu de se renfermer dans un silence absolu (seul rôle qui lui fût alors possible), Ferdinand adressait à Joseph des lettres pleines de flatteries; il sollicitait son appui pour épouser une parente de l'empereur, et il implorait la décoration de l'Ordre royal d'Espagne, ordre créé par Joseph.

Le dixième volume, que remplit en partie la correspondance durant les premiers mois de 1814, n'est pas le moins curieux. Tandis que Napoléon, manœuvrant dans les plaines de la Champagne, tenait tête aux nombreuses armées ennemies, Joseph, resté à Paris comme son lieutenant-général, lui rendait compte de tout ce qui se passait. Telle était l'activité de leurs communications, que le 6 février, l'empereur adresse sept lettres à son frère, et le 8, il lui en expédie cinq. Sous la date du 14 février, nous trouvons cinq lettres différentes de Joseph. Dans ses nombreuses dépêches, écrites à la hâte, en descendant de cheval, au moment où finit une bataille, Napoléon rend compte de ses opérations militaires; il révèle ses projets les plus intimes, il montre franchement son caractère. On le voit, s'exaltant après des succès (qu'il exagère beaucoup), refuser la paix qui l'aurait sauvé, mais dont son orgueil repoussait les conditions. A cet égard, la lettre du 18 février est fort remarquable; citons-en quelques lignes : « Me voyant à la veille d'une bataille dans laquelle j'étais décidé à vaincre ou à périr, et dans laquelle, si je cédais, ma capitale eût été prise, j'eusse consenti à tout pour éviter cette grande chance. Je devais ce sacrifice de mon amour-propre à ma famille et à mon peuple, mais dès qu'ils ont refusé, que la chance de la bataille a eu lieu et que tout est rentré dans les

chances d'une guerre ordinaire, où le résultat d'une bataille ne peut plus menacer ma capitale, et que toutes les données possibles sont pour moi, je dois à l'intérêt de l'empire et à ma gloire de négocier une véritable paix. Si j'avais signé les anciennes limites, j'aurais couru aux armes deux ans après, et j'aurais dit à la nation que ce n'était point une paix que j'avais signée, mais une capitulation. » Voici encore quelques traits que nous prenons sans choisir :

« Les journaux ne sont pas l'histoire, pas plus que les bulletins ne sont l'histoire ; on doit toujours faire croire à son ennemi qu'on a des forces immenses. Tant que je vivrai, je serai le maître partout en France. Votre caractère et le mien sont opposés ; vous aimez à cajoler les gens et à obéir à leurs idées ; moi, j'aime qu'on me plaise et qu'on obéisse aux miennes. Aujourd'hui comme à Austerlitz, je suis le maître » (et cette lettre est du 14 mars 1814 !) « Ma vieille garde (à Montmirail) a fait plus qu'on ne doit attendre des hommes. — J'ai toujours reconnu que la police fait un mal affreux par son peu de jugement ; elle alarme sans éclairer. »

Il faut rendre à Joseph la justice de dire qu'au risque de déplaire (comme cela arrivait en effet) à son très-impérieux frère, il ne lui ménage pas les vérités ; il revient sans cesse sur le dénuement d'armes et d'argent, sur le désir extrême qu'éprouve la population de voir la paix se conclure. « L'état actuel ne peut durer, l'administration tombe partout en dissolution, le système des réquisitions finit par neutraliser toutes les affections et isoler le gouvernement. Quelque dures que soient ces vérités, comme Votre Majesté ne peut pas les entendre de la bouche de ses ministres, je n'hésite pas à m'imposer le pénible devoir de vous les faire connaître. » — « Renonçant à un caractère factice et à de grands efforts journaliers, consentez enfin à faire succéder le grand roi à l'homme extraordinaire. » L'empereur, que l'adversité ne pouvait amener à fléchir, prenait mal les conseils de Joseph ; il lui écrivait : « J'avoue que votre lettre du 7, à onze heures du soir, m'a fait mal, parce que je ne vois aucune tenue dans vos idées, et que vous vous laissez aller aux bavardages et opinions d'un tas de personnes qui ne réfléchissent pas.... Je vous le répète, méfiez-vous de Talleyrand ; je pratique cet homme

depuis seize ans; j'ai même eu de la faveur pour lui; mais c'est sûrement le plus grand ennemi de notre maison, depuis que la fortune l'a abandonnée. »

La lecture de ces dépêches intimes, confidentielles, rectifiera bien des erreurs commises par des historiens qui ont écrit sur les événements de 1814 sans connaître les documents réels, sans avoir pu consulter des documents certains.

En somme, quoique souvent chargée de détails d'un intérêt secondaire, mais qui ne sont pas inutiles à l'ensemble du tableau, la correspondance du roi Joseph restera comme un répertoire historique des plus précieux; les lettres de Napoléon suffiraient seules pour lui faire obtenir une place parmi les publications d'un ordre fort distingué.

TRÉVISE EN 1848, épisode de la guerre Lombard-Vénitienne, par Fréd. Borel-Vaucher. Neuchâtel, 1854; in-12 : 2 fr.

A la suite de l'insurrection de Milan, Trévise eut, comme beaucoup d'autres villes italiennes, son accès de fièvre révolutionnaire, son gouvernement provisoire, sa garde nationale sur le papier, et ses démonstrations patriotiques dans les rues. Elle fut en proie à toutes les émotions de la joie d'abord, en voyant arriver les volontaires de Rome, de Naples, de Padoue, puis de l'inquiétude causée par les nouvelles incertaines et souvent contradictoires qui lui parvenaient du théâtre de la guerre, enfin de la crainte et de l'angoisse, lorsque, cernée par les Autrichiens, elle se trouva menacée des horreurs d'un siége. C'était, en quelque sorte, un petit théâtre sur lequel on pouvait suivre les diverses péripéties du mouvement italien de 1848. Il fallait seulement pour cela connaître bien le pays et conserver le sang-froid nécessaire à l'observateur. M. Borel réunissait ces deux conditions. Neuchâtelois établi à Trévise, il assistait à la lutte en spectateur intelligent et désintéressé. Ses opinions conservatrices ne le rendaient sans doute pas favorable à la cause des insurgés, mais loin de se montrer hostile ou même indifférent, il n'hésita point à faire son

devoir quand il le fallut pour la défense de la ville. S'il blâme hautement les fautes et les folies coupables de ceux dont l'ambition bouleversait ainsi l'Italie, cela ne l'empêche pas de rendre justice à ce que présente de noble ou de généreux l'enthousiasme qui animait la population. Il raconte d'une manière assez piquante les incidents de cette période si curieuse à étudier. Les traits caractéristiques sont reproduits avec soin, et l'on y trouve maints détails intéressants. Ce tableau d'une ville livrée aux caprices de la multitude porte un cachet d'originalité qui ne manque pas de charme. Rien ne saurait mieux donner l'idée du tumulte et de la confusion qui régnaient dans le camp libéral. C'était un pêle-mêle étrange, une espèce de masquarade; on se serait cru volontiers dans les coulisses d'un théâtre au milieu d'une troupe de comparses répétant un chœur d'opéra. Et cependant, il y avait dans le nombre bien des natures énergiques et dévouées. M. Borel en cite plusieurs exemples, car chez lui l'esprit de parti n'étouffe pas la sympathie pour les actions qui peuvent en mériter. Ce sont les idées plutôt que les hommes qu'il condamne, et son indignation contre le radicalisme s'exhale avec une verve inépuisable.

HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE PENDANT LA RÉVOLUTION, par E. et J. de Goncourt. Paris, Dentu, 1854; in-8°.

Retracer l'histoire de la société française pendant le cours de la lutte engagée avec la royauté du faible Louis XVI, et durant les orages de la Terreur, la suivre au milieu de la tempête des émeutes et des désordres du Directoire, ce serait un sujet d'un bien vif intérêt, mais d'une difficulté extrême à traiter d'une façon qui ne laissât rien à désirer. Les auteurs du volume que nous annonçons n'ont guère fait que réunir des matériaux pour l'accomplissement d'une œuvre pareille, mais il faut leur rendre la justice de reconnaître qu'ils ont laborieusement compulsé une masse énorme d'écrits de l'époque, devenus aujourd'hui fort rares, et qu'ils ont réuni une foule de faits curieux, de détails ignorés. Les anecdotes

les moins connues se rencontrent à chaque page de leur livre ; nous avouons que, sans eux, nous ignorerions encore que Barnave perdit au jeu 30,000 livres en une seule soirée, et qu'après les massacres qui accompagnèrent la prise de la Bastille, la légèreté parisienne donna à une couleur nouvelle le nom de *sang de Foulon*. Ils nous ont révélé l'existence d'un décalogue à l'usage des Jacobins :

Tout bon Français égorgeras
Ou le pendras pareillement ;
Le bien d'autrui tu n'envieras
Mais le prendras ouvertement.

Les modes, les théâtres ont été l'objet de leurs recherches ; il est digne de remarquer que, sous le règne de Robespierre, lorsque la guillotine abattait chaque jour une centaine de têtes, les pièces les plus en vogue étaient d'insipides pastorales, remplies de fadeurs amoureuses ; il était alors dans la littérature immensément question de sensibilité. Les écrits politiques de l'époque, les journaux qui naissaient avec une abondance, qui mouraient avec une rapidité dont l'an 1848 a offert de nouveaux exemples, les pamphlets qui se montraient chaque matin, tout cela n'a point échappé à une investigation laborieuse ; malheureusement, il est impossible, et pour cause, de faire connaître ce qu'il y a de plus piquant, de plus original dans tous ces libelles où rien n'est respecté. La singularité des titres fait rechercher certains de ces pamphlets qu'on ne rencontre plus ; nous avons vu plusieurs collections qui étaient fières de posséder l'*Ascension de Louis XVI, roi des Juifs et des Français, au ciel*, de l'imprimerie des archanges ; la *Confession de Louis XVI au pape*, la *Pétition de tous les chiens de Paris à la Convention*, les *Sept péchés capitaux, par un ex-ci-devant soi-disant jésuite*. Les collectionneurs recherchent avec avidité nombre d'opuscules dont les auteurs ont eu pour but de rendre les titres attrayants ; satisfaits d'avoir mis à leur sac une étiquette imprévue, ils se sont assez peu souciés de ce qu'ils mettaient dedans ; voici (et nous les prenons au hasard) quelques-uns de ces pamphlets que ne mentionnent pas, ce nous semble (on ne saurait tout dire), les auteurs du livre

qui nous occupent : *Pendant que la bête est dans le piége il faut l'assommer.* — *Les mille et un* meâ culpâ *de la duchesse de Polignac.* — *La couleur n'y fait rien.* — *Sauvez-nous ou sauvez-vous.* — *La tasse de café sans sucre.* — *Vos cochons sont assez gras, il faut les changer.* — *Le* Dies ire *de l'assemblée nationale.* — *Ce n'est pas lui, ce n'est pas moi ; qui est-ce donc ? c'est le chat.* Si nous voulions, à notre tour, nous lancer sur le terrain des singularités littéraires qu'a produites une époque affranchie de tout frein, nous pourrions enfanter sans peine un volume qui ferait le pendant de celui que nous avons sous les yeux ; nous nous en tiendrons à un seul exemple, le premier qui s'offre à nous : un général de brigade fit imprimer en 1795 une pièce en trois actes intitulée : la *Chasse aux monstres*, et dans laquelle, voulant donner aux femmes le sage conseil de ne point passer les nuits au bal, il s'exprime ainsi : « Quelle puissance pour nos neveux que des compagnes d'âme à retenue, nourries de l'air pur de l'aurore qu'on vit bien le matin. »

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

SERMONS CHOISIS DE JAQUES SAURIN, avec une notice sur sa vie et des notes, par Ch. Weiss. Paris, Charpentier, et Genève, J. Cherbuliez, 1854 ; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.

J. Saurin occupe la première place parmi les prédicateurs protestants et peut rivaliser avec ceux qui ont le plus illustré la chaire catholique. Cependant il est peu connu en dehors du public théologien, peu lu surtout, même chez ses coreligionnaires. Le nombre considérable de ses sermons et l'inégalité de son style ont contribué sans doute à cet injuste oubli dans lequel il semble être tombé. Mais la véritable éloquence ne perd pas ses droits ; pour la faire apprécier, il suffit de la remettre en lumière. C'est ce que s'est proposé M. Weiss en publiant un choix des meilleurs discours de Saurin. Ceux qu'il a réunis dans ce volume, au nombre de douze, sont étrangers à toute idée de polémique, et présentent un intérêt

purement littéraire et moral. On en peut juger par les sujets qu'ils traitent, ce sont : l'*Aumône*, le *Renvoi de la conversion*, les *Profondeurs divines*, la *Suffisance de la révélation*, les *Dévotions passagères*, l'*Immensité de Dieu*, les *Tourments de l'enfer*, le *Ravissement de saint Paul*, les *Frayeurs de la mort*, la *Pénitence de la pécheresse*, le *Discours de saint Paul*, le *Jeûne célébré à l'ouverture de la campagne de* 1706. On admirera dans ces chefs-d'œuvre d'éloquence sacrée le talent si original, si vigoureux et si varié du grand prédicateur de La Haye. En effet, Saurin, obligé par la persécution de fuire sa patrie, avait trouvé en Hollande une place digne de son talent. C'est là que pendant vingt-cinq années il exerça le ministère « avec une autorité de langage et une assurance d'esprit qui ne se sont rencontrées au même degré chez aucun des autres orateurs du refuge. Par l'étendue de ses connaissances, l'élévation de ses pensées, l'élan de son imagination, la force de ses arguments, la méthode lumineuse de son exposition, il produisait l'impression la plus profonde sur les flots de réfugiés qui se pressaient dans l'enceinte trop étroite du temple. Des échelles étaient dressées contre les murs pour recevoir ceux qui n'avaient pu trouver place dans la vaste nef de l'église. L'élite de la population hollandaise de La Haye, les Heinsius, les van Haren, les Wassenaer, les hommes d'État qui tenaient alors dans leurs mains les destinées de l'Etat et devant lesquels venaient s'humilier les ambassadeurs naguère si arrogants de Louis XIV, accouraient pour l'entendre et joignaient leur témoignage approbateur à celui des Français. Il n'y avait pas jusqu'à la sérénité de son noble visage, jusqu'à la clarté de sa voix sonore et vibrante, jusqu'à ce mélange de ferveur genevoise et d'ardeur méridionale, qui ne contribuassent à transporter les auditeurs enthousiastes qui affluaient à ses sermons. La première fois qu'Abbadie l'entendit prêcher, il fut tellement ravi qu'il s'écria : « Est-ce un homme, est-ce un ange qui parle ? » Le savant et judicieux Leclerc avait refusé longtemps de venir à ses sermons, se défiant des effets produits, disait-il, plutôt par une vaine éloquence que par la force des arguments. Un jour, ses amis l'entraînèrent dans le temple ; mais, pour ne pas

céder à l'influence de ces accents harmonieux et de ce geste rapide et expressif, il eut soin de se placer derrière la chaire, de manière à ne pas voir l'orateur. A la fin du discours, il fut tout surpris de s'apercevoir qu'il avait changé de position, et qu'il était profondément ému et rempli d'admiration.»

La croix de Chine instructive et historique, mise en français par M. C. Marchal de Lunéville. Paris, chez Lecoffre et Cie, 1853; in-8° fig. : 1 fr. 50.

Ce titre bizarre est celui d'une brochure assez curieuse dans laquelle se trouve décrit et figuré un monument chrétien, conservé en Chine, qui, d'après les données recueillies par l'auteur, daterait du huitième siècle de notre ère. C'est une table de marbre sur laquelle est gravée une croix grecque avec une inscription. D'autres documents prouvent du reste que le christianisme était connu des Chinois à une époque plus ancienne encore. Il paraîtrait leur avoir été transmis dès le cinquième siècle par des missionnaires au nombre desquels on compte saint Thomas, et la nouvelle doctrine aurait d'abord été d'autant mieux accueillie qu'elle venait confirmer quelques traditions bibliques éparses dans les livres sacrés de la Chine, surtout dans ceux de Confucius. Aussi le nombre des chrétiens chinois a-t-il été très-considérable. La persécution exercée contre eux avec une cruelle persévérance arrêta leurs progrès, les réduisit même à n'exercer plus leur culte qu'en secret. Mais les semences ainsi répandues ont germé dans les cœurs, en sorte que la Chine, mise par les traités récents en rapport avec les nations européennes, offre au christianisme un champ fécond à exploiter. A l'appui de cette hypothèse, M. Marchal présente des recherches philologiques dont les savants seuls pourront apprécier la valeur. Son érudition manque un peu trop de clarté; il n'y a pas d'ordre dans l'exposition de ses idées. Les détails qu'il donne sont fort curieux, mais il laisse à l'intelligence du lecteur le soin d'en former un ensemble propre à jeter quelque lumière sur l'existence et l'origine de la croix de Chine.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE DU DROIT FRANÇAIS ET ÉTRANGER, par une société de jurisconsultes et de savants, sous la direction de M. Charles Ginoulhac, docteur en droit; tome 1er, comprenant l'année 1853—1854 (208 pages in-8o), chez Durand, libraire, rue des Grès, 5, Paris [1].

Voici comment, dans le programme qu'ils ont placé en tête de leur revue, les auteurs ont tracé le but et le plan de cette publication.

« Faire connaître régulièrement par des comptes rendus et des annonces tous les ouvrages de droit qui se publient en France et à l'étranger, et par là tenir constamment nos lecteurs au courant des manifestations diverses et des progrès de la science juridique, tel est le but que nous nous sommes proposé en fondant une Revue nouvelle. Il nous a semblé que la science du droit était assez importante, que son domaine était assez vaste, que ses productions étaient assez nombreuses et assez variées, et s'adressaient à un assez grand nombre de lecteurs, pour qu'on dût lui consacrer une bibliographie spéciale.

« La publication des ouvrages de droit est, il est vrai, connue aujourd'hui par des annonces et des comptes rendus; mais les annonces de jurisprudence, perdues dans les colonnes d'un grand journal, au milieu d'une foule d'autres annonces, échappent souvent au lecteur, et, s'il les rencontre, elles ne recommandent pas suffisamment une œuvre à son attention, car elles n'indiquent que le titre. Les comptes rendus font assurément mieux connaître un ouvrage, mais ils sont très-rares pour les livres de droit dans les journaux quotidiens, et ne se font pas toujours régulièrement, même dans les revues spéciales. Et puis, ces annonces et ces comptes rendus ne sont faits que pour les ouvrages publiés en France, et laissent à l'écart tous ceux qui se publient à l'étranger, et dont l'existence, quels que soient d'ailleurs leur importance et leur mé-

[1] Cette Revue paraît tous les deux mois, par livraisons de deux feuilles in-8o. Prix de l'abonnement : 3 fr. pour Paris; 4 fr. pour l'étranger.

rite, n'est connue chez nous que d'un très-petit nombre de personnes.

« La réunion, dans une *Revue* spéciale, des comptes rendus et des annonces de jurisprudence, auxquels on donnerait cette régularité et cette sérieuse impartialité qui quelquefois leur manquent, nous a paru répondre à un véritable besoin de la science, et devoir contribuer à une propagation plus grande de ses productions, et par là même à ses progrès. »

Les auteurs de la *Revue bibliographique et critique* ont pu se convaincre, par le succès qui a accueilli les livraisons mensuelles de ce premier volume, que le but qu'ils se proposaient avait été complétement atteint. On y a surtout apprécié l'esprit de consciencieuse impartialité, et la supériorité de vues qui distinguent leurs comptes rendus. Grâce à la *Revue bibliographique et critique*, les jurisconsultes de la province et de l'étranger, qui déploraient la cessation et de la Revue fondée par M. Fœlix, et de celle fondée par M. Wolowski, auront pour s'éclairer sur le mérite des ouvrages de jurisprudence édités à Paris, un guide plus digne de confiance que les annonces de librairie et les réclames des journaux. Ils y trouveront en outre l'indication, trop négligée dans les autres recueils français, des nouvelles publications juridiques faites en Belgique, en Angleterre, en Italie, et dans la studieuse Allemagne, cette patrie de l'érudition.

SCIENCES ET ARTS.

LA MUSIQUE ANCIENNE ET MODERNE, nouveaux mélanges de critique et de littérature musicales, par P. Scudo. Paris, 1854; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.

M. Scudo excelle dans la critique musicale. A la connaissance de la musique il joint un goût très-exercé, un caractère assez indépendant et beaucoup d'esprit. Son style toujours simple n'offre pas la moindre trace de pédanterie. Il sait intéresser les lecteurs, même les plus étrangers à l'art, en amenant à propos de jolies anecdotes fort bien racontées. Le volume qu'il publie est composé

d'articles qui ont paru soit dans la *Revue des Deux Mondes*, soit dans le journal l'*Ordre*. Les talents les plus divers y sont passés en revue. Gretry, Spontini, Paisiello et plusieurs célèbres cantatrices du siècle dernier représentent la musique ancienne. Quant à la nouvelle, M. Scudo parle de tous les compositeurs modernes, depuis Rossini jusqu'à Meyerbeer, ainsi que des artistes qui se font les interprètes de leurs œuvres. Il distribue l'éloge et le blâme avec une égale franchise et ne se laisse point influencer par les engouements ou les préventions du public. Aussi, sans partager toujours sa manière de voir, on trouve en général une grande impartialité dans ses jugements. Il traite sévèrement les musiciens qui font du charlatanisme et les artistes qu'une folle ambition pousse à se lancer dans une voie où leur talent se perd en vains efforts. Mais nous ne saurions le blâmer ; au contraire, c'est le devoir de la critique de s'élever ainsi contre la décadence, en signalant les fautes des maîtres dont l'exemple trouve de nombreux imitateurs. Nous lui reprocherions plutôt de montrer trop d'indulgence si nous ne savions combien est délicate la tâche qu'il a entreprise. En pareille matière les ménagements conviennent, et la susceptibilité des amours propres doit être jusqu'à un certain point respectée, puisqu'elle est à la fois un stimulant précieux pour l'artiste et la source des plus vives satisfactions que lui procure le succès.

LA CHASSE A TIR EN FRANCE, par Joseph La Vallée, ouvrage illustré de 30 vignettes sur bois, par F. Grenier. Paris, 1854 ; 1 vol. in-16 de la *Bibliothèque des chemins de fer* : 3 fr.

Pour les chasseurs, ce volume est un excellent manuel qui renferme toutes les instructions désirables. L'auteur parle en homme du métier ; les conseils qu'il donne sur le choix des armes et des munitions, sur leur entretien et leur emploi, sur l'éducation du chien, sur les différentes espèces de gibier, etc., portent le cachet de l'observation. Il n'omet aucun détail utile, et l'on voit qu'il s'est formé par une longue pratique bien plus que par l'étude des livres.

Lorsqu'il cite ceux-ci, c'est toujours avec la réserve du doute sur les expédients dont il n'a pas lui-même éprouvé le mérite. Ses explications sont, en général, claires, précises, et fondées sur une connaissance approfondie de son sujet. Loin d'être hableur ou charlatan, il ne dissimule point le revers de la médaille, les fatigues, les ennuis et les déceptions dont les plaisirs du chasseur sont entremêlés. Dans le tableau qu'il en retrace, il s'efforce avant tout d'être vrai, de montrer qu'avec un bon fusil, un bon chien, un équipement convenable, il faut encore certaines qualités qui ne s'acquièrent que par l'usage. C'est avec amour qu'il expose les résultats de sa propre expérience, et sans doute de nombreux amateurs s'empresseront de suivre les traces d'un tel maître.

M. J. La Vallée a de plus un esprit original qui rendra son livre agréable également pour les personnes auxquelles la chasse ne présente d'autre attrait que celui de la curiosité. Il possède une ample provision d'anecdotes piquantes, les place à propos et les conte fort bien. On rencontre dans maints chapitres de jolies descriptions, pleines de charme, ainsi que des aperçus très-intéressants sur les mœurs des animaux. Les dessins de M. Grenier contribuent aussi pour leur part à faire de ce volume l'une des publications les plus attrayantes de la *Bibliothèque des chemins de fer.*

LA CHASSE AUX LIONS et les autres chasses de l'Algérie, par J. Gérard. Paris, 1854; 1 vol. in-8° fig. : 7 fr. 50.

M. Gérard s'est fait une renommée par ses merveilleux exploits dans la chasse aux lions. La population arabe, pour laquelle la présence de ces redoutables animaux est une lourde charge, estime et admire au plus haut degré l'homme courageux qui vient exposer sa vie avec un noble dévouement contre de pareils ennemis. Sans doute la passion du chasseur possède M. Gérard, mais le zèle désintéressé, dont il fait preuve toutes les fois qu'on a recours à lui, n'en mérite pas moins de grands éloges. En effet, c'est une chasse très-dangereuse, et le sous-lieutenant de spahis ne la pratique pas

en riche seigneur qui peut se procurer les émotions de la chose sans courir beaucoup de risques. Sa méthode est au contraire des plus simples, mais aussi des plus périlleuses. C'est sur lui seul qu'il compte : sang-froid, force, adresse et deux bonnes carabines, voilà ses uniques auxiliaires. Il se fait conduire dans les parages que fréquente le lion, après le coucher du soleil, lorsque la lune brille déjà sur l'horizon, et, posté contre une pierre ou derrière un buisson, il attend. Bientôt un rugissement annonce l'approche du lion qui vient se désaltérer au ruisseau voisin. Gérard apprête son arme, puis laisse avancer l'ennemi, jusqu'à ce qu'il puisse l'ajuster presque à bout portant. Alors il tire et ne manque pas son coup. Mais une première décharge suffit bien rarement pour terminer le combat. L'animal blessé devient furieux, et c'est ici que le sang-froid doit venir en aide à l'adresse. La moindre hésitation serait fatale. Il faut saisir rapidement la seconde carabine, ajuster et tirer avec un coup d'œil sûr, avec un bras ferme, sans quoi le lion, fût-il même déjà grièvement atteint, ne laisserait au malheureux chasseur ni le temps de fuir, ni aucun autre moyen d'éviter une lutte corps à corps, dont la seule pensée donne le frisson. Cependant M. Gérard a soin de se munir toujours d'un poignard en prévision de cas semblables. Heureusement il n'a point encore eu l'occasion d'en faire usage. Tireur habile, doué d'un coup d'œil sûr et prompt, il vise avec autant de justesse que s'il tirait à la cible. Les nombreux succès prouvent l'excellence de la méthode. Mais un pareil métier use vite ; aussi M. Gérard voudrait former des élèves, afin d'avoir un successeur capable de continuer après lui cette œuvre qu'il regarde comme doublement utile. D'abord elle tend à délivrer l'Algérie d'un véritable fléau, car on estime que chaque lion détruit ou consomme une valeur annuelle de six mille francs en chevaux, mulets, bœufs, chameaux et moutons. Ensuite elle contribue à faire respecter le nom français, les Arabes professant la plus haute considération pour le hardi chasseur qui attaque le « Seigneur à la grosse tête. » Avis aux amateurs : M. Gérard leur offre ses conseils et ses directions. Mais pourra-t-il leur transmettre son courage énergique et les autres qualités dont il

offre le rare assemblage ? C'est douteux. En attendant, il donne sur les mœurs et les habitudes du lion une foule de détails précieux. L'expérience et l'observation lui permettent de rectifier maintes erreurs répandues à ce sujet. « Les traits les plus saillants du caractère de cet animal sont la paresse, l'impassibilité et l'audace. Quant à sa magnanimité, je dirai comme le proverbe arabe : Quand tu pars pour un voyage, ne sois pas seul, et arme-toi comme si tu devais rencontrer le lion. » Les autres chasses dont parle M. Gérard sont celles de la panthère, de l'hyène, du sanglier, du chacal et du renard, du cerf, de l'antilope et de la gazelle, du porc-épic, et enfin la chasse au faucon qui est encore l'amusement favori de la noblesse arabe.

REVUE CRITIQUE

DES

LIVRES NOUVEAUX.

AOUT 1854.

LITTÉRATURE.

SCÈNES DE LA VIE FLAMANDE, par H. Conscience, traduites par L. Wocquier, 1re série. Paris, 1854; 1 vol. in-12 : 3 fr. — LA FAMILLE ALAIN ET FA-DIÈZE, par Alphonse Karr. Paris, 1854; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50. — MÉMOIRES d'un bourgeois de province, par A.-G. de Mériclet. Paris, 1854; 1 vol. in-12: 3 fr. 50 c.

M. H. Conscience est un de ces écrivains, malheureusement trop peu nombreux, qui n'emploient leur talent qu'au service de nobles pensées et de sentiments élevés. L'honnêteté du cœur brille dans tous ses ouvrages, où l'on trouve en général des tableaux simples et vrais, plus remarquables par le charme des détails que par la forte conception de l'ensemble. N'attendez pas de lui des romans passionnés, des intrigues compliquées, de grands effets dramatiques. Sa manière d'écrire ressemble plutôt au faire des peintres de genre que l'école flamande a produits. Il se plaît à décrire les mœurs et les usages de son pays dans les conditions ordinaires de la vie ; ce qui domine chez lui c'est l'esprit d'observation, et rarement il permet à sa fantaisie de s'égarer au delà des bornes du monde réel, objet de ses constantes études. Ne croyez pas cependant qu'il manque de poésie ; il en a beaucoup et de la meilleure, de celle qui hante volontiers le foyer domestique, qui embellit les joies et les affections pures de la famille. Les scènes qu'il retrace éveillent aisément l'intérêt du lecteur, et la plupart de ses personnages, quels que soient leurs travers ou leurs faiblesses, ont toujours quelque

chose de sympathique et d'aimable. Dans les nouvelles que renferme cette première série, on remarque une teinte de mélancolie assez prononcée ; la vie ne se présente pas sous ses aspects les plus riants ; mais il n'y a rien d'exagéré, rien de faux surtout, ni même de trop romanesque. *Le Gentilhomme pauvre*, *Ce que peut souffrir une mère*, *Rikke-Tike-Take* sont des récits touchants qui laissent une impression douce et sérieuse. Quant au *Conscrit*, c'est un petit chef-d'œuvre qui mérite à tous égards de prendre place dans les bibliothèques populaires. Les meilleurs penchants de l'âme y sont mis en action avec une admirable simplicité. Dans cette peinture naïve du dévouement d'une jeune paysanne pour son fiancé, le talent de M. Conscience éclate d'une manière à la fois plus vigoureuse et plus originale.

Voilà ce que nous appelons de la littérature saine où le romancier même peut remplir un rôle utile, exercer une influence vraiment salutaire. Présentées sous cette forme séduisante, les leçons morales, les bonnes inspirations, les tendances religieuses atteignent bien plus sûrement leur but, et loin de nuire à l'œuvre de l'artiste, elles peuvent lui imprimer un cachet de durée qu'il n'aurait point eu sans cela.

M. Aphonse Karr, qui a beaucoup d'esprit et un talent d'écrivain assez distingué, suit une autre route, ou plutôt n'en suit aucune. Il va, selon que sa fantaisie le pousse, tantôt à droite, tantôt à gauche, quittant le bon chemin, s'égarant dans les prés et dans les bois pour cueillir des fleurs ou pour regarder couler l'eau de la rivière. Cette allure vagabonde n'est pas sans charme ; elle convient surtout à la jeunesse pleine de sève et de vigueur. M. Karr lui dut ses premiers succès, et trouvant la méthode agréable, il a continué de la mettre en pratique. Mais elle exige une originalité puissante et féconde. Or c'est ce qui manque à M. Karr, quoiqu'il ait certainement des idées fort ingénieuses, de l'observation et du trait. Ses romans sont pleins de petits détails assez vulgaires, la trame est faible, et les scènes qu'il décrit n'offrent qu'un médiocre intérêt. La *famille Alain*, par exemple, est un récit qui ne captivera guère les lecteurs ; les incidents y abondent et les personnages aussi ; mais

les uns et les autres sont de la nature la moins attrayante. L'auteur, en voulant peindre les mœurs normandes, s'est attaché trop exclusivement aux défauts, en sorte qu'on n'éprouve nulle sympathie pour la société désagréable et malveillante dans laquelle il nous introduit. Aussi préférons-nous encore *Fa-dièze*, bluette d'un genre qui convient beaucoup mieux à l'imagination capricieuse de M. Karr. En général il lui faut un cadre élastique où rien ne le gêne ; la nécessité de suivre un plan, de nouer et dénouer une intrigue éteint aisément sa verve et lui ôte cette *humour* piquante dans laquelle gît son principal mérite.

Les *Mémoires d'un bourgeois de province*, que publie M. de Mériclet, renferment un tableau assez vrai des séductions et des piéges auxquels le provincial se trouve exposé dans Paris. C'est une vieille histoire, sans doute, mais elle est bien racontée et rajeunie d'ailleurs par des détails qui portent le cachet de l'époque actuelle. Le fils d'un aubergiste de Montargis obtient la permission d'aller visiter la capitale. Son père lui accorde pour cela une petite somme et vingt jours de congé, après quoi le jeune homme devra revenir partager avec son frère la direction de l'auberge sous la surveillance paternelle. Mais les vingt jours se passent, et l'enfant prodigue ne songe point au retour ; il a tant de choses à voir encore et puis sa bourse n'est pas vide. Il rencontre à Paris d'anciennes connaissances, il en contracte de nouvelles ; les mois s'écoulent ainsi sans qu'il puisse se résoudre à reprendre la route de Montargis. L'ambition s'empare de lui ; comment aller s'enterrer à vingt ans dans une petite ville quand on voit tant de gens qui font fortune à Paris. Une bonne occasion peut se présenter, mais, en attendant, notre jeune provincial se lance dans le tourbillon des plaisirs, et pour se procurer de quoi suffire à ses dépenses, il a recours aux usuriers. Cependant au milieu de cette vie dissipée il conserve un cœur honnête que la corruption n'atteint pas. Aussi, dès qu'arrive la lassitude, il dit sans trop de peine adieu aux séductions de la capitale et va sagement se faire aubergiste à Montargis. Cet épisode renferme une leçon ingénieuse présentée avec art ; les incidents n'ont rien de forcé, le style est simple, et M. de Mériclet a su pein-

dre les dangers de la vie parisienne sans s'écarter des convenances que tout écrivain qui se respecte doit s'imposer vis-à-vis de ses lecteurs.

Le Célibat, révélations intimes par une dame de Genève. Genève, 1854 ; 1 vol. in-8 : 3 fr.

Le titre de ce livre est mal choisi ; disons-le tout de suite afin de détromper les lecteurs qu'effaroucheraient à bon droit les révélations par trop intimes d'un célibataire. Il s'agit simplement ici de quatre dignes demoiselles, que leur âge peut bien faire ranger au nombre des vieilles filles, mais qui n'en sont pas moins charmantes. On en rencontre souvent de telles à Genève, où, plus qu'ailleurs, elles savent se rendre agréables, utiles, et jouissent dans la société d'une estime bien méritée. Aussi se persuade-t-on volontiers que si elles ne se sont pas mariées, c'est qu'elles ne l'ont pas voulu. C'est le cas de plusieurs, sans doute, mais chez la plupart il y a sous cette apparente indifférence quelque mystère du cœur dont la révélation nous donnerait le mot de l'énigme. Un amour malheureux, une première affection mal placée, ou bien encore des circonstances de famille ou de position sociale décident parfois de la destinée des femmes ; et si les unes se trouvent enchaînées par là dans de tristes liens, les autres, au contraire, sont vouées à la solitude ou s'y condamnent volontairement plutôt que de renoncer à l'idéal de bonheur qu'elles ont rêvé. L'auteur du livre que nous annonçons a compris quelle mine féconde peut offrir au romancier cette source de dévouements obscurs, de sacrifices inconnus, de douleurs muettes et résignées. Il met en scène quatre amies, de trente-cinq à quarante ans, qui se réunissent un soir par semaine autour d'une table à thé et racontent, chacune à son tour, les motifs qui les ont conduites à renoncer au mariage. Ce n'est ni l'éloge, ni la critique du célibat. Les récits ont plutôt pour but de mettre en évidence le rôle d'abnégation et de renoncement qui semble être ici-bas le lot le plus ordinaire de la femme. On y remarque en général plus de naturel que d'art. L'exposition est fort simple et la trame peu com-

pliquée. Leur principal mérite consiste dans des détails qui ne manquent ni de charme ni de vérité, dans des observations fines qui décèlent du tact et de la sagacité, dans des sentiments élevés, purs, généreux. C'est la plume d'une femme qui a tracé ces légères esquisses, et l'éditeur nous apprend dans sa préface qu'elle affronte pour la première fois les redoutables chances de la publicité. En effet, l'inexpérience se décèle bien çà et là par quelques traits aventurés : mais la fermeté du style et l'allure aisée de la composition nous semblent mériter des encouragements. Aussi nous espérons que le public fera bon accueil à ce début, qui d'ailleurs offre d'un bout à l'autre le cachet d'un cœur honnête ainsi que d'une imagination gracieuse et sobre.

LEXICON THUCYDIDEUM ; confecit E.-A. Bétant, Genevensis. Genevæ, 1854 ; 2 vol. in-8°, 471, 522 pages.

La dernière livraison du lexique de Thucydide vient de paraître, et nous voyons avec satisfaction cet important travail parvenu à son plein achèvement. Quiconque se fait quelque idée des études philologiques apprécie l'utilité de ce genre de recherches pour les progrès de la connaissance des langues anciennes. Non-seulement elles assurent, autant qu'il est possible, la pleine intelligence de la pensée d'un écrivain dans ses nuances les plus délicates, et éclaircissent nombre de passages dont le sens était douteux ou difficile ; la science des langues, qui n'est pas seulement théorie, mais histoire, est constituée par elles sur une base large et solide ; l'usage, dont toutes les langues reconnaissent la loi souveraine, et dont l'empire, en apparence arbitraire, se fonde sur l'association des idées, sur les lois de l'analogie et de la généralisation, se trouve ainsi reconnu dans les conditions spéciales d'une époque, dans les limites plus précises encore que lui imposent le génie et les habitudes particulières d'un écrivain. Quelle différence pour l'étude d'un idiome comme pour celle d'un prosateur ou d'un poëte, de n'avoir à consulter qu'un dictionnaire général, nécessairement incomplet et présentant plus ou moins le

mélange de tous les styles et de tous les siècles, ou d'y joindre un lexique bien fait, où chaque vocable employé par un auteur est présenté dans toutes les acceptions qu'il lui a données, où une riche phraséologie met pour ainsi dire en scène les alliances des mots et leur véritable physionomie ! Un tel secours acquiert toute sa valeur quand il s'applique aux classiques du premier rang, aux œuvres où la pensée et le style brillent par l'heureux emploi de toutes les ressources de la langue, à un poëte tel qu'Eschyle par exemple, à un orateur tel que Démosthène, à un historien tel que Thucydide, objet des études lexicographiques de M. Bétant. Les huit livres de la guerre du Péloponèse, commentés par tant d'habiles interprètes, et entre autres par le professeur Poppo, n'avaient pas encore leur lexique lorsque M. Bétant entreprit de compléter ainsi la belle édition publiée par le philologue allemand. Celui-ci, faute de trouver un éditeur qui offrît des conditions suffisamment avantageuses, se vit obligé de renoncer, malgré l'approbation et les bons services d'un Hermann et d'un Zumpt, à profiter du labeur de son ami, et le lexique a été publié séparément, à Genève, dans l'imprimerie de M. Carey. Ce travail, qui se recommande par son utilité, par le savoir, l'habile économie et l'exactitude scrupuleuse avec laquelle il est rédigé, a donc encore un mérite de nationalité : on voit avec intérêt, dans des temps si peu propices à la philologie, *tempora studiis antiquitatis adversa*, comme s'exprime M. Poppo, lorsqu'un des premiers érudits de l'Allemagne a renoncé à publier dans son pays un lexique de son auteur favori, un professeur genevois trouver au milieu de nombreuses occupations des heures de veille pour mener à bout cette œuvre de savoir et de patience, et un éditeur le seconder avec dévouement. C'est un exemple à proposer à nos hommes d'études contre les découragements de leur carrière, et nous souhaitons à l'auteur le succès qu'il a ambitionné, celui de servir la cause des études philologiques et littéraires, en rendant attrayante et facile la lecture du plus grand historien de l'antiquité dans le plus riche et le plus expressif de tous les idiomes.

A. C—z., professeur.

LES CONFESSIONS DE MADAME DE LA VALLIÈRE repentante, écrites par elle-même et corrigées par Bossuet, avec un commentaire historique et littéraire par M. Romain-Cornut. Paris, Didier; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50 c.

Sous ce titre M. Romain-Cornut reproduit les *Réflexions sur la miséricorde de Dieu*, attribuées à Mme de la Vallière, et il place en regard du texte original les corrections attribuées à Bossuet. Nous disons attribuées, parce que des doutes existent sur l'authenticité de l'une et de l'autre version; cependant les nombreux témoignages que cite le nouvel éditeur semblent bien propres à les dissiper. Ils prouvent du moins que dès la première édition, publiée en 1680, ce livre fut regardé comme étant l'œuvre de Mme de la Vallière, et quant au corrigé, le manuscrit étant de la main de Bossuet, on est obligé de se rendre à l'évidence. Mais les raisons qu'allègue M. Romain-Cornut en faveur du changement qu'il a fait subir au titre, nous paraissent moins fondées. Prétendre découvrir des confessions dans cette suite de méditations pieuses, dont la plupart sont sous forme de prière, c'est ingénieux sans doute, mais c'est en vérité trop subtil. Mme de la Vallière exprime son repentir, invoque la miséricorde divine, et ne songe nullement à faire des aveux, ni à raconter sa vie. N'écrivant pas pour le public, elle n'avait aucun motif de voiler sa pensée. Aussi nous semble-t-il difficile d'y voir, comme le dit M. Romain-Cornut, « à travers la transparence des allusions, sous l'enveloppe des généralités, ou derrière le huis clos des réticences, une traînée de faits lumineux qui jettent du jour sur le fond du théâtre. » Ce sont les méditations d'une nouvelle convertie qui, chancelante encore, éprouve le besoin de fixer ses idées sur le papier, afin de leur donner plus de consistance, et le style offre des traces de recherche ou d'affectation qui décèlent bien une âme en lutte avec sa propre faiblesse. Dans son *corrigé*, Bossuet s'attache surtout à faire disparaître ce défaut, en donnant au style plus de largeur, plus d'énergie et de précision. Il retranche les épithètes superflues, les tournures lâches ou incorrectes, et modifie l'expression afin de mieux rendre l'état d'un cœur qui, pénétré de

sa misère, n'a d'espoir qu'en la miséricorde de Dieu. Ce travail est fort curieux à étudier au point de vue littéraire. On y voit comment, sous la plume d'un grand écrivain, la pensée s'éclaircit, et, par le simple changement de termes impropres, ou la suppression de quelques petits mots inutiles, se dégage plus nette et plus forte. C'est ce que fait bien ressortir le commentaire de M. Romain-Cornut. Il soumet les corrections de Bossuet à l'examen d'une critique intelligente et saine, en signale la portée, en apprécie la valeur avec beaucoup de sagacité. Ses remarques indiquent un tact délicat, un goût pur, et si parfois il émet un doute sur le mérite de quelque variante qui ne lui paraît pas heureuse, c'est toujours avec le ton du respect et de la déférence.

NOUVELLES bernoises, par Jérémias Gotthelf, traduit de l'allemand par Max Buchon. Berne, 1854 (Paris et Genève chez J. Cherbuliez) ; 1 vol. in-12. — UNE AME indépendante, histoire pour les jeunes gens, par J. Nieritz, traduite de l'allemand. Berne, 1854 (Paris et Genève, chez J. Cherbuliez) ; 1 vol. in-12. — LA FÉE des nuages ou la reine Mab, contes des familles, par Mme Surville née de Balzac. Paris, 1854 ; 1 vol. in-12 : 2 fr.

Les *Nouvelles bernoises* sont extraites d'un recueil de contes populaires dans lequel l'auteur d'*Ulric le valet de ferme* et du *Tour de Jacob* s'est plu à retracer quelques scènes de mœurs villageoises. Le paysan suisse est pour M. Gotthelf un sujet continuel d'études et d'observations. Cette mine inépuisable lui a déjà fourni plus de vingt volumes, dont le succès prouve que le public ne s'en lasse pas davantage. Il semble pourtant que la vie monotone du campagnard doit être peu féconde en incidents capables d'éveiller et de soutenir l'intérêt. Mais ce n'est là qu'une apparence, on rencontre au village les drames du cœur et le jeu des passions tout comme dans le grand monde des villes. Si les formes diffèrent, le fond est bien le même. L'ambition, l'envie, l'amour y remplissent leur rôle, et la petitesse du théâtre permet d'en suivre la marche pas à pas, jusque dans les moindres détails. D'ailleurs les mœurs du paysan

suisse ont un cachet original qui peut fournir de précieuses ressources. Gotthelf en profite habilement ; son esprit observateur ne laisse échapper aucun trait propre à caractériser les personnages qu'il met en scène ; à défaut de mouvement dans l'action, il éveille et captive ainsi l'intérêt au plus haut degré. La population du canton de Berne, à laquelle il emprunte ses types, offre un mélange d'excellentes qualités et de travers funestes. Après une grande prospérité matérielle, sont venues les idées révolutionnaires, puis la fièvre démocratique, et à leur suite la discorde, les excès et la misère. Le contact des étrangers a pour sa part aussi contribué à l'altération des vieilles mœurs républicaines. Les petits tableaux tracés par Gotthelf avec un talent remarquable, nous font très-bien connaître les résultats de ces influences diverses. Sans aborder directement les questions politiques ou religieuses, il nous en indique la portée et ne perd jamais de vue le but moral que doit se proposer l'écrivain populaire. La naïveté du dialecte bernois ajoute à ses récits un charme que le traducteur ne peut malheureusement pas reproduire. M. Max Buchon s'efforce bien d'y suppléer par l'emploi de certaines locutions particulières aux habitants du Jura français, mais cela ne fait souvent qu'alourdir son style sans mieux rendre l'allure originale du patois allemand. Les inconvénients de ce procédé nous semblent l'emporter sur ses avantages, et nous croyons que les lecteurs français préféreront toujours un langage simple, clair et correct.

La même remarque s'adresse au traducteur d'*Une âme indépendante*. Son style manque d'élégance, et ce charmant conte méritait bien qu'il se donnât un peu plus de peine pour vaincre des difficultés assez grandes sans doute mais pourtant pas insurmontables. Il ne suffit pas qu'une traduction soit fidèle, il faut encore chercher à la rendre autant que possible attrayante pour le public auquel on la destine. Avec un peu plus d'efforts, le traducteur du conte de Nieritz y réussirait d'autant mieux qu'il écrit simplement. Son travail, quoiqu'il laisse à désirer, nous semble préférable à celui de M. Buchon. On lira certainement avec plaisir *Une âme indépendante*, histoire fort ingénieuse, dans laquelle sont exposées les

conséquences d'un travers assez commun de nos jours. Nieritz met en scène un de ces jeunes hommes qui se croient de grands réformateurs parce qu'ils déblatèrent contre les institutions sociales et prétendent en secouer le joug indigne selon eux d'une âme libre. Bon cœur du reste, mais mauvaise tête, que la fièvre révolutionnaire de 1848 pousse à la révolte contre le gouvernement de son pays, et qui après la déroute de l'émeute, doit s'estimer heureux d'en être quitte pour quelques années d'exil. A côté de ce personnage figure un honnête garçon que les circonstances jettent au milieu de la bagarre, sans qu'il y comprenne grand'chose, mais que son excellente nature et son bon sens garantissent de la contagion des mauvaises doctrines. Un touchant épisode d'amour ajoute à l'intérêt de ce petit tableau, dont tous les détails sont d'une vérité frappante.

La Fée des nuages ne peut pas être mise au même rang que les deux précédents volumes, mais elle n'y prétend point non plus. Mme Surville n'a d'autre but que d'amuser ses jeunes lecteurs d'une manière qui ne soit pas sans profit pour leur instruction. Elle leur présente quelques notions utiles, quelques bons conseils, enchâssés dans des fictions ingénieuses dont les formes pittoresques sont bien propres à frapper leur esprit. Le merveilleux dont elle se sert est sans inconvénient, parce qu'elle ne le donne point comme une réalité. C'est la poésie de l'enfance qui, pourvu qu'on n'en abuse pas, peut rendre d'éminents services à l'éducation. Le gracieux talent de Mme Surville en tire habilement parti pour éveiller chez les enfants une curiosité salutaire et bien dirigée qui doit inspirer le goût de l'étude. Elle ne laisse échapper d'ailleurs aucune occasion de faire appel aux sentiments nobles et généreux. L'idée de la bonté de Dieu, de la grandeur de ses œuvres et de l'étendue de ses bienfaits est le thème qu'elle se plaît surtout à développer. Mais elle le fait sans pédanterie, sans affectation de langage. Ce sont de simples réflexions qui viennent tout naturellement à leur place, et qui seront d'autant mieux accueillies qu'elles expriment avec bonheur les instincts religieux déposés dans l'âme des enfants.

LES ENFANTS DE LA FORÊT NEUVE, par le capitaine Marryat, ouvrage pour la jeunesse, traduit librement de l'anglais, par E. P. Paris, chez Meyrueis et Cie, 1854; 2 vol. in-12: 3 fr. — LOUISE DE PLETTENHAUS, journal d'une jeune fille pauvre, par Maria Nathusius, trad. de l'allemand. Paris, chez Meyrueis et Cie, 1854; 1 vol. in-12: 1 fr. 50 c.

Les enfants de la forêt neuve sont un épisode du temps de la révolution anglaise. Une troupe de niveleurs, envoyés à la poursuite de Charles Ier, met le feu au château d'Arnwood, dont ils accusent les habitants d'avoir favorisé la fuite du roi. Ils espèrent ainsi détruire les derniers rejetons d'une famille connue par son dévouement à la cause royale. Mais le vieux Jacob, ancien serviteur du château, déjoue heureusement leur projet. Caché dans un taillis voisin de sa chaumière, il a entendu le chef des soldats donner ses ordres, et, courant au château, il s'empresse d'en faire sortir les enfants du colonel Beverley, qu'il emmène avec lui dans la forêt pour les soustraire aux recherches des niveleurs. Le château abandonné est livré aux flammes. Après ce bel exploit, la troupe se retire, persuadée que pas un des habitants du noble manoir n'a survécu. Cependant les jeunes Beverley sont élevés par le vieux Jacob qui les fait passer pour ses petits-enfants et les forme de bonne heure aux fatigues de la chasse ainsi qu'aux rudes travaux de la campagne. Cette éducation, traversée par maints incidents qui peignent assez bien le désordre et l'insécurité de l'époque, offre une foule de détails propres à intéresser les jeunes lecteurs. On y voit se développer de nobles caractères, et, sans être trop romanesque, le récit renferme plusieurs scènes d'un effet très-dramatique.

Dans *Louise de Plettenhaus*, nous avons le journal d'une jeune fille de famille noble que des revers de fortune ont réduite à se faire institutrice. C'est une rude épreuve pour son orgueil, mais la résignation religieuse lui vient en aide ; elle lutte avec courage et trouve dans l'accomplissement de ses devoirs une source abondante de consolations. Louise finit par gagner l'estime et l'affection de l'oncle de

son élève, si bien qu'il n'hésite pas à la tirer de cette humble situation pour en faire sa femme. Le journal est simplement écrit et renferme des pages touchantes, d'excellents conseils, de salutaires réflexions, mais ce brillant mariage qui termine la carrière de l'institutrice nous semble gâter un peu l'effet moral que l'auteur a voulu produire. Il y a plutôt quelque danger à faire naître l'espérance d'une pareille perspective, qui, d'ailleurs, diminue beaucoup le mérite du sacrifice.

THE CHRISTMAS STOCKING by the authors of the Wide, wide world, Queechy, Dollars and cents, etc. (Le Bas de Noël, par les auteurs du Vaste monde, de Queechy, de Dollars et centimes, etc.) London, 1854; 1 vol. in-18, fig.: 3 fr. 50 c.

Aux États-Unis comme en Angleterre, s'est conservé l'usage de célébrer le jour de Noël par des cadeaux d'étrennes, et c'est dans un bas que l'on dépose le petit trésor qui doit faire la joie de l'enfant à son réveil. Ainsi l'anniversaire de la naissance du Sauveur des hommes est joyeusement fêté dans toutes les familles, depuis les plus riches jusqu'aux plus pauvres. C'est pourquoi, la veille de ce grand jour, dans une humble cabane de pêcheurs, le petit Carl, avant de se coucher, accroche un de ses bas à la muraille. Quand il est endormi : « Femme, dit John Krinken, que mettrons-nous ce soir dans le bas du petit?

« En vérité, répond la femme, je n'en sais rien. Il faudra pourtant bien trouver quelque objet à y mettre, quoiqu'il n'y ait pas grand'chose dans la maison.

« Et le vent soufflait tout autour de la vieille cabane, et chaque porte ébranlée semblait dire dans son langage : « il n'y a pas grand'chose ici. »

« John Krinken et sa femme vivaient sur la côte, où ils pouvaient entendre gronder les orages de l'hiver, et où la mer furieuse apportait de temps en temps du bois jusqu'au seuil de leur porte. C'était devant un feu de bois flotté qu'ils étaient assis ce soir-là, John

Krinken occupé à faire un filet, tandis que sa femme raccommodait une chemise de flanelle rouge.

« Après avoir longtemps cherché, John Krinken se levant, alla prendre un morceau de liége et se mit à le tailler en forme de bateau.

« Je ne pourrai pas mettre cela dans le fond du bas, dit sa femme, il vaut mieux y placer d'abord des pommes, je crois.

« Et où prendras-tu des pommes ?

« Oh ! j'en ai trois fraîches et jolies. Samedi, comme je revenais du marché, un homme passa devant moi avec un char de pommes, et je ramassai par terre celles-ci qu'il avait laissé tomber.

« Trois pommes ! s'écria John. Eh bien ! j'y ajouterai un sou rouge pour remplir les vides.

« Et moi j'y mettrai une vieille bourse, dans laquelle il pourra garder le sou, dit la mère.

« Combien de temps crois-tu qu'il le gardera ?

« Qu'importe, toujours faut-il bien qu'il le mette quelque part en attendant ; la bourse est vieille, mais elle a été belle une fois, et je suis sûre qu'elle fera plaisir au petit. Eh ! tiens, voici encore ses souliers neufs. »

« Mais quand on eut enfilé dans le bas les pommes, le bateau, le sou rouge et les souliers neufs, il restait encore beaucoup de place.

« Si l'on avait seulement quelques bonbons, dit Mme Krinken.

« Ou des noix, dit John.

« Ou bien un livre, ajouta sa femme ; Carl aime singulièrement les livres !

« Oui, dit John, cela ferait bien. Mais j'ai là un livre que je puis lui donner, seulement je ne sais pas ce que c'est. Cette pauvre dame que nous retirâmes d'un naufrage américain, lorsque j'étais contre-maître du Skene-elf,... elle l'avait gardé tout le temps dans sa poche, et elle me le donna en mourant, parce que je ne l'avais pas laissée mourir dans l'eau, la pauvre âme ! Elle me dit qu'il avait une grande valeur, et je crois que l'agrafe est d'argent.

« Oh ! je suis sûre qu'il l'aimera, s'écria Mme Krinken, donne-le-moi, et je le mettrai dans le bas ; il est assez grand pour en prendre soin maintenant. Je te réponds qu'il sera content. »

Et quand minuit sonna, tout dormait dans la chaumière, sauf un gros rat qui, alléché par l'odeur, aurait bien voulu grignotter les pommes s'il n'avait craint quelque piége caché dans les profondeurs de ce long bas suspendu à la muraille, et de joyeuses petites souris qui folâtraient sur le plancher. Tout à coup, un léger bruit se fit entendre. C'était Santa-Claus (notre Chalande) qui descendait par la cheminée. Il examina l'un après l'autre, en souriant, les objets renfermés dans le bas, puis les y replaça, frappa dessus avec son bâton, et se penchant sur le lit où sommeillait le petit Carl, bercé par les plus aimables songes, il lui souffla quelques mots à l'oreille et disparut.

A son réveil, Carl court à son bas. Il a rêvé que chacun des objets qui s'y trouvent doit lui raconter une histoire, et il est impatient d'en faire l'expérience. En effet, grâce à la baguette magique de Santa-Claus, les pommes, le sou, la bourse, les souliers, le livre, qui est un recueil d'hymnes sacrées, ont reçu le don de la parole, et leurs jolies histoires font de Carl le plus heureux petit garçon que jamais Noël ait vu sur la terre.

Telle est la donnée de ce charmant conte, dans lequel d'excellentes leçons morales sont présentées sous la forme la plus originale et la plus attrayante.

VOYAGES ET HISTOIRE.

VOYAGE PITTORESQUE EN CALIFORNIE ET AU CHILI, par M. de Lambertie. Paris, chez Ledoyen, 1854, 1 vol. in-8° : 6 fr.

M. Lambertie, poussé par l'amour du voyage et peut-être aussi par le désir de tenter la fortune, s'est mis en route pour la Californie avec une pacotille de marchandises. A la manière dont il décrit tout ce qu'il voit on reconnaît un débutant chez lequel la curiosité n'est point encore blasée et qui tient à transmettre au lecteur ses moindres impressions. Il n'omet aucun des incidents de sa longue traversée, quoiqu'ils ne présentent rien d'extraordinaire. Ce sont des sujets d'amplifications peu nouveaux, mais il les

développe avec enthousiasme comme si nul ne les avait traités avant lui. Son voyage ne devient intéressant qu'à partir de San-Francisco, où, dès son arrivée, M. de Lambertie éprouve plus d'une déception. Ici du moins nous trouvons des détails utiles, des renseignements précieux. Aux prises avec la réalité l'auteur ne songe plus à faire du style, et le tableau qu'il trace de la société californienne, de ses mœurs, de ses plaisirs, de son commerce, porte le cachet de la vérité. Ses observations nous paraissent en général très-justes; elles décèlent un esprit judicieux, qui peut bien parfois se livrer à d'étranges prétentions poétiques, mais qui dans les affaires de la vie positive prend pour guide le bon sens. M. de Lambertie ne se laisse pas décourager par les obstacles qu'il rencontre. Après avoir réussi non sans peine à se défaire de ses marchandises aussi bien que le permet l'état d'encombrement dans lequel se trouve le marché de San-Francisco, il part pour les mines. Là ses recherches sont d'abord infructueuses, il persiste cependant, et ses efforts commencent à être récompensés par une récolte assez abondante, lorsque des voisins jaloux parviennent à le chasser du placer qu'il exploitait. C'est un exemple, entre mille, du sort réservé à la plupart de ceux qui se laissent entraîner en Californie par l'espoir d'une fortune rapide. S'ils ne possèdent pas l'énergie et les ressources de M. de Lambertie, ils feront bien de suivre ses sages conseils, de renoncer à la recherche de l'or pour un métier plus vulgaire sans doute, mais assurément moins pénible et d'un rapport beaucoup plus certain.

VOYAGE DANS LES FORÊTS DE LA GUYANE FRANÇAISE, par P.-V. Malouet. Paris, 1 vol. in-32 : 60 c. — LA NOUVELLE CALÉDONIE, par Ch. Brainne. Paris, 1854, 1 v. in-16 : 2 fr.

Le premier de ces deux ouvrages est un opuscule qui date de la fin du dix-huitième siècle, mais enfoui dans un recueil volumineux peu attrayant pour les lecteurs, il était resté jusqu'ici presque tout à fait inconnu. Malouet, fort estimé comme adminis-

trateur, a publié sur les colonies un livre plein d'excellents conseils et de vues judicieuses, que l'indifférence publique a laissé tomber dans l'oubli, quoiqu'il renfermât des pages admirables, éparses, il est vrai, au milieu de documents arides et de correspondances officielles. C'est de là que M. Ferdinand Denis a tiré le petit *Voyage dans les forêts de la Guyane française*, charmant morceau, écrit avec un sentiment profond des beautés de la nature, et dans un style qui rappelle celui de Bernardin de Saint-Pierre. L'homme d'Etat s'y montre littérateur habile, poëte descriptif très-aimable. Le tableau qu'il trace est à la fois majestueux et simple, sobre de couleurs et riche de détails, puis dans ce cadre si bien disposé il enchâsse un gracieux épisode, l'esquisse pure et naïve des amours d'un Indien. On saura gré à M. Ferd. Denis d'avoir remis en lumière le fragment de Malouet, dans lequel se trouve d'ailleurs maintes observations intéressantes, relatives soit à l'histoire naturelle, soit aux mœurs des habitants et aux différentes cultures du pays. Il y a joint une notice sur Mme Godin des Odonais, cette femme courageuse qui, après avoir vu périr de fatigue et de faim ses sept compagnons de voyage, réussit à se frayer seule un chemin au travers des vastes forêts qui bordent le cours de l'Amazone.

Le volume de M. Ch. Brainne se recommande aussi par les nombreux renseignements qu'il contient. Son but est de faire connaître les ressources que peut offrir la Nouvelle-Calédonie, cette île de l'Océanie dont la France a pris récemment possession avec le projet d'y fonder un établissement pénitentiaire. M. Brainne présente un résumé bien fait de toutes les données fournies sur ce pays par les voyageurs, depuis l'époque de sa découverte jusqu'à nos jours. C'est le capitaine Cook qui, le premier, visita, en 1774, les côtes de cette île à laquelle il donna le nom de Nouvelle Calédonie, en souvenir des montagnes de l'Ecosse. Le naturaliste Forster en explora l'intérieur et reçut des habitants un accueil assez hospitalier. De 1791 à 1793 l'expédition à la recherche de La Pérouse permit de continuer les travaux antérieurs, et, enfin, Dumont d'Urville, dans ses voyages, de 1826 à 1840, acheva l'exploration des côtes de la Nouvelle-Calédonie. En même temps des mis-

sionnaires, soit catholiques, soit protestants, ont pénétré dans l'île pour chercher à répandre parmi les sauvages les bienfaits de la civilisation chrétienne. Mais au lieu d'une population hospitalière et de mœurs douces, telle que l'avaient dépeinte Cook et Forster, ils ont trouvé des anthropophages au milieu desquels ils se sont vus exposés à de cruelles épreuves. Cependant leurs courageux efforts n'ont pas été sans résultat. M. Brainne rend un compte assez favorable des succès obtenus surtout par les missionnaires anglais. Il extrait de leurs rapports d'intéressants détails sur les mœurs des sauvages ainsi que sur les moyens qui paraissent les plus propres à favoriser chez eux le développement social. De toutes les données qu'il a recueillies, il conclut que la Nouvelle-Calédonie est, par sa position, par son climat, par la nature de son sol, destinée à devenir une colonie prospère.

En attendant, on lira son livre avec plaisir, et les spéculateurs désireux de se lancer dans cette nouvelle voie ouverte à leur activité, pourront y puiser des directions fort utiles.

LA TERRE SAINTE. Voyage des quarante pèlerins de 1853, par Louis Enault avec cartes et planches. Paris, Maison, 1854, 1 vol. in-12° de 424 pages : 4 fr.

Pris dans le sens général du mot, le voyage en Terre Sainte est un peu comme ces grands classiques qu'on réédite souvent sans qu'ils perdent rien de leur actualité. Un fort volume contiendrait à peine la bibliographie de toutes les relations que le même sentiment inspire depuis tant siècles. Il y aurait même un livre curieux à faire, si l'on se prenait à comparer les variantes de ces pèlerins de toute langue et de toute époque; là peut-être plus encore qu'ailleurs pourrait-on se rendre compte des influences respectives de la foi et de la civilisation. Mais revenons à M. Enault et aux trente-neuf pèlerins qui lui ont servi de compagnons jusqu'au titre de son livre inclusivement. Nous l'aurions préféré en moins nombreuse compagnie, presque seul, à l'aventure et sans itinéraire fixé; à sa

place nous aurions craint quelque faux air de train de plaisir (ce dernier mot n'a ici, bien entendu, qu'une acception purement relative). M. Enault n'en est cependant pas à son coup d'essai; les voyages le connaissent aussi bien que la littérature; il sera donc traité aussi sévèrement que l'exige sa bonne réputation. Son style est coulant, il s'exprime avec élégance, avec distinction, une observation neuve est rarement perdue pour lui; mais, à côté de digressions historiques d'une nécessité douteuse, il lui arrive trop souvent de ne pouvoir résister aux séductions de la première métaphore venue. Un procédé, à lui particulier, *féminise* par exemple la plupart des villes qu'il aperçoit pour la première fois. Ainsi Malte sort des flots, « pâle comme une femme qui s'éveille, au milieu des blancheurs du matin »; Jérusalem avec ses murailles crénelées est une « vieille reine qui farde sa pâleur et dissimule ses rides; » à propos des ruines imposantes de Béthulie, il se rappellera que les « femmes fortes lui ont toujours inspiré une admiration mêlée de terreur. » L'auteur, qui connaît par expérience le mécanisme de la critique, pourra cependant ajouter en toute justice que les citations dont nous venons de faire le rapprochement sont les infiniment petits d'un tout qu'il a su rendre assez intéressant pour ne nous rien laisser à dire. L. L.

LES NATIONS catholiques et les nations protestantes comparées sous le triple rapport du bien-être, des lumières et de la moralité, par N. Roussel. Paris, chez Meyrueis et Cie, 1854; 2 vol. in-8° : 10 fr.

Depuis quelques années les attaques contre le protestantisme ont redoublé d'ardeur, et, je dirai même, d'audace, car il ne manque pas d'écrivains qui osent soutenir que la réformation fut pour les peuples qui l'embrassèrent une cause de décadence morale et intellectuelle. Les uns de mauvaise foi, les autres aveuglés par la passion ont altéré l'histoire dans l'intérêt de l'Eglise, afin de justifier les cruelles rigueurs de celle-ci contre les hérétiques. On a même été jusqu'à représenter le protestantisme comme la source des idées révolution-

naires et des monstrueux écarts du socialisme. En face de ces mensonges reproduits dans une foule d'ouvrages avec l'approbation des autorités ecclésiastiques, il importe donc de rétablir la vérité des faits. C'est là le but que s'est proposé M. Roussel. Mais au lieu de s'attacher à signaler les erreurs, à discuter les assertions des adversaires de la réforme, il préfère exposer simplement les résultats de la civilisation chez les nations catholiques et chez les nations protestantes. Ce tableau comparatif, que chacun peut comprendre et vérifier sans beaucoup de peine, lui paraît plus éloquent, plus persuasif que toute autre espèce d'argumentation. En effet, la différence qui existe entre les deux catégories de peuples est très-frappante, et l'on ne saurait accuser la statistique de partialité, M. Roussel a d'ailleurs choisi ses matériaux dans les livres les plus dignes de confiance. En pareille matière l'exactitude est la condition principale, et la liste des auteurs cités, qui se trouve à la fin du second volume, laisse peu de chose à désirer à cet égard.

M. Roussel met d'abord en parallèle les deux Amériques, puis l'Irlande et l'Ecosse, la Suisse catholique et la Suisse protestante, l'Autriche et la Prusse, la Belgique et la Hollande, les missions catholiques et les missions protestantes. Pour l'Espagne et l'Angleterre, il procède d'une autre façon ; il les compare à elles-mêmes en prenant deux époques de leur histoire : le seizième et le dix-neuvième siècle. En Italie il nous montre le catholicisme sur le trône avec toutes les conséquences de son pouvoir sans limite et sans contrôle. Quant à la France, M. Roussel se borne à rappeler le mal que lui fit la révocation de l'Edit de Nantes. Un court examen des objections de plusieurs écrivains catholiques et quelques vues sur l'avenir des nations protestantes terminent cet ouvrage. Si la répétition fréquente des mêmes causes et des mêmes résultats est un peu monotone, il en résulte du moins un enseignement de la plus haute importance, et dont le sens éclate aux yeux de tous. Les nations protestantes ont une supériorité bien évidente, soit pour le bien-être, soit pour les lumières, soit pour le développement moral ; cela ressort d'une foule de documents offi-

ciels rédigés au point de vue purement administratif, et par conséquent tout à fait étrangers à la controverse. Elles se distinguent par une aisance plus générale, par l'essor de l'industrie et du commerce, par leur zèle et leurs sacrifices pour répandre l'instruction dans le peuple, enfin par le nombre moins considérable des délits de toute espèce. Comment ne pas conclure de ces données que le protestantisme est éminemment favorable au progrès, à la liberté, à la véritable civilisation? L'histoire se charge elle-même de renverser l'échafaudage du sophisme et du mensonge. Ouvrez ses annales depuis quarante années seulement, et vous verrez si cette conclusion ne s'y trouve pas inscrite presque à chaque page.

« Si l'on mesure, dit M. Michel Chevalier, les progrès respectifs accomplis depuis 1814 par les chrétiens non catholiques, et qu'on les compare à l'avancement de puissance que les nations catholiques ont obtenu, on est stupéfait de la disproportion. L'Angleterre et les Etats-Unis, puissances protestantes, ont assumé sur des proportions inconnues la domination de régions immenses, destinées à être grandement peuplées, et de nombreuses populations déjà existentes. L'Angleterre a cherché à conquérir ces vastes et populeuses régions sous le nom générique de l'Inde. En Amérique, elle a répandu la civilisation au nord du continent, dans le désert du haut Canada. Elle s'est emparée, par le labeur de ses enfants, de toutes les positions d'une île, la Nouvelle-Hollande, qui est vaste comme un continent, et elle a jeté des rejetons dans les plus importants des archipels, dont le grand Océan est parsemé. Les Etats-Unis se sont grandis prodigieusement en richesse et en personnel sur la superficie de leur ancien domaine. Ils ont même reculé de toutes parts les bornes où ce domaine s'arrêtait, jadis resserré sur une étroite lisière, sur le bord de l'Atlantique ; ils sont maintenant assis sur les deux Océans : San-Francisco fait le pendant de New-York, et semble appelé prochainement à des destinées au moins égales. Ils ont fait l'épreuve de leur supériorité sur les nations catholiques du nouveau monde, et ils les ont soumises à une suzeraineté qui n'est plus même contestée. A eux deux, l'Angleterre

et les Etats-Unis, après la tentative que la première a faite sur la Chine, semble réservée la gloire de soumettre à leur autorité les deux empires les plus renommés de l'Orient, deux empires qui représentent près de la moitié numérique du genre humain, la Chine et le Japon. Pendant ce temps, quel est le chemin qu'ont fait en avant les nations catholiques? La première de toutes, la plus compacte, la plus glorieuse, la France, qui semblait, il y a cinquante ans, trôner sur la civilisation, a vu, dans des désastres inouïs, briser son sceptre et disperser sa puissance. Elle s'est relevée avec le plus noble courage, la plus indomptable énergie; mais toutes les fois qu'on a pu croire qu'elle allait prendre un rapide essor, la fatalité lui adresse, comme un fléau de Dieu, une révolution pour paralyser ses efforts et la faire trébucher misérablement. Evidemment la balance des forces entre la civilisation catholique et la civilisation non catholique a été bouleversée depuis 1789.»

Œuvres de François Arago; tome Ier : Introduction par M. de Humboldt. — Histoire de ma jeunesse. — Notices biographiques sur Fresnel, Volta, Young, Fourrier, Watt et Carnot. Paris; 1 vol. in-8o : 7 fr. 50.

En se chargeant de rédiger l'introduction placée en tête des œuvres d'Arago, M. de Humboldt a voulu donner une marque publique de son estime et de son amitié pour l'illustre savant français. Ce n'est ni un éloge ni une notice biographique, c'est plutôt un hommage d'admiration et de reconnaissance. Il se contente donc d'énumérer ces travaux si variés qui, soit inédits, soit n'ayant encore paru que dans des recueils scientifiques, auront, pour le plus grand nombre des lecteurs, l'attrait de la nouveauté. Nul mieux que lui n'était en état d'apprécier la vaste étendue qu'ont embrassée les recherches d'Arago dans les différentes branches des connaissances humaines. Cette simple nomenclature, qui suffit déjà pour faire comprendre l'importance de l'œuvre qu'elle précède, est accompa-

gnée de quelques mots bien sentis sur les mérites du savant et sur le caractère de l'homme privé.

Dans les dernières années de sa vie, Arago avait entrepris de rédiger ses mémoires. Malheureusement la maladie ne lui laissa pas le temps d'aller bien loin ; il ne put écrire qu'une centaine de pages qui renferment l'histoire de sa jeunesse. C'est un fragment précieux, mais bien court, et le lecteur, alléché par la grâce de ce récit plein de charme, éprouvera sans doute comme nous un vif regret en le voyant s'arrêter au seuil de la brillante carrière scientifique du secrétaire perpétuel de l'Académie. Tel qu'il est, du reste, il présente un intérêt piquant. On aime toujours à connaître les débuts d'un génie supérieur, à chercher dans les premiers développements de son intelligence quelque signe précurseur de ses succès futurs. M. Arago raconte très-simplement les années de sa jeunesse. Placé d'abord à l'école primaire d'Estagel, sa commune natale, puis au collége de Perpignan lorsque son père vint s'établir dans cette ville, il ne s'y montra ni plus ni moins avancé que les autres enfants de son âge. Mais bientôt le goût des mathématiques s'emparant de lui, l'école polytechnique devint le but de ses efforts, et dès son examen d'admission, ses professeurs le distinguèrent de la foule. Avant d'avoir terminé la seconde année d'études, il fut attaché comme secrétaire à l'observatoire. Quelques mois plus tard, on lui confia, conjointement avec M. Biot, la mission importante d'aller en Espagne reprendre les travaux de triangulation interrompus par la mort de M. Méchain. C'était en 1806. Arago n'avait que vingt ans, et la tâche qui lui était confiée demandait pour le moins autant de courage que de science, car la population espagnole, assez mal disposée pour les Français, préludait déjà par des hostilités partielles au soulèvement général qui ne tarda pas beaucoup à éclater. Dans cette position difficile, le jeune savant fit preuve de fermeté, de sang-froid et d'une persévérance remarquable. Enfermé dans une citadelle par les autorités espagnoles qui n'avaient trouvé que ce moyen de le soustraire à la fureur de la populace, il obtint après quelque temps d'être embarqué dans un bateau de pêcheur et de se faire conduire à Alger, où il prit passage sur un

vaisseau barbaresque frêté pour Marseille. Mais ce bâtiment, pris par un corsaire, fut ramené en Espagne, et Arago se vit de nouveau jeté en prison avec la perspective d'être fusillé. Rendu encore une fois à la liberté, il faisait voile pour la France, lorsqu'une tempête jeta son vaisseau sur la côte d'Afrique. Débarqué à Bougie, il dut faire à pied le voyage alors très-périlleux de Bougie à Alger. Enfin il réussit à rentrer en France avec les résultats de ses opérations trigonométriques, en récompense desquels il fut bientôt nommé membre de l'Institut.

Les notices biographiques qui forment la seconde partie de ce volume sont consacrées à Fresnel, Volta, Young, Fourier, Watt et Carnot. C'est là surtout que brillent les éminentes qualités de l'écrivain ; on y reconnaît l'empreinte d'un esprit supérieur, qui possède assez les sujets dont il parle pour les rendre accessibles à tous, et pour leur donner par l'élégance et la clarté de son style l'attrait le plus séduisant.

ESSAI SUR L'HISTOIRE DU COMMERCE MARITIME DE NARBONNE, par M. Célestin Port. Paris, Durand; 1 vol. in-8° de 298 p.

« Cet ouvrage peut être utile aux personnes qui prennent intérêt à cette partie de notre histoire, si féconde, si pleine d'enseignements, et pourtant tellement délaissée qu'à cette heure il serait difficile de trouver un autre travail du même genre. » Cette appréciation de l'auteur est aussi la nôtre ; aussi la reproduisons-nous telle qu'il nous l'a donnée en quelques mots d'avant-propos. De pareils travaux, peuvent en effet se compter, car ils exigent à la fois l'expérience du vieillard qui sait chercher, et l'activité d'une jeunesse qui peut attendre ; rare assemblage de qualités qui s'excluent le plus souvent. Sans rivale dans les Gaules sous la domination romaine, protégée par Charlemagne, enrichie par les Croisés, la ville de Narbonne pouvait à bon droit tenter un historien ; mais ses grandeurs, sa chute même étaient déjà si anciennes que personne n'avait encore osé les faire surgir des matériaux de tous genres

et de toutes langues que M. Port a si intelligemment rassemblés. L'histoire de son commerce et de celui que faisaient, avant le quatorzième siècle, les ports du littoral de la Méditerranée, nous offre donc un peu de l'attrait d'une révélation, et l'auteur a su la faire aussi complète et aussi satisfaisante que possible. Un style clair, une exposition méthodique, une exactitude scrupuleuse dans l'indication des sources, lui vaudront partout le même éloge. Nous avons regretté cependant que les notes destinées à éclaircir le texte fussent aussi rares. En raison même des qualités que nous énumérions tout à l'heure, l'ouvrage de M. Port peut tomber en d'autres mains que celles de lecteurs purement érudits, et alors les mots *cravanter*, *sanafille*, *gonelle*, *garnache*, *bliot* (p. 17, 32, 52, 70) et d'autres encore pourraient causer plus d'un embarras. L. L.

MEMORIE CRONOLOGICHE E GENEALOGICHE DI STORIA NAZIONALE (dal Cav. CIBRARIO). Torino, 1852, in-4°.

En dehors des grands ouvrages qui offrent la relation suivie et l'appréciation philosophique de l'histoire des peuples, on éprouve le besoin d'avoir, pour raffermir et fixer la mémoire, pour trouver aisément la date des événements, des travaux chronologiques où ces dates soient indiquées avec précision, où les faits principaux soient rapportés dans le pur ordre des temps, sans autre classification que leur inscription successive au moment matériel, à l'année, et, s'il est possible, au jour précis où ils se sont accomplis.

Quand on lit de pareils livres d'une manière suivie, on est étonné de voir combien, malgré la disparate extérieure de ces *summa capita* des choses et des temps, leur simple rapprochement porte avec lui de véritable enchaînement logique et de signification profonde. — Quand on ne s'en sert que comme d'un répertoire, on y trouve promptement, sous une forme accessible et commode, des indications que l'on chercherait d'une manière beaucoup plus longue et plus laborieuse dans les histoires proprement dites.

C'est un travail de ce genre que l'historien de la maison de Savoie, M. Cibrario, a entrepris pour résumer les fastes de cette dynastie.

Il en expose la généalogie dans quelques tableaux qui résument tout ce qu'on sait authentiquement sur cette famille, dont la ligne masculine non interrompue pendant plus de huit siècles, s'étend depuis Humbert aux blanches mains jusqu'aux enfants du roi actuel.

La chronologie se compose de trois subdivisions.

L'une, spéciale, mentionne avec détail les *domaines* successivement *acquis* ou *perdus* par les princes savoyards, et le mode d'acquisition, de perte ou d'aliénation de chacun d'eux. Cette indication était particulièrement utile pour ces Etats formés, plus que d'autres, de pièces rapportées, de territoires graduellement et laborieusement ajoutés les uns aux autres, de cette monarchie qui ne fut pendant quatre siècles qu'un comté, et pendant trois autres qu'un duché.

L'autre, générale, donne, sous le titre de *Choses notables*, tous les événements essentiels qui se sont accomplis dans ces contrées pendant huit cents ans, du onzième au dix-neuvième siècle. L'auteur a, naturellement, donné plus de développement aux temps modernes ; les lecteurs trouveraient difficilement un autre livre qui, sous une forme facile à consulter, leur fournît le résumé sommaire d'autant de faits concernant l'histoire intérieure du Piémont pendant les temps qui nous ont plus ou moins immédiatement précédés.

La troisième, enfin, rapporte, sous le nom de *synchronisme*, les principaux faits contemporains de l'histoire étrangère, ceux qui ont pu avoir une influence directe ou indirecte sur le Piémont.

L'ouvrage est précédé par quelques pages sur l'*origine italienne et royale de la maison de Savoie*, qui résument avec la netteté la plus satisfaisante les motifs sur lesquels s'appuie l'opinion qui fait dériver cette dynastie d'une souche italienne, et non saxonne, comme on l'avait admis à peu près généralement jusqu'à nos jours.

Ce système n'est pas absolument nouveau, puisqu'il avait été mis en avant par Della Chiesa au seizième siècle, mais il a été, depuis quelques années, développé et fortifié de nouveaux arguments par MM. Cibrario, Avogadro et Persona.

Le nouvel ouvrage de M. Cibrario se distingue, comme toujours, par la clarté, l'exactitude, et le choix judicieux des énumérations. Nous pensons que c'est le meilleur manuel que l'on puisse consulter pour la chronologie historique de ce royaume, qu'à défaut de nom qui lui soit entièrement propre on désigne quelquefois par le nom de *subalpin*. E. M.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

COMMENTAIRES DE JEHAN CALVIN sur le Nouveau Testament. Tome Ier. Paris, chez Meyrueis et Ce, 1854 ; 1 fort vol. in-8° : 7 fr. 50.

Cette réimpression des commentaires de Calvin est un signe des temps. On sent le besoin d'étudier de plus près la doctrine du grand réformateur et d'opposer aux attaques de l'ignorance ou de la mauvaise foi le témoignage de ses travaux, dont le mérite supérieur est bien propre à frapper les esprits. Au milieu des luttes incessantes qui remplirent sa vie, Calvin sut trouver le temps d'écrire des ouvrages considérables pour l'instruction et l'édification des fidèles. Il comprit que, pour organiser la réforme d'une manière forte et durable, il fallait rendre la science évangélique accessible au plus grand nombre ; son activité prodigieuse et son beau talent d'écrivain le servirent admirablement dans cette entreprise. Ce qui le distingue surtout de la plupart des théologiens de son époque, c'est la clarté, soit de la pensée, soit de l'expression. On ne rencontre chez lui rien de vague, ni de douteux ; ses opinions se formulent nettement dans un style précis et nerveux, remarquable par la vigueur plutôt que par la grâce, mais exempt de toute superfluité. Ce n'est pas pour les théologiens seulement qu'il écrit, c'est pour tout le monde, et il se préoccupe

moins d'étaler son érudition que d'instruire et de convaincre. « Il dédaigne, dit M. Sayous dans ses Etudes sur les écrivains de la réformation, l'appareil de la science, et va droit à son but, pratique avant tout, ne s'étudiant qu'à être facile et bref, pour être clair à toutes gens. Il n'entasse pas, pour les discuter, tous les sens proposés par d'autres auteurs, et il résout plutôt directement les questions controversées dans l'intérêt des lecteurs « qui ne sont pas tant subtils, » et qui s'embarrasseraient dans ces difficultés. L'interprétation des saints Livres, quand elle n'est qu'affaire d'érudition et de subtilité ingénieuse, est à ses yeux une indigne profanation. « C'est une audace qui emporte sacrilége de tirer çà et là les Ecritures sans direction aucune, et s'en jouer à plaisir comme d'une chose qui n'est faite que pour le passe-temps : ce que plusieurs on fait long-temps jà. »

« Ce qu'il faut, et ce que veut Calvin, c'est de montrer aux chrétiens, dans la Bible, les fondements de leur foi et la règle de toute leur vie. Calvin, repoussant de son exégèse tout l'étalage des termes et des distinctions de l'école, donnait ainsi un nouveau et puissant coup à la théologie scolastique ; il substituait, dans la sphère jusque-là réservée de la science, le mobile des intérêts de l'âme à la stérile excitation d'un vain jeu de l'intelligence. Calvin avait étudié parallèlement et l'une par l'autre, la Parole sacrée et la vie, la vie telle que la lui avait faite de bonne heure sa vocation religieuse ; en sorte que ses *Commentaires* étaient comme les reflets de toutes les expériences de sa carrière, et gagnent à cette illumination une physionomie singulièrement vivante, en même temps qu'une grande autorité d'enseignement. »

Le langage des *Commentaires* a vieilli sans doute, mais il est encore d'une lecture facile, et l'on aime à retrouver le cachet du seizième siècle dans ses allures originales, auxquelles d'ailleurs on s'habitue bientôt. La nouvelle édition les reproduit fidèlement, mais un glossaire, qui sera publié avec le second volume, donnera l'explication des termes dont le sens peut paraître obscur. Cette réimpression faite avec soin est d'un format commode sans être trop compacte. Elle ne se recommande pas moins par la modicité

de son prix, qui contribuera, nous l'espérons, à lui faire obtenir le succès que mérite si bien une pareille entreprise.

La Bourse de Londres, chroniques et portraits, par J. Francis, traduit de l'anglais, par N. Lefebvre-Duruflé. Paris, 1854; 1 vol. in-8° : 6 fr.

Les jeux de bourse sont une des plus fâcheuses manies de notre époque. Non-seulement ils entraînent la ruine d'un grand nombre d'individus, mais encore ils jettent souvent la perturbation dans le monde commercial, et provoquent des crises déplorables. On ne l'ignore pas, c'est même le sujet habituel de plaintes qui s'élèvent de toutes parts; mais l'attrait des chances aléatoires, la perspective d'une fortune rapide sont des appâts irrésistibles, et la foule ne cesse point de remplir le temple de l'agiotage, malgré les fréquentes déconfitures dont il est le théâtre. Depuis quelques années surtout, la spéculation sévit comme une espèce de fièvre contagieuse, qui fait dédaigner les voies trop lentes du travail honnête, sage et vraiment fécond pour la prospérité publique. En effet, il n'est pas rare de voir réaliser en une demi-journée, à la bourse, des bénéfices que vingt années d'efforts laborieux pourraient à peine produire. Des aventuriers audacieux sont plus d'une fois devenus les arbitres de la hausse et de la baisse des fonds. Ils ne brillent, sans doute, ni par la probité, ni par la délicatesse, mais l'éclat de leurs succès éblouit, et quand la cupidité se trouve excitée, on ne s'arrête guère au point de vue moral. Aussi les exemples de manœuvres coupables ne sont-ils pas très-rares. L'amour du gain ou plutôt encore la passion du jeu fait taire bientôt les scrupules. On s'habitue à profiter d'une nouvelle sue avant qu'elle devienne publique, pour mettre dans sa poche un bénéfice qui doit nécessairement être le résultat d'un déficit dans la poche d'autrui. Alors vient la tentation d'inventer de fausses nouvelles, de les répandre afin d'amener un mouvement de hausse ou de baisse, et trop souvent l'on n'y résiste pas. M. Lefebvre-Duruflé cite plusieurs traits de ce genre, qui ont marqué dans les fastes de la bourse de

Londres. La loi prononce bien des peines sévères contre de semblables délits, mais il faut pour cela découvrir leurs auteurs, et l'on n'y parvient presque jamais. D'autres abus moins graves ont également résisté jusqu'ici à toutes les mesures préventives. En vain a-t-on voulu soumettre l'agiotage à des règlements sévères; il les élude toujours et poursuit le cours de ses manœuvres peu loyales. Le seul moyen serait l'interdiction absolue de tout ce qui tend à faire de la bourse une maison de jeu, où des fortunes considérables se gagnent et se perdent en quelques heures. M. Lefebvre-Duruflé estime qu'il n'y a pas d'autre remède efficace; suivant lui, c'est à tort qu'on recule devant cette mesure énergique, dans la crainte de porter atteinte à la prospérité de l'Etat; il croit, au contraire, que « à la suite de la perturbation première et momentanée qui naîtrait de la répression de l'agiotage et des jeux de bourse, il surgirait un nouvel ordre de choses normal et stable, qui ne recevrait d'oscillations ni de la fraude, ni de l'imposture, qui n'aurait d'autres régulateurs que des faits réels et avérés, et qui dégagerait le crédit public ou plutôt les dettes publiques de cette atmosphère impure qui, chez tous les peuples, s'est amoncelée autour d'elles. »

Telle est la pensée qui l'a conduit à traduire le livre de M. Francis. Rien n'est plus propre, en effet, qu'un pareil tableau, à faire comprendre la grandeur du mal et l'urgente nécessité de mettre un terme à ses progrès désastreux. Les nombreux détails qu'il renferme montrent bien la portée de cette question. La cause du commerce, du travail vraiment productif n'y est pas moins intéressée que celle de la morale.

ANNUAIRE DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE ET DE LA STATISTIQUE pour 1854. Paris, chez Guillaumin; in-18.

Cette publication, d'une incontestable utilité, est arrivée à sa onzième année. Elle se composait d'abord d'un volume assez mince; elle forme maintenant un tome de près de 550 pages. Une foule de documents, puisés à des sources authentiques, présentent sur la ville de Paris, sur la France, sur les diverses nations du globe, une

masse de faits dont la connaissance importe à quiconque s'occupe des questions qui touchent aux plus graves intérêts.

Mouvement de la population, commerce extérieur, opérations de la Banque, justice criminelle, justice civile, statistique de l'armée, tels sont les principaux chapitres de la partie relative à la France. En ce qui concerne Paris, en sus des renseignements sur la population, le commerce, etc., on nous donne, pour la première fois, ce nous semble, la statistique médicale et celle de la prison pour dettes (le nombre des détenus entrés durant l'année 1853, a été de 378 : 363 hommes et 15 femmes; 156 d'entre eux étaient débiteurs de sommes au-dessous de 1000 francs). Des notices substantielles et courtes occupent dans l'Annuaire une section intitulée *Variétés;* nous y remarquons un mémoire de M. Michel Chevalier sur *la Production du sucre dans le monde; des assurances sur la vie*, par M. Merger; *des jeunes détenus et des jeunes libérés*, par M. Bucquet; *Congrès de statistique à Bruxelles, en* 1853, et *Académie des sciences morales et politiques*, par M. Joseph Garnier; cinquante-deux ouvrages relatifs à l'économie politique et publiés en France dans le cours de 1853, sont indiqués et appréciés en peu de mots.

SCIENCES ET ARTS.

NOTICE SUR LES EAUX MINÉRALES DE SAINT-GERVAIS, par le docteur J.-F. Payen. Paris (P. Jannet) 1854; in-8°.

Cette brochure offre un intérêt réel; les bains de Saint-Gervais, situés à peu de distance de notre ville, méritent d'être plus connus qu'ils ne le sont. A la fois médecin et malade, le docteur Payen les a visitées à plusieurs reprises; il a usé de ces eaux, il les a étudiées; il y a reconnu une sorte de spécialité d'action dans certaines affections chroniques qui bravent tous les remèdes. Après des considérations générales sur les eaux thermales, viennent des détails sur la composition chimique des eaux de Saint-Gervais, sur leurs propriétés médicales, sur le mode d'administration, sur l'effet immédiat qu'elles produisent. Des personnes atteintes de maladies

cruelles ont dû à ces eaux une cure complète. Les hommes voués à l'art de guérir trouveront dans le travail de M. Payen des renseignements utiles, et ils pourront en faire profiter parfois leurs malades. Ajoutons que Saint-Gervais offre un avantage que d'autres bains de la Savoie ne présentent pas ; la vie qu'on y mène est calme comme la contrée ; c'est la vie de famille dans un grand château ; cette paisible et gracieuse retraite est, pour une personne souffrante et décidée à s'occuper sérieusement de sa santé, bien plus avantageuse qu'Aix avec ses bals-monstres, ses concerts, son immense casino et ses jeux de hasard. Il importe, si l'on veut guérir, qu'on ne retrouve pas aux eaux les habitudes, les séductions, les fatigues de la ville.

APPEL A TOUS LES AMIS DE L'HUMANITÉ en faveur des pauvres aliénés ; in-18 : 50 c. — LE NOUVEAU GUIDE des gardes-malades, des infirmiers et infirmeries ; in-18, 1 fr. 50. — CRIS DE DÉTRESSE en faveur des pauvres aliénés; in-18 : 1 fr. 50. — ETAT DÉPLORABLE DES ALIÉNÉS, moyens d'améliorer leur sort et de les guérir ; in-18 : 1 fr., par Joséph Tissot, ancien directeur et fondateur d'hospices d'aliénés. Paris, rue d'Enfer, 45.

L'auteur de ces petits livres, le Père Hilarion Tissot (Joseph-Xavier) est un frère hospitalier qui paraît s'être consacré d'une manière spéciale au soulagement des aliénés. Il se présente comme fondateur d'un assez grand nombre d'hospices, et les directions qu'il donne aux gardes-malades dénotent en effet beaucoup d'expérience. Mais à ses yeux l'aliénation mentale n'est pas une maladie dans le sens ordinaire du mot. Il la regarde comme l'œuvre du malin esprit ; les malheureux qui en sont atteints lui semblent avoir besoin d'être exorcisés plutôt que d'être soumis à un traitement médical. Ce sont de pauvres victimes des ruses de Satan ; il s'agit non de guérir leur corps, mais de sauver leur âme. Aussi le Père Hilarion condamne-t-il tous les procédés qu'emploie la médecine comme autant de tortures cruelles et inutiles. Son indignation ne connaît point de bornes ; il accuse les docteurs, les magistrats, les

lois, et, dans son zèle philanthropique, il range bon nombre de délits parmi les actes de folie qui ne doivent pas être punis, puisque ceux qui les commettent n'ont pas le libre usage de leur volonté. Ce système, dont l'application qu'il en fait aux hérésies religieuses, indique un esprit de tolérance très-remarquable, nous paraît cependant assez dangereux; il se rapproche de certaines théories socialistes où les prisons se trouvent changées en maisons de santé et la sanction pénale complétement abolie. Or, tout en respectant les inspirations de charité chrétienne qui animent le Père Hilarion, nous croyons qu'il serait peu prudent de les suivre à la lettre. Il en offre lui-même un exemple par les violentes déclamations auxquelles il se livre, et qui vont parfois si loin qu'on est tenté de croire que ses rapports fréquents avec les aliénés n'ont pas été sans influence sur lui. C'est dommage, car la cause qu'il plaide mérite certainement d'éveiller la sympathie; son ardeur lui fait dépasser le but et perdre de vue le côté pratique de la question, c'est-à-dire celui qui pouvait donner à ses petits livres une utilité réelle.

ERRATA.

Numéro de mai de la *Revue Critique*.

Page 144, ligne 14, *au lieu de* M. Castille convient très-franchement qu'il se trouvait, parmi la plèbe que février déchaîna subitement, *lisez* M. Castille convient très-franchement que, parmi la plèbe que février déchaîna subitement, se trouvaient trente mille voleurs, vagabonds et repris de justice.

Page 144, ligne 20, *au lieu de* Ces bonnes gens furent au moment de proclamer un dictateur lépreux, *lisez* Ces bonnes gens cachaient peut-être dans leurs rangs quelque dictateur lépreux.

REVUE CRITIQUE

DES

LIVRES NOUVEAUX.

SEPTEMBRE 1854.

LITTÉRATURE.

LE MIROIR DES PAYSANS, par J. Gotthelf, traduit de l'allemand. Berne, librairie Dalp; Paris et Genève, J. Cherbuliez, 1854; un vol. in-12 : 4 fr.

Le *Miroir des Paysans* renferme une biographie fictive écrite dans le but de corriger quelques-uns des abus qui existent encore malheureusement dans nos campagnes, et que l'on retrouve aussi bien à Genève et à Neuchâtel que dans le canton de Berne. L'auteur voudrait ramener tous les hommes sous l'étendard de la charité chrétienne, de la concorde et de la paix. Il ne combat les préjugés et les vices ni avec aigreur ni avec mollesse, chaque fois du moins qu'il se borne à raconter et qu'il ne *prêche* pas. L'existence dont il trace le tableau est bien celle d'un prolétaire, d'un pauvre homme luttant avec ardeur contre les peines et les difficultés de la vie; mais qui est amené au pied de la croix où il trouve la force et le courage nécessaires pour supporter le poids de la vie.

Dans ce volume M. Bitzius nous raconte l'histoire de son pseudonyme. C'est un lamentable épisode dans lequel sont étalées au grand jour les misères du cœur humain, non moins repoussantes sous la veste de bure du paysan que sous les habits de velours et de soie de la haute société des villes. On y voit comment une famille, enrichie par l'avarice de son chef qui ne songe qu'à l'argent et se soucie peu du reste, est vite ruinée par l'inconduite d'enfants chez lesquels on n'a développé ni les sentiments affectueux, ni les principes de morale et de religion, ni même l'intelligence. Après avoir été d'abord élevé dans une maison où rien ne lui manquait, le

pauvre petit Jérémias Gotthelf tombe à la charge de sa commune qui, selon l'usage, l'adjuge au rabais, c'est-à-dire le place chez le paysan qui s'en charge au moindre prix. Sa première jeunesse se passe à vagabonder; il ne fréquente guère l'école, mais en revanche il est sans cesse avec tous les mauvais sujets du pays, et c'est au milieu d'eux qu'il puise ses enseignements. Malgré son bon naturel, Jérémias est bientôt entraîné par l'exemple. Il grandit sous la double influence de la paresse et du désordre, en sorte que, lorsque son éducation est censée finie, il n'est bon à rien et ne trouve pas de meilleur parti à prendre que de s'enrôler à l'étranger pour se soustraire aux fâcheuses conséquences de son oisiveté. Le service militaire est la cure la plus vigoureuse pour calmer un sang trop chaud. On a remarqué que les Suisses en revenaient presque toujours changés à leur avantage. Jérémias Gotthelf y puise en effet l'amour du travail, le goût de l'ordre et le désir de devenir un homme utile. Libéré par la révolution de 1830, il retourne au pays avec une blessure reçue dans les rues de Paris, et quelque argent que lui a légué un camarade. Les fatigues du voyage le forcent en arrivant de prendre pour gîte l'hôpital, et dans cet établissement mal tenu, où règne le plus intolérable despotisme, la patrie ne lui apparaît pas sous des couleurs riantes. Il en sort pourtant assez bien remis pour songer à travailler. Toute son ambition est d'obtenir quelque emploi où il puisse mettre son activité au service de son pays. Mais il se voit repoussé de toute part. Le libéralisme est à la mode jusque dans son village, et l'on ne voudrait pas d'un ex-satellite de la tyrannie, même pour garde champêtre. Jérémias supporte cet échec avec courage ; puisque la carrière administrative lui est fermée, il se fera maître d'école ; c'est un moyen plus sûr peut-être d'acquérir des titres à l'estime de ses compatriotes. Hélas ! le pauvre homme ne tarde pas à perdre ce dernier espoir. Il marche de déception en déception. Les intrigants politiques, les exploitateurs du peuple ont semé des germes de discorde qui croissent et multiplient à vue d'œil dans le sol malheureusement trop bien préparé par la corruption du vieil état social. Jérémias, après avoir lutté quelque temps, succombe à la peine ; car le triomphe de

ces prétendus amis de la liberté qui attisent sans cesse les haines, qui divisent les citoyens pour mieux les dominer, qui se font un instrument du fanatisme soit politique soit religieux, réduit à l'impuissance les efforts des honnêtes gens.

Ce tableau est d'une effrayante vérité. L'exactitude de ses moindres détails ajoute encore à l'impression de profonde tristesse qu'il laisse dans l'esprit. M. Bitzius déchire sans ménagement le voile qui recouvre les plaies de la Suisse, afin qu'on en sonde bien toute l'étendue et qu'on ne recule plus devant les remèdes héroïques qui seuls peuvent les guérir. Ce langage républicain paraîtra sans doute un peu brutal, mais il a du moins le mérite de la franchise, et nous estimons qu'on ne saurait rendre un plus signalé service à la démocratie.

STAR OU ⚶ DE CASSIOPÉE, histoire merveilleuse de l'un des mondes de l'espace, traduit du starien par Defontenay. Paris, Ledoyen, 1854 ; 1 vol. in-12 : 3 fr.

Sous ce titre, M. Defontenay publie une espèce de voyage imaginaire. L'idée ne nous semble pas très-heureuse, car on a tellement exploité ce genre de composition, qu'il est bien difficile aujourd'hui d'en tirer quelque chose de neuf et de piquant. La formidable collection publiée vers la fin du siècle dernier, en 39 volumes in-8°, ne trouve même plus guère de lecteurs. Après avoir brillé d'un certain éclat, elle est passée de mode et reste depuis longtemps enfouie sous la poussière des bibliothèques. C'est que dans ce domaine qui paraît si vaste, l'imagination se trouve bientôt frappée d'impuissance ; la force créatrice proprement dite lui manque ; sa fécondité consiste plutôt dans l'art de disposer les matériaux que lui fournit la nature, elle ne possède pas le pouvoir de faire sortir la vie du néant. Sans doute elle peut inventer des combinaisons nouvelles, dont l'extravagance même n'est pas sans charme, surtout lorsqu'on y découvre un sens allégorique propre à satisfaire l'esprit. Mais une semblable tâche exige des qualités assez rares,

et Swift est demeuré sans rival, malgré le grand nombre de ses imitateurs. Du reste, M. Defontenay n'a pas des prétentions aussi hautes. Il ne se propose d'autre but que d'amuser le lecteur par des descriptions et des aventures merveilleuses qui doivent le transporter dans un monde complétement différent du nôtre. Choisissant l'étoile ψ de Cassiopée pour centre d'observation, il donne libre essor à sa fantaisie et déroule à nos regards un tableau bizarre dans lequel se rencontrent çà et là d'ingénieux détails, mais dont l'ensemble forme une création monstrueuse et dépourvue d'harmonie. L'histoire et les mœurs des habitants de Star constituent la partie essentielle du récit. Là percent bien quelques intentions satiriques, quelques idées originales ; malheureusement elles sont confuses, et l'emploi d'une foule de noms baroques rend la lecture pénible. L'auteur affecte parfois dans son style une étrangeté qui n'est pas faite non plus pour captiver l'intérêt. Il écrit tour à tour en vers, en hémistiches non rimés et en simple prose. Nous croyons qu'il eût mieux fait de s'en tenir à cette dernière.

PHILIPPE ASHTON, ou le nouveau Robinson, par H. de Schubert, traduit de l'allemand. Paris, Meyrueis et Cie, 1854 ; 2 vol. in-12, fig. : 5 fr.

Cet ouvrage est une imitation du *Robinson Suisse*. L'auteur place aussi son jeune héros dans une île déserte où la riche végétation tropicale et l'abondance d'animaux de toute espèce lui fournissent les éléments d'un petit cours d'histoire naturelle. Les conditions de lieu, de climat et de temps y sont mieux observées peut-être, mais l'intérêt du récit nous semble très-inférieur. Philippe Asthon est seul dans son île, où il se cache pour échapper à des pirates qui le retenaient captif sur leur navire. Sa vie est donc assez monotone, et ne présente guère d'autres incidents que les découvertes qu'il fait en cherchant de quoi se nourrir. M. Schubert ne se montre d'ailleurs pas fort ingénieux dans sa manière d'intercaler des notions scientifiques au milieu des réflexions pieuses

du nouveau Robinson. La liaison manque entre l'histoire qu'il raconte et l'enseignement qu'il veut en faire ressortir. Il est à craindre que les enfants ne sautent volontiers tous ces détails qui gênent la marche du récit. Cependant, s'ils n'en retirent pas des connaissances bien positives en histoire naturelle, du moins ils y trouveront de fort bonnes leçons morales. L'auteur est animé d'un esprit éminemment religieux. Son but principal est de mettre en relief la force d'âme, la résignation et les espérances que le chrétien peut puiser dans une foi sincère et profonde. C'est là ce qui soutient Philippe Ashton au milieu des rudes épreuves auxquelles sa jeunesse est soumise. La confiance avec laquelle il s'abandonne à la volonté de Dieu, sans jamais laisser abattre son courage, offre un exemple salutaire, bien propre à faire impression sur les jeunes lecteurs.

POÉSIES DIVERSES, augmentées de deux satires, par V. de Breau. Paris, L. Brunet, 1854; 1 vol. in-12. — FABLES NOUVELLES, par Eugénie et Laure Fiot. Paris, L. Bonneville, 1854; 1 vol. in-12: 3 fr.

M. V. de Breau ne manque pas de verve. Ses poésies ont, en général, une allure assez vive, et la pensée n'y fait point défaut. Quelques-unes même, telles, par exemple, que la *Vestale*, le *Progrès*, *Oswal*, la *Liberté*, sont remarquables par la vigueur ou l'originalité des idées. Mais l'expression n'est malheureusement pas toujours très-heureuse. L'auteur sacrifie parfois la clarté aux exigences du vers, et semble attacher peu de prix à la perfection du style. On trouvera que ses meilleures pièces auraient eu besoin d'être remises sur le métier, car dans la plupart se rencontrent encore des négligences qu'un travail plus patient pouvait faire disparaître. M. de Breau se montre sobre d'images, évite la profusion des épithètes, cherche autant que possible à satisfaire l'esprit en même temps que l'oreille. C'est très-bien, mais il ne faudrait pas pour cela tomber dans un autre extrême, car la poésie perd son

charme et mieux vaut alors écrire en prose. Si l'école moderne a souvent abusé de la forme, les derniers imitateurs de nos classiques l'avaient, de leur côté, beaucoup trop dédaignée. Entre ces deux écueils passe la bonne route que le poëte doit s'efforcer de suivre.

La même observation peut s'appliquer aux fables de Mlles Fiot. Quoique l'apologue soit un genre plus familier, l'ornement ne lui sied point mal, et la grâce et l'élégance en rehaussent le mérite. La morale doit s'y présenter sous une forme ingénieuse, avec de jolis détails, sinon très-piquants, du moins agréables et toujours empreints de poésie. Or, c'est ce qui manque dans ces fables. Elles sont écrites avec aisance, leur style est simple, clair, précis; mais il n'y a pas ce qu'on appelle du trait, ni rien qui ressemble à ces charmants petits tableaux de genres si divers que nous ont laissés La Fontaine et Florian. Ce sont, du reste, d'excellents préceptes, que les enfants pourront apprendre par cœur, et dont l'application est surtout très-facile à saisir. Les auteurs ont eu l'éducation en vue plutôt que le mérite littéraire. « Notre but, disent-ils, est d'accoutumer ceux qui nous liront à des idées d'ordre et de travail, et de leur inspirer des sentiments de vertu, de dévouement et d'humanité. » Ce but louable, Mlles Fiot l'ont certainement atteint, et leur recueil dénote d'ailleurs un talent digne d'estime qui pourrait sans peine aspirer à d'autres succès.

Les enfants Rutherford, par Elisabeth Wetherell, traduit de l'anglais. Paris, chez Meyrueis et Cie, 1854; 1 vol. in-12: 1 fr. 50 c. — Le Presbytère en plein soleil, par H. Trusta, traduit de l'anglais. Paris, chez Meyrueis et Cie, 1854; 1 vol. in-12: 1 fr. 50 c.

Mme Wetherell, auteur du *Vaste Monde* et de *Queechy*, deux ouvrages qui ont obtenu un grand succès, nous semble avoir été moins heureuse dans le nouveau volume dont nous annonçons ici la traduction. Ce n'est, il est vrai, qu'une légère esquisse destinée à présenter aux enfants quelques leçons de morale chrétienne, mises

en pratique dans les circonstances les plus ordinaires de la vie. Le but est excellent, mais l'exécution faible. Nous n'aimons pas beaucoup cet emploi des passages de la Bible à propos des jeux, des querelles et des bouderies de deux petites filles. Sans doute, les principes religieux doivent dominer dans l'éducation, mais il ne faut pas en faire abus, et nous croyons peu convenable d'appliquer ainsi les préceptes de l'Evangile aux moindres caprices d'enfants, qui ne peuvent en comprendre la portée. Il vaudrait mieux, du moins, éviter des citations de passages qui ne sont point motivées. Mme Wetherell n'est pas toujours assez sobre à cet égard, ou plutôt, il n'y a parfois nulle proportion entre les petits faits, les incidents puérils qu'elle raconte et les graves enseignements qu'elle veut en tirer. Du reste, ce défaut ne frappera pas ses jeunes lecteurs, qui se laisseront volontiers captiver par un récit plein de jolis détails.

Dans le *Presbytère en plein soleil*, nous trouvons un tableau de mœurs américaines simple et touchant. C'est la vie d'un pasteur choisi par ses paroissiens, qui l'entourent d'estime et d'affection, mais le paient fort mal. La paroisse est grande, et le salaire n'est que de quatre cents dollars. Encore si cet argent rentrait régulièrement, mais la plupart des souscripteurs se font, comme on dit, tirer l'oreille, en sorte que le pauvre ministre manque souvent du nécessaire et n'élève sa famille qu'avec beaucoup de peine. Il lutte courageusement, et sa digne femme le seconde de la manière la plus active. Mais ce n'en est pas moins une position déplorable que d'être obligé de se préoccuper sans cesse des moyens d'obtenir le paiement de son salaire. On ne saurait, en vérité, mieux faire la critique du système américain, qui met ainsi le chef du troupeau dans la dépendance de ses ouailles, et le réduit au rôle d'un employé mercenaire. L'auteur n'a peut-être pas eu cette intention, il se borne à peindre un état de choses dont les Etats-Unis doivent offrir de nombreux exemples, mais la sympathie qu'on éprouve pour les personnages mis en scène dans son récit, fait d'autant plus vivement sentir les inconvénients d'un semblable système.

VOYAGES ET HISTOIRE.

L'EMPIRE CHINOIS, faisant suite aux souvenirs d'un voyage dans la Tartarie et le Thibet, par M. Huc. Paris, 1854; 2 vol. in-8° : 12 fr. — RELATION D'UN VOYAGE AU THIBET en 1852, et d'un voyage chez les Abors en 1853, par l'abbé Krick. Paris, 1854; 1 vol. in-18°.

On se souvient que MM. Huc et Gabet, après avoir traversé la Tartarie et réussi à pénétrer jusque dans la capitale du Thibet, se virent en butte à la défiance de l'envoyé chinois, qui les fit renvoyer sous une bonne escorte, chargée de les conduire à Pékin pour y être jugés. La première relation de M. Huc s'arrêtait aux frontières de la Chine. Maintenant il nous donne la suite, c'est-à-dire le voyage des deux missionnaires prisonniers à travers le vaste empire du milieu. C'est un récit du plus haut intérêt, rempli d'incidents variés et d'observations ingénieuses. Quoique soumis en apparence au despotisme des mandarins, ces messieurs surent constamment se faire respecter. Parlant avec facilité le chinois et connaissant très-bien le caractère national, ils ne craignaient pas de résister ouvertement aux vexations. Ils avaient compris qu'avec les Chinois une énergique fermeté est le plus sûr moyen de succès. Placés dans l'alternative de subir la volonté des mandarins ou de leur imposer la leur, nos missionnaires s'étaient décidés pour cette dernière méthode. Ainsi, dès leur entrée sur le territoire de la Chine, ils débutèrent par revêtir la ceinture rouge et la calotte jaune, attributs des membres de la famille impériale. Les mandarins furieux de cette audace voulurent s'y opposer, mais voyant que leurs représentations et leurs cris restaient sans effet, ils plièrent et tout fut dit. C'était un point important de gagné, car dans un pays où l'étiquette règne absolue, les insignes extérieurs jouent un grand rôle. MM. Huc et Gabet s'assuraient de cette manière le respect des populations qu'ils allaient traverser et même celui de leur escorte. Celle-ci d'ailleurs avait reçu l'ordre de les traiter avec égards. Ils devaient être logés à chaque station dans le palais communal, au frais de l'Etat. Mais la

plupart des mandarins cherchaient à se soustraire aux charges d'une pareille obligation, trouvant beaucoup plus commode de mettre dans leur poche l'argent alloué pour y faire face. Il fallait donc lutter presque chaque jour contre les ruses et le mauvais vouloir des autorités locales qui ne s'entendaient que trop bien avec les gens de l'escorte. Heureusement MM. Huc et Gabet ne manquaient ni de résolution, ni d'habileté. Grâces à leur conduite résolue, ils conservèrent pendant tout le voyage un tel ascendant sur ceux qui les entouraient, qu'on les eût pris pour de hauts fonctionnaires en tournée plutôt que pour des prisonniers. Aussi, quoiqu'ils fussent, nous n'en doutons pas, prêts l'un et l'autre à subir avec courage le martyre, s'il l'avait fallu, le fait est qu'ils n'eurent pas une seule occasion de le prouver, parce que devant leur énergie soutenue tous les périls s'évanouissaient. On peut même dire que peu de voyageurs ont joui du privilége de parcourir le céleste empire avec autant d'agrément et de facilité. Mais si M. Huc n'a pas à nous raconter les souffrances et les péripéties cruelles auxquelles sont trop souvent exposés les missionnaires, en revanche il nous donne une foule d'observations intéressantes, bien propres à satisfaire la curiosité du lecteur. Les mœurs, les coutumes, les institutions civiles et religieuses du peuple chinois lui fournissent une mine abondante, qu'il exploite en homme intelligent et judicieux. Ses aperçus sont, en général, empreints d'un cachet de vérité qui inspire la confiance. Il redresse les opinions erronées, les préjugés que des touristes superficiels ont répandu dans le public. Le tableau qu'il trace de la civilisation chinoise nous paraît offrir tous les éléments nécessaires pour apprécier l'état actuel de cet étrange pays. On y voit jusqu'à quel point la corruption s'est glissée dans tous les rangs de la société, combien l'absence de principes religieux a dégradé une nation intelligente et laborieuse, comment le formalisme, envahissant le cœur de l'homme, tarit la source des nobles sentiments et s'oppose à tout essor moral. L'empire ne subsiste plus que par la force d'une organisation qui, bien qu'atteinte aussi de la gangrène, possède encore une certaine vie, parce qu'elle repose sur le développement intellectuel. Sa décadence était depuis

longtemps imminente, et la crise révolutionnaire qu'il traverse en ce moment est à la fois un symptôme du mal qui le ronge, et un essai tenté pour sa régénération. Quelques novateurs enthousiastes se sont mis à la tête du mouvement préparé dans les innombrables sociétés secrètes qui existent en Chine, ils s'efforcent de lui imprimer une direction religieuse en même temps que nationale, et veulent l'employer à détruire l'idolâtrie, ainsi qu'à secouer le joug de la domination tartare. C'est là du moins ce qui semble ressortir des nouvelles assez confuses qui nous arrivent de cette insurrection lointaine. M. Huc, sans partager les illusions de ceux qui voient déjà la Chine convertie au christianisme, espère du moins que de cette crise résultera un progrès réel. Ce sera peut-être un premier pas vers une transformation complète. En attendant, les détails qu'il donne jettent une vive lumière sur les causes de la révolution chinoise et des succès faciles qu'elle a obtenus jusqu'ici. L'empire chancelant déjà sur sa vieille base n'a pu résister au premier choc produit par ses démêlés avec l'Angleterre. Le contact de la civilisation européenne a détruit ce qui lui restait encore de prestige aux yeux de ses propres sujets. C'est à elle qu'est probablement réservée la tâche d'accomplir un jour l'entreprise commencée par Tien-te et ses adhérents.

M. l'abbé Krick est un autre missionnaire qui a voulu pénétrer dans le Thibet depuis le pays d'Assam. C'était une entreprise fort chanceuse, car les populations qui bordent la frontière sont toutes plus ou moins barbares, et leur rôle semble être celui de sentinelles avancées ayant pour consigne de ne laisser passer aucun étranger. Aussi M. Krick eut-il même beaucoup de peine à trouver des guides et des porteurs disposés à l'accompagner. Mais sa persévérance opiniâtre réussit à vaincre ce premier obstacle. Avec un courage peu commun, il se mit en route, malgré la perspective d'être assassiné ou de périr de faim au milieu des contrées sauvages qu'il fallait traverser. Après bien des souffrances, il vit pourtant ses efforts couronnés de succès, il put atteindre un village thibétain et y séjourner quelques jours. Mais bientôt vint l'ordre de lui faire rebrousser chemin. C'est alors que M. Krick, en at-

tendant une occasion plus favorable pour accomplir son projet, visita le pays jusque-là presque inconnu des Abors, dans lequel il ne put faire non plus longue résidence. Sa relation renferme quelques détails fort curieux. Malheureusement ce digne missionnaire ne possède ni les connaissances étendues, ni l'esprit d'observation qui distinguent M. Huc. C'est un homme plein de zèle et d'énergie, mais il n'a pas su tirer parti des ressources que pouvait lui fournir un pareil voyage pour captiver l'intérêt de ses lecteurs.

VOYAGES EN CALIFORNIE et dans l'Orégon, par M. de St-Amant. Paris, 1854 ; un vol. grand in-8° cartes : 10 fr.

M. de St-Amant partit en 1851 pour l'Amérique. Son but était à la fois de spéculer pour son propre compte sur une paccotille de marchandises qu'il importait avec lui en Californie, et d'explorer le territoire de l'Orégon en vue des intérêts du commerce français. Dans sa relation il débute par donner l'itinéraire de la traversée jusqu'à San-Francisco avec tous les détails qui peuvent être utiles, soit aux voyageurs, soit aux émigrants. Ce sont des renseignements précieux relatifs à la manière la plus économiqne de faire le voyage, au choix des marchandises qui offrent les meilleurs chances de placement, et aux précautions à prendre pour assurer leur transport. Le chemin de fer de Panama, quoique non encore terminé, abrége déjà beaucoup la route ; son achèvement fera bientôt disparaître les difficultés qui rendaient ce passage presque impraticable. M. de St-Amant donne d'excellentes directions pratiques et ne dissimule ni les fatigues, ni les désappointements auxquels on doit s'attendre dans une pareille entreprise. Il s'attache autant que possible à présenter les choses sous leur véritable jour. Ce qui résulte de ses renseignements, c'est que pour réussir en Californie comme ailleurs il faut de l'activité, du courage et de la persévérance. L'ouvrier intelligent et laborieux y trouve d'abondantes ressources. Le commerce, l'industrie et les métiers manuels sont aujourd'hui plus productifs que la recherche de l'or, et la propriété foncière, dont la valeur augmente chaque jour, devient une source de

fortune bien plus certaine que l'exploitation des mines. Du reste, l'équilibre tend à se rétablir dans le prix des denrées à San-Francisco où, malgré l'accroissement continuel de la population, la main-d'œuvre se maintient assez élevée pour offrir aux travailleurs un sort très-avantageux.

Mais la partie la plus intéressante du voyage de M. de St-Amant est celle qui concerne l'Orégon. Ce pays nouveau, dont l'adjonction aux Etats-Unis comme territoire ne date que de quelques années, et qui bientôt sera en mesure de réclamer sa place comme trente-deuxième État de l'Union, paraît offrir aux émigrants de l'Europe des conditions très-favorables. Le climat en est tempéré, le sol fertile et la population trop peu nombreuse pour les besoins de la culture. Il y a là de vastes contrées qui n'ont encore d'autres habitants que des sauvages, vivant de chasse et de pêche, et fuyant devant la civilisation. La place ne manque pas et l'honnête travailleur peut être assuré d'y recueillir d'abondantes moissons. Mais comme le dit très-justement notre voyageur, il faut des colons laborieux, intelligents, moraux, qui changent de latitude pour donner essor à leur activité, et non pour se livrer à la paresse et au désordre. Il fait à ce sujet une remarque sévère pour ses compatriotes. « Les Suisses, dit-il, les Allemands, les Anglais, surtout les Américains qui sont encore dans leur pays en Californie, et les Espagnols qui, hier encore, étaient aussi chez eux, les Polonais et les Hongrois, victimes politiques, tout ce monde n'a, pour ainsi dire, que changé de latitude et de longitude, pour continuer à travailler et à spéculer avec de meilleures chances. Mais nous, au contraire, nous semblons avoir été chassés de chez nous par la rigueur des lois ou l'honneur des familles. »

M. de St-Amant raconte plusieurs excursions dans l'intérieur du pays, au milieu des sauvages dont il décrit les mœurs et les habitudes. Sa narration est rendue assez piquante par des incidents de diverses sortes. Ainsi, pour n'en citer qu'un, il rencontre dans ces solitudes lointaines un combattant de février, cuisinier parisien, qui est venu chercher fortune en Californie, et qui lui remet une liasse de papiers provenant du pillage des Tuileries. Parmi ces pa-

piers se trouvent des lettres du prince de Joinville que M. Saint-Amant publie pour faire partager à ses lecteurs le plaisir qu'il a éprouvé en les parcourant avant de les renvoyer avec le reste de la liasse à la famille d'Orléans. C'est une indiscrétion, sans doute, mais bien innocente, car cette correspondance familière ne trahit d'autre secret que celui de la généreuse impatience d'un noble cœur, qui souffrait de ne pouvoir donner essor à ses sentiments patriotiques, et rongeait avec un certain dépit de jeune homme le frein que lui imposait la politique paternelle.

M. de Saint-Amant termine par une description très-détaillée des principaux *placer* de la Californie, avec un aperçu du rendement total des mines, et des considérations sur les résultats que pourra produire la baisse présumable de la valeur de l'or.

HISTOIRE ET BIOGRAPHIE DU PARLEMENT DE METZ, par Emmanuel Michel, conseiller. Metz et Paris, Techener, 1853; 2 vol. petit in-4°, de 548 et 653 pages.

L'histoire de nos parlements se lie intimement à notre histoire nationale. Souverains dispensateurs de la justice, joignant à cette haute attribution d'importants pouvoirs politiques, disposant d'une police spéciale, leurs membres ont toujours exercé une grande influence sur les affaires publiques. Singulièrement jaloux de leurs priviléges et de leur indépendance, en lutte avec le pouvoir royal dès qu'il n'y eut plus de féodalité à combattre, ils ont, il est vrai, quelquefois agité le pays en prenant la direction des grands mouvements politiques, mais leur attitude ferme et digne n'a jamais compromis leur initiative, et l'ancienne popularité des l'Hospital, des Molé, des d'Aguesseau et des Lamoignon, nous donne autant de justes témoignages de la reconnaissance publique.

Fondé en 1633 par le grand ministre qui gouvernait alors la France, le Parlement de Metz n'a ni l'ancienneté, ni l'importance des parlements de Paris, de Rouen et de Toulouse; mais ses annales n'en renferment pas moins beaucoup de faits importants. Puissant auxiliaire du pouvoir dans un pays nouvellement soumis, le

Parlement de Metz eut aussi des magistrats de mérite qui ont conquis l'estime générale. L'ouvrage que M. Emmanuel Michel lui a consacré mérite à tous égards les plus grands éloges. Les archives locales, celles des pays environnants, les grands dépôts de Paris, il a tout scruté, et de tout il a su tirer un excellent parti. On trouverait difficilement un reproche à faire à cet ouvrage, qui n'a pas coûté à son auteur moins de vingt années de travaux; son style, sa méthode et son esprit répondent à toutes les exigences, son étendue et son fini décourageraient le plus intrépide concurrent.

Un deuxième volume contient, par ordre alphabétique, les renseignements, inédits pour la plupart, que l'auteur a recueillis sur plus de sept cents magistrats ayant appartenu au Parlement de Metz. Un retard causé par des circonstances indépendantes de sa volonté nous avait un instant fait craindre la disparition totale de cette seconde partie, qui est pour son aînée un complément fort utile. Ajoutons que cet ouvrage, dont l'exécution typographique nous a surpris agréablement, peut rivaliser avec ceux qui s'éditent à Paris, pour la netteté du tirage et la beauté des caractères.

L. L.

MÉNAGE ET FINANCES DE VOLTAIRE, avec une introduction sur les mœurs des cours et des salons au dix-huitième siècle, par L. Nicolardot. Paris, Dentu, 1854; 1 vol. in-8° : 7 fr. 50.

« Je ne crois pas, dit Mallet-Du Pan dans ses Mémoires, que l'histoire doive être un greffe criminel, et que le devoir d'un annaliste soit d'assimiler Voltaire à Desrues. Le respect pour les vérités nécessaires de la religion ne doit point aller, selon moi, jusqu'à faire de leurs contempteurs des scélérats dignes du feu. »

Cette remarque est fort juste et nous croyons aussi que les auteurs de violentes diatribes contre le dix-huitième siècle nuisent à la cause qu'ils prétendent servir. Mais M. Nicolardot pense différemment. Il est de ceux qui, pour démolir Voltaire, en font un monstre et ne veulent pas lui reconnaître le plus petit mérite, la moindre apparence de grandeur ou de générosité. A ses yeux, ce

n'est plus un homme sujet aux faiblesses, aux vices et aux contradictions de la nature humaine, c'est un démon de l'enfer et de la pire espèce encore. M. Nicolardot ne se borne pas à traiter Voltaire comme un ignoble coquin dont la passion dominante était l'avarice, il lance un réquisitoire contre le dix-huitième siècle tout entier. Royauté, noblesse, finances, magistrature, bourgeoisie, rien n'échappe à ses accusations ; les divers ordres de l'Etat sont passés en revue et chacun a sa part de crimes et d'infamies dans cet énorme réquisitoire, où Louis XVI et Marie-Antoinette ne sont pas plus épargnés que le régent et sa cour, que Louis XV et le parc aux cerfs. Certainement parmi les griefs qu'énonce l'auteur, il y en a beaucoup de réels ; le dix-huitième siècle mérite d'être jugé très-sévèrement, cependant il ne faut pas accueillir sans examen les calomnies et les exagérations de l'esprit de parti. M. Nicolardot s'en fait l'écho un peu trop complaisant ; il admet comme authentiques toutes les anecdotes de la chronique scandaleuse et part de là pour inculper les gens avec l'assurance d'un juge d'instruction qui a recueilli des preuves accablantes. Dans tous les rangs de la société il ne voit que des coupables, sauf une seule exception assez étrange, le cardinal Dubois, dont il prend la défense avec une singulière ardeur. Le favori du régent lui paraît un homme remarquable par ses talents supérieurs, par son caractère modeste et par son dévouement à la chose publique ; il en parle avec estime et même avec admiration, tandis que la probité de Necker ne trouve pas grâce devant lui.

Ce tableau du dix-huitième siècle, qui sert d'introduction au *Ménage de Voltaire*, donne la mesure de l'impartialité qu'on peut attendre de M. Nicolardot. Jamais diatribe plus violente ne fut dirigée contre le philosophe de Ferney ; cependant il est juste de dire que l'auteur a fait d'immenses recherches et que son livre renferme une foule de détails fort curieux sur la vie privée de Voltaire. C'est là surtout qu'il prétend trouver des faits à l'appui de son réquisitoire. En effet, dans l'administration de sa fortune, Voltaire se montre en général peu aimable. Il était processif et très-intéressé. On doit même reconnaître que M. Nicolardot n'a pas tout

à fait tort de l'appeler menteur et avare. Mais il va plus loin encore, il le traite de fripon, et cela sur des anecdotes plus ou moins suspectes, dont malgré ses efforts il ne démontre point l'authenticité. Son travail porte le cachet de l'esprit de parti tellement prononcé, que l'on se sent enclin à prendre la défense de l'homme dont la mémoire est en butte à de pareilles attaques. L'exagération de M. Nicolardot va donc à fin contraire du but qu'il s'est proposé. Il groupera peut-être autour de Voltaire et du dix huitième siècle beaucoup de gens qui commençaient à s'en détacher, il ranimera la polémique passionnée dont les débats sont toujours funestes à la cause de la vérité, et toute la peine qu'il se donne aussi pour réhabiliter les jésuites ne nous semble propre qu'à soulever de nouveau les antipathies populaires contre cet ordre fameux. La publication de son gros volume, fort remarquable du reste, est à cet égard une espèce d'anachronisme; on l'aurait mieux comprise il y a trente ans, à l'époque où la propagande voltairienne était en pleine activité. Mais aujourd'hui l'idole ne compte plus qu'un petit nombre d'adorateurs fervents, et la philosophie du dix-huitième siècle est, dans un sens ou dans l'autre, complétement dépassée. Les investigations auxquelles s'est livré M. Nicolardot n'offrent plus guère qu'un intérêt historique. A ce point de vue elles ont certainement de l'importance, mais elles en auraient bien davantage s'il avait su conserver le ton calme qui convient à l'historien et prendre pour éclairer sa route le flambeau d'une saine critique.

MÉMOIRES DE TH. AGRIPPA D'AUBIGNÉ, publiés pour la première fois d'après le manuscrit de la bibliothèque du Louvre, par L. Lalanne. Paris, Charpentier, 1854; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.

Agrippa d'Aubigné est certainement l'une des figures les plus originales de l'histoire de France au seizième siècle. Il offre le type assez complet des qualités bonnes et mauvaises qui distinguaient particulièrement la noblesse protestante. On trouve chez lui l'impétuosité française jointe à l'énergie du caractère ainsi qu'à l'inébranla-

ble fermeté des convictions. C'était un soldat toujours prêt à croiser le fer, à frapper d'estoc et de taille, à tenter les entreprises les plus périlleuses; mais le courage ne constituait pas tout son mérite, il avait, en outre, une érudition solide et variée, de l'indépendance et beaucoup d'esprit. Né au milieu de la guerre civile, il contracta de bonne heure le goût des aventures. Dès l'âge de seize ans, il s'enrôlait dans une compagnie pour guerroyer contre les papistes, et son audace souvent heureuse le fit bientôt remarquer. Cinq années plus tard, il était attaché en qualité d'écuyer à la personne du roi de Navarre, auquel on l'avait présenté, « comme un homme qui ne trouvoit rien trop chaut. » En effet, il justifia cet éloge en plusieurs circonstances par son dévouement pour Henri IV, dont il devint ainsi le confident intime. Cette amitié, quoique maintes fois troublée, tantôt par la rude franchise du serviteur, tantôt par les caprices du maître, dura jusqu'à la mort de celui-ci. Les services de l'écuyer étaient trop importants pour qu'on ne lui pardonnât pas ses boutades satiriques, et le caractère du prince, malgré ses défauts, avait un charme irrésistible. Aussi leurs fréquentes brouilles furent-elles toujours suivies de promptes réconciliations, car ils ne pouvaient se passer l'un de l'autre. Henri IV faisait grand cas de d'Aubigné, soit pour l'action, soit pour le conseil; il avait pleine confiance en lui, sachant bien que nul ne lui était plus sincèrement attaché. A l'époque de son abjuration, les reproches amers, que d'Aubigné ne lui épargna point, faillirent amener une rupture; le roi fut sur le point d'envoyer à la Bastille cet homme indomptable, contre lequel échouaient les séductions et les menaces. Cependant ils se raccommodèrent encore, et le fidèle Agrippa reçut la confidence des grands projets d'Henri contre l'Espagne.

Mais, après l'assassinat de ce monarque, d'Aubigné, privé de son protecteur, et lancé dans toutes les intrigues qui signalèrent les premières années du règne de Louis XIII, se vit en butte à des inimitiés trop fortes pour qu'il pût les combattre. Il dut bientôt songer à quitter la France, et ce ne fut pas sans peine qu'il réussit à gagner Genève, où sa vieille expérience militaire le fit accueillir avec joie, car la petite république était alors menacée d'un siége.

Les Mémoires que d'Aubigné avait écrits pour ses enfants, parurent pour la première fois en 1729, sous le titre d'*Histoire secrète*. Mais leur éditeur, Le Duchat, sacrifiant au goût du dix-huitième siècle, s'était permis d'en modifier le style, et dans les réimpressions faites depuis, on s'est gêné moins encore, tronquant ou allongeant certains récits, supprimant des pages entières, intercalant des anecdotes plus que suspectes. C'est pourquoi M. Lalanne a jugé convenable de reproduire le texte original, d'après un manuscrit qui appartenait à Mme de Maintenon, petite-fille d'Agrippa d'Aubigné, et qui se trouve à la Bibliothèque du Louvre. Il a respecté scrupuleusement le texte et l'orthographe, en éclaircissant les passages obscurs par quelques notes placées au bas des pages, et en y ajoutant des extraits de l'*Histoire universelle*, ainsi que des autres ouvrages de d'Aubigné, son testament, en partie inédit, et diverses pièces en vers ou en prose, dont quelques-unes n'avaient pas encore été publiées. Cette autobiographie ainsi complétée renferme une foule de détails du plus vif intérêt. Ce sont des documents précieux pour l'histoire de la Réformation, et dans lesquels éclate parfois un talent littéraire très-distingué, comme le fait bien ressortir M. Lalanne : « Familiarisé dès son enfance avec les grands auteurs de l'antiquité, d'Aubigné, si remarquable comme poëte, ne l'est pas moins comme prosateur. Il possède à un haut degré les qualités qui font le grand écrivain, un esprit hardi, loyal et indépendant, un langage souvent rude et obscur, mais auquel les convictions ardentes et passionnées du calviniste, les inspirations du poëte, la verve du pamphlétaire et la fierté du soldat, donnent parfois des accents d'une admirable éloquence. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire les préfaces et les appendices de son *Histoire*, ses harangues, le tableau de la cour à la mort de Henri III, et bien d'autres pages que Saint-Simon, avec lequel il a tant de rapports, n'aurait certainement pas désavouées. »

SAINT-PÉTERSBOURG ET MOSCOU, par Laurence Oliphant, traduit de l'anglais. Paris, 1854; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.

M. Oliphant a visité Saint-Pétersbourg et Moscou, navigué sur le Volga, sur le Don, sur la mer d'Azof et la mer Noire, parcouru le pays des Cosaques et la Crimée, enfin remonté le Danube jusqu'à Orsova. C'est un voyageur intelligent et instruit qui observe bien. Son esprit positif s'attache surtout aux données propres à faire apprécier l'état actuel de la civilisation russe, les ressources du pays, et la manière dont elles sont exploitées. On voit que son but était d'examiner de près les forces de l'ennemi que l'Angleterre devait être appelée un jour ou l'autre à combattre. Il voulait juger par lui-même, autant du moins que cela est possible dans une tournée aussi rapide, jusqu'à quel point sont fondées les craintes qu'inspire la puissance formidable de la Russie. Pour bien remplir une tâche pareille, il fallait étudier avec soin les centres de l'activité industrielle et commerciale, les voies de communication, le développement agricole, et ne pas se laisser prendre aux apparences trompeuses des documents officiels. M. Oliphant s'arrête donc peu dans les deux capitales, où, plus qu'ailleurs, règnent un développement et une prospérité factices Après avoir admiré le beau coup d'œil que présente Saint-Pétersbourg, et les monuments qu'elle renferme, il se hâte de profiter du chemin de fer pour Moscou. Sur ce chemin, il ne part qu'un convoi par jour, et, pour y avoir place, on doit se rendre à la gare une heure d'avance, car quel que soit le nombre des voyageurs, on n'ajoute jamais un wagon de plus. En Russie, les intérêts commerciaux du pays sont subordonnés au développement et à l'extension de son influence politique. Ce que le czar a surtout en vue, c'est de faciliter l'exercice de son pouvoir absolu, de multiplier et de perfectionner les moyens propres à rendre l'action du gouvernement plus prompte et plus sûre.

M. Oliphant ne s'arrête que deux ou trois jours à Moscou, car il est impatient de visiter la célèbre foire de Nijni-Novgorod. Ce marché, sur lequel des marchands de maintes nations diverses viennent du nord et du midi, de l'est et de l'ouest, apporter leurs produits,

fournit à notre voyageur le sujet d'une esquisse très-pittoresque, mais il ne peut s'empêcher de faire un retour sur la grande exposition universelle de Londres, et la foire russe paraît bien mesquine, à côté des souvenirs du merveilleux palais de cristal. A Nijni-Novgorod, où se traitent de grandes affaires et des transactions fort importantes, on ne trouve ni luxe, ni confort, ni récréation d'aucun genre. Tout ce mouvement commercial porte un certain cachet de barbarie, qu'on retrouve, du reste, plus ou moins partout en Russie; le voyage de M. Oliphant en fournit de nombreuses preuves. Aussi concluera-t-on avec lui que la puissance russe est, en réalité, beaucoup moins formidable qu'elle ne paraît l'être. La vaste étendue de l'empire, la rareté de la population et l'insuffisance des moyens de transport seront longtemps encore des obstacles à son ambition, et si l'on y ajoute les abus sans nombre qui paralysent chez elle l'action des ressorts administratifs, on reconnaîtra qu'en effet la Russie, malgré ses immenses ressources, est loin de pouvoir aspirer à dominer sur l'Europe.

MÉMOIRE SUR LES MONNAIES DES PAYS VOISINS DU LÉMAN, par Rod. Blanchet. Lausanne, chez G. Bridel, 1854; 1 vol. in-8°, fig. et cartes : 4 fr. — MÉMOIRES ET DOCUMENTS publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande; tome XIII, 1re partie. Lausanne, chez G. Bridel, 1854; 1 vol. in-8°, fig. : 5 fr. 50.

M. Rod. Blanchet décrit dans son mémoire les trouvailles numismatiques qui ont été faites en différentes localités des cantons de Vaud, du Valais, de Neuchâtel, de Genève, et dont les principaux échantillons sont aujourd'hui dans des collections particulières, ou dans les musées de Berne, de Genève et de Lausanne. Quoique le nombre n'en soit pas très-considérable, la variété des origines donne à ce catalogue un assez grand intérêt, car on peut y retrouver la série des diverses dominations qui se sont succédé sur cette partie du sol helvétique. Nous avons d'abord la période celtique représentée par quelques pièces gauloises et par une pièce d'or celtibère. Vient ensuite l'époque romaine, dont les monnaies sont moins rares.

Pour la période mérovingienne, les monnaies des Burgondes manquent; il paraît qu'on n'en a pas jusqu'ici découvert en Suisse, mais celles des Francs ont été trouvées en maintes localités. La période carlovingienne est plus riche; elle comprend les monnaies de l'évêché de Lausanne, des barons de Vaud, de Genève, épiscopales, des comtes du Genevois, des princes de Savoie, des princes d'Achaïe, de l'évêché du Valais, des comtes de Neuchâtel, des comtes de Gruyère, de la Bourgogne transjurane, de la reine Berthe, du prieuré de Payerne, et enfin des Sarrasins qui, vers le milieu du dixième siècle, passèrent les Alpes et envahirent les bords du Léman, ainsi que la vallée de la Broie. Un dirhème de Harun-ar-Raschid, frappé à Rekifa, a été trouvé, ainsi que deux autres pièces du même genre, dans l'enceinte de la ville de Moudon. Pour compléter la liste des monnaies vaudoises, M. Rod. Blanchet donne celles qui ont été frappées sous la domination bernoise, celles des républiques lémanique et hélvétique, du canton de Vaud et enfin du nouveau système fédéral actuellement en vigueur. M. Blanchet nous offre ainsi le résumé de l'histoire métallique de la Suisse romande. Malheureusement la forme en a peu d'attrait. L'aridité d'une pareille nomenclature aurait eu besoin d'être de temps en temps coupée par des digressions qu'il était facile de rendre intéressantes. L'auteur y a joint des planches fort bien exécutées, et une carte de la Suisse, divisée en évêchés, avant la réformation.

Le mémoire de M. Blanchet fait aussi partie du treizième volume de la collection publiée par la Société d'histoire de la Suisse romande. Ce volume renferme, de plus, un rapport de M. L. Vulliemin sur les travaux de cette société; la chronique de Marius, évêque d'Avenches ou de Lausanne, qui écrivait dans la quarantième année du règne de Clotaire Ier, la 624me de notre ère, monument précieux édité par les soins de M. J. Rickly; une notice sur le prieuré de la commune de Baulmes, par M. L. de Charrière, et quelques éclaircissements relatifs à l'histoire des sires de Cossonay et de Prangins, par le même. Ces recherches, faites avec non moins d'intelligence que de zèle, jettent du jour sur plusieurs points de l'histoire du pays de Vaud.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

UN PROGRÈS DU CHRISTIANISME, par Emile Hannotin. Paris, Ladrange, 1854 ; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.

Sous ce titre, M. Hannotin présente un développement philosophique des doctrines du christianisme. Il s'attache surtout à démontrer que, loin d'être opposées à celles des anciens philosophes, elles ont, au contraire, un rapport intime avec la morale qu'enseignaient, soit Platon, soit les stoïciens. A ses yeux l'Evangile appuie et complète les leçons de la sagesse antique. Il le considère comme la base inébranlable sur laquelle il faut bâtir, si l'on veut élever quelque chose de solide. Là se trouve la vérité, simplement exposée dans des termes assez clairs pour que tous puissent la comprendre, et si les déductions qu'on a tirées de ce texte fécond sont très-diverses, c'est que les interprètes sont trop souvent enclins à substituer leurs propres idées à celles du maître dont ils se disent les disciples. Il faut donc remonter à la source, c'est-à-dire aux enseignements recueillis de la bouche même de Jésus. Telle est la tâche que M. Hannotin s'est imposée et qu'il regarde comme un progrès du christianisme. En d'autres termes, il prétend à son tour avoir mieux saisi le sens de la doctrine évangélique, sur plusieurs points de laquelle il combat les opinions des théologiens. Sa manière de voir se rapproche beaucoup du rationalisme le plus avancé, mais il repousse les interprétations allégoriques forcées et se préoccupe moins des dogmes que de la morale. L'amour de Dieu lui apparaît comme le principe du perfectionnement de l'homme et l'élément essentiel de son bonheur. De là découlent la justice sans laquelle il n'y a point de vertu, la sanctification qui élève l'âme en purifiant son essor, la charité dont l'exercice est autant une récompense qu'un devoir et contribue si puissamment à nous rendre heureux. A ses yeux le péché originel consiste dans la faute de l'homme qui use de son libre arbitre pour s'éloigner de Dieu et fermer l'oreille aux avertissements de sa conscience ; mais il regarde la chute comme individuelle et donne au pécheur la faculté

d'obtenir par la repentance l'effusion de la grâce divine qui le relève et lui permet d'aspirer encore au bonheur éternel, quoique le souvenir de la faute commise ne s'efface jamais. A côté de ces points principaux, M. Hannotin émet des vues ingénieuses sur l'action de la Providence divine, sur l'origine du mal et sur les peines éternelles. Son livre soulèvera bien des objections, sans doute, mais il nous paraît mériter qu'on l'étudie avec soin, et le zèle sincère que l'auteur déploie dans la recherche de la vérité ne peut en définitive produire que de bons résultats.

HARMONIE DU CATHOLICISME avec la nature humaine, par Mme L. de Challié. Paris, Gaume frères, 1854; 1 vol. in-8°.

Le but principal que s'est proposé l'auteur de ce livre est de démontrer le rapport des lois mêmes de l'entendement et de la conscience avec le principe de l'autorité de l'Eglise. C'est là ce qui fait à ses yeux la supériorité absolue du catholicisme, parce que seul il se trouve en complète harmonie avec la nature humaine. « Le protestant n'a d'autre règle de sa foi que l'Ecriture, qui est un fait placé en dehors de l'individu, » tandis que « le catholique trouve la règle de sa foi et la preuve de sa croyance dans un fait tout personnel. » Nous ne comprenons pas trop cette distinction subtile. L'autorité de l'Eglise nous semble au contraire un fait beaucoup plus étranger à notre âme que l'autorité de la Parole divine. Déclarer ainsi l'Evangile insuffisant, n'est-ce pas attaquer le christianisme dans sa base? Mme Challié se place dès le début sur un très-mauvais terrain, et pour avoir trop à cœur la défense de l'Eglise catholique, elle met en péril la cause même de la religion chrétienne. En bonne logique on devrait en conclure que les saintes Ecritures sont complétement inutiles, puisque les décisions des papes et des conciles constituent l'unique règle de foi. Mais Mme Challié ne raisonne pas d'une manière aussi rigoureuse. Pour elle, il y a identité entre la révélation et l'Eglise telle qu'elle est instituée dans le catholicisme; Rome est le corollaire indispensable de

l'Evangile, la marque et la sanction de sa divinité, «le rejaillissement de l'ordre spirituel dans l'ordre social. Si Rome disparaît, l'élément spirituel sous sa forme visible et permanente disparaît avec elle : la société devient le tyran de l'individu, le rationalisme devient la loi de la conscience ; ainsi, autant il faut la liberté sociale à la dignité des nations, autant il faut Rome à la dignité de l'âme, vraie patrie de la liberté.» Avec de tels arguments on peut sans doute arrondir de belles périodes plus ou moins ronflantes, mais on ne prouve rien. C'est le défaut capital du livre de Mme Challié. Elle déclame avec une certaine éloquence, son style a de la grâce et de l'harmonie ; mais le fond ne vaut pas la forme, ni près de là. On s'aperçoit bientôt que les questions sont à peine effleurées, et la manière dont l'auteur parle, soit de l'Eglise romaine, soit du protestantisme, décèle des études superficielles, tout à fait insuffisantes pour discuter de semblables sujets. Du reste, son opinion exprime assez exactement les préjugés d'une foule d'esprits contre la doctrine du libre examen, qu'ils envisagent uniquement comme une révolte de l'orgueil, sans tenir nul compte des faits qui parlent si haut en faveur du développement moral et religieux des nations protestantes.

Première épitre de saint Jean, explication pratique par A. Néander; traduit librement de l'allemand, par J. Monod. Paris, Meyrueis et Ce, 1854; in-8° : 2 fr. 50.

Ce travail de Néander, dernier fruit de sa pensée alors que des infirmités le rendaient incapable de poursuivre les belles recherches historiques qui avaient rempli sa vie, porte, comme tous les écrits du pieux docteur, le cachet d'une foi non moins éclairée que profonde et d'un sentiment vraiment chrétien. Peu de théologiens ont su réunir au même degré que lui les lumières de la science avec la simplicité du cœur, et se pénétrer de l'esprit évangélique d'une manière plus complète. Aussi ses commentaires sur le Nouveau Testament renferment-ils un enseignement substantiel et fécond. L'épître de saint Jean lui fournit l'occasion de développer surtout deux

points essentiels du christianisme : l'amour de Dieu pour les hommes et les devoirs de la charité qui en découlent. Etablissant un parallèle ingénieux entre les tendances de notre époque et celles que l'apôtre avait à combattre, il signale l'erreur de ceux qui prétendent aujourd'hui se passer des doctrines fondamentales et faire de la religion un sentiment vague sans croyances positives. Si saint Jean insiste plus particulièrement sur l'amour, c'est-à-dire sur la disposition de l'âme qui doit dominer la vie chrétienne, c'est qu'il s'adresse à des disciples dont la foi n'est pas douteuse. Il leur expose les conséquences pratiques de cette foi, mais il leur rappelle aussi les dogmes qui en sont la base, et rien dans son langage n'autorise l'opinion de ceux qui prétendent le mettre en opposition avec saint Paul. Pour tous les deux le christianisme est le même ; seulement l'un travaillant à convertir les Gentils s'attache de préférence au côté dogmatique, tandis que l'autre s'adressant à des chrétiens leur montre la route qui conduit à la sainteté, vers laquelle désormais doivent tendre tous leurs efforts. Comme le dit très-bien M. J. Monod, « il ne faut pas se laisser égarer par la similitude des mots : entre l'amour tel qu'il est souvent présenté par ceux qui en font la religion de l'avenir, amour vague, sans objet déterminé, inconscient de lui-même, qui n'est pour plusieurs qu'un ébranlement de l'imagination, presque une disposition du tempérament, entre cet amour-là et celui prêché par saint Jean il n'est, pour ainsi dire, aucun point commun. Celui-ci est essentiellement pratique et vivant ; il est le résultat immédiat de l'amour de Dieu pour nous, et le principe fécond d'une conduite agréable à Dieu ; il est humble et actif ; il suppose qu'on se repent et fait qu'on obéit ; il se résout en reconnaissance et en obéissance ; faire la volonté de Dieu, tel est pour saint Jean le but de la vocation chrétienne ; s'il relève l'amour, il ne relève pas avec moins de force la sainteté, ou plutôt l'amour que prêche saint Jean, c'est l'amour saint. »

Afin de rendre la lecture du commentaire plus facile et plus profitable, M. J. Monod y a joint une traduction de l'épître qui en est l'objet ainsi qu'un court résumé de la vie de saint Jean.

LEÇONS DE LÉGISLATION CRIMINELLE, par M. A. Bertauld. Paris, 1854; un vol. grand in-8° de VI et 186 pages.

M. Bertauld, professeur de procédure civile et de législation criminelle à la Faculté de droit de Caen, a publié récemment un cours de *Code pénal*, dont l'ouvrage que nous annonçons est destiné à former le complément. Nous le signalons à l'attention de nos lecteurs parce qu'il a pour objet des matières spéciales, réglées par des lois nouvelles, et sur lesquels d'importantes controverses ont été soulevées. On remarquera particulièrement, dans ce livre, les leçons sur l'amnistie et la grâce; celles sur la réhabilité, et sur la prescription, soit de l'action publique, soit de la peine. L'ouvrage est terminé par un commentaire de la loi des 2—31 *mai* 1854 portant abolition de la mort civile, et par l'explication de la loi des 3—30 *mai* 1854 qui a ordonné qu'à l'avenir la peine des travaux forcés serait subie dans des établissements pénitentiaires créés dans une des possessions françaises autre que l'Algérie.

DE L'INFLUENCE des lois de procédure civile sur le crédit foncier en France, par J. Piogey. Paris, Guillaumin et Ce, 1854, 1 vol. in-8°.

L'extension du morcellement de la propriété suit en France une marche rapide. Chaque année voit s'accroître le nombre des cotes foncières qui, de 1815 à 1852, s'est élevé de 2,466,203. Les avantages de ce système pour la mise en culture du sol et la prospérité du pays sont assez généralement reconnus. Mais ils se trouvent en partie balancés par l'augmentation continuelle des inscriptions hypothécaires et des saisies qui résultent du non-paiement des intérêts. On est effrayé de voir la quantité de ventes judiciaires d'immeubles qui ont lieu annuellement. C'est un fait d'autant plus fâcheux pour le crédit foncier que, dans toutes ces exécutions, les créanciers ne retirent guère en moyenne que le 60 p. 100 de ce qui leur est dû. A force de vouloir entourer la saisie de formalités protectrices on a rendu la garantie hypothécaire en quelque sorte

illusoire, et ces mesures établies en faveur de la propriété tournent ainsi finalement contre elle. Frappés des résultats d'un pareil état de choses, d'habiles jurisconsultes ont cherché le remède dans la réforme de la législation hypothécaire. Mais en attendant une semblable réforme, dont l'accomplissement rencontre des obstacles très-graves et difficiles à vaincre, il est d'autres modifications plus simples, plus exécutables, qui suffiraient déjà pour exercer une heureuse influence sur les transactions de la propriété foncière. En effet, celles-ci se trouvent entravées surtout par le luxe des formalités fiscales dont les frais, n'étant point proportionnels au produit de la vente, deviennent une lourde charge pour les immeubles de moindre valeur qui sont précisément plus que d'autres exposés à la saisie. « Ces frais, qui sont la conséquence nécessaire de la procédure qui doit précéder toutes les ventes, ne peuvent guère être évalués à moins de trois cents francs, et beaucoup d'immeubles vendus par autorité de justice ne valent pas davantage. » M. Piogey en conclut donc très-justement qu'il faut réduire la procédure aux formalités reconnues indispensables, et faire disparaître tout ce qui, sous prétexte de sauvegarder les intérêts du propriétaire, ne tend en définitive qu'à déprécier son immeuble. Les principaux moyens par lesquels il pense qu'on peut atteindre ce but sont : la décentralisation des ventes judiciaires, la simplification des formes, et l'accroissement de la compétence des juges de paix. Tous les trois ont pour objet de diminuer, en général, les frais et de rendre la procédure moins compliquée. Mais le troisième concerne plus spécialement la vente de la petite propriété sur expropriation forcée. Dans l'intérêt des petits propriétaires, M. Piogey propose d'investir les justices de paix de l'expropriation forcée des immeubles, dont le principal de la contribution foncière n'excède pas dix francs. Son projet de loi, tout en respectant les garanties nécessaires, retranche les formalités inutiles, laisse les parties agir par elles-mêmes sans intermédiaires obligés, et présente une économie notable sur les frais de tous genres qu'entraîne la procédure actuelle. Envisageant sous ce point de vue essentiellement pratique les divers côtés de la question, il

montre combien serait efficace la réforme de la procédure civile, et quel élan pourrait en recevoir le crédit foncier. Son travail, fruit d'études sérieuses, nous semble bien indiquer la meilleure marche à suivre. Les mesures qu'il propose, quoique très-efficaces, ne sont du moins pas de nature à soulever la résistance que rencontrerait l'adoption d'un système hypothécaire entièrement nouveau.

Coup d'œil d'un vieillard sur les phases diverses de la vie humaine, par Jelom. Genève, 1854; 1 vol. in-8°.

L'auteur de ce livre doit être certainement un homme honnête et bon. Ses pensées respirent la droiture de cœur, la bienveillance, la piété. Il parle avec l'autorité que donne l'expérience, et s'il ne dit pas des choses bien nouvelles, sa parole grave et sensée mérite néanmoins qu'on l'écoute. Les bons conseils, les réflexions salutaires ne sont jamais superflus ; ce n'est qu'à force de les répéter qu'on obtient quelque résultat. A la persistance des passions et des faiblesses humaines, il faut opposer sans cesse les mêmes avertissements. On ne saurait trop signaler les écueils contre lesquels chaque génération vient se heurter à son tour. C'est pourquoi M. Jelom a cru faire une œuvre utile en publiant le fruit de ses observations. Il se pose du reste en écrivain modeste, qui n'a pas de prétentions littéraires, et dont le seul but est de diriger l'esprit de ses lecteurs vers des sujets sérieux, dignes d'être médités, propres à fournir de précieuses données pour la conduite de la vie. Son style est un peu diffus, quoique en général assez correct, mais ses pensées sont empreintes de bon sens et ne manquent pas quelquefois d'une certaine originalité. Il passe en revue les diverses positions de l'homme, ses devoirs religieux et moraux, ses obligations, soit comme membre de la société, soit comme individu libre et responsable, et s'attache à démontrer l'excellence des principes de la morale chrétienne. Traitant les questions au point de vue pratique, il reste toujours à la portée du plus grand nombre, et la foi sincère qui l'anime nous semble de nature à produire une heureuse

impression. En résumé ce livre ne peut que faire du bien ; on regrettera seulement que la forme n'en soit pas plus séduisante, car c'est surtout pour un ouvrage de ce genre que le charme de l'expression est un élément essentiel de succès.

SCIENCES ET ARTS.

De la baguette divinatoire, du pendule dit explorateur et des tables tournantes, au point de vue de l'histoire, de la critique et de la méthode expérimentale, par M.-E. Chevreul. Paris, 1854 ; 1 vol. in-8° : 5 fr.

M. Chevreul a soumis à l'observation scientifique une série de phénomènes qui rentrent dans la catégorie de ceux que l'on attribue aujourd'hui aux tables tournantes et frappantes. Non-seulement il s'est livré à de nombreuses expériences, mais encore il a voulu s'entourer de tous les documents historiques propres à l'éclairer. En effet, les prétendues merveilles dont on fait tant de bruit maintenant se retrouvent dans les fastes de la magie dès les époques les plus reculées ; deux ou trois passages d'Ammien Marcelin semblent indiquer que le pendule explorateur et les tables tournantes étaient en vogue déjà de son temps, et la baguette divinatoire date du quinzième siècle, peut-être même du quatorzième. Dans cet ordre d'idées, il n'y a rien de nouveau ; entrer en rapport avec des esprits, découvrir des objets cachés ou volés, obtenir des consultations médicales, des révélations indiscrètes ou des secrets pour faire fortune : tel a toujours été le but de ces manœuvres, dont l'apparence surnaturelle imposait à la crédulité publique. Seulement autrefois on regardait tout cela comme étant du domaine de la magie, tandis qu'à présent c'est du magnétisme, de l'électrobiologie, ou bien le produit d'un fluide mystérieux à l'aide duquel l'homme peut affranchir son âme des liens de la matière ainsi que des obstacles du temps et de la distance. Le nom a changé, mais la chose est restée la même; il n'y a pas eu le moindre progrès dans les résultats. Ainsi nous voyons que, dès l'origine, la baguette divinatoire

fut exploitée exactement comme les tables le sont de nos jours. Elle ne tournait pas seulement pour les métaux et les sources, on l'employait à trouver des objets perdus, à deviner l'avenir, à converser avec les esprits, à découvrir des complots, à dénoncer les criminels ; on la consultait sur tout et à propos de tout. Elle devait résoudre ces questions oiseuses qui font la joie des tourneurs de tables du dix-neuvième siècle, et qu'on avait déjà posées, plus anciennement encore, au pendule explorateur. Ce fait seul suffirait pour démontrer l'impuissance du procédé, car s'il est possible d'entrer de cette manière en communication avec des intelligences supérieures, comment, depuis tant de siècles que le moyen est connu, n'en a-t-on pas profité pour approfondir tous les mystères, pour résoudre tous les problèmes de la vie ? La stérilité des efforts de ceux-là même qui y apportaient une foi sincère ne prouve-t-elle pas évidemment qu'au fond de cette prétendue science surnaturelle il n'y a qu'illusions, et qu'ils ont été dupes, soit des charlatans qui avaient intérêt à les exploiter, soit des écarts de leur propre imagination pour laquelle le merveilleux a d'irrésistibles attraits ? Il faut donc chercher ailleurs l'explication des phénomènes que présentent la baguette divinatoire, le pendule explorateur et les tables tournantes. Après les avoir étudiés avec soin, M. Chevreul arrive aux mêmes conclusions que d'autres savants ont déjà indiquées. Il trouve aussi le mot de l'énigme dans les mouvements involontaires ou plutôt produits directement par la pensée sans que notre volonté ait la conscience d'y participer en rien. Cette théorie, appuyée sur des exemples nombreux que chacun pourra facilement vérifier, nous semble offrir en effet la solution la plus satisfaisante. Elle est développée avec beaucoup de logique et de clarté. Au milieu des erreurs entassées par l'ignorance et la crédulité, l'auteur a très-bien su discerner les faits réels qui méritent d'être soumis à l'observation. C'est à ceux-là que se borne son examen, dont la rigueur scientifique est bien propre à convaincre quiconque se donnera la peine de le suivre attentivement. Ce remarquable travail renferme des aperçus du plus haut intérêt sur les rapports du physique et du moral de l'homme. Il signale aux investigateurs l'étude jusqu'ici

trop négligée de l'action réciproque de l'esprit et de la matière l'un sur l'autre, et fait sentir combien sont importants les moindres phénomènes qui peuvent jeter quelque lumière sur cette question. Enfin il termine par d'excellents conseils relatifs aux méthodes dont le sage emploi dans l'éducation tendrait à fortifier le raisonnement des élèves, et à les prémunir soit contre les piéges de l'imagination, soit contre le danger des hypothèses gratuites.

HISTOIRE de la découverte de la circulation du sang, par P. Flourens. Paris, 1854 ; 1 vol. in-12 : 3 fr.

L'histoire des découvertes scientifiques présente un vif intérêt lorsqu'on peut en suivre la marche pas à pas à travers les obstacles que leur suscite la routine, et jalonner ainsi la route suivie par l'esprit humain dans l'emploi de l'une de ses plus admirables facultés. Malheureusement ce n'est pas toujours possible. La plupart des découvertes semblent sortir, tout d'une pièce, de la tête de l'inventeur au nom duquel la postérité les rattache, parce qu'on a perdu la trace des données qui l'ont mis sur la voie. On attribue volontiers toute la gloire à celui qui complète la découverte et la fait adopter définitivement dans la science. Or très-souvent il arrive que les hommes de génie, auxquels échoit cette tâche, ont eu des prédécesseurs qui méritent aussi de n'être pas oubliés. La découverte de la circulation du sang nous en offre un exemple. C'est au commencement du dix-septième siècle seulement qu'Harvey, par sa belle démonstration, la rendit évidente et la fit admettre comme une certitude. Mais d'autres avant lui l'avaient entrevue déjà, du moins en partie, et l'on peut dire que les divers éléments du phénomène s'étaient successivement dévoilés aux yeux des investigateurs. Il ne restait plus en quelque sorte qu'à grouper ces résultats épars pour tirer de leur ensemble la solution du problème vainement cherchée jusqu'alors. C'est l'œuvre du génie de féconder ainsi les recherches de l'analyse. « Lorsque Harvey parut, tout, relativement à la circulation, avait été indiqué ou soupçonné ; rien n'était établi. » Ce fut lui qui, par des expériences peu nombreuses,

mais décisives, rendit évident le plus beau phénomène de l'économie animale. Vers le milieu du seizième siècle, Servet en avait conçu déjà la théorie, mais, tout préoccupé de discussions religieuses, il s'était contenté de l'exposer en passant, au milieu d'un traité théologique sans aucune preuve à l'appui. Les soixante années qui suivirent furent signalées par les découvertes partielles de Colombo, de Cesalpin, de Fabrice d'Acquapendente, de Sarpi, de Le Vasseur, et, prenant leurs travaux pour base de ses propres investigations, Harvey put enfin triompher des résistances que la nouvelle découverte rencontrait chez la plupart des savants, en particulier dans la faculté de médecine. M. Flourens a résumé cette histoire d'une manière fort intéressante. Il en retrace les différentes phases avec précision et clarté, puis il fait connaître, par de piquants extraits des lettres de Guy Patin, le plus spirituel adversaire que les partisans de la circulation et des doctrines médicales modernes eurent à combattre.

TRAITÉ DE CRISTALLOGRAPHIE, par Auguste Huard (Fedor Thoman). Paris, 1854; in-12, fig. : 2 fr.

Ce petit volume offre un résumé bien fait des résultats obtenus par l'étude de la cristallisation. La théorie du groupement des atomes et les divers systèmes cristallins y sont très-clairement exposés. Le but de l'auteur étant tout à fait pratique, il s'est abstenu autant que possible de ces redoutables calculs qui rendent les abords de la science si difficiles et si rebutants pour le plus grand nombre. Laissant donc de côté les démonstrations mathématiques, il se borne à donner des formules simples, qui établissent les rapports entre les formes cristallines et le mode d'agrégation des molécules. Il fournit ainsi des moyens de contrôle et de vérification à ceux qui désirent approfondir davantage le sujet. On pourra d'ailleurs puiser dans son travail une connaissance suffisante des phénomènes de la cristallisation, et c'est un véritable service rendu aux commençants pour lesquels le grand ouvrage d'Haüy n'est guère accessible.

REVUE CRITIQUE

DES

LIVRES NOUVEAUX.

OCTOBRE 1854.

LITTÉRATURE.

Mélusine, par Jehan d'Arras, nouvelle édition, conforme à celle de 1478, revue et corrigée. Paris, P. Jannet, 1854; in-18.

Parmi les nombreux romans qui charmèrent le moyen âge, *Mélusine* est un de ceux qui présentent le plus d'intérêt. Il y a de la naïveté dans le style, des détails de mœurs curieux, de l'intérêt parfois (lorsque le genre a été admis dans ces narrations).

La légende de cette pauvre *Serpente*, forcée de quitter son mari et ses enfants, et obligée de subir une rude pénitence jusqu'au jour du jugement, est le trait le plus remarquable de la *mythologie* française; il y a sans doute dans tout ce merveilleux un fond historique sur lequel des érudits ont disserté longuement, mais dont nous n'avons point à nous préoccuper ici. Pendant des siècles, ces traditions ont été regardées en France et surtout dans le Poitou, comme faits très-réels; et il est encore, dans les campagnes qu'arrosent la Vienne et la Sèvre, bien des personnes qui ne doutent pas des apparitions d'une fée, moitié femme, moitié serpent. Il n'était donc pas inutile de remettre en lumière une histoire qui avait obtenu dans toute l'Europe une vogue durable (attestée par nombre de traductions allemandes, espagnoles, flamandes, etc.), et qui avait été successivement abrégée, mutilée, refondue, modernisée, de façon à perdre, en très-grande partie, son caractère primitif.

L'édition de 1478 a pour nous le mérite d'être sortie des presses de maistre Steinschaber, *en la noble cité de Genève;* ce volume est si rare, que depuis longtemps il ne s'est jamais rencontré dans au-

cune des collections particulières les plus riches en ouvrages de ce genre ; l'exemplaire que possède la Bibliothèque impériale de Paris est incomplet ; d'ailleurs cette édition a l'avantage d'offrir le plus ancien texte connu, et de renfermer une partie des promesses de Geoffroy à la Grant Dent, épisode qui ne se trouve point dans toutes les autres réimpressions, et qui était pourtant de nature à charmer bien des lecteurs, puisqu'il racontait fort en détail la mort du terrible *gayant* (géant) Grimault, tué par le brave chevalier qui le poursuit l'épée à la main, jusqu'au fond des cavernes les plus profondes. L'éditeur s'est borné à corriger les fautes typographiques, à rectifier l'orthographe, à ajouter une préface de trois pages et demie. Nous croyons que quelques détails historiques et bibliographiques sur Mélusine auraient dû trouver place dans une introduction qu'il n'aurait, sans doute, point fallu faire trop longue, point surcharger de détails superflus, mais le volume de 1478 ne donne, après tout, que la traduction en prose d'une composition en vers, écrite au quatorzième siècle, et qui, sous le titre du *Roman de Parthenay*, existait en manuscrit dans la bibliothèque du duc de La Vallière. La publication de ce texte primitif serait un service rendu à l'ancienne littérature française ; nous savons qu'un érudit, connu par d'importants travaux en ce genre, M. Francisque Michel, avait l'intention de mettre au jour cette épopée inédite ; mais, absorbé par d'autres occupations, il n'a pas, jusqu'à présent, réalisé ses projets.

ESSAI HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE sur la comédie de Ménandre, avec le texte de la plus grande partie des fragments du poëte, par Ch. Benoît. Paris, 1854 ; 1 vol. in-8° : 5 fr.

Ménandre est regardé comme occupant l'une des premières places parmi les auteurs comiques grecs. A l'époque où il vécut, la chute de la liberté avait fait complétement disparaître du théâtre les pièces politiques et satiriques dont Aristophane nous offre le type. A leur place commençait à se montrer la comédie d'intrigue ou de caractère, et c'est à Ménandre qu'on attribue la gloire de l'avoir

portée à son point de perfection. C'était un écrivain très-fécond, mais de ses nombreux ouvrages, il n'est parvenu jusqu'à nous que des fragments épars On y trouve des traits ingénieux, des observations profondes ou piquantes, des pensées vigoureuses qui décèlent un talent du premier ordre. Cependant, malgré les travaux très-admirables, sans doute, des savants qui se sont consacrés à cette étude, il faut reconnaître que l'imagination joue un grand rôle dans les essais tentés pour reconstruire l'œuvre de Ménandre avec de pareils débris. Supposez, en effet, qu'il ne restât qu'une vingtaine de vers du Misanthrope, autant de Tartufe, cinq ou six des Femmes savantes, de l'École des Femmes, du Dépit amoureux, et que l'on voulût, d'après cela, faire une étude sur la comédie de Molière. Evidemment, on ne pourrait y voir qu'un tour de force plus ou moins habile, dont le résultat serait un Molière tout à fait hypothétique. Il en est de même du Ménandre de M. Benoît. Sa valeur historique nous paraît fort contestable. L'auteur du mémoire couronné par l'Académie française a su jeter un vif intérêt sur ses recherches, et dans tout ce qui concerne le développement du théâtre grec, il fait preuve à la fois d'érudition, de goût et d'une sagacité remarquable. Mais son enthousiasme pour Ménandre l'entraîne un peu trop loin, lorsque sur un certain nombre de maximes, dont la plupart sont des lieux communs de morale, il prétend asseoir la renommée du plus grand génie que, selon lui, la muse de la comédie ait jamais inspiré. Cette base est bien étroite, pour servir de piédestal à celui qu'il appelle le maître de Molière, et ses éloges ne sont pas toujours justifiés par les fragments qu'il cite. D'ailleurs, comment juger des comédies d'intrigue, quand on ignore les éléments de l'intrigue, ainsi que sa marche; comment apprécier des comédies de caractère d'après trois ou quatre vers qu'on suppose appartenir au rôle principal. En vérité, c'est une tâche qui demande autant de génie inventif que de savoir. Mais M. Benoît s'en est acquitté d'une manière très-remarquable. Il y a beaucoup d'esprit dans ses tentatives de restaurer le canevas de quelques-unes des pièces de Ménandre, et dans l'art avec lequel il sait découvrir, sous un mot d'abord insignifiant, de curieuses confidences, ou

même toute une histoire. Son livre nous transporte au sein de la société grecque, nous fait connaître l'état moral et intellectuel d'Athènes, à l'époque où vécut Ménandre, et renferme une foule de détails de mœurs du plus vif intérêt.

La famille de Glen-Luna, ou les Essais de M. Howard, par Ami Lothrop, traduit de l'anglais par Mlle Rillet-de Constant. Paris, Meyrueis et Cie. Genève, J. Cherbuliez, 1855; 2 vol. in-12: 6 francs.

M. Howard est un très-digne et très-honnête homme qui, possesseur d'une douce aisance, se laisse séduire par l'appât des spéculations et marche droit à sa ruine, en se donnant beaucoup de peine pour s'enrichir. L'acquisition d'un domaine devient pour lui la source d'embarras de plus en plus graves. Son inexpérience en agriculture lui fait commettre bévue sur bévue: ses entreprises mal dirigées échouent l'une après l'autre, et, d'essais en essais, il arrive à dissiper toute sa fortune, il se trouve en face de la misère. Ce qu'il y a de plus pénible pour lui, c'est le sentiment d'avoir ainsi fait le malheur de sa famille. Confiant dans sa propre force, il n'a jamais écouté les représentations de Mme Howard; il ne s'est point inquiété du sort de ses filles, et sa conscience lui reproche d'avoir sacrifié bien des devoirs à la poursuite d'une vaine chimère. Mais, pour M. Howard, l'épreuve est salutaire. Un esprit religieux, un cœur aimant, des habitudes morales et laborieuses, sont des ressources avec lesquelles on peut combattre le découragement, supporter les privations et conserver la paix de l'âme au sein même de l'existence la plus pénible. La famille de Glen-Luna offre, à cet égard, le cachet bien marqué des mœurs américaines. Ce sont des caractères franchement accusés, qui ne dissimulent point leurs travers sous des dehors trompeurs, mais chez lesquels aussi le défaut d'apparence est, en général, racheté par des qualités solides. Le livre de Miss Lothrop a plus d'un rapport avec le *Vaste monde* de Mme Wetherell. On y retrouve la même tendance à scruter le fond

des cœurs, la même sensibilité un peu exaltée, le même penchant à tout analyser. L'intérêt du roman est moins vif et moins soutenu. Cependant, si les personnages parlent beaucoup, et si l'auteur ne se montre pas sobre de descriptions, l'ensemble du récit nous semble avoir un certain charme original, l'allure du style est plus piquante et plus aisée. Il est vrai que ce dernier mérite peut être, en partie du moins, attribué au talent de la traductrice, dont le travail se recommande par une élégante simplicité d'autant plus digne d'éloge, que c'est précisément ce qui manque le plus souvent à la langue américaine.

CHARLOTTE ACKERMANN, souvenir du théâtre de Hambourg au dix-huitième siècle, par Otto Müller, traduction de J.-J. Porchat. Paris, 1854; 1 vol. in-8° : 5 fr.

Charlotte Ackermann était une actrice célèbre en Allemagne, vers la fin du dix-huitième siècle. C'est elle que M. Otto Müller a choisie comme héroïne de son roman. Ne croyez pas pour cela qu'il nous introduise dans une société de mauvais ton ou de mœurs dissolues. La famille de Charlotte est fort respectable, et ses relations appartiennent à la haute bourgeoisie de Hambourg. Aussi mène-t-elle une vie calme et retirée, malgré les grands succès qu'elle obtient au théâtre. Mais survient un officier danois qui trouble cette douce paix. Séducteur habile qui cache ses projets sous les dehors de l'amant le plus dévoué, il subjugue le cœur de Charlotte et réussit à se faire recevoir chez sa mère, comme le futur époux de la belle actrice. Sur ces entrefaites, on découvre que c'est un misérable libertin qui se joue sans scrupule de l'honneur des femmes; Charlotte est sauvée de l'abîme dans lequel il voulait l'entraîner, par les révélations d'une de ses victimes ; mais, incapable de supporter un pareil coup, elle tombe malade et meurt. Cet amour forme l'intrigue du roman; mais l'auteur entremêle aux incidents de son récit des conversations nombreuses, dans lesquelles est exposée fort en détail la théorie de l'art dramatique. M. Otto Müller, suivant la méthode

allemande, néglige souvent la marche de l'action pour donner essor à ses propres idées sur le théâtre et sur la manière dont les acteurs doivent interpréter les chefs-d'œuvre de la scène. Le jeu des passions et la peinture des mœurs le préoccupent beaucoup moins que l'examen des questions littéraires ou même philosophiques qui peuvent être soulevées à propos du talent de son héroïne. L'intérêt se trouve ainsi coupé par des discussions qui ne sont pas sans mérite assurément, mais qui risquent d'être regardées par la plupart des lecteurs comme des hors-d'œuvre ou des longueurs inutiles. En particulier, le public français goûtera peu ce mélange d'éléments hétérogènes, malgré l'attrait que présente l'histoire touchante de Charlotte Ackermann, fort bien traduite par M. Porchat. Les romanciers allemands sont sujets à ce travers; ils ne savent pas s'astreindre au rôle de simples narrateurs. Dès qu'il y a moyen d'enfourcher leur dada, les voilà partis, sans plus se soucier de leur intrigue ni de leurs personnages, qui s'en tirent comme ils peuvent.

RIMES D'UN VOYAGEUR, par Ami Comte. Genève et Paris, chez J. Cherbuliez, 1854; 1 vol. in-12.

Les Alpes, le Jura, la Méditerranée, la terre d'Orient, inspirent tour à tour le poëte voyageur dont la muse se plaît à consacrer par des chants les souvenirs des différents pays qu'il a visités. Il nous fait assister au lever du soleil sur le sommet du Righi, alors que

> **Les alpestres géants aux traits froids mais sereins,**
> **Aux fronts de pâle azur sur la voûte suave,**
> **En vaste amphithéâtre, en auguste conclave,**
> **Attendent leur monarque en sénateurs romains.**

Il nous montre le lion de Lucerne,

> **Emblème harmonieux de la fidélité,**
> **Superbe monument de touchante mémoire,**
> **La France en ses écarts d'atroce liberté,**
> **Laissa tomber sur toi comme un manteau de gloire;**

C'est un manteau de deuil, de son sang humecté,
Plus noble que celui qui couvrit sa victoire.
Vieux lion des combats, nourrisson des forêts,
Caressé par les vents dans leurs antres sauvages,
Les foudres d'ici-bas ont jeté sur tes traits
Leurs brûlantes vapeurs, semblables aux images
Que laissent après eux les sinistres reflets
De la haine cruelle et des sanglants outrages.

Le couvent du Saint-Bernard lui rappelle combien sont vaines les gloires mondaines à côté des humbles dévouements du zèle religieux :

Brûlants fils du midi, Bonaparte ! Annibal !
A la lueur des feux qu'allumaient vos tempêtes,
Debout sur ces rochers, où l'hiver boréal
Dans l'horreur des frimats vient célébrer ses fêtes ;
C'est là que d'un regard, d'un vol audacieux
Mesurant hardiment le profond des abîmes,
C'est de là qu'aux mortels vous parutes des dieux;
Prêts à vous élancer de ces brillantes cimes,
Combien peu vous pensiez aux funestes retours
Qu'alors vous préparait l'inconstante fortune;
Le poison, Annibal, fut ton dernier secours.
L'exil, Napoléon, ta suprême infortune....
La gloire a ses attraits; mais l'horreur des batailles,
Mais ces vapeurs de sang, ces cris, ces funérailles,
Conquérants insensés sont-ce là vos plaisirs ?
Ah ! mille fois plus grand cet humble solitaire,
Qui du sein des brouillards tend la main tutelaire,
Affronte les dangers, apaise les soupirs ;
Quand l'affreuse tourmente, aux éclats du tonnerre,
Se roule dans l'abîme en fumants tourbillons;
Quand l'immense avalanche épouvante la terre
Et couvre de débris ses terribles sillons.

Puis il nous conduit au printemps sur les riantes croupes du Jura :

Montez, montez de la vallée,
Chèvres, brebis et grands troupeaux ;

La neige au loin s'est envolée,
L'été rajeunit les coteaux.
Déjà la clochette sonore
Devrait retentir vers les cieux :
Oh ! que j'entende au moins encore
Ses tintements harmonieux.

M. Ami Comte quitte ensuite les montagnes de la Suisse pour aller rêver aux destinées de l'empire dans la rade de Toulon, évoquer le fantôme du masque de fer dans les îles Sainte-Marguerite, faire vibrer les poétiques échos de Vaucluse, glaner quelques images orientales dans la vallée du Nil, sur les rives du Bosphore, etc. Nous ne suivrons pas sa course vagabonde qui nous entraînerait trop loin. Nos citations précédentes suffisent bien pour faire apprécier la nature de son talent qui s'élève parfois assez haut, mais ne se soutient pas et néglige trop les détails de la versification. A côté de belles strophes, fortes d'expression comme de pensée, on en trouve d'autres pâles, alambiquées, insignifiantes. L'auteur s'abandonne volontiers à sa fantaisie et laisse souvent ses ébauches inachevées. C'est dommage, car avec un peu plus de travail il pourrait certainement faire beaucoup mieux. Quoi qu'on en ait dit, le conseil de Boileau n'est pas à dédaigner :

Hâtez-vous lentement, et sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage :
Polissez-le sans cesse et le repolissez,
Ajoutez quelquefois et souvent effacez.

VOYAGES ET HISTOIRE.

Henri IV et le ministre Daniel Chamier, fragment d'histoire lu à l'Académie des sciences morales et politiques, par Ch. Read. Paris, 1854; in-8° : 2 fr. 50.

A mesure que les recherches historiques amènent des découvertes et répandent la lumière sur les siècles passés, il faut bien rabattre de ces réputations merveilleuses dont la flatterie a plus ou

moins gratifié tous les rois. Henri IV lui-même n'est pas à l'épreuve de ce critère. Sa bonhomie et sa loyauté en sortent déjà passablement ébréchées. Les politiques ont beau prétendre que l'abjuration fut de sa part un acte de patriotisme, l'honnête homme dira que c'était une mauvaise action, et l'histoire sera toujours plus d'accord avec lui au sujet de cette scandaleuse comédie. Le Béarnais tenait beaucoup moins à sa foi qu'à la couronne de France; les convictions religieuses étaient en elles-mêmes de fort petite valeur à ses yeux; il n'y vit qu'une simple question de majorité et tourna, sans scrupule, abandonnant ses compagnons huguenots qui lui avaient servi de marche-pied pour monter sur le trône, mais dont il estimait n'avoir plus besoin. Habile dans l'art de séduire, il crut pouvoir les gagner à le suivre, puis rencontrant des résistances il recourut aux menaces, et finalement, s'il eût vécu, il se serait déclaré leur ennemi, peut-être leur persécuteur. Cette conduite a trouvé beaucoup d'apologistes parmi les historiens français, dont la plupart traitent les protestants avec le plus profond dédain, si même ils ne les regardent pas comme rebelles, traîtres et par conséquent hors la loi. Mais depuis quelque temps une réaction semble s'opérer dans les esprits, des voix s'élèvent en faveur du protestantisme, le jour se fait petit à petit dans les ténèbres accumulées autour de tant d'iniquités dont la religion fut le manteau et la raison d'Etat le prétexte. Ainsi l'opuscule que publie M. Read renferme des données précieuses sur le rôle d'Henri IV, transformé décidément en souverain catholique, vis-à-vis des plaintes et des instances de ses anciens coreligionnaires. Daniel Chamier était un ministre du Dauphiné, non moins remarquable par son savoir que par son caractère, qui, après avoir pris une part active aux différents synodes de son temps et rempli plusieurs missions importantes, fut nommé professeur à l'académie de Montauban, et mourut sur la brèche en 1622 lors du siége de cette ville par l'armée royale. Chargé de poursuivre une procédure au conseil touchant l'établissement d'un collége protestant, que Montélimar et Die se disputaient, il vint en 1607 à Paris et de là se rendit plusieurs fois à Fontainebleau pour visiter le roi. Pendant le cours de ce voyage

Chamier rédigea un journal dont le manuscrit, qui existe encore entre les mains de l'un de ses descendants, a fourni à M. Read le sujet de son fragment d'histoire. Ce curieux document, écrit avec une simplicité naïve, raconte les tribulations du pauvre ministre, ses rapports avec plusieurs personnages de la cour, et ses entrevues avec le roi. Quoique fortement prévenu contre Chamier, Henri IV n'en essaie pas moins de le séduire par des paroles flatteuses, par la promesse de sa faveur et la perspective d'une pension; en même temps, connaissant le caractère de son interlocuteur, il a bien soin de se défendre avec vivacité du reproche qu'on lui fait de vouloir acheter les ministres. Dans ses conversations familières Henri IV se montre en déshabillé; on y peut plus facilement pénétrer le fond de sa pensée, et surprendre parfois le jeu de ses intrigues, le but de ses finesses. L'analyse intéressante qu'en fait M. Read doit servir d'introduction au journal de Chamier, qu'il se propose de reproduire en son entier, avec d'autres pièces analogues. Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'importance d'une publication pareille, dont le mérite sera rehaussé par les excellentes notes de l'éditeur. Le zèle investigateur de M. Read est tout à fait digne d'être encouragé. Son travail décèle des études sérieuses dirigées par un esprit très-impartial, et le talent de l'écrivain sait répandre du charme sur les résultats de recherches qui, sans cela, pourraient paraître arides au commun des lecteurs.

NOUVELLE BIOGRAPHIE GÉNÉRALE, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, publiée par MM. Firmin Didot frères. Paris, in-8°.

Cette importante publication a quitté, à la suite d'un procès, le titre de *Biographie universelle* qu'elle avait pris d'abord et qu'elle portait encore lorsque nous lui avons consacré quelques lignes. L'ouvrage continue de marcher avec rapidité; le dixième volume est terminé, et le dernier article qu'il renferme est celui du peintre écossais Cochran. La *Biographie générale* aura donc une étendue

plus considérable que la Biographie Michaud, puisque celle-ci arrivait à l'article Delille en complétant son dixième volume[1]. Ne nous plaignons pas de ce développement; les premiers volumes de l'ancienne *Biographie* étaient resserrés dans un cadre qui s'élargit dans la suite parfois dans des proportions trop considérables, et depuis une quarantaine d'années, le nombre des personnages qui méritent, à divers titres, de figurer dans un dictionnaire historique *général* s'est naturellement fort accru. La nouvelle Biographie est un travail satisfaisant, parfois on pourrait lui reprocher trop de précipitation en son ensemble; c'est ainsi que le barbier florentin Burchiello, auteur de poésies un peu amphigouriques mais fort goûtées en Toscane, a deux articles, l'un à son véritable nom, l'autre à celui de Barchiello. Le polygraphe français Bocustuau est également l'objet d'une double mention grâce à des variantes dans la façon d'écrire son nom. Par-ci par-là quelques inexactitudes; les caronades ou bouches à feu courtes, dont l'usage s'introduisit vers 1795 dans la marine anglaise, furent ainsi nommées parce que les premières d'entre elles furent fondues dans les usines de Carron, en Ecosse, l'étymologie indiquée à l'article *Bayne* est dénuée de toute raison. Mais à côté de certains articles qui gagneraient à être refaits, il en est grand nombre qui sont traités avec soin et d'une façon qui a droit à nos éloges.

M. Hœfer, savant laborieux, connu entre autres ouvrages par

[1] La *Biographie* entreprise en 1810 par l'éditeur Michaud se compléta en 1828 en donnant l'article Zyrlin à la fin du 52me volume. Puis sont venus trois volumes d'une *Biographie mythologique;* enfin un supplément a commencé son cours, et il est arrivé à la lettre T. Il y a de très-bons articles dans cette *Biographie;* on distingue ceux qu'ont fournis MM. Daunou, Letrone, Villemain, Biot; il y en a de bien longs, voyez Socrate, 82 colonnes; Wieland, 72; Michaëlis, 51; Zoëga, 40. Parfois des érudits, tels que MM. Abel Rémusat et Saint-Martin, ont fait insérer de longues notices sur des personnages qui avaient été, de leur part, l'objet d'études persévérantes, mais dont personne n'aurait remarqué l'absence. On a donné 40 colonnes à Yacoub, à Yahia ou à Yakout; Ssema-Kouang, Ssema-Tching, Ssema-Than et Ssema-Thsiun en ont envahi 31; de très-amples notices ont été concédées à une dizaine de Rhescuperis et à plusieurs Phraates.

une remarquable *Histoire de la chimie*, et qui dirige la publication de la *Biographie*, M. Hœfer, disons-nous, a donné les articles *César*, *Cupella*, *Martianus*, etc.; M. Ferdinand Denis s'occupe des Portugais et des Brésiliens, spécialité dans laquelle il n'a pas de rivaux; les Pères de l'Eglise, les hérésiarques, divers personnages bibliques ont été l'objet des recherches de M. Isambert; on lui doit les articles *Caman* (patriarche antédiluvien au sujet duquel d'épineuses questions de chronologie sont abordées), *saint Jean Chrysostôme*, saint Clément d'Alexandrie, saint Clément le Romain, Celse, Cérinthes, etc. M. Vullet de Viriville expose les résultats nouveaux de patientes investigations dans les archives et dans les manuscrits des grandes bibliothèques; ses recherches se dirigent principalement sur les individus qui appartiennent à l'histoire de France avant le seizième siècle, et nous signalerons comme exemple l'article consacré à G. Chastelain. M. Haureau a résumé habilement des notions exactes et intéressantes au sujet de Charlemagne. On distingue aussi comme offrant des notions quelquefois neuves et des faits bien présentés les articles du géomètre grec Cléomède, de Cicéron, de Marie de Clèves, duchesse d'Orléans, de Cassini, d'Alain Chartier. Quoiqu'elle se qualifie de *générale*, la *Biographie* dont nous parlons présente des omissions assez nombreuses, mais est-il possible, serait-il même désirable d'enregistrer *tous* les écrivains de quelque pays et de quelque époque que ce soit, tous les artistes? Nous ne le pensons pas, et d'ailleurs pareille entreprise amènerait un ouvrage dont les volumes dépasseraient rapidement un nombre redoutable exprimé par trois chiffres. A la rigueur même, nous retrancherions quelques personnages que la *Biographie* a cru devoir admettre; nous laisserions dans les recueils de causes célèbres le nom de l'empoisonneur Castaing. — A la suite de chaque article vient l'indication des sources à consulter; ce travail utile serait parfois susceptible de développements plus étendus; on désirerait de temps en temps des indications plus précises; renvoyer au *Moniteur*, par exemple, sans même signaler à quelle année il faut s'adresser, c'est laisser dans l'embarras le lecteur qui aurait besoin de renseignements plus étendus. Ces petits défauts sont iné-

vitables peut-être dans une entreprise dont les proportions sont des plus vastes, et qui, touchant à tous les points de l'histoire politique et littéraire, marche avec la promptitude que réclame notre époque ; ils n'empêchent pas que la *Biographie générale* ne soit un livre très-utile et dont il sera difficile de se passer dans toute bonne bibliothèque.

LES MONDES NOUVEAUX, voyage anecdotique dans l'océan Pacifique. par Paulin Niboyet. Paris, 1855 ; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.

M. Paulin Niboyet est un aimable causeur, gai, spirituel, dont la verve défie et les ennuis d'une longue traversée et les contrariétés inséparables d'un voyage tel que le sien. Aussi se laissera-t-on volontiers conduire par lui jusqu'aux îles Sandwich, où sa destinée le poussait en 1848. C'est avec joie qu'il se met en route pour un si lointain exil. Le plaisir de voir des pays nouveaux chasse de son cœur tout sentiment de mélancolie, d'inquiétude ou de crainte. Dès le départ il s'éprend d'une affection sincère pour le Staouëli, petit navire du Havre dont il se plaît à décrire la marche rapide et les évolutions hardies au milieu des vagues soulevées par la tempête. Ne craignez pas cependant qu'il abuse de votre crédulité pour faire mieux ressortir son courage. Non, ce n'est pas un hâbleur ; il est plutôt enclin à voir les choses sous leur côté réel et vous dira tout prosaïquement que, grâce aux progrès de la navigation, la tempête est à peu près supprimée. Bien d'autres déceptions encore viennent gâter à ses yeux la poésie du voyage, mais il ne s'en afflige point trop parce qu'il trouve dans les aspects divers de la nature et dans les types si variés de la race humaine une mine assez riche pour compenser la perte de quelques effets dramatiques, sur lesquels d'ailleurs la curiosité publique doit être blasée. La vie à bord, les habitudes de l'équipage, les occupations des passagers lui fournissent de nombreux incidents qu'il sait rendre agréables par la manière originale et piquante dont il les raconte. Dans sa compagnie on n'éprouve pas un seul instant de fa-

tigue, ni d'ennui. C'est qu'il possède une forte dose de cet esprit français, vif, léger, plein de ressort et de charme, qui aborde tous les sujets avec la même aisance, et, s'il ne les approfondit pas, sait du moins en offrir d'ingénieux aperçus. M. Niboyet visite, en allant, le Chili, le Pérou, les îles Marquises, Otaïti, et revient par San-Francisco, Mazatlan, Accapulco, Panama, Chagres, Carthagènes et Sainte-Marthe. Par ses remarques fines et spirituelles, il nous fait connaître ces différents pays mieux que beaucoup de voyageurs qui ont de plus hautes prétentions. Il observe les mœurs, apprécie les institutions et juge leurs résultats avec sagacité, quoique paraissant toujours occupé de recueillir des anecdotes plutôt que des informations. Son style enjoué donne de l'attrait aux moindres détails, et sa bonne humeur répand une teinte riante sur toutes les contrées qu'il visite. Les *Mondes nouveaux* dans lesquels se rencontrent çà et là quelques gracieux épisodes, unissent l'intérêt du roman à celui d'un journal de voyage. Aussi trouveront-ils certainement de nombreux lecteurs.

DE L'INSTITUTION ET DE L'HÔTEL DES INVALIDES, leur origine, leur histoire, par G. de Chamberet, aide de camp du gouverneur des Invalides. Paris, 1854; 1 vol. in-8° : 4 fr.

Parmi les institutions qui datent du règne de Louis XIV, l'hôtel des Invalides est certainement l'une de celles qui méritent le mieux d'être admirées. Au mérite de réaliser une pensée noble et généreuse, elle joignait celui de faire cesser un ordre de choses déplorable, et d'accomplir un acte de justice à l'égard des vieux serviteurs de la patrie. Aussi obtint-elle dès l'origine la faveur populaire qui lui est restée fidèle, au travers de tous les régimes et de toutes les révolutions, jusqu'à nos jours. Les anciens ne possédaient pas d'établissements de ce genre, du moins les recherches de M. de Chamberet n'ont pu lui en faire retrouver aucune trace. Chez les Romains, peuple le plus militaire de l'antiquité, les terres conquises sur l'ennemi étaient partagées entre les vétérans. Mais, pour y avoir droit,

il fallait être en état de rendre encore quelques services ; on n'accordait rien à ceux devenus impotents par leur âge ou par leurs blessures. Les Francs suivirent la même méthode en s'établissant dans les Gaules. Sous le régime féodal, les soldats étant des sujets ou des serfs, la charge de les faire subsister incombait au possesseur du fief dont ils ressortissaient. Mais lorsque les rois de France commencèrent à entretenir une armée permanente, le sort des invalides devint l'objet de leur sollicitude. Une subvention fut allouée aux communautés religieuses afin qu'elles recueillissent les soldats mutilés. Philippe-Auguste conçut même le projet de former pour eux une maison de retraite. Malheureusement, il n'y donna pas suite, et pendant plusieurs siècles encore, les vieux militaires estropiés au service de la patrie eurent une existence d'autant plus misérable, que les moines, peu désireux d'héberger de semblables hôtes, éludaient le plus souvent l'obligation qui leur était imposée de les recevoir dans leur couvent. Les invalides n'avaient donc d'autres ressources que la mendicité. Le triste spectacle de ces soldats réduits à implorer la charité publique, suggéra plus d'une fois l'idée de créer un établissement en leur faveur. Sous Henri IV, elle reçut un commencement d'exécution, mais la mort de ce monarque la fit abandonner. Sous Louis XIII, une communauté fut fondée sous le titre de « *Commanderie de Saint-Louis*, où tous ceux qui feront voir par de bonnes preuves ou attestations qu'ils ont été estropiés à la guerre pour le service du roi, seront reçus et admis pour y être nourris et entretenus le reste de leurs jours de toutes choses nécessaires à la vie. » Mais ce beau projet resta sur le papier, en sorte que les invalides, dont le nombre allait croissant, se trouvaient toujours dans le même état de misère et d'abandon, lorsque enfin Louis XIV vint mettre un terme à leurs souffrances. Il réalisa sur une vaste échelle la pensée de ses prédécesseurs, en fondant l'Hôtel des Invalides, avec cette largeur et cette magnificence qui présidaient à toutes ses entreprises. Ce fut en 1674 qu'on inaugura le superbe asile qui dès lors n'a pas cessé d'être ouvert aux glorieux débris de l'armée française. M. de Chamberet présente un résumé fort intéressant de l'histoire de cet hôtel, des changements

successifs qu'a subis son administration, des illustres généraux qui en ont été les gouverneurs, et des solennités mémorables dont il fut à différentes époques le théâtre. Les lecteurs le suivront avec plaisir dans cette rapide esquisse des fastes militaires de la France depuis deux cents ans.

DESCRIPTION DU ROYAUME THAI OU SIAM, comprenant la topographie, histoire naturelle, mœurs et coutumes, législation, commerce, industrie, langue, littérature, religion, etc., par Mgr Pallegoix, vicaire apostolique de Siam. Paris, 1854; 2 vol. in-12 carte et fig. : 10 fr.

M. Pallegoix vit dans le royaume de Siam depuis vingt-quatre ans. Il réside à Bangkok, ville de 400,000 âmes, qui est le siége du gouvernement; il a visité à diverses reprises plusieurs des provinces où se trouvent éparses quelques petites communautés chrétiennes, il connaît la langue du pays ainsi que sa littérature et son histoire. De semblables ressources, qui manquent d'ordinaire à la plupart des voyageurs, l'ont mis à même de rédiger un livre plein de faits curieux et de données ingénieuses, dont la valeur sera d'autant mieux appréciée que son caractère est bien fait pour inspirer la confiance. C'est un tableau très-complet de l'état matériel, intellectuel et moral du peuple siamois. Géographie physique, histoire naturelle, organisation administrative, mœurs et coutumes, traditions historiques, croyances et cérémonies religieuses, littérature, arts et industrie, tout s'y trouve exposé d'une manière un peu confuse, il est vrai, mais très-détaillée. On voit que l'auteur s'est préoccupé surtout de rassembler le plus grand nombre possible de notes instructives, et les a publiées telles quelles sans apporter beaucoup d'art à leur arrangement. Au lieu d'adopter la forme d'un journal ou d'une relation suivie qui aurait captivé davantage l'attention des lecteurs, il se borne à classer par ordre de matières sous différentes têtes de chapitre les renseignements qu'il a recueillis. Cependant, malgré la sécheresse qui en résulte parfois, ce

n'est pas moins un recueil très-précieux de notions aussi variées qu'intéressantes. Le ton simple et fort peu scientifique du style ne manque pas d'un certain charme d'originalité. M. Pallegoix habitué depuis longtemps à vivre au milieu de cette civilisation si différente de la nôtre l'envisage en observateur calme et judicieux. Quoiqu'il ne possède peut-être pas toutes les connaissances spéciales qu'exige un pareil travail, son bon sens pratique dirige, en général, ses recherches vers les points essentiels et lui fait voir les choses sous un jour vrai. Le royaume de Siam est encore une de ces contrées où le génie européen peut trouver d'abondantes richesses à exploiter. La nature s'y est montrée singulièrement prodigue. La fertilité du sol est admirable. Une foule de végétaux utiles y croissent presque sans culture. Le palmier, le figuier, l'arbre à pain, le citronnier, l'oranger, l'olivier, le bananier, les bambous, les rotins, les bois de teinture y sont fort communs. On y récolte le riz, le maïs, l'ananas, la cannelle, le gingembre, le poivre, le sucre, le coton, le café. Les productions du règne animal ne sont pas moins nombreuses, et les montagnes renferment des mines d'or, d'étain, de zinc, de cuivre, de fer, de plomb, ainsi que des pierres précieuses en abondance. Mais l'intelligente activité de l'homme manque pour faire valoir ces trésors. La population, qui n'est pas en rapport avec l'étendue et les ressources du pays, reste stationnaire ; elle tendrait même plutôt à diminuer si l'émigration chinoise ne venait sans cesse combler les vides. L'industrie est peu développée, parce que le souverain la confisque à son profit ; pour échapper à cette tyrannie, les artisans habiles n'osent travailler qu'en cachette, ou bien préfèrent abandonner un métier qui les condamne à l'esclavage. La religion des Siamois consiste surtout en pratiques superstitieuses ; ils sont bouddhistes et ils adorent des idoles qu'ils surchargent d'ornements magnifiques. Mais ils paraissent, en général, n'avoir pas beaucoup de répugnance pour le christianisme sous la forme catholique. On voit dans le récit que M. Pallegoix fait des vicissitudes éprouvées par la mission dont il est maintenant le chef, que les persécutions qu'elle a subies à diverses reprises provenaient du gouvernement, jaloux de l'influence que les prêtres

étrangers pouvaient exercer sur le peuple. Aujourd'hui les missionnaires jouissent d'un certain degré de tolérance, mais pour rendre leurs efforts vraiment efficaces il faudrait des rapports plus fréquents entre le royaume de Siam et les nations européennes. Ces rapports, du reste, résulteront tout naturellement de ceux qui s'établissent avec la Chine et le Japon. Les Anglais et les Américains semblent appelés à faire pénétrer partout la civilisation chrétienne.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

MANUEL D'ÉCONOMIE POLITIQUE, par Peshine Smith, traduit de l'anglais par C. Baquet. Paris, 1854; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.

M. Peshine Smith est un économiste de la nouvelle école américaine qui reconnaît pour chef M. Carey, écrivain distingué, dont les idées originales sont encore peu connues en Europe. Aspirant à donner à l'économie politique des bases plus larges et plus solides, cette école la considère non pas comme ayant pour seul but l'étude des phénomènes que présentent la production et la distribution des richesses, mais comme une science véritable qui repose sur les grandes lois de la nature, et se rattache par plus d'un point aux importantes découvertes qu'ont amenées les progrès de la physique et de la chimie. Dans ce système, la matière et le mouvement dont les innombrables combinaisons constituent le monde visible, sont le point de départ, les principes de l'économie politique doivent découler des lois qui gouvernent la production des aliments. A l'égard de ces agents primitifs l'homme joue simplement le rôle d'un fil conducteur; il sert à faire circuler les forces de la nature sans rien ajouter à leur quantité ni la diminuer. Son pouvoir se borne à quelques modifications partielles qui ne changent nullement les résultats généraux. La quantité de force qui existe dans le monde et qui est l'unique source de toute richesse, reste toujours la même, et poursuit également son évolution constante, soit que la volonté humaine la seconde par d'intelligents efforts, soit qu'elle

cherche à l'entraver. Mais, chez les êtres organisés, la vie ne se soutient que par le continuel renouvellement de la matière qui les compose, et l'alimentation exerce donc une influence capitale sur le mode de leur existence. En ce qui concerne spécialement le genre humain, ce phénomène acquiert ainsi une haute importance, car il devient la base primitive et nécessaire de tout système qui se propose pour but l'essor et le bonheur des nations. Il est évident, en effet, que c'est là le premier élément indispensable de tout développement social. L'histoire, d'accord avec la théorie, nous montre que les sociétés ne se sont formées et civilisées qu'en proportion avec les moyens d'alimentation dont elles pouvaient disposer. L'homme est une espèce de milieu dans lequel les forces de la nature opèrent à son insu, sans réclamer de sa part aucune aide. Il n'est que simple spectateur, mais doué d'intelligence il doit en profiter pour tirer de ce spectacle un enseignement fécond et s'efforcer de mettre les principes de l'organisation sociale en harmonie avec les lois naturelles dont il peut, chaque jour, observer sur lui-même l'action merveilleuse. De même que, dans une machine à vapeur, la puissance qu'on obtient est plus ou moins grande suivant la quantité de charbon et d'eau employée, chez l'homme, la vigueur, la santé, le bien-être physique et par suite l'énergie morale et les facultés intellectuelles dépendent en partie des substances qu'il s'assimile, des vêtements dont il se couvre, de l'art ingénieux avec lequel il sait se garantir à la fois des intempéries, des privations et des excès.

Telles sont les données préliminaires que M. Peshine Smith expose en tête de son manuel, et dont il se sert pour combattre plusieurs principes fondamentaux admis par la plupart des économistes. Examinant d'abord les procédés que la nature emploie pour approprier et fertiliser le sol, il établit que les hommes, lorsque l'insuffisance de la chasse les obligea de recourir à l'agriculture, durent, n'ayant encore d'autres instruments que leurs bras, commencer « la culture sur le sol léger et maigre des versants élevés, où il n'y a pas de desséchement à faire, pas de gros arbres à couper et à enlever, où l'on peut tracer des sillons avec un simple morceau de bois, et dont

le produit (quoique très-minime) payera promptement un travail facile, qui n'a besoin d'appeler à son aide ni les combinaisons de la mécanique ni la force des animaux. » Les terrains bas et féconds ne seront défrichés que plus tard, à mesure que l'exigera l'accroissement de la population. Contrairement donc à la doctrine adoptée, « la marche naturelle de la société, quand elle prend possession du sol par le travail, est de passer des terrains les moins productifs aux plus productifs, et, par conséquent, de partir de la faiblesse et de la pauvreté pour arriver à la richesse et à la puissance. » La conséquence immédiate de ce fait, qui se trouve du reste confirmé par l'histoire des colonies de l'Amérique, est de renverser la théorie de Malthus sur la tendance de la population à augmenter plus rapidement que les moyens de subsistance. La surabondance de la population contribue plutôt à multiplier les ressources, la nécessité rend ingénieux, les méthodes et les instruments de l'agriculture se perfectionnent, et rendent possible le desséchement des marais, le défrichement de terrains d'une grande fertilité que, jusqu'alors, on n'avait pu songer à mettre en culture. Au contraire, dès que la population et la richesse dominent, « les hommes abandonnent les terrains les plus fertiles, pour se retirer sur ceux d'une qualité inférieure: comme dans l'Inde, où des districts de plaines autrefois bien peuplés sont revenus à l'état de jongles, repaires de bêtes fauves, tandis que les anciens habitants se rassemblent sur les pentes des collines; comme en Italie, où chaque excavation dans les marais, maintenant stériles et désolés par la malaria, met à découvert les traces d'anciens travaux de desséchement, qui autrefois les avaient rendus salubres et fertiles. »

M. Carey, qui a fait de cette question une étude approfondie, défie qu'on lui cite un pays où les choses se soient passées autrement. Il est certain que les progrès de la civilisation tendent à faire pénétrer le bien-être dans tous les rangs d'une population qui s'accroît sans cesse, et que les souffrances de la classe ouvrière proviennent en général de ce qu'au lieu de laisser ce phénomène se développer librement, on entrave sa marche par de fausses mesures, les passions et les intérêts individuels interviennent d'une manière funeste dans l'organisation de l'état social.

Un second fait qui ressort de l'étude de la formation des terrains, c'est que la fécondité de la nature est inépuisable. Par conséquent, l'homme en appliquant son intelligence à la seconder, à faciliter l'action de ses forces, à la diriger vers un but d'utilité sociale, ne peut jamais craindre qu'elle trompe ses efforts. La surface du globe offre encore bien des contrées fertiles et cependant presque désertes; le seul bassin de l'Orénoque, par exemple, pourrait nourrir toute la population actuelle de la terre. Il n'y a donc pas lieu de redouter que les hommes multiplient trop, leur activité trouvera toujours sa récompense, seulement il faut que rien ne la gêne, la meilleure protection pour elle est une sage liberté. Le rôle du gouvernement doit se borner à encourager l'industrie nationale, soit en perfectionnant les voies de communication et les lois qui régissent le commerce, soit en veillant à ce que les taxes dont elle est grevée ne la placent pas dans une condition inférieure vis-à-vis de la concurrence étrangère. Sur ce dernier point il peut être quelquefois avantageux de faire une exception au principe absolu du *laissez faire, laissez passer*, mais quand un droit d'importation devient nécessaire, il convient de le maintenir dans des limites étroites et jamais on ne doit lui donner un caractère prohibitif; pour atteindre ce but, il faut que ce soit un impôt qui pèse non sur les nationaux mais sur les étrangers seulement.

Nous ne pousserons pas plus loin l'analyse de ce livre, car en voilà bien assez pour donner à nos lecteurs un aperçu des doctrines qu'il renferme. Elles sont certainement fort intéressantes à étudier, et paraissent résoudre d'une manière très-ingénieuse quelques problèmes que les systèmes antérieurs ont laissés sans solution. Cependant, soit défaut d'intelligence de notre part, soit manque de précision chez l'auteur, nous ne pouvons y voir un système nouveau entièrement fondé sur les lois de la nature. C'est bien la prétention qu'énonce d'abord M. Peshine Smith, puis après en avoir posé les bases, il s'escrime avec ardeur contre les économistes anglais, et nous donne une critique spirituelle, vive, piquante, forte d'arguments sans doute, mais c'est une critique et non pas un système. Or son titre de *Manuel d'économie politique* semblait promettre autre chose.

ESSAIS DE MONTAIGNE, édition variorum, accompagnée d'une notice biographique, de notes historiques, philologiques, etc., et d'un index analytique, par Charles Louandre. Paris, 1854. Charpentier, 4 vol. gr. in-18 : 16 fr.

M. Payen, médecin à Paris, a publié en 1837 une notice bibliographique fort bien faite, au sujet de Montaigne il énumère, depuis 1580 jusqu'en 1836, soixante-quinze éditions différentes des *Essais* ; huit sont antérieures à 1600 ; vingt-cinq ont été données de 1600 à 1669 ; il s'écoule ensuite une période de cinquante-cinq ans durant laquelle Montaigne paraît délaissé ; de 1724 à 1796, on en met au jour quatorze éditions et vingt-trois de 1801 à 1836.

Depuis 1837, plusieurs autres éditions ont été livrées au public, une entre autres qui a donné tous les *Essais* en un seul vol. in-12, mais avec toutes ces éditions, les unes en plusieurs volumes in-8°, les autres d'un très-grand format, d'autres d'un caractère très-menu , il était permis d'en désirer une facile à porter, facile à lire, et c'est ce qu'on trouve dans celle que nous annonçons. Elle est précédée d'une notice sur Montaigne, notice d'une quarantaine de pages, qui n'apprend rien de bien nouveau, et se borne à résumer les faits déjà disséminés dans divers auteurs. Après les *Essais* viennent les *Lettres* de Montaigne, au nombre de seize. Il n'y en avait que neuf ou dix dans les éditions antérieures, mais des recherches récentes dans les dépôts publics de Paris ou dans les archives de la ville de Bordeaux ont révélé l'existence de plusieurs autres. On a également reproduit l'âpre et éloquent pamphlet d'Etienne de la Boëtie, la *Servitude volontaire,* mais on a laissé à l'écart et avec raison la *Relation du voyage en Italie*, recueil de notes très-peu intéressantes, pour la plupart, et qu'on n'aurait jamais songé à exhumer si elles n'étaient pas émanées d'un personnage célèbre ; on n'a rien emprunté à la traduction de la *Theologia naturalis* de Raymond Sebond, œuvre que le philosophe périgourdin entreprit à la prière de son père, et que nul éditeur n'a reproduite, mais dont quelques-uns d'entre eux ont donné quelques extraits.

Quant aux notes de l'édition dont nous parlons, elles sont fort courtes et pour la plupart empruntées aux critiques qui se sont déjà occupés de Montaigne. L'éditeur s'est donné la peine de refaire les traductions des nombreux passages d'auteurs anciens intercalés dans le cours des *Essais*; prenant pour base de son texte celui du volume mis au jour en 1595, il a signalé quelques variantes, mais il eût pu donner bien plus d'extension à cette partie de son travail, surtout s'il avait examiné le précieux exemplaire de l'édition de 1588, qui appartient à la bibliothèque municipale de Bordeaux, et qui est tout chargé des additions et corrections *autographes* de l'auteur. Naigeon, qui a consulté cet exemplaire pour son édition donnée en 1802, est loin d'en avoir tiré tout le parti possible. Il se rencontre dans les premières éditions des phrases entières, des pensées remarquables que Montaigne a effacées après coup, et que nul éditeur moderne n'a songé à remettre en lumière, nous attendons encore une édition qui offre les résultats d'une comparaison attentive des impressions primitives et qui réunisse les variantes, additions, suppressions et corrections que le célèbre philosophe faisait sans cesse dans ses écrits. Rien de plus intéressant que de suivre ainsi le travail d'un homme de génie, de saisir ses secrets de composition et de voir les développements de sa pensée.

LE LIVRE DES PSAUMES, traduit sur le texte hébreu, avec de nombreux renvois aux passages parallèles. Lausanne, chez G. Bridel, 1854; 1 vol. in-18°: 1 fr.

Une société de ministres protestants de la France et de la Suisse qui s'occupe, depuis plusieurs années déjà, de préparer une nouvelle traduction de l'Ancien Testament, publie le *Livre des Psaumes* comme spécimen de son travail. Estimant qu'on ne saurait s'entourer de trop de lumières pour mener à bien une pareille entreprise, elle réclame les observations et les critiques. C'est agir très-sagement, car l'interprétation de la langue hébraïque présente de grandes difficultés, et l'on comprend combien il importe ici qu'elle soit

aussi exacte que possible. Malheureusement les érudits capables de prononcer à cet égard sont en bien petit nombre. Quant au commun des lecteurs, dont nous faisons partie, leur jugement ne peut porter que sur le mérite littéraire de la forme dans laquelle l'œuvre leur est offerte. Ils se trouvent donc assez mal placés pour répondre à l'appel des traducteurs. Leurs remarques risquent fort d'être inopportunes ou de prouver seulement qu'ils n'entendent rien à la question proposée. En effet, pour eux l'essentiel c'est l'harmonie du style, le tour poétique, la vigueur et la clarté de l'expression. S'ils rencontrent quelque strophe obscure, quelques termes insolites, ils ne manqueront pas de les signaler comme des défauts, sans se douter qu'il n'y a peut-être aucun autre moyen de rendre fidèlement les ellipses hardies du texte original. Une traduction visant surtout à l'élégance s'en écarterait au contraire beaucoup trop, et nous n'aurions plus qu'un faible écho des chants du roi David, où langage et pensée seraient également affaiblis, et même tout à fait altérés. Mieux vaut sacrifier quelque chose de la forme pour conserver le fond intact, autant du moins que cela se peut. Les psaumes interprétés dans une forme concise, simple, nerveuse et parfois un peu rude, nous font beaucoup mieux sentir les beautés de la poésie sacrée. Aussi les auteurs de cette nouvelle traduction nous semblent-ils être dans une bonne voie où l'on doit les engager à persévérer. Les renvois aux passages parallèles qui se trouvent indiqués au bas de chaque page sont une addition très-utile, mais nous croyons que des notes un peu plus étendues que celles insérées à la fin du volume compléteraient heureusement cet excellent travail.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE dans ses rapports avec la religion, depuis l'ère chrétienne, par M. Matter. Paris, Meyrueis et Cie, 1854; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50 c.

La philosophie et la religion sont souvent représentées comme des adversaires irréconciliables. Cependant, lorsqu'on examine avec attention ces deux tendances de l'esprit humain, on reconnaît bien-

tôt qu'entre elles il y a plutôt rivalité qu'antagonisme, puisque, au fond, leurs efforts ont pour objet l'étude des mêmes phénomènes, la recherche des mêmes vérités. « A toutes les époques, dit M. Matter, la spéculation religieuse, soit à l'état de mythe, soit à l'état de dogme, touche à la pensée rationnelle ou raisonnée, la métaphysique. L'objet de la philosophie, c'est le principe des choses et le principe des principes. Or, c'est là précisément aussi l'objet de la religion, qui recherche si bien le principe de tout que son véritable but est l'union avec le suprême. Aller du fini à l'infini et toujours faire régner l'infini dans le fini, telle est la grande affaire de la religion; or, c'est là précisément aussi celle de la spéculation philosophique : la religion a donc le même objet que la philosophie. » Ce qui les sépare, c'est la différence des méthodes. L'une emploie le sentiment, l'autre la raison. L'une attend ses lumières de la foi, qu'elle puise dans la révélation des volontés divines manifestées par les envoyés célestes, les prophètes et les apôtres. L'autre prétend découvrir elle-même ce qu'elle doit croire; poussée par le désir de connaître et d'examiner, elle aspire à faire sans cesse des découvertes nouvelles, à s'élever toujours, et s'efforce d'élargir indéfiniment l'horizon de l'intelligence, en y créant théories sur théories. Sous cette apparente opposition, qui n'est réellement que dans la forme, se trouve entre elles un lien intime dont l'existence paraît indispensable à leurs progrès, car dès que l'une ou l'autre cherche à le rompre, elle est bientôt frappée d'impuissance et recule au lieu d'avancer. Aussi les voyons-nous, dans l'histoire, si bien unies d'abord que, pendant des siècles, elles demeurent confondues, sans que nul penseur songe à les étudier en dehors du domaine de la théologie. Cette période, la plus longue et peut-être la plus glorieuse de toutes, parce qu'elle fut, sans contredit, la plus créatrice, occupe malheureusement une trop petite place dans l'histoire de la philosophie, quoiqu'elle ait donné naissance aux neuf grands corps de doctrines dont les principaux sont le brahmanisme, le bouddhisme, le sabéisme, la philosophie chinoise et le judaïsme. Le tableau de ce magnifique développement théologico-philosophique serait du plus haut intérêt, mais les matériaux man-

quent, ou du moins ceux que l'érudition moderne a recueillis sont encore trop peu connus pour permettre un semblable travail. C'est une mine dont l'exploitation est à peine commencée ; il faut laisser aux savants le soin d'en extraire les trésors qu'elle renferme.

La séparation de la philosophie et de la religion date de Thalès. C'est lui qui, le premier, fit sortir du temple l'enseignement scientifique, et quoique le sacerdoce n'eût pas en Grèce la puissance politique dont il jouissait ailleurs, son influence fut assez forte pour susciter à la philosophie de cruelles persécutions. A peine le lien est-il rompu, que naît aussitôt l'antagonisme sous sa forme la plus fâcheuse. Les philosophes sont désignés aux préjugés populaires comme les ennemis de la religion, et le gouvernement, prenant parti pour le clergé, sévit contre eux avec rigueur. Ainsi la liberté de pensée rencontre dès ses premiers pas un obstacle qui l'irrite, une injustice qui la révolte et la pousse à chercher des armes pour se défendre jusque dans les conséquences les plus extrêmes de son principe.

Chez les Juifs, l'antagonisme n'éclata point avec une pareille violence. Au contraire, la religion et la philosophie, tout en se séparant, restèrent amies, et la divergence de leurs vues ne les rendit pas hostiles l'une à l'autre. C'est à cela peut-être qu'on doit en partie la tolérance des premiers prédicateurs du christianisme pour les spéculations philosophiques auxquelles, par exemple, saint Paul et saint Jean ne craignaient pas d'ouvrir largement la porte. Cet accord aurait duré, sans doute, et se serait affermi de plus en plus, si la philosophie avait su marcher d'un pas ferme dans la voie de la logique pure, de la bonne psychologie et de la saine métaphysique. Mais les doctrines qui dominaient alors dans les écoles de la Grèce, de l'Égypte et de la Judée, étaient loin de satisfaire à de telles conditions. Les résultats des efforts de la philosophie pour s'introduire dans l'Église furent le manichéisme, le gnosticisme et maints autres systèmes plus ou moins étranges, qui amenèrent avec eux des divisions, des subtilités, des querelles, et finalement le scepticisme, dont l'action ne tarda pas à se faire sentir d'une manière également funeste pour la religion, qu'il battait en brèche, et pour la philosophie,

contre laquelle il multipliait les préventions aveugles et passionnées. Dès lors, le conflit prit un caractère de plus en plus grave. Si l'on ne rompit pas complétement avec la philosophie, on exigea qu'elle reconnût l'autorité de l'Eglise dans tout ce qui touche les matières de foi. Des mesures sévères furent prises pour réprimer ses tentatives d'indépendance, et l'on obtint d'elle, sinon une soumission absolue, du moins une espèce de compromis qui dura jusqu'à l'époque de la renaissance. Alors le réveil des libres penseurs fut d'autant plus redoutable que l'Eglise, dans son triomphe, avait perdu l'énergie nécessaire pour combattre les abus et pour maintenir la pureté de la doctrine. Le libre examen débuta par une réforme religieuse, puis, se lançant dans les spéculations philosophiques, il leur imprima bientôt l'essor le plus audacieux. C'était une de ces réactions de l'esprit humain que nul pouvoir ne saurait empêcher. Les persécutions, les tortures et les bûchers ne servirent qu'à précipiter sa marche. Il fallait que la philosophie eût à son tour la victoire, afin de sentir à son tour aussi tout le prix d'une alliance dont la rupture n'était pas moins nuisible pour elle que pour la religion. Le dix-huitième siècle se chargea d'accomplir cette utile expérience. La licence philosophique s'y déploya librement et prouva la stérilité de ses efforts, qui ne pouvaient aboutir, en définitive, qu'au sensualisme et au matérialisme. De telles doctrines rencontrèrent dans son sein même d'éloquents contradicteurs, dont l'exemple ne tarda pas à produire un mouvement de retour vers les idées religieuses. L'Allemagne surtout vit surgir une série de philosophes qui surent allier la liberté de penser au respect de la théologie, et montrer comment devait se rétablir l'harmonie, sans laquelle l'une et l'autre ne peuvent conduire qu'à l'erreur.

Le livre de M. Matter présente un résumé clair, précis et très-intéressant de ces diverses phases de l'histoire de la philosophie depuis l'ère chrétienne jusqu'à nos jours. Il analyse les systèmes principaux ainsi que les discussions auxquelles ils ont donné lieu, et sait fort bien les mettre à la portée de tout lecteur intelligent. Quant à l'esprit qui l'a guidé dans son travail, nous ne pouvons mieux le faire connaître qu'en citant ici la conclusion par laquelle il termine.

« Ce qu'on est heureux de constater en traçant les dernières lignes d'un ouvrage tel que le nôtre, c'est qu'au fond, si imparfaites que soient encore les solutions de la science, et si nombreux ses problèmes, toutefois ses conquêtes sont plus grandes, et l'accord des esprits sur les questions capitales, malgré la diversité de ses systèmes, plus général qu'on ne pense communément. Le scepticisme est une exception. Le sensualisme s'est évanoui. Tout le monde aime le criticisme, pour le traverser, mais personne ne s'y attache. Les grandes vérités, ces rayons providentiellement abaissés de l'Intelligence infinie dans les intelligences finies, sont l'aspiration comme le bien et le droit de tous. Un philosophe éminent a dit à un autre plus éminent : « Que l'entendement déploie son activité selon les formes que vous avez découvertes, je le veux bien. Mais cela ne réduit pas la science à une connaissance purement subjective. La conscience sensible est une conception réelle et adéquate du monde sensible, une perception dans le sens le plus vrai. »

« De même la raison est une perception immédiate et vraie des idées éternelles. »

« Ces mots de Jacobi à Kant sont le cri de la conscience humaine. Mal formulé dans les *Idées innées* de Descartes et de Leibnitz, dans la *Vision en Dieu* de Malebranche, rien ne peut ni étouffer, ni démentir ce cri.

« On a souvent dit du mal de la philosophie et surtout de la métaphysique, qui en est comme le cœur. Et, il faut en convenir, comme toutes les autres grandeurs, elle a trop facilité la médisance. On a dit qu'elle n'a fait tant de chemin que pour se voir convaincue de la stérilité de ses recherches. Condillac lui-même n'a-t-il pas écrit : « On me demandera peut-être pourquoi je n'ai pas mentionné la métaphysique? C'est que je ne sais pas ce qu'on entend par là. » Mais, grâce à Dieu, personne n'en est plus à Condillac, ni à s'applaudir des infortunes de la raison plus que de ses triomphes. Des philosophes éminents ont voulu réduire la métaphysique à la psychologie, à l'idéologie. Nous n'en sommes plus là non plus. Une théologie véritable, un Dieu personnel réfléchi dans un monde spirituel et dans un monde matériel, l'un et l'autre soumis à la même loi, et

concourant à la même fin; le tout étudié, admis, imité avec une sainte foi, au progrès indéfini: tel est aujourd'hui le programme obligé de toute philosophie enseignée dans le monde chrétien.

« En effet, nul ne peut faire abstraction du plus riche, du plus profond, du plus puissant élément de civilisation, qui règne dans l'humanité avancée, de la foi, de la pensée divine, qui a fourni, modifié ou transformé tous les autres. Et de nos jours, toute philosophie qui se place en dehors de cet élément, qu'elle se nomme positive ou négative, se place par là même en dehors du monde civilisé.

« Le secret de l'ascendant impérissable d'Origène, de saint Augustin, de saint Thomas d'Aquin, de Descartes et de Leibnitz est là.

« En attendant l'accord absolu de la pensée humaine avec la pensée divine, la vraie philosophie est l'aspiration à cet accord. »

SCIENCES ET ARTS.

LA CLEF DE LA SCIENCE ou les phénomènes de la nature expliqués par le Dr Brewer. Paris, 1854. 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.

Ce volume renferme la solution de 2155 questions divisées en sept parties qui traitent : 1° de la chaleur, 2° de la météorologie, 3° de l'acoustique, 4° de l'optique, 5° des métalloïdes et des métaux, 6° de la chimie organique, 7° de la chimie animale. Les réponses sont, en général, courtes, précises et toujours d'une parfaite clarté. On y trouve une foule de notions usuelles très-précieuses pour tout le monde, et plus particulièrement destinées à satisfaire l'insatiable curiosité des enfants. Un grand nombre de ces questions concernent les phénomènes qui se passent journellement sous nos yeux, mais que nous ne sommes pas moins souvent fort embarrassés d'expliquer clairement lorsqu'on nous en demande la cause. Le livre de M. Brewer est excellent à la fois pour rafraîchir la mémoire de ceux qui ont appris, et pour stimuler l'intelligence de ceux qui veulent apprendre. Ses différents chapitres relatifs à la chaleur, à l'air, aux opérations chimiques, contiennent

une quantité considérable de connaissances, puisées dans les ouvrages scientifiques les plus modernes et présentées d'une manière si simple, si frappante, éclaircies par des images si familières, qu'elles s'impriment dans l'esprit presque sans effort. Ainsi que le disent les éditeurs : « Pour qui sait *voir* et qui veut *savoir*, tout donne lieu aux découvertes les plus curieuses, aux surprises les plus inattendues. Le laboratoire c'est le foyer, le cabinet de physique, c'est la nature entière, les expériences se font sans frais sur tout ce que nous voyons, touchons et entendons.

« Si le brasier pétille, si la bouilloire chante, si la grenouille coasse, si la bière mousse, si la cheminée fume, si l'hirondelle rase la terre, si la fleur se fane, si le vent change, demandez à la *Clef de la science* ce que veulent vous dire le brasier, la bouilloire, la grenouille, la bière, le vent, l'hirondelle, la fumée, la fleur, le ciel et la terre, tout prend une voix pour vous répondre. »

Un semblable ouvrage mérite plus que nul autre de devenir populaire. Les éditions anglaises se sont déjà vendues au nombre de plus de cent mille exemplaires. Il serait à désirer que la traduction obtînt en France le même succès.

LES CARTES A JOUER et la cartomancie, par Paul Boiteau. Paris, 1854 ; 1 vol. in-16, fig. : 3 fr.

Les cartes à jouer occupent dans le monde une place assez importante pour qu'il vaille la peine d'étudier leur histoire. Elles ont exercé sur l'état social une influence très-grande et par là même ne sont pas demeurées étrangères aux vicissitudes de la politique. On a souvent prétendu qu'elles avaient été inventées sous le règne de Charles VI, pour distraire ce malheureux monarque dans sa folie. Mais cela paraît être une erreur ; les cartes à jouer sont beaucoup plus anciennes, comme tant d'autres choses de notre civilisation moderne elles ont une origine orientale. M. P. Boiteau prouve d'une manière très satisfaisante que leur berceau fut en Asie, probablement dans l'Inde. C'est de là que les Bohémiens apportèrent le jeu de ta-

rots dont ils se servaient pour leurs opérations magiques, et qui se répandant en Europe subit des modifications diverses. Introduites en France à la fin du treizième siècle, c'est seulement vers le milieu du quinzième que les cartes revêtent la forme qui s'est maintenue jusqu'à nos jours. Mais comment la métamorphose s'est-elle faite, comment les cartes allégoriques du jeu de tarots ont-elles donné naissance au jeu de piquet? On l'ignore. C'est un problème dont maints érudits ont vainement cherché la solution. M. Boiteau présente une analyse très-piquante de leurs hypothèses plus ou moins ridicules, de leurs savants commentaires et de leurs singulières fantaisies étymologiques. De nombreuses gravures font connaître les tentatives répétées à différentes époques pour substituer des dessins plus gracieux aux grossières figures adoptées par les cartiers du quinzième siècle. Des artistes de talent ne dédaignèrent pas d'y concourir, mais leurs efforts échouèrent, l'usage l'emporta toujours sur le bon goût.

Dans la seconde partie de son livre, M. Boiteau traite du jeu et des joueurs. Il montre quel succès les cartes obtinrent à la cour dès le règne de Charles VII. Cette récréation continua d'être en vogue sous Henri IV et Louis XIII. Mais c'est à partir du règne de Louis XIV qu'elle prit un caractère de plus en plus passionné, dont les conséquences désastreuses contribuèrent certainement pour une forte part à la corruption des mœurs et à la chute de la monarchie. Mazarin s'en servait comme d'un moyen politique pour achever de perdre la noblesse. Le jeu devint à la cour de Louis XIV une affaire essentielle, et les seigneurs rivalisèrent bientôt à qui se ruinerait plus vite en risquant des sommes énormes dans les chances du trente et quarante, du reversi, du brelan ou du *hoca*. Sous Louis XV le mal alla croissant ; la bassette et le lansquenet surtout firent de nombreuses victimes dans tous les rangs de la société; le goût du jeu descendit jusque chez les dernières classes du peuple. Louis XVI n'était pas joueur, mais il n'eut, ni le temps, ni la force nécessaire pour arrêter ce débordement dont rien non plus ne gêna l'essor pendant la période révolutionnaire. Aussi Napoléon, malgré sa puissance, recula devant la suppression des maisons

de jeu qui s'étaient multipliées au point de rapporter à l'Etat de six à huit millions par an, et qui subsistèrent jusqu'en 1837, époque où Louis-Philippe enfin osa les faire interdire.

Quelques détails curieux sur la cartomancie terminent ce volume, plein d'anecdotes intéressantes qui jettent beaucoup de lumière sur l'une des causes les plus actives de la dissolution sociale dont la France a souffert si cruellement. Les faits que cite M. Boiteau sont plus éloquents que toutes les dissertations des moralistes sur la passion du jeu, et l'on ne peut qu'applaudir à la simple réflexion par laquelle il conclut sa revue des jeux de cartes les plus usités.

« Je lis sur une liste le mot pharaon. Ce mot signifie peut-être cinq cent millions gagnés, cinq cent millions perdus, dix milles familles ruinées, mille suicides. Je lis le mot whist. Ce mot signifie une somme de temps égale peut-être à un million de vies d'hommes évaporée comme une fumée de pipe, une somme d'activité disparue qui eût pu suffire à la découverte de l'essence des atomes chimiques, à la découverte de huit ou dix corps simples, à la construction de cent vaisseaux à hélice et de mille kilomètres de chemin de fer. En France, ce mot-là veut dire, à coup sûr : plus d'esprit perdu que le reste de l'Europe n'en aura jamais. »

REVUE CRITIQUE

DES

LIVRES NOUVEAUX.

NOVEMBRE 1854.

LITTÉRATURE.

POÉSIES INÉDITES DU MOYEN AGE, précédées d'une histoire de la fable ésopique, par M. Edélestund du Méril. Paris, Franck, 1854. In-8°.

M. du Méril est déjà connu dans le monde savant par diverses publications des plus sérieuses; il suffira de rappeler l'*Introduction à l'histoire de la poésie scandinave*, les *Origines latines du théâtre moderne*, l'*Essai sur la formation de la langue française*, le *Dictionnaire du patois normand;* d'autres ouvrages non moins importants sont dus à l'infatigable activité de cet érudit, dont l'ardeur au travail est digne du plus acharné des bénédictins. Le seul reproche que des juges éclairés ont adressé aux livres de M. du Méril, c'est l'exubérance de surgir qui s'y montre, la profusion des citations, la multiplicité des questions qui y sont abordées et creusées en tout sens. Ce défaut n'est pas commun dans les publications contemporaines, et nous sommes disposés à lui pardonner. L'histoire de l'apologue en Grèce, l'existence de cet Esope, personnage réel, mais dont la biographie a résumé toutes les histoires des fabulistes qui avaient laissé quelque souvenir, les apologues orientaux (et ils sont nombreux) qui présentent de l'analogie avec ceux qu'on lui attribue, ses imitateurs anciens. Phèdre surtout, ses imitateurs venus au moyen âge qui l'ont reproduit, défiguré, amplifié, en vers ou en prose de toutes les façons, tel est le curieux chapitre d'histoire littéraire que M. du Méril traite à fond en lui donnant des développements nouveaux, et en y apportant les résultats de ses laborieuses recherches. Il a trouvé dans un manuscrit de

la bibliothèque impériale de Paris, et fables et vers latins, jusqu'à présent inédites, d'Alexandre Neckam, écrivain jadis célèbre et mort vers le commencement du treizième siècle ; il a publié avec de savantes notes ce recueil qui valut à son auteur le nom de *Novus Æsopus*. — La seconde partie du volume qui nous occupe contient une quinzaine de pièces de vers qui étaient restés enfouies dans des manuscrits appartenant aux bibliothèques de Bruxelles, de Berlin, d'Alençon, de Valenciennes, de Paris. La plupart de ces petites compositions sont en latin ; il y en a trois en dialecte provençal ou en langue d'oil dans une de ses notes, p. 337, M. du Méril fait connaître un hymne latin qui offre la particularité d'avoir chacune de ses strophes suivie d'une autre strophe en provençal. Il met ensuite au jour, pour la première fois, la *Comœdia Lydiæ*, composée par Mathieu de Vendôme vers la fin du douzième siècle. Ce n'est pas une comédie dans le sens actuel du mot, mais un conte en vers qui a fourni à Boccace le sujet d'une de ses nouvelles (Journée VII, nouv. 9) ; on n'en connaît qu'un seul manuscrit à la bibliothèque impériale de Vienne. Puis vient un petit poëme *de Paullino et Pola* dont aucun bibliographe n'avait encore parlé, mais dont on connaît divers manuscrits et qui fut composé par un Italien vers le quatorzième siècle. C'est un des spécimens les moins imparfaits de la littérature dramatique antérieure à la Renaissance. Le petit poëme de l'*Alda*, œuvre d'un auteur inconnu du treizième siècle, publié avec les variantes de divers manuscrits, termine ce volume, qui n'a certes rien à démêler avec la littérature facile, et qui peut se placer à côté des plus savants mémoires que renferme le recueil de l'*Académie des Inscriptions*. Nous pourrions d'ailleurs, si c'était ici le lieu d'entrer en de pareils détails, montrer que quelle que soit l'abondance des indications bibliographiques fournies par M. du Méril, on pourrait encore y ajouter bien des traits, tant est vaste la science des livres. Il mentionne, par exemple, page 161, des traductions irlandaise, catalane, armoricaine, chinoise des *Fables* d'Esope. Nous en connaissons une en persan, Calcutta 1830, et une en siamois publiée à Singapore en 1843.

SCÈNE DE LA VIE MEXICAINE, par Gabriel Ferry (Louis de Bellemare). Paris, 1855; 1 vol. in-12 ; 3 fr. 50.

Les lecteurs accueilleront avec plaisir ce volume, dans lequel sont réunies les dernières aventures mexicaines de Gabriel Ferry. On y retrouve les qualités de son talent, la verve dramatique, la richesse d'intention, l'art de mêler le fictif et le réel, enfin l'esprit observateur et le style agréable qui ont fait le succès de ses précédents ouvrages. Peintre habile, G. Ferry emploie dans ses tableaux des tons vigoureux en parfaite harmonie avec la nature du pays et le caractère des habitants. Il rend très-bien ce mélange de civilisation et de barbarie dont l'Amérique espagnole porte le cachet. Ses descriptions animées, ses récits pleins d'incidents variés nous transportent au Mexique et nous en font connaître la vie, les mœurs, les usages. C'est une série d'épisodes dont la plupart, sans doute, n'ont d'autre origine que la fantaisie de l'auteur, mais ils sont amenés d'une manière ingénieuse et s'enchevêtrent les uns dans les autres de telle façon qu'ils forment un ensemble propre à captiver et à soutenir l'intérêt. Le roman et le voyage marchent de compagnie, sans empiéter l'un sur l'autre. La réalité fournit le canevas sur lequel l'imagination brode, en ayant soin de n'employer que des matériaux indigènes et de conserver fidèlement la couleur locale jusque dans les moindres détails. Ce genre de composition, qui rappelle un peu celui de l'américain Cooper, a beaucoup de charme et d'originalité.

LA DAME AUX CHEVEUX GRIS, par H. Cabrières. Genève et Paris, chez J. Cherbuliez, 1855; 1 vol. in-12.

C'est une charmante personne en vérité que Mme Dufort, la dame aux cheveux gris. On sera enchanté de faire sa connaissance. Il est difficile d'imaginer un idéal plus aimable. Quoique ce soit une femme de plus de quarante ans, elle a conservé la jeunesse du cœur et les grâces de l'esprit, c'est-à-dire tout ce qui

retarde la vieillesse ou la fait oublier. Aussi comprend-on facilement l'empire qu'elle exerce sur ceux qui l'entourent, et la sympathie qui, malgré la différence d'âge, s'établit entre elle et M. Gustave, jeune théologien dont l'âme candide s'épanouit avec bonheur auprès de cette noble amie, si digne, à la fois, de sa confiance et de son admiration. Mme Dufort, éprouvée par une longue suite de chagrins a retrouvé du moins le calme et la sérénité dans la retraite. Elle habite, sur le versant des montagnes qui dominent le lac Léman, une petite maison de campagne dont l'élégante simplicité porte à la fois le cachet de l'ordre et du bon goût. La jeune Blanche, sa nièce, vit avec elle, partage ses lectures, ses travaux, ses occupations domestiques, et lui témoigne la plus tendre affection, tandis que les pauvres de la contrée bénissent sa bienfaisance active et sa douce piété. Gustave, qui est venu respirer l'air de la montagne pour se reposer des fatigues de sa dernière année d'études, doit la connaissance de Mme Dufort à un accident à la suite duquel il est introduit dans sa maison, et devient l'objet de sa tendre sollicitude. La dame aux cheveux gris pleure un fils qui s'appelait aussi Gustave et qui, par l'âge et le caractère, n'était pas sans rapports avec le jeune théologien. Gustave trouve donc auprès d'elle un accueil cordial, des prévenances tout à fait maternelles, des conseils et des directions dont il sent vivement le prix. Mme Dufort lui inspire un sentiment qui ressemble beaucoup à l'amour, et le candide jeune homme s'y livre avec une joie naïve sans songer un instant que cela puisse donner lieu à de mauvais propos. Le pasteur d'un village voisin, cependant, vieil ami de Mme Dufort, juge convenable de l'avertir des bruits qui courent au sujet de sa liaison avec Gustave. La dame aux cheveux gris a trop d'expérience du monde pour être étonnée de ces absurdes suppositions, mais avec le tact délicat qui distingue toute sa conduite elle s'empresse d'en faire cesser la cause ou du moins le prétexte. Gustave est rappelé auprès de son père qu'il va soulager dans ses fonctions pastorales, et bientôt son mariage avec.... Mais nous préférons laisser aux lecteurs le plaisir d'analyser eux-mêmes cette nouvelle, écrite avec un talent gracieux et remplie de charmants

détails. C'est une production suisse qui joint au mérite de la forme littéraire celui de la couleur locale. L'action se passe dans ces délicieux environs de Vevey, qui peuvent à bon droit passer pour l'un des plus beaux pays du monde, et tous les incidents, simples et vrais, sont en parfaite harmonie avec le lieu de la scène.

DANTE et les origines de la langue et de la littérature italienne, par M. Fauriel. Paris, 1854; 2 vol. in-8° : 15 fr.

Le cours de M. Fauriel sur la littérature italienne avait vivement excité l'intérêt de son auditoire, qui se pressait en foule aux leçons de cet enseignement plein de vues ingénieuses et d'une érudition profonde. Malheureusement l'auteur n'a laissé de ce cours que des fragments incomplets. Il prêtait trop souvent ses cahiers, et l'on n'a pu en retrouver qu'une partie. A force de recherches et de patience, pourtant, M. Jules Mohl est parvenu à recomposer toutes les leçons, sauf celle qui traite des langues celtiques.

Pour M. Fauriel, Dante est en quelque sorte le pivot sur lequel roule toute l'histoire de la langue et de la littérature italiennes. Ce poëte était le sujet favori de ses études; il connaissait à fond non-seulement ses ouvrages, mais aussi sa vie et l'histoire de son époque. On ne saurait, en effet, sans ces accessoires comprendre la *Divine Comédie*, et si dès son apparition elle fut l'objet de commentaires nombreux il est évident qu'aujourd'hui l'on peut encore bien moins se passer de cette interprétation savante. Le chef-d'œuvre de Dante est un « de ces vénérables monuments des poésies primitives, véritable histoire des époques qui en ont fourni le sujet, et dont les défauts même sont hors de la sphère de la critique vulgaire. » Aussi l'imagination des commentateurs s'est-elle donné libre carrière; chacun a prétendu y trouver tous les caprices de sa propre fantaisie : les uns y voyent une allégorie perpétuelle, les autres un trésor de science, d'autres encore une œuvre d'hérésie. Parmi les plus récents, « il y en a chez lesquels un enthousiasme presque religieux pour Dante, une con-

viction superstitieuse de la divinité de son génie, n'ont guère abouti qu'à des niaiseries littéraires, ou à de triviales observations de grammaire. Il y en a d'autres, plus ingénieux et plus originaux, mais qui, possédés de la manie de l'allégorie, ont voulu faire de la *Divine Comédie* un je ne sais quoi sans substance, sans vie, sans réalité poétique, un pur travestissement symbolique d'idées morales des plus vulgaires. » M. Fauriel ne donne pas dans de tels travers ; une critique saine dirige sa marche et lui fait éviter les écueils d'une interprétation systématique. Son analyse du poëme est simple, claire, précise, exempte de pédanterie et n'a point de prétention de découvrir une énigme ou un logogryphe partout où l'obscurité de l'expression voile le sens de la pensée. Mais ce n'est là d'ailleurs qu'une petite portion de son travail. Le but principal qu'il se propose est de montrer le rôle que le Dante a joué dans l'histoire littéraire, quel était l'état de la poésie italienne avant lui, quelle fut l'influence exercée par son puissant génie. L'examen de ces questions diverses le conduit à dérouler devant nous les origines de la langue et de la littérature auxquelles Dante imprima un essor si vigoureux et si fécond. M. Fauriel était merveilleusement doué pour une pareille entreprise. Au goût le plus exquis et le plus délicat il joignait une ardeur infatigable que ne rebutaient ni les difficultés, ni les recherches laborieuses. Sa vaste érudition éclate dans les données curieuses qu'il a recueillies, soit sur les anciens dialectes des peuples italiens, soit sur la destinée et les vicissitudes successives de la langue latine. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que tout ce savoir est présenté de manière à ne point rebuter les lecteurs même les moins versés dans les études philologiques. L'intérêt littéraire domine et se soutient d'un bout à l'autre sans fatigue.

LA GRÈCE CONTEMPORAINE, par Edmond About. Paris, 1854 ; 1 vol. in-16 : 3 fr. 50.

Lorsque la Grèce se souleva contre les Turcs, ses nobles efforts éveillèrent dans toute l'Europe les plus vives sympathies. On

fit de grands sacrifices pour venir à son aide, et nul ne doutait que cette nation si bien douée, si riche d'ailleurs en traditions glorieuses, ne prît un rapide essor aussitôt qu'elle aurait reconquis son indépendance. Depuis lors vingt-sept ans se sont écoulés et la pauvre Grèce est encore un pays à demi barbare, presque sans commerce, sans industrie, sans développement intellectuel ni moral, où ne règne guère plus de sécurité qu'au temps de son esclavage. Tel est du moins le tableau qu'en fait M. Edmond About, qui paraît la bien connaître. Pensionnaire de l'école française d'Athènes, il a vécu dans la capitale, visité les provinces, vu de près les mœurs du pays, ses institutions, son régime administratif, mais le seul résultat positif de toutes ces études est qu'il n'y a de réellement digne d'intérêt en Grèce que les ruines de l'art antique; encore tendent-elles à disparaître, grâce à l'incurie du gouvernement et au vandalisme de ses administrés. Que penser en effet d'un royaume où, dans l'espace de vingt-deux années, on n'a pu réussir à faire qu'une trentaine de lieues de route, en divers tronçons dont la plupart sont fort médiocres, quelques-uns même tout à fait mauvais. Sans voies de communication il n'y a pas de civilisation possible, c'est évident. Aussi la Grèce est-elle en majeure partie restée ce qu'elle était sous le joug des Turcs; c'est-à-dire un Etat pauvre, où l'on rencontre à chaque pas la misère et la paresse, tandis que dans les régions gouvernementales règnent l'ignorance, la corruption et la cupidité. M. About cite une foule de traits qui prouvent combien les Grecs modernes ont fidèlement conservé les défauts du caractère de leurs ancêtres. Ils ont cependant une intelligence remarquable, un esprit vif et délié, mais ils semblent incapables d'en faire un bon usage. Leur sentiment national n'est le plus souvent qu'une vanité présomptueuse, qui les empêche de tirer parti des ressources que la nature a mises à leur disposition. Les stigmates de l'esclavage ne sont pas encore effacés; la ruse, la fausseté, le servilisme se retrouvent jusque dans les hautes classes, et le patriotisme désintéressé fait défaut partout. Il est vrai que la constitution imposée au pays par ses libérateurs n'était guère propre à porter de meilleurs fruits. Pour donner vie à ce royaume, il

aurait fallu un souverain très-habile, et tout dévoué aux intérêts du peuple grec. La tâche présentait des difficultés immenses, et malheureusement on a reculé devant elles, on s'est contenté d'organiser tant bien que mal une administration fiscale, une cour dont les dépenses absorbent la plus grosse part du budget, un certain nombre de places qui sont l'objet de toutes les convoitises et de toutes les ambitions auxquelles nulle autre carrière n'est ouverte. C'est un régime déplorable ; les détails que renferme le livre de M. About ne peuvent laisser aucun doute à cet égard. Ils démontrent de la manière la plus certaine l'impuissance du gouvernement actuel et la nécessité d'y porter un prompt remède si l'on veut assurer l'existence et l'avenir de la Grèce. On y trouvera du reste des observations piquantes, un résumé très-intéressant de la situation politique et financière du royaume, et de spirituelles esquisses des habitudes sociales de ce petit pays, où l'influence européenne altère et contrarie plutôt qu'elle ne favorise l'essor national. L'auteur est un écrivain ingénieux qui sait répandre beaucoup de charme sur tous les sujets qu'il traite. Exempt de cet enthousiasme de convention, auquel la plupart des voyageurs se croient obligés de sacrifier plus ou moins, il nous semble envisager les choses sous leur véritable jour et ses remarques sont, en général, empreintes à la fois de bon sens, de savoir et d'esprit.

MARNIX DE SAINTE-ALDEGONDE, fondation de la république des Provinces-Unies, par Edgar Quinet. Paris, 1854; 1 vol. in-12 : 2 fr

Marnix de Sainte-Aldegonde fut l'un des plus distingués parmi les hommes d'élite qui soulevèrent les Pays-Bas contre la tyrannie espagnole et prirent part à la fondation de la république des Provinces-Unies. Savant théologien, écrivain fort spirituel, non moins que bon capitaine et conseiller habile, il joua un rôle très-important auprès de Guillaume d'Orange, dont il était en quelque sorte le bras droit. Cependant jusqu'ici son nom était presque

ignoré en dehors de la Hollande, et les historiens l'ont à peine mentionné. Frappé de cette étrange ingratitude, M. Quinet a pris à cœur de la réparer en faisant connaître les services rendus par Marnix à la cause de l'indépendance néerlandaise. Cette noble figure, empreinte à la fois du plus ardent patriotisme et du cachet religieux de la réforme, était bien propre, en effet, à séduire un semblable écrivain. Pour un véritable ami de la liberté l'histoire de Hollande est pleine d'intérêt ; rien ne saurait être plus digne de son admiration que les efforts d'un petit peuple qui, par son courage et sa persévérance, s'affranchit du joug de l'étranger, lutte contre des obstacles de toutes sortes et fonde une république florissante. Là, comme à Genève, comme en Angleterre, comme aux Etats-Unis d'Amérique, le protestantisme se trouve à la base du mouvement national. C'est l'émancipation religieuse qui produit et maintient l'émancipation politique. M. Quinet ne perd pas l'occasion d'insister sur ce grand fait qu'il signalait déjà dans son livre sur les révolutions de l'Italie. Tout peuple qui aspire à la liberté doit rompre d'abord avec la suprématie de Rome. Pour réussir dans ses tentatives il faut que la religion lui soit un appui et non pas une entrave. Jamais les Provinces-Unies n'auraient conquis leur indépendance si elles n'avaient commencé par se débarrasser du catholicisme et de sa hiérarchie inconciliable avec le libre développement de la vie nationale. Au désir d'être maîtres chez eux, leurs habitants joignaient l'énergie que donne une foi qui n'est pas imposée, qui repose sur des convictions réelles et profondes. « Il n'est qu'un moyen pour s'orienter dans la nuit : regarder en haut, et c'est ce qu'ils faisaient. Ils regardaient vers le ciel. Ce fut surtout le rôle constant de Marnix au milieu des affaires ; il éclairait la diplomatie des lueurs de la réforme, et il ne laissa pas la révolution s'égarer un instant. On l'appelait le *voyant*, le *prophète* de la cause ; il le fut, en effet, dans toutes les grandes occasions. »

L'enthousiasme avec lequel en parle M. Quinet paraîtra peut-être exagéré ; mais un poëte idéalise toujours un peu son héros, et notre auteur affectionne le côté poétique de l'histoire. Nous ne

lui en ferons pas un reproche, car cette tendance a quelque chose d'élevé qui séduit et captive, elle est féconde en élans généreux, en nobles pensées. D'ailleurs le caractère de Marnix de Sainte-Aldegonde justifie parfaitement l'admiration que lui voue son biographe. Il serait difficile d'unir à un plus haut degré les dons de l'esprit et du cœur, qui éveillent la sympathie et commandent l'estime. Le fidèle ami de Guillaume d'Orange, le défenseur infatigable de la nationalité de son pays, qui sut se montrer non moins grand dans l'infortune que désintéressé dans le succès, et servir encore sa patrie par ses écrits quand l'injustice et la jalousie de ses concitoyens l'eurent condamné à l'inaction, méritait certainement cet hommage rendu à sa mémoire par une plume éloquente.

Histoire de la Turquie, par A. de Lamartine. Tomes I et II. Paris, 1854; 2 vol. in 8° : 10 francs. (L'ouvrage sera complet en 6 volumes qui se succéderont rapidement.)

M. de Lamartine n'est assurément pas un de ces écrivains érudits qui se vouent à de longues et patientes recherches pour rectifier les erreurs de leurs devanciers et compléter leurs travaux. Ne demandons pas au poëte le zèle laborieux du bénédictin; son rôle est différent, mais il n'en a pas moins son prix. S'il ne fait pas de nouvelles découvertes en histoire, c'est à lui qu'appartient la tâche de donner vie et couleur aux matériaux recueillis par d'autres. Avec son style magique, il met en relief les grands caractères, les exploits glorieux, les faits importants; avec sa pensée profonde et sa puissante imagination, il évoque les souvenirs épars des siècles passés, il en reconstruit un tableau plein de mouvement, en illumine d'une vive lumière les parties obscures, et, dans ce que nous prenions d'abord pour un chaos informe, nous montre l'ordre, la suite et l'harmonie. C'est à ce précieux concours que l'histoire doit la place qu'elle tient dans la littérature, et une bonne part de l'influence qu'elle exerce. Sans la poésie, qui comprend, qui exalte ce qui est noble et beau, qui flétrit le vice et maudit le crime, les

annales des peuples n'offriraient qu'une aride nomenclature dénuée de toute signification morale comme de toute espèce d'intérêt. Aussi, dès l'origine, les chroniqueurs se divisent en deux catégories : ceux qui enregistrent les faits et ceux qui les racontent. Ces derniers, au premier rang desquels figurent, par exemple, Joinville, Froissard, Commine, peuvent être moins savants, moins exacts quelquefois ; mais ce sont eux qui popularisent l'histoire et fécondent ses salutaires enseignements. M. de Lamartine nous paraît pouvoir leur être comparé, avec cette différence que ses récits s'appuyant sur les résultats d'investigations nombreuses et soigneusement contrôlées par la critique, présentent des garanties beaucoup plus dignes de confiance. S'il n'est pas remonté directement aux sources originales, il a du moins pris pour guides les plus érudits d'entre ceux qui les ont le mieux explorées. La perspicacité de son jugement, le sens droit qui distingue son esprit sont précisément des qualités essentielles pour un travail de ce genre. On a déjà pu remarquer dans son *Histoire de la Restauration* combien elles le servaient admirablement, toutes les fois que de trop vives sympathies ne venaient pas se jeter à la traverse. Ici, d'ailleurs, le brillant coloris de l'imagination qui, dans l'*Histoire des Girondins*, produisait l'effet d'un mirage trompeur et dangereux, n'offre plus le même inconvénient, parce qu'il se trouve en parfait accord avec la nature du sujet, et que les événements sur lesquels il répand son prestige sont trop loin de nous pour que l'enthousiasme puisse être passionné. L'éloquence du poëte, son style limpide, sa verve chaleureuse ne sauraient se déployer sur un théâtre qui leur convînt mieux. La terre d'Orient fut toujours pour la poésie un sol de prédilection. Moins que toute autre, son histoire peut se passer de ce merveilleux décors, sans lequel nous n'y verrions que d'horribles scènes de barbarie et de fanatisme, aussi rebutantes qu'inexplicables. M. de Lamartine a trouvé là le véritable emploi de son talent, si plein encore de vigueur et de sève. Chez lui la maturité s'allie aux grâces de la jeunesse, les illusions détruites n'ont point altéré la fraîcheur des impressions, ni ralenti les élans généreux d'un cœur ouvert à toutes les nobles inspirations du beau et du vrai.

Ses deux premiers volumes racontent l'histoire de la Turquie jusqu'à la mort du sultan Mahomet Ier. Il a su débrouiller habilement les origines confuses de cette histoire, et captiver au plus haut degré l'attention dès son entrée en matière. On lira surtout avec un vif intérêt les chapitres dans lesquels il expose l'œuvre du fondateur de l'islamisme. C'est un magnifique tableau, dont tous les détails sont dignes de l'ensemble. La Turquie a déjà trouvé dans M. de Hammer un historien savant du plus grand mérite. Nous croyons qu'elle aura dans M. de Lamartine l'historien populaire le mieux qualifié pour mettre à la portée de tous l'érudition un peu trop germanique de M. de Hammer.

VOYAGES ET HISTOIRE.

NOTICES ET EXTRAITS DES DOCUMENTS MANUSCRITS conservés dans les dépôts publics de Paris et relatifs à l'histoire de la Picardie ; par M. Hip. Cocheris. Tome Ier. Paris, Durand, 1854 ; in-4° de 693 pages.

Il n'est pas de besogne plus ingrate et plus ardue que la préparation d'un travail historique. Nous supposons, bien entendu, l'auteur assez consciencieux pour ne pas se borner à une stérile compilation. Pour peu que le sujet soit obscur ou la date reculée, il faut accumuler des légions de notes, souvent contradictoires, et dont le tiers à peine fera bon usage. Encore est-ce là le précieux butin d'une infinité de courses et de voyages au travers d'un bon nombre de dépôts plus ou moins accessibles. La plupart du temps, dépourvu d'indications bien certaines, vous errez à l'aventure dans ces arcanes de la science, coudoyant parfois sans y prendre garde un renseignement dont la découverte tardive fera pâlir votre future publication. Les inconvénients réels que nous signalons existent déjà lorsqu'il s'agit de savoir tout ce qu'on a pu imprimer sur telle ou telle matière. Qu'est-ce donc lorsqu'il faut s'étayer de documents manuscrits. Ici la nuit se fait encore plus noire, et les difficultés fourmillent sous vos pas.

Il est vrai qu'une belle et bonne nomenclature de tout ce que renferment nos dépôts publics couperait court à ces récriminations, mais hélas ! nos catalogues sont peu ou point du tout complets, rarement imprimés. La révolution de 89 a triplé le contenu de nos bibliothèques sans agir dans une égale proportion sur le zèle de leurs gardiens, chacun le sait. Cette immense besogne est donc à faire. Aussi ne s'étonnera-t-on pas en nous voyant louer sans réserve tous ceux qui contribueront à en diminuer la somme, fut-ce de la plus mince parcelle. Justice soit donc rendue à la Société des antiquaires de Picardie pour son excellente idée, justice surtout soit rendue à M. Hippolyte Cocheris, pour y avoir si bien et si largement répondu dans ses *Documents manuscrits relatifs à l'Histoire de la Picardie*. C'est une véritable encyclopédie, un trésor des sources de l'histoire locale. Grâce à lui celle-ci se trouve affranchie presque entièrement des labeurs que nous déplorions au début de cet article. Manuscrits de toute époque et de tout format, plans, comptes, chartes et diplômes, M Cocheris a tout vu, tout analysé dans ce Paris qui en renferme tant, grâce à la centralisation. Son premier volume, qui vient de paraître, ne va encore qu'à la lettre C, et il contient 700 pages. Voilà pour l'importance de ce travail. Quant à son utilité réelle, elle ne pourra que s'accroître avec le temps, et il est bien peu d'ouvrages auxquels on pourrait adresser le même pronostic. L. L.

RELATION D'UNE EXPÉDITION AUX RIVIÈRES ZUNI ET COLORADO, par le capitaine Sitgreaves, du corps des ingénieurs topographes ; Washington, 1854 ; in-8°.

Ce volume, rédigé en anglais et publié par ordre du gouvernement américain, donne de curieux détails sur une région à peu près inconnue du Nouveau Mexique. La rivière Zuni se jette dans le Colorado ; celui-ci a son embouchure dans le golfe de Californie ; c'est à peu près tout ce qu'on en sait. Les explorateurs chargés de reconnaître le pays, d'apprécier ses ressources, eurent beaucoup à

souffrir du manque d'eau dans les déserts arides qu'il leur fallut traverser; les Indiens qu'on trouve sur la frontière ont reçu des Espagnols des notions du christianisme, ce qui ne les empêche point de conserver une partie de leurs anciens usages. En s'enfonçant dans le pays, on rencontre des peuplades perfides et féroces, qui massacrent sans pitié les Européens toutes les fois que l'occasion s'en présente. La majeure partie de la relation du capitaine Sitgreaves est consacrée à l'histoire naturelle; nombre d'oiseaux, de reptiles, de plantes sont décrits avec soin par des savants attachés à l'expédition, et qui ont eu le bonheur de découvrir des espèces nouvelles. De nombreuses lithographies offrent des vues prises le long de la route, ou bien elles retracent dans leurs travaux, dans la singularité de leurs costumes, ces tribus d'Indiens qui reculent devant l'invasion des hommes blancs et qui finiront par s'éteindre. L'ensemble de ce travail fait honneur aux officiers et aux hommes d'étude qui s'acquittent ainsi de ces rudes et périlleux voyages ; il mérite aussi de la reconnaissance pour le gouvernement qui ordonne ces expéditions scientifiques, et qui publie, à ses frais, les résultats des recherches des explorateurs lancés, à sa voix, dans des solitudes où la nature se montre encore telle qu'elle est sortie des mains du Créateur.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Les confessions de saint Augustin, précédées de sa vie, par S. Postidius, évêque de Calame. Traduction nouvelle par L. Moreau. 3e édition. Paris, Sagnier et Bray, 1854.

Les *Confessions* peuvent assurément marcher en tête de tous ces ouvrages que saint Augustin nous a légués comme autant de monuments supérieurs de la pensée et de la langue de son époque. Il y a dans ce seul mot de confession une sorte d'aimant irrésistible; un auteur qui s'annonce sous ce titre est sûr de n'être jamais repoussé, ses révélations trouvent toujours un écho, et chacun se plaît à y suivre la série de ces épreuves par lesquelles il a lui-même

plus ou moins passé. Mais de toutes les confidences que les grands écrivains nous ont faites, en est-il une qui réunisse à un plus haut degré cette sincérité et cette élévation de vues et de sentiments? Est-il une vie d'homme dont la connaissance soit plus utile à tous ses semblables? Les *Confessions* de saint Augustin ont ceci de particulier, qu'elles ne satisfont pas seulement la curiosité, mais qu'elles sont fécondes en réflexions salutaires. Quelles que soient les dispositions et les croyances de chacun, on peut conseiller la lecture de ce livre sans craindre que personne l'achève sans profit ou sans plaisir.

Mais plus cette œuvre était grande, plus il devenait difficile de nous en faire sentir toutes les beautés. Ce n'est pas que les traductions aient jamais fait défaut, plusieurs mêmes ont été signées par de grands noms; malheureusement elles s'étaient jusqu'ici trouvées assez imparfaites pour justifier cet arrêt de M. Villemain : « Une traduction sincère et animée de cet ouvrage était un livre qui nous manquait, » a-t-il dit dans son rapport sur l'ouvrage dont nous parlons. En effet, M. Moreau a su mettre son travail et sa persévérance à la hauteur de cette importante lacune. Une interprétation qui a su allier l'exactitude à l'élégance et à la clarté, la vie de saint Augustin écrite par S. Postidius, son disciple et son ami, monument précieux qu'on n'avait pas encore songé à traduire, et enfin de ces questions d'extérieur qui font plus encore qu'on ne le croit pour le succès d'un livre, comme le format commode et une disposition avantageuse du texte, tels sont les mérites dont la réunion a su mériter une couronne de l'Académie ; telles sont aussi les garanties solides que ce nouveau livre offre au lecteur. L. L.

LOIS, DÉCRETS ET RÈGLEMENTS relatifs à l'administration des cultes. Paris, chez Auguste Durand, 1854 ; 1 vol. in-8 : 6 fr.

Depuis 1840 il n'existe plus aucun recueil spécial présentant dans son ensemble les lois et arrêtés relatifs à l'administration des cultes. Cette lacune n'a pas eu de grands inconvénients jusqu'au 2

décembre 1851 ; mais à cette époque la législation ayant été modifiée par plusieurs décrets importants, il devenait nécessaire de réunir en un volume tous les documents officiels qui doivent être consultés sans cesse par les ecclésiastiques des différents cultes, par les membres des conseils de fabrique et des consistoires, ainsi que par une foule de fonctionnaires publics. M. Hippolyte Blanc, chef de bureau à l'administration des cultes, et M. Adolphe Tardif, sous-chef au cabinet de M. le ministre de l'instruction publique, se sont chargés de ce soin. Leur travail s'arrête au 1er janvier 1854, époque à laquelle commença de paraître un Bulletin officiel renfermant tous les actes qui concernent ce service. Il est divisé en deux parties, la première consacrée au culte catholique, la seconde aux cultes non-catholiques, et présentant l'une et l'autre les décrets, arrêtés, circulaires, instructions, budgets, rangés par ordre de date. Une table alphabétique générale facilite les recherches dans ce recueil dont l'utilité n'est pas douteuse.

THÉORIE LÉGALE DES OPÉRATIONS DE BANQUE ou droits et devoirs des banquiers en matière de commerce d'or et d'argent, par Eugène Paignon. Paris, chez Guillaumin et Ce et chez Aug. Durand ; 1 vol. in-8° : 7 fr. 50.

Ce livre est un résumé de toutes les lois qui peuvent être applicables aux opérations de banque, avec un commentaire explicatif et des exemples tirés de la jurisprudence des tribunaux. L'auteur, avocat au Conseil d'Etat et à la Cour de cassation, frappé du nombre de cas dans lesquels des hommes honorables se fourvoyent et s'exposent à des peines sévères ou à des pertes considérables, faute de connaître la législation qui concerne leur état, a pensé faire une chose utile en déterminant d'une manière précise les droits du banquier. Dans ce but, il a recueilli toutes les dispositions légales relatives au commerce de l'argent et les a rangées sous les différents chefs auxquels elles se rapportent. Son travail est divisé en six parties, qui traitent : 1° de la banque et du banquier, de l'argent et du taux de l'intérêt ; 2° de l'escompte, du change, de la commission,

des crédits, des recouvrements, des arbitrages, des comptes courants, des prêts sur nantissement ou consignation, des contrats hypothécaires, des négociations d'emprunts et d'actions, des commandites, des primes; 3° de l'arithmétique juridique, des opérations de banque considérées au point de vue des lois prohibitives de l'usure; 4° de la responsabilité des banquiers d'après les principes du mandat et du dépôt; 5° des actions judiciaires auxquelles peuvent donner lieu les opérations illicites de banque; 6° de la compétence civile, commerciale et criminelle en matière d'actions dérivant des opérations de banque.

Cette table des matières suffit déjà pour faire comprendre de quelle importance est le contenu du livre. Le commerce d'argent, par ses opérations compliquées, donne prise à l'erreur et à la fraude plus que nul autre. Il arrive souvent que le spéculateur se laisse entraîner par l'appât d'un gain considérable à des actes illicites ou seulement irréguliers dont il ignore la portée. L'honneur et la fortune peuvent être compromis soit par un faux calcul, soit par l'oubli de certaines formalités que la loi exige. Ce sont ces écueils que M. Paignon signale aux banquiers; il entre dans tous les détails de leurs opérations les plus délicates et les prémunit contre les dangers auxquels les exposerait la moindre négligence. Son travail, fait dans un but spécial et tout à fait pratique, rendra certainement de précieux services. L'enseignement qu'il renferme nous semble indispensable à quiconque s'occupe d'opérations de banque.

LA VIE A BON MARCHÉ, par M. Delamarre. Paris, 1854; 1 vol. in-18 : 3 fr. 50 c.

La vie à bon marché, c'est là, pour notre époque, un des problèmes les plus importants à résoudre. Au fond de tous les systèmes socialistes, il n'y avait, en effet, pas autre chose, ou du moins c'était le seul point sur lequel leurs théories présentassent quelques vues raisonnables. Il est évident que le meilleur moyen d'augmenter le bien-être général, serait de mettre les objets de consommation à la portée du plus grand nombre, et ce but ne saurait être atteint

que par une abondance qui ferait baisser les prix, ou plutôt qui tendrait à rétablir l'équilibre entre eux et le taux des salaires. Les efforts des socialistes n'ont guère abouti qu'à proposer la vie en commun, qui offre sans doute des avantages, mais compensés par des inconvénients non moins incontestables et qui, tout bien pesé, s'est trouvée n'être qu'une utopie. M. Delamarre est plus positif dans les réformes qu'il propose ou plutôt dans les conseils qu'il donne, car ce n'est pas à l'intervention gouvernementale qu'il veut recourir, c'est à l'industrie privée qu'il s'adresse, et il débute par poser en principe que la liberté du commerce doit être respectée, développée même plus qu'elle ne l'a été jusqu'à présent. Le seul point sur lequel il estime que l'autorité de la loi pourrait agir heureusement, est la question des fraudes commerciales. A ses yeux la falsification des marchandises constitue l'un des obstacles qu'il importe d'abord de faire disparaître; en particulier, celle des substances alimentaires compromet à la fois la véritable concurrence et la santé publique. En premier lieu donc, il demande une réforme législative qui assimile ce genre de fraudes aux délits criminels et permette de leur appliquer des peines sévères. Les détails curieux dans lesquels il entre nous semblent prouver, en effet, qu'il est urgent de mettre un terme aux révoltants abus dont presque toutes les branches d'industrie souffrent plus ou moins. Ici l'initiative appartient à l'autorité, c'est clair; quand les lois auront été promulguées, la justice ne faillira certainement pas à son devoir. On ne saurait, du reste, qu'approuver les observations de M. Delamarre sur l'étrange anomalie qui fait que la sophistication des aliments, dont le résultat peut être quelquefois d'empoisonner les consommateurs, n'est considérée que comme une simple contravention de police, passible d'une faible amende. Cependant, à côté de l'action légale, celle des particuliers lui paraît également nécessaire. Le commerce français s'est fait une mauvaise renommée; on n'a plus confiance en sa probité; l'honneur national exige que les fabricants et les négociants honnêtes s'entendent pour combattre efficacement cette prévention fâcheuse. Ils y trouveront, de plus, leur propre intérêt, car s'ils réussissent à diminuer le nombre de ces intermé-

diaires tarés qui se mettent entre le fabricant et le consommateur, à établir des maisons respectables qui, livrant au comptant avec un bénéfice restreint dans les plus justes limites, des marchandises sûres, offrent ainsi de solides garanties, le public leur accordera bientôt la préférence, et l'augmentation de la vente compensera largement la diminution relative du gain.

Le livre de M. Delamarre est divisé en quatre parties qui traitent du pain, de la viande, des vins et des transports. Ce sont, en effet, les chapitres essentiels de la consommation alimentaire. Pour obvier à la cherté du pain, dont l'inconvénient le frappe d'autant plus que c'est l'une des causes les plus ordinaires des révolutions, M. Delamarre propose des mesures de deux sortes : les unes auraient en vue de rendre la marche du commerce des blés plus régulière, moins exposée à des hausses et des baisses subites, souvent fort exagérées; les autres concernent l'agriculture, et leur but serait de faire participer les cultivateurs aux bienfaits du crédit. Quant à la viande, c'est sur ce point particulièrement que la France a beaucoup à faire pour fournir à sa population une nourriture suffisante. Dans maints départements, l'usage de la viande est un luxe que le paysan ne se permet guère qu'en de rares occasions, et cependant les ressources ne manquent pas pour élever du bétail. M. Delamarre attribue la cherté de la viande à la mauvaise organisation du commerce de la boucherie. Il voudrait des marchés plus nombreux, plus abordables, où le propriétaire pût faire abattre et vendre ses bestiaux sans intermédiaires. Sur les vins, c'est principalement l'impôt qui lui semble à la fois un obstacle au bon marché et une excitation à la fraude. Enfin, dans ce qui concerne les voies de transport, il voit la sphère où l'intervention du gouvernement peut agir d'une manière utile et vraiment efficace.

Dans cette rapide esquisse, M. Delamarre soulève en passant une foule de questions de la plus haute importance, qui demanderaient à être mieux approfondies. Il lance beaucoup d'idées dont l'exécution rencontrerait peut-être des difficultés insurmontables. Mais dans le nombre, il s'en trouve de fort ingénieuses, et quand il n'obtiendrait d'autre résultat que de les faire discuter, son livre serait déjà

un service réel rendu, soit à la science économique, soit à la pratique administrative. Il a, du reste, un autre mérite non moins précieux, c'est de sonder hardiment quelques-unes des véritables plaies de l'état social, et de montrer où l'on doit en chercher le remède.

Du droit et du devoir, par Ch. Monnard, ouvrage couronné par la Société genevoise d'utilité publique. Genève et Paris, chez J. Cherbuliez, 1854; 1 vol. in-16°: 1 fr. 50.

Le droit et le devoir sont les bases sur lesquelles repose l'édifice social. De ces deux principes dépend le bonheur des peuples, et l'on ne saurait contester l'influence qu'ils exercent sur le développement individuel, sur la vie morale de l'homme et de la famille. Mais pour que leur influence soit vraiment salutaire, il faut maintenir entre eux une harmonie parfaite, empêcher que l'un anticipe sur l'autre, assigner d'une manière bien précise à chacun le rôle qui lui convient. Malgré les rapports intimes qui les unissent, ils semblent provenir de deux sources différentes, et de là naît une espèce d'antagonisme qui a de fâcheuses conséquences. Les partisans absolus du droit le regardent comme antérieur au devoir, en font même le régulateur unique de celui-ci. Cette opinion, à laquelle sont dus la plupart des systèmes socialistes, est fondée sur une erreur manifeste. En effet, l'idée du droit appartient à l'état social, elle a pour objet les relations de l'homme avec ses semblables, tandis que la sphère du devoir embrasse de plus les rapports de l'homme avec lui-même, le vaste domaine de l'activité de l'âme sur lequel le droit ne saurait étendre sa juridiction. La loi qui, dans l'organisation sociale, est l'origine du droit, ne peut rien « sur les pensées secrètes, sur les mobiles ignorés, sur ce mystère au fond duquel la volonté se retire, et où ni tyrans, ni persécuteurs ne pénètrent. C'est là que le devoir, reposant sur cette volonté même, établit le siége de son autorité; c'est du fond de ce sanctuaire, voilé à tous les yeux, qu'il exerce son influence au dedans de l'âme et

dans ses manifestations, qu'il prête son appui aux bons qu'on opprime, et qu'il épouvante les oppresseurs. »

On peut dire que l'homme apporte en venant au monde des devoirs à remplir et non des droits à faire valoir, car ceux-ci ne naissent qu'au moment où il devient membre actif de la société tandis que les autres sont inhérents à sa propre nature individuelle. Quand il demeurerait isolé, la conscience du devoir à l'égard de Dieu n'existerait pas moins en lui. Mais l'homme étant fait pour vivre au milieu de ses semblables, le droit acquiert aussitôt une grande importance par le rôle qu'il joue dans toutes les relations sociales. Seulement il ne peut, en aucun cas, supprimer le devoir, il doit, au contraire, lui prêter aide et protection; sa principale mission est d'empêcher que l'accomplissement du devoir soit entravé; le premier et le plus noble droit de l'homme est le droit d'accomplir son devoir. Ce doit être là le but de la loi dans l'organisation sociale. Le droit limite la part de liberté individuelle laissée à chacun, et lui permet d'en user, sans lui en faire une obligation, tandis que le devoir prescrit des sacrifices et défend souvent de faire usage d'un droit. Pour le commun des hommes « l'un représente ce qu'on possède, ce qu'on peut légalement réclamer, la source des jouissances; l'autre ce qui engage ou oblige, ce qui limite les jouissances, une source de privations. » Il résulte de là que beaucoup sont enclins à laisser de côté le devoir pour n'évoquer jamais que le droit. C'est un malheur, d'autant plus qu'ils confondent en général trop facilement le droit avec leurs intérêts. Aussi l'empire de la loi n'est-il bien réel que là où l'idée du devoir domine. Les républiques en offrent bien la preuve. Tant que l'union des deux principes se maintient, elles prospèrent; dès que la rupture a lieu, que l'antagonisme s'établit, elles déclinent et marchent à leur ruine. La liberté ne trouve pas dans le droit un appui suffisant, c'est l'amour du devoir qui lui apporte les meilleures garanties. « Au fond de notre nature, la moralité et la liberté sont inséparables; dans leur essence, elles sont identiques. Pour vouloir, il faut être libre; pour être libre, il faut vouloir. Qui ne peut ou ne sait pas vouloir est asservi par nature, ou bien esclave par malheur ou par abjection.

La libre volonté seule élève l'homme jusqu'au dévouement et au sacrifice, et fait sa grandeur morale et son héroïsme civique. Telle est l'élasticité de cette puissance interne, que, du fond de l'âme, elle se répand dans la société, l'épure, l'affermit et l'anime. La volonté libre et par là forte, défend et chérit la liberté individuelle et la liberté des peuples, en s'inspirant de son devoir. L'habitude de prendre le devoir pour règle, c'est l'habitude de se vaincre soi-même, de soumettre ses passions à sa raison, et d'obéir spontanément à sa conscience : on place l'empire de sa vie dans sa propre volonté, au lieu de se laisser conduire par des séductions extérieures ou par la contrainte. Le principe du devoir développe donc le principe de la liberté morale, la force et l'indépendance du caractère. »

Après avoir ainsi posé la question sur son véritable terrain, M. Monnard passe rapidement en revue les révolutions accomplies au nom du droit, et montre que les seules dont le succès ait porté de bons fruits sont celles qui n'ont pas exclu l'idée du devoir ; toutes les autres ont été stériles ou du moins n'ont produit que des désastres. C'est l'alliance de ces deux principes qui féconde les révolutions, et c'est elle aussi qui les prévient. Chez les gouvernants, elle empêche l'injustice et le despotisme, chez les gouvernés, elle rappelle qu'au-dessus de la souveraineté du peuple, trône la loi morale qui régit la volonté, l'âme des nations. Au contraire, quand cette alliance fait défaut, surviennent des désordres de toute espèce. Le despotisme amène la révolte qui proclame la liberté ou plutôt la licence et reconduit bientôt au despotisme. On s'agite vainement pour sortir de ce cercle vicieux. Les efforts des plus ardents promoteurs de la liberté n'aboutissent qu'aux dégradantes doctrines du socialisme ou du communisme qui « organisent le travail et la société comme un mécanisme, et réduisent les hommes aux fonctions de rouages à mouvements invariablement déterminés. Là, plus de mobile moral, mais une rotation : plus de dévouement, mais un engrenage ; vous n'êtes plus citoyen, mais axe ou pignon ; vous n'êtes plus homme, car vous n'êtes plus libre, vous n'avez plus de devoir. »

Et la grande maladie du siècle, l'égoïsme passionnément entraîné vers les plaisirs et la cupidité, ne peut non plus trouver son remède ailleurs que dans la coordination rationnelle du droit et du devoir. Il faut rétablir la priorité du devoir sur le droit, la faire prévaloir dans l'éducation, dans la vie des familles, dans la politique des peuples. Ainsi se relèvera, se raffermira la société chancelante, et les hommes pourront marcher d'un pas plus ferme vers l'idéal chrétien que l'avenir nous présente comme le but de l'œuvre providentielle.

Dans cette courte analyse, nous n'avons pu donner qu'une idée bien incomplète du remarquable travail de M. Monnard. Mais elle suffira pour faire comprendre l'importance de la question qu'il a traitée avec non moins de clarté que de profondeur. Son livre offre le cachet d'un esprit philosophique mûri par l'étude, par l'expérience et la méditation, et, quoique la forme n'en soit pas très-populaire, il est à la portée de tous les lecteurs intelligents dont les suffrages viendront sans doute confirmer le jugement de la Société genevoise d'utilité publique.

SCIENCES ET ARTS.

EXPLANATIONS and Sailing Directions to accompany the Wind and Current Charts, etc., by lieuten. Maury. Philadelphia, in-4°.

Les progrès qui, depuis quelques temps, se sont accomplis dans toutes les méthodes d'investigation n'ont pas trouvé de champs plus vastes à exploiter que celui de la météorologie, qui, du rang inférieur qu'elle occupait jusque-là, s'est élevée jusqu'à prendre place parmi les hautes sciences philosophiques. Quoique les recherches météorologiques datent déjà d'une époque fort ancienne, ce n'est guère que dans ces dernières années qu'elles ont pris une importance réelle. Il a fallu d'abord perfectionner les instruments pour rendre les observations dignes de confiance, puis multiplier celles-ci de manière à pouvoir embrasser à la fois un grand nombre de lieux et un grand nombre d'époques. L'ouvrage que nous an-

nonçons ici donne un récit détaillé de tous les efforts qui ont été faits pour obtenir de semblables résultats. M. le lieutenant Maury a surtout en vue les avantages que la navigation pourrait retirer du concert de toutes les nations maritimes dans leurs observations météorologiques. S'étant assuré la coopération de l'amirauté anglaise et de la Société royale, il a convoqué à Bruxelles une conférence dont le résultat a été la décision d'adopter un système uniforme pour les observations de la météorologie maritime. « Nous sommes, dit-il, sur le point de tourner un nouveau feuillet dans le livre de la navigation, duquel nous pouvons attendre en toute confiance beaucoup d'informations propres à diminuer les dangers de la mer et à abréger les voyages. Nous allons ouvrir, dans le volume de la nature, un nouveau chapitre intitulé Météorologie marine. C'est là que sont écrites les lois qui gouvernent ces agents auxquels les vents et la mer obéissent. La véritable interprétation de ces lois intéresse le planteur aussi bien que le marchand, l'agriculteur aussi bien que le marin, et les États comme les individus ; en effet, le bien-être des plantes et des animaux dépend des conditions hygrométriques de l'atmosphère. La santé du malade tient souvent au plus ou moins d'humidité qui règne dans l'air, au souffle froid ou chaud du vent. L'atmosphère pompe nos rivières dans la mer, et les transporte à travers les nuages jusqu'à leur source au milieu des collines ; or, suivant la régularité avec laquelle fonctionne cette machine dont nous voulons étudier aujourd'hui la marche, selon qu'elle laisse retomber cette humidité, et le supplément convenable de pluie qu'elle fournit à chaque région, à chaque planteur et sur tous les champs cultivés, telle contrée sera fertile, telle autre stérile. Les principales nations maritimes ont donc bien fait de s'entendre sur un plan d'observation, et de s'engager à y coopérer avec leurs vaisseaux sur la haute mer, afin de découvrir tout ce que des recherches patientes et systématiques peuvent nous révéler sur les vents ou les vagues. »

Les données recueillies par M. Maury sont déjà considérables, et l'on ne peut lire l'admirable exposition de ses vues sans conclure avec lui que son plan d'observations météorologiques universelles

est, en effet, le service le plus important qui puisse être rendu à la navigation et au commerce. Il serait à désirer, pour faciliter le travail, que la partie pratique du présent volume fût condensée dans un petit manuel qui pût être mis à la portée de tous les capitaines de vaisseaux, ainsi que de toutes les autres personnes capables d'aider au grand œuvre des recherches météorologiques.

LE SPORT A PARIS, par Eugène Chapus. Paris, Hachette, 1854; in-18.

Petit volume amusant; il fait partie de la *Bibliothèque des chemins de fer*, et le voyageur qui lui demandera quelques moments de distraction ne sera point trompé dans son attente. Les courses de chevaux, la natation, le canotage, la danse, l'escrime, le jeu de paume, la chasse, le billard, le tir au pistolet, l'équitation, le whist, etc., tels sont les amusements parisiens sur lesquels M. Chapus donne des détails fort peu connus des personnes dont la destinée est de vivre loin des rives de la Seine. Il conte avec esprit et avec entrain, il jette dans ses récits des anecdotes piquantes, il leur donne souvent une forme dramatique et originale. A propos du jeu de paume, il nous apprend qu'un jour Napoléon entra tout botté dans la salle destinée à Fontainebleau à ce passe-temps; après avoir essayé de figurer dans une partie, l'empereur s'écria : « C'est le roi des jeux; je compte y jouer plus tard pour me reposer, quand... » il n'acheva point. — Les amateurs les plus experts dans chaque genre de *sport* sont mentionnés avec soin, et quelques-unes de leurs prouesses sont de nature à étonner les profanes : Philidor menait de front trois parties d'échecs sans les voir, tour de force inconcevable qui n'a pu être reproduit; M. de la Bourdonnaie, le premier des joueurs modernes, est arrivé à conduire deux parties à la fois, le dos tourné aux échiquiers, mais il ne lui a pas été donné d'aller au delà. En des mains exercées, le bâton est devenu une arme bien plus redoutable que l'épée; un professeur est parvenu à appliquer quatre-vingt-deux coups dans l'espace de quinze secondes. L'au-

teur du *Sport à Paris* se borne d'ailleurs à envisager son sujet au point de vue du monde élégant et des riches désœuvrés qui comprennent avec raison que l'exercice corporel est indispensable pour la santé; des exercices de *sport* à l'usage de la foule seraient d'une utilité bien autrement réelle, mais les conditions de la vie matérielle à Paris apportent de graves obstacles au développement de goûts qui sont encore restreints dans un cercle extrêmement circonscrit.

L'ALCHIMIE ET LES ALCHIMISTES, ou essai historique et critique sur la philosophie hermétique, par L. Figuier. Paris, V. Lecou, 1854; grand in-18 : 3 fr. 50.

L'auteur de ce livre curieux est déjà connu avantageusement, grâce à d'habiles et judicieux travaux sur l'histoire des sciences. Il a pensé avec raison que si l'alchimie n'est point une science, elle conserve cependant le privilége de séduire l'imagination et d'éveiller la curiosité. Une opinion trop rigoureuse condamne tous les travaux des alchimistes comme insensés ou ridicules; ils ont fourni cependant la base de l'édifice actuel des connaissances chimiques. L'histoire de l'alchimie, riche d'ailleurs en faits curieux, en circonstances piquantes, est une partie nécessaire de l'histoire scientifique et de celle de l'esprit humain. M. Figuier a divisé en quatre parties le sujet qu'il voulait embrasser. Il donne d'abord un exposé analytique des opinions et des doctrines professées par les philosophes hermétiques; il trace le tableau sommaire des travaux exécutés par les alchimistes pour la recherche de la pierre philosophale, et résume les principales découvertes chimiques qui leur sont dues. Il fait connaître les prétentions ambitieuses de ces étranges docteurs; les plus modestes affirmaient que la *pierre* pouvait convertir en or une quantité cent fois plus forte de métal impur, mais il y en eut qui évaluèrent à un million de fois cette énergie de multiplication; d'autres la portèrent même à l'infini, et Raymond Lulle se vanta de pouvoir changer en or la masse totale des eaux de l'Océan, pourvu que cette masse fût au préalable convertie en mer-

cure. Les procédés qu'indiquent ces docteurs pour parvenir à de pareils résultats sont toujours, par malheur, exposés dans un style tellement énigmatique et allégorique, qu'il est de toute impossibilité d'y rien comprendre ; les titres de leurs ouvrages donnent un avant-goût de cette obscurité calculée ; lisez le *Tombeau de Sémiramis ouvert aux sages,* le *Psautier d'Hermophile,* l'*Assemblée des disciples de Pythagore,* le *Livre des douze portes,* et vous vous trouverez, quelque envie que vous en ayez, dans l'impossibilité d'effectuer les opérations qu'on mentionne.

Dans la seconde partie de son écrit, M. Figuier détermine le rôle que l'alchimie a joué pendant le moyen âge et la renaissance, époque où elle exerça le plus d'empire sur les esprits ; nombre de faits curieux se trouvent groupés dans ces pages ; nous n'en citerons que deux :

En 1436, le roi d'Angleterre, Henri VI, voyant ses finances fort délabrées, rendit un édit adressé aux prêtres, aux nobles et aux docteurs, pour les engager à s'occuper d'alchimie, afin de venir en aide aux besoins du royaume. Le monarque invoquait particulièrement le secours des ecclésiastiques : il espérait, disait-il, qu'ayant la faculté de transformer le pain et le vin dans le corps et le sang de Jésus-Christ, il leur serait facile de changer en or de vils métaux. Plus tard, Charles IX, fort jeune alors, et le duc d'Anjou, son frère, passaient un traité avec un charlatan, nommé Jean de Pezerolles, et cet acte, resté jusqu'à présent enfoui dans l'immense quantité de documents que possède la bibliothèque impériale, stipule de grands avantages en faveur de l'alchimiste ; on lui accorde une rente annuelle et perpétuelle de cent mille livres tournois, et on lui comptera en espèces cent mille écus d'or, somme énorme pour l'époque. En attendant, cent vingt mille livres furent remises au sieur de Pezerolles, pour commencer ses opérations. Il s'enfuit en emportant l'argent des jeunes princes dont il voulait exploiter la crédulité ; mais Charles le fit poursuivre, arrêter et pendre.

Abordant l'histoire des principales transmutations métalliques, M. Figuier offre le résumé des événements étranges qui entretinrent longtemps en Europe la croyance aux doctrines de la science

transmutatoire. Là se présentent Nicolas Flamel, Kelly, Van Helmont, Sandivoyius, Lascaris, Delisle et bien d'autres personnages qui se donnèrent hardiment comme possesseurs de secrets merveilleux, et qui trouvèrent toujours des dupes. Des faits qui parurent alors inexplicables peuvent aujourd'hui recevoir des interprétations probables.

Enfin au dernier chapitre, l'*Alchimie au dix-neuvième siècle* montre que, de nos jours, les prétentions des anciens philosophes hermétiques ne sont pas complétement abandonnées; une vaste association d'alchimistes, fondée en 1790, a subsisté en Westphalie jusqu'à l'an 1819, sous le nom de *Société hermétique*. L'Allemagne possède d'autres sociétés semblables, une à Carlsruhe, entre autres, qui basait son enseignement sur les principes d'un auteur qui, renchérissant sur les sottises qui faisaient le mauvais côté de l'école des chercheurs du grand-œuvre, traitait de la *composition chimique des péchés*. La France compte encore quelques adeptes; ils publient de loin en loin des livres inintelligibles; en 1853, un préparateur de chimie à l'école professionnelle de Nantes, adressa à l'Institut un volume pour établir que la production artificielle des métaux précieux était un fait avéré. Paris possède plusieurs alchimistes dont la physionomie, les habitudes, le costume sont étranges. Leurs traits amaigris, creusés de rides profondes, étalent les traces des longs travaux, des veilles, des inquiétudes qui les absorbent. Au premier coup d'œil, on reconnaît qu'ils n'ont pas encore trouvé le secret qu'ils cherchent et que bien d'autres avant eux ont voulu découvrir.

L'IMPRIMERIE, LA LIBRAIRIE ET LA PAPETERIE à l'exposition universelle de 1851, rapport présenté par M. A. Firmin Didot, membre du jury central de France. Paris, 1854; in-8°.

L'imprimerie et la librairie ont tenu dignement leur place dans la grande exposition de Londres, et c'est une bonne fortune pour elles que d'avoir pour appréciateur un homme distingué, qui joint à

la connaissance parfaite de l'art typographique une érudition aussi variée qu'étendue. Le rapport de M. Didot est un travail très-remarquable, qui embrasse toutes les industries relatives à la fabrication des livres, résume l'histoire de leurs progrès et constate leur état actuel.

L'imprimerie atteignit dès son origine un haut degré de perfection. Obligée de rivaliser d'élégance et de netteté avec les manuscrits, elle débuta par des chefs-d'œuvre dont quelques-uns font encore l'admiration des connaisseurs. Mais ses procédés étaient coûteux, ses moyens mécaniques incommodes et lents ; aussi lorsque le besoin de multiplier les livres et de les mettre à la portée du plus grand nombre se fit sentir, ce fut surtout de ce côté-là que se dirigèrent les efforts. On rechercha la célérité du tirage et le bon marché des produits, tandis qu'il y eût plutôt décadence dans l'art à mesure que le prix des livres baissait. Ce n'est guère qu'à la fin du siècle dernier qu'on peut signaler de nouveaux progrès dans la gravure et la fonte des caractères. Alors les Baskerville, les Bodoni, les Didot rendirent d'éminents services à l'imprimerie en la dotant de types d'un goût plus pur et d'une matière plus durable. Leur influence fut d'autant plus heureuse que bientôt les perfectionnements mécaniques vinrent ouvrir à la typographie une ère de grande activité. La presse et le procédé de stéréotypage inventés par lord Stanhope, puis l'application de la vapeur lui donnèrent l'essor le plus fécond.

C'est en Angleterre surtout que la puissance mécanique, appuyée sur celle de l'association, a obtenu des résultats prodigieux. M. Didot cite l'atelier de M. Clowes, où deux machines à vapeur mettent en mouvement vingt-huit presses qui travaillent jour et nuit ; celui du *Times*, tiré chaque jour à 35,000 exemplaires, au moyen de deux machines qui impriment dix milles feuilles par heure des deux côtés ; la Société biblique anglaise et étrangère qui, de 1804 à 1851 a produit 24,247,667 exemplaires de l'Ancien et du Nouveau Testament en 140 langues différentes, et qui exposait à Londres 175 Bibles, dont 170 imprimées en une langue différente, toutes d'une exécution fort satisfaisante, plusieurs même très-re-

marquables. Pour suffire à cette effrayante consommation de papier, les papeteries ont dû recourir aussi à l'emploi de la vapeur, et le fait suivant donne une idée du développement immense qu'elles ont pris. Dans la fabrique de M. Joynson, à Sainte-Marie-Cray, comté de Kent, deux machines de grandes dimensions, marchant à la vitesse de vingt mètres à la minute, produisent 25,000 kilogrammes par semaine, ce qui fait environ 90 kilogrammes à l'heure, soit dix rames de grand papier d'impression. La reliure des livres a suivi la même marche. « A Londres, dit M. Didot, il y a quelques ateliers de reliure et de cartonnage, tels que ceux de Remnant, de Lighton, de Westley, qui peuvent, en six heures, plier, coudre, recouvrir et dorer jusqu'à mille volumes, pourvu que les couvertures soient préparées à l'avance et qu'il ne reste qu'à les endosser. Deux jours leur suffisent pour la préparation des couvertures. »

Malgré cette rapidité merveilleuse, les produits de la librairie anglaise ne manquent ni d'apparence ni de solidité. Mais c'est à la France qu'appartient la palme du bon goût. Les spécimens de l'imprimerie impériale ont été surtout distingués par le jury ; ceux de MM. Dupont, Plon et Mame ont obtenu la médaille d'or.

L'imprimerie impériale de Vienne n'a pas moins brillé, soit par sa riche collection de caractères orientaux, soit par ses fac-simile d'incunables, soit par ses tableaux lithochromiques. L'Allemagne était aussi dignement représentée, et les nombreuses publications qu'elle avait exposées témoignaient de l'incessante activité de ses presses.

Nous ne suivrons pas M. Didot dans les détails de son rapport. C'est un travail qu'il faut lire si l'on veut se faire une idée exacte des progrès accomplis dans l'imprimerie et dans les diverses industries qui s'y rattachent. On y trouvera d'ailleurs une foule de notions intéressantes, exposées avec beaucoup de clarté. Quoique rédigé principalement en vue des experts, il offre un attrait réel aux personnes même le moins versées dans l'art du typographe.

DOMESTICATION ET NATURALISATION DES ANIMAUX UTILES, rapport à M. le ministre de l'agriculture, par Isid. Geoffroy Saint-Hilaire. Paris, 1854; 1 vol. in-12 fig. : 1 fr. 75.

Le nombre des animaux domestiques, restreint dans des limites assez étroites, ne s'est point accru malgré les progrès de l'histoire naturelle qui ont fait découvrir maintes espèces sauvages, les unes pouvant devenir précieuses par leur chair ou par d'autres produits, les autres appelées à prendre rang avec avantage parmi les animaux auxiliaires de l'homme. On a même jusqu'ici fait bien peu d'efforts pour naturaliser en Europe les animaux domestiques particuliers à d'autres contrées du globe. Tandis que la botanique enrichit sans cesse nos jardins de plantes nouvelles, la zoologie s'est bornée à décrire ses découvertes et à nous en montrer quelques spécimens dans les ménageries. Cependant les obstacles que rencontre l'acclimatation des animaux ne paraissent pas impossibles à surmonter. Les essais tentés au Jardin des plantes à Paris prouvent au contraire que des entreprises de ce genre peuvent être couronnées de succès. Le buffle, le chameau, le lama, l'alpaca, plusieurs espèces de cerfs, le daim, l'hémione se sont acclimatés au point de reproduire jusqu'à plusieurs générations, et de supporter des hivers rigoureux sans beaucoup de peine. Bien d'autres animaux, qui pourraient fournir un excellent gibier, multiplient également dans la ménagerie du Muséum. Pourquoi ne ferait-on pas la même expérience sur une grande échelle? Evidemment ce n'est qu'une question de temps et d'argent, mais l'importance du résultat mérite bien quelques sacrifices. Aussi M. Geoffroy Saint-Hilaire espère-t-il beaucoup de la Société zoologique d'acclimatation qui s'est récemment constituée, et, dans son rapport, il s'attache à lui fournir toutes les directions nécessaires. Il désigne comme pouvant être naturalisés avec avantage douze mammifères et une vingtaine d'oiseaux qui se sont déjà reproduits en captivité dans différents pays de l'Europe. Mais de semblables essais doivent être faits avec intelligence. Il faut étudier les mœurs, les habitudes de ces

animaux, les conditions dans lesquelles ils vivent, la nature des contrées qu'ils habitent, et chercher autant que possible à ne pas trop brusquer le changement auquel on les soumet. Un troupeau de lamas, amené en France à grands frais et placé dans les jardins de Versailles ne tarda pas à périr, tandis que probablement dans les Pyrénées ou les Alpes il se serait acclimaté. M. Geoffroy Saint-Hilaire donne à cet égard des renseignements très-précieux, et montre que si l'on veut avoir quelques chances de réussite il importe de s'entourer des lumières de la science, et de prendre pour base les observations recueillies par les naturalistes. Son mémoire, plein de faits curieux, nous semble propre à exciter au plus haut point l'intérêt des lecteurs. Il dirigera l'attention du public sur la société d'acclimatation et lui fera mieux comprendre l'utilité de ses travaux.

REVUE CRITIQUE

DES

LIVRES NOUVEAUX.

DÉCEMBRE 1854.

LITTÉRATURE.

LES VIGNES DU SEIGNEUR, par Charles Monselet. Paris, 1854; 1 vol. in-32 : 1 fr. 25.

Depuis quelque temps on voit surgir des poëtes d'une étrange sorte. Faisant fi de la grâce, de la pureté, de l'élégance, ils semblent prendre à tâche de dépouiller la poésie française de tout ce qui fait son charme. Le but de leurs efforts est d'exprimer, dans un langage trivial, des pensées ignobles, des sentiments bas, et de niaises extravagances. On dirait, en vérité, des étudiants en goguette, devisant après boire, et rivalisant à la fois de non-sens et de mauvais goût dans leurs propos bachiques. Voilà pourtant ce qn'est devenue la nouvelle école qui devait *enfoncer* Racine et Boileau. Il y a quelque vingt ans, nous en possédions la tête; aujourd'hui nous en sommes à la queue. Or, tandis que la tête rachetait, du moins en partie, ses défauts par une surabondance de sève, par beaucoup d'esprit et une vigueur de talent peu commune, la pauvre queue traîne péniblement son dernier souffle de vie dans l'ornière d'une imitation stérile. A qui la faute, si ce n'est à ces maîtres, qui ont donné le mauvais exemple, en puisant leurs inspirations à toutes les sources, pures ou impures, saines ou empoisonnées, qui ont placé le laid, l'ignoble, le faux, sur le même rang que le beau et le vrai, qui ont abusé des dons du génie pour s'affranchir non-seulement des règles étroites de la versification classique, mais encore des simples convenances de la morale et des scrupules du goût. Les écarts de leur imagination, les témérités de leur plume ont servi de modèle à la bande qui marchait derrière eux. Ne pou-

vant suivre leur vol audacieux, elle s'est ruée sur la fange où plus d'une fois elle avait vu leurs pieds se poser. C'est, en effet, plus facile de coasser avec les grenouilles que de chanter avec le rossignol, et dès qu'on admet que la poésie peut faire flèche de tout bois, il n'y a pas de sujet, quelque vulgaire qu'il soit, qui ne convienne à la fantaisie du poëte.

Après ces remarques générales, qui s'appliquent aux tendances de l'école, il est juste de reconnaître que celle-ci compte encore dans ses rangs des écrivains spirituels qui ne manquent ni de verve, ni de qualités dignes d'un meilleur emploi. M. Monselet, par exemple, est de ce nombre; ses ouvrages en prose ont un mérite incontestable; ils n'offrent pas trace du sans-gêne qui caractérise ses vers. Aussi regrettons-nous d'avoir à traiter sévèrement sa publication nouvelle. Mais pourquoi nous donne-t-il un volume dont le titre même est déjà une inconvenance, qui débute par une *Ode à l'ivresse :*

Viens, éclate et flamboie !
Ivresse, sois ma joie;
Apaise à flots pressants
La soif de tous mes sens.
Viens, nous irons, ma chère,
Voir sous le réverbère
Les ivrognes ronflants
Et rouges de vins blancs;

et qui est imprimé à l'encre rouge, comme pour mieux porter l'empreinte du cabaret, la couleur de la lie de vin.

Viens, les coupes sont prêtes,
Madère des tempêtes,
Toi, gin qui fais les fous,
Et vin à quatre sous !
Viens, il me faut la lutte
Sous la table en culbute,
Tous deux, à bras le corps,
Et les yeux en dehors.

Pouah! cela pue l'orgie la plus dégoûtante. J'aime cent fois mieux la chanson de Grégoire ou les Chevilles de Maître Adam.

Elles expriment du moins l'insouciante gaîté du buveur, et l'on n'y sent pas les efforts de l'homme de lettres qui se bat les flancs pour se donner l'allure d'un ivrogne.

Sur cet échantillon des joies du cabaret, on devine aisément quelles amours viennent s'y mêler. C'est Mme Clorinde,

La perle du quartier Bréda,

qui est la reine de la tabagie; une petite blonde,

Née à seize ans et morte à vingt.

Mais on nous dispensera d'en citer davantage. L'auteur lui consacre quatre pièces de vers. C'est un sujet si poétique! Une femme qui fait métier de présider les galas de ces messieurs!

Et pourtant M. Monselet a parfois des inspirations heureuses, des éclairs de véritable poésie. Son poëme intitulé: *En Médoc* renferme de charmantes choses. Dans le *Musicien*, on trouve de jolis détails, du sentiment, du trait, de l'originalité. Comment se fait-il qu'il se plaise à gâter son talent par ces fanfaronnades de viveur, par cette recherche affectée de mauvaise compagnie et de mauvais ton? Que voulez-vous, c'est l'uniforme de l'école; elle boit du Champagne, fume au divan Lepelletier et soupe à la Maison-d'Or. A ces conditions vous en êtes, et la camaraderie vous porte sur ses épaules:

Dignus es intrare
In nostro corpore.

Hors de là point de poëte!

FLAMINIO, comédie en trois actes et un prologue, par George Sand. Paris, 1854; in-12: 1 fr. 50.

Le titre de comédie que Mme Sand donne à cette pièce ne lui convient guère. On n'y trouve, en effet, ni peinture de caractères, ni étude de mœurs, ni rien qui dénote le moindre esprit d'observation. C'est tout simplement une fantaisie d'artiste, et même une fantaisie d'assez mauvais goût. Les personnages sont faux, l'intrigue n'a pas le sens commun, le dialogue est une espèce de marivaudage roman-

tique, dont les subtilités sentimentales portent au plus haut degré le cachet de la femme libre.

La scène s'ouvre auprès d'un chalet des Alpes, où lady Sara Melvil, avec sa belle-sœur, miss Barbara, sont venues, en compagnie du comte Gérard de Brumeval et du duc de Treuttenfeld, faire un dîner champêtre. Tandis que miss Barbara tue des poissons à coups de fusil dans un lac voisin, le comte dessine et hasarde quelques propos galants, dont lady Sara se montre fort irritée. Sur ces entrefaites paraît un homme à figure de chenapan et tournure analogue, qui se dit maître du chalet. C'est Flaminio, jadis comédien, chanteur magnifique, peintre habile, poëte, sculpteur, etc., maintenant contrebandier. Le comte Gérard qui se trouve, on ne sait trop comment, avoir sous la main une malle pleine d'habits neufs, propose, on ne sait trop pourquoi, à ce dit chenapan, de les lui prêter. Flaminio, sans qu'on puisse mieux comprendre son motif, accepte, se costume en grand seigneur, et, présenté par Gérard comme un de ses amis, prend place au dîner auquel il fait honneur, tout en débitant une foule de belles phrases sur la philosophie, sur les femmes, sur l'amour et sur l'art. Aussi miss Barbara le trouve charmant et lady Sara, frappée au cœur, se sent jalouse quand la petite Rita vient se présenter comme la fiancée de l'aimable contrebandier, qui doit fuir en toute hâte pour échapper aux carabiniers royaux lancés à sa poursuite. Flaminio ne se laisse pas prendre, mais il est blessé. Miss Barbara s'intéresse à lui, le fait transporter dans sa maison de campagne, lui prodigue les soins les plus tendres, et, quand il est guéri, l'adopte comme un fils, veut le forcer d'accepter la moitié de sa fortune. De son côté, lady Sara qui est veuve, riche et très-émancipée, aime passionnément Flaminio, bien qu'elle connaisse la vie de désordre et d'infamie qu'il a menée jusque-là. C'est un caprice fort étrange, car Flaminio ne cache pas ses anciens défauts et ne témoigne aucune envie d'y renoncer. Mais en épousant cet artiste, dont la paresse a fait un vrai sacripan, la grande dame aura le plaisir de fouler aux pieds les convenances mondaines, de se mettre au-dessus des préjugés sociaux. Aussi l'épousera-t-elle, malgré tous les obstacles, et sans qu'on puisse

découvrir chez Flaminio la moindre chose qui justifie l'extravagance d'un pareil caprice.

Voilà le sujet de cette pièce, où l'on retrouve la même tendance dissolvante qui caractérise plusieurs des romans de Mme Sand. L'intérêt est nul ; l'action ne se compose que d'une suite d'incidents invraisemblables, absurdes même, dont l'unique lien est l'amour extravagant de lady Sara, amour qui ne saurait assurément éveiller aucune sympathie, qui inspire plutôt de la répulsion. Quant aux détails, ils ne présentent guère plus d'attrait que l'ensemble, quoique Mme Sand y déploie sans doute beaucoup d'esprit.

UNE CONVERSION, par le comte de Raousset-Boulbon. Paris, 1855 ; 1 vol. in-18 : 1 fr. — L'ÉDUCATION DU FOYER, conseils aux mères qui élèvent leurs filles, par Mme Molinos-Lafite. 1 vol. in-18 : 1 fr. — CONFIDENCES DE Mlle MARS, recueillies par Mme Roger de Beauvoir. 1 vol in-18 : 1 fr. (Ces ouvrages font partie de la Bibliothèque nouvelle à 1 fr. le volume.)

Le comte de Raousset-Boulbon, dont la carrière aussi courte qu'aventureuse se terminait naguère sous les balles des Mexicains, était d'une ancienne et noble famille du département de Vaucluse. Avant d'aller chercher en Amérique un aliment à son activité, qui avait besoin d'obstacles à combattre et de lutte à soutenir, il s'était occupé de travaux littéraires. En quittant la France, il avait laissé le manuscrit du petit roman intitulé : *Une Conversion*, que l'on publie aujourd'hui pour la première fois. C'est l'histoire d'un jeune homme de bonne famille qui, ayant dissipé sa fortune en folies de toutes sortes, songe à se marier pour faire une fin. Une cousine riche, belle et noble lui est destinée. Elle habite en province avec de vieux parents qui vivent fort retirés. Notre jeune viveur doit donc renoncer aux plaisirs de Paris pour s'aller enterrer dans cette maison de l'ancien régime, où l'on n'a guère d'autre récréation que la partie de whist tous les soirs. C'est dur ; il s'y résigne cependant, et sa cousine Berthe vaut bien un tel sacrifice, car c'est une

charmante personne, aussi remarquable par ses talents que par sa beauté. Mais elle est trop sérieuse, trop sensée pour lui ; elle lui inspire du respect, de l'admiration plutôt que de l'amour, tandis qu'une autre cousine, Claire de Langenais, le captive dès l'abord par sa grâce enjouée et sa vivacité piquante. Quoi qu'il en soit, l'influence de Berthe ne s'exerce pas moins sur Robert qui, rompant tout à fait avec son ancien genre de vie, n'aspire plus qu'à se rendre digne de l'estime et de l'affection de ses deux cousines. Aussi, bientôt elles l'aiment également. Mais Berthe, qui sent bien qu'elle n'est pas payée de retour, se sacrifie généreusement en faveur de Claire, et c'est à celle-ci qu'écheoit l'heureux lot d'achever la conversion de Robert. Ce récit ne manque pas d'intérêt. Le style est simple, l'action bien conduite et semée de jolis détails. D'ailleurs, la tendance est honnête, le but moral, et les éditeurs de la Bibliothèque nouvelle à 1 fr. le volume feront bien de choisir des ouvrages de cette nature, qui peuvent être sans inconvénient mis entre les mains de tout le monde.

Nous en dirons autant, à plus forte raison, de l'*Éducation du foyer*. C'est un petit résumé très-bien fait des meilleures directions que l'expérience puisse donner aux mères, soit pour les soins physiques, soit pour l'éducation intellectuelle et morale. Les conseils de Mme Molinos-Lafite sont excellents, et la manière dont elle les présente, sans aucune trace de pédanterie ni d'affectation, en rehausse singulièrement le mérite.

Mais à côté de ces productions saines, auxquelles vient s'ajouter encore une réimpression de la *Geneviève* de M. de Lamartine, les *Confidences de Mademoiselle Mars* forment un contraste assez étrange. On en sera d'autant plus frappé, que ce volume ne renferme guère que le récit peu édifiant des amours de la célèbre comédienne. Ces intrigues de coulisses avec des personnages tout à fait inconnus n'offrent, en vérité, pas le moindre intérêt. De semblables révélations dépoétisent l'artiste et font peu d'honneur à sa mémoire. On lui aurait rendu un meilleur service en les laissant tomber dans l'oubli.

LA CONSCIENCE, drame en cinq actes et en six tableaux, par A. Dumas. Paris, 1854; in-12 : 2 fr.

M. A. Dumas est certainement l'un des écrivains dramatiques les mieux doués de notre époque. Nul ne possède à un plus haut degré l'entente de la scène, l'art de faire parler et agir ses personnages, de nouer et dénouer une intrigue, et de captiver l'intérêt des spectateurs. Mais aussi nul ne se plaît davantage à gaspiller son talent dans des compositions faites à la hâte, souvent à peine ébauchées, quelquefois même formées de matériaux dont la propriété peut lui être contestée. Il aspire surtout à la fécondité : produire vite et beaucoup, voilà l'objet de ses efforts. La richesse de son imagination est très-grande, mais elle ne lui suffit pas, il faut encore qu'il emprunte celle d'autrui. A l'un il prend la donnée d'un roman, à l'autre la charpente d'un drame, il imprime sur cela le cachet de son esprit, ajoute quelques incidents nouveaux, revêt le tout du vernis brillant de son style, et lance l'œuvre signée de son nom au bon public, qui se pâme d'aise sans se douter de la recette. Malheureusement survient la critique; peu disposée à le laisser jouir en paix de son triomphe, elle se met en devoir de dévoiler les secrets du métier; elle nous apprend que M. Lockroy ayant ramassé les débris de trois drames allemands, les a portés à M. Alex. Dumas, et que celui-ci, sans plus de scrupule, en a fait sa *Conscience*, pièce en cinq actes et six tableaux, c'est-à-dire en six actes. En effet, il n'y a pas moyen d'en douter, voici trois pièces d'Iffland : *Verbrechen aus Ehrsucht* (le Crime par point d'honneur), *Bewustseyn* (la Conscience), et *Neue versöhnt* (l'Expiation), qui renferment bien toute l'histoire d'Édouard Ruhberg, telle que nous la retrouvons dans *la Conscience* de M. Dumas. Ce sont les mêmes personnages, les mêmes péripéties, le même dénouement. Seulement, il y a moins de longueurs : les trois drames d'Iffland sont fondus en un, l'action marche plus vite, l'intérêt se soutient mieux, et l'on sait d'ailleurs que M. Dumas est habile à manier le dialogue. Iffland avait employé cinq actes à montrer le fils de M. de Ruhberg

conduit au crime par la passion du jeu, cinq autres à le mettre aux prises avec les reproches de sa conscience, qui empoisonnent les succès d'une brillante carrière que lui ont ouverte ses talents; enfin cinq encore à le ramener au bonheur par une dernière épreuve. Dans M. Dumas, dès le second acte, Édouard a forcé la caisse de son père pour acquitter une dette d'honneur; au troisième, le crime se découvre; le drame semble fini par le départ du coupable, qui se condamne à quitter la maison paternelle et à changer de nom pour n'être point un obstacle au mariage de sa sœur. Mais avec le quatrième recommence un nouveau drame qui se compose des dix derniers actes d'Iffland réduits à trois.

Édouard est devenu le secrétaire du ministre; il est en chemin de se faire une superbe position. Mais il a des remords qui le rongent et des ennemis dont les intrigues réussissent à percer le mystère de son passé. Le sentiment de son indignité lui fait sacrifier à la fois les espérances dont l'amour a rempli son cœur et les brillantes perspectives de la fortune. Il plaide la cause de son rival auprès de celle qu'il aime, et donne sa démission au ministre. Par ce noble effort, son crime est expié; la paix rentre dans son cœur et bientôt le bonheur aussi, car le ministre, instruit de sa noble conduite, refuse sa démission, l'élève en grade, lui décerne publiquement les récompenses les plus honorables, et aplanit les obstacles qui s'opposaient à son amour.

Tout cela ne manque ni de talent, ni d'effet dramatique; on comprend que la représentation de semblables scènes ait vivement ému les spectateurs. Mais le mérite en revient à Iffland; M. Dumas ne joue dans *la Conscience* d'autre rôle que celui du teinturier qui ravive les couleurs ou change les nuances d'un vêtement fait de pièces et de morceaux un peu fanés déjà, de manière à lui donner une apparence d'habit neuf. On ne s'y trompera guère, du reste; c'est une œuvre éminemment allemande, et lors même que nous n'aurions pas sous les yeux les trois drames d'Iffland, le plagiat ne nous paraîtrait pas moins flagrant. Aussi n'avons-nous pu prendre au sérieux M. Dumas, lorsque, dans sa préface, il dit:

« Il y avait à craindre que l'intérêt, porté au plus haut degré au

deuxième et au troisième acte, ne pût, au cinquième et au sixième, remonter à la même hauteur.

« Il n'y a que les gens du métier qui sentiront quelle difficulté il y avait là.

« La difficulté a été vaincue.

« Mais aussi il y avait un grand parti à tirer de cette opposition des trois premiers actes se passant dans un monde bourgeois, avec les trois derniers actes se passant dans un monde aristocratique.

« Le parti en a été tiré. »

C'est très-bouffon, en vérité, mais triste pas moins, comme la bouffonnerie des clowns. Et ce qui l'est encore plus peut-être, c'est de voir que M. Dumas, dédiant sa *Conscience* à M. Victor Hugo, saisit cette occasion pour déclarer qu'il croit à l'immortalité de l'âme.

LE NUAGE DOUBLÉ D'ARGENT, traduit librement de l'anglais. Paris, chez Meyrueis et Ce, 1854; in-12 : 75 c. — JESSY ALLAN. Paris, chez Meyrueis et Ce, 1854; in-18. — L'AMIE DU VIEILLARD, nouvelle par North Peat. Paris; in-12.— CONTES EXCENTRIQUES, par Ch. Newill. Paris, 1854; 1 vol. in-16 : 1 fr. 50.

Les trois premiers de ces petits ouvrages sont des nouvelles empreintes d'une tendance religieuse bien prononcée. *Jessy Allan* surtout appartient à la catégorie des traités populaires que les sociétés protestantes emploient à répandre les semences de la vérité évangélique. C'est l'histoire d'une pauvre jeune fille, à qui les promesses de la foi donnent le courage de supporter une vie pleine d'épreuves cruelles, et font envisager comme une délivrance bienheureuse la mort qui vient la frapper à la fleur de son âge. Il y a beaucoup d'intérêt dans ce récit touchant, où les consolations de la piété sont présentées d'une manière bien propre à faire vivement sentir leur prix. Cependant nous préférons *Le nuage doublé d'argent* et l'*Amie du Vieillard*, deux épisodes non moins religieux au fond, mais plus attrayants par la forme, dont le mérite littéraire est

assez remarquable. Le nuage doublé d'argent, c'est un proverbe irlandais dont le sens est qu'il n'y pas de malheur si rude, de chagrin si cuisant qui n'ait son côté favorable. En d'autres termes, toute épreuve doit porter ses fruits salutaires ; il s'agit seulement de ne jamais perdre courage, d'avoir confiance en la bonté divine, et de se rappeler que le plus sombre nuage a son revers argenté par les rayons du soleil qu'il cache momentanément à nos regards. La jeune Anette, aimable enfant, qui ne connaît encore de ce monde que les douces affections et les riantes perspectives, ne comprend pas ce proverbe que lui répète quelquefois sa vieille nourrice. Mais arrivent les soucis, les peines, les déceptions, et son cœur pieux lui en fait alors saisir le sens. Elle accepte les sacrifices, elle se résigne, en attendant que le nuage lui montre sa doublure d'argent, et cette ferme espérance n'est pas trompée. Annette retrouve le bonheur dans les efforts mêmes qu'elle fait pour lutter, et son âme, épurée, raffermie par l'espérance, éclate en actions de grâces; car elle reconnaît que cet enseignement était nécessaire pour la mettre sur la bonne voie.

Dans l'*Amie du vieillard*, nous trouvons également une esquisse pleine de délicatesse et de sensibilité. L'auteur fait vibrer les cordes les plus sympathiques du cœur humain. Il nous raconte l'histoire d'un vieillard dont le malheur a troublé la raison. Une fille, son unique enfant, lui fut volée, alors qu'il venait d'être déjà douloureusement frappé par la mort de sa femme. Après de longues et pénibles recherches l'infortuné, à moitié fou de désespoir, la retrouva dans une troupe de saltimbanques, et, ne pouvant maîtriser sa colère, il avait tué le ravisseur ; puis la pauvre enfant épuisée par les mauvais traitements qu'elle avait dû subir était bientôt morte entre les bras de son père. Dès lors celui-ci traînait sa misérable existence dans un hospice d'aliénés. Mais, avec le temps, sa folie s'était calmée, et Dieu lui avait fait la grâce de réveiller dans son cœur les sentiments d'une piété fervente qui répandait un beaume salutaire sur ses blessures. C'est l'efficacité de la religion dans toutes les peines de l'âme que l'auteur s'attache à faire ressortir, en nous peignant la fin édifiante et vraiment chré-

tienne de ce malheureux vieillard. Ce court épisode, qu'on ne lira pas sans émotion, est écrit avec beaucoup de simplicité.

Quant aux *Contes excentriques* de M. Newill, ils n'ont aucune intention morale ni religieuse, mais ils ne renferment rien non plus de mauvais ou d'inconvenant. Leur seul but est d'amuser, de fournir aux lecteurs quelques instants d'innocente distraction, et ce but nous semble atteint d'une manière très-satisfaisante. L'épithète d'*excentriques* que leur a donnée M. Newill rend bien le genre d'esprit dont ils portent l'empreinte. C'est ce que les Anglais appellent *humour*, et la plupart de ces contes nous semblent, en effet, avoir une origine britannique. On y trouve des caractères originaux peints avec gaîté, des données extravagantes rendues presque acceptables par le ton vrai du narrateur, des observations piquantes et de charmants détails.

LA LIGNE DROITE, comédie en un acte, par Marc Monnier. Paris, 1854; in-12 : 50 c.

La *Ligne droite*, début de l'auteur sur la scène, vient d'obtenir un succès bien mérité. C'est une petite comédie fine, spirituelle, dans le genre à la mode, dont nous n'aimons guère le marivaudage prétentieux, mais où du moins M. Monnier introduit de la vie, du mouvement et par conséquent plus de vérité. La scène se passe, pendant un entr'acte au théâtre Saint-Charles à Naples, dans la loge de l'ambassadeur de France. Lucien, jeune attaché, qui aime fort peu la diplomatie et beaucoup la nièce de l'ambassadeur, croit que le seul moyen d'aspirer à la main de sa belle comtesse est de se mettre sur les rangs pour la place de secrétaire d'ambassade, qui est vacante. Il se fera donc diplomate malgré sa répugnance. Sur ces entrefaites il rencontre son ami le baron qui arrive tout exprès de Paris pour solliciter cette place, et qui s'est dit de son côté que le plus sûr moyen de l'obtenir est d'épouser d'abord la nièce de l'ambassadeur, à laquelle il fera donc la cour, quoiqu'il ait peu de goût pour le lien conjugal. Ces deux rivaux se

rencontrent et se font leurs confidences, mais en usant l'un et l'autre de rouerie diplomatique. Chacun ne dévoile que la moitié de sa pensée et cache soigneusement son but réel. Le baron promet à Lucien d'appuyer ses prétentions au poste vacant, en retour de quoi Lucien parlera à la comtesse en faveur du baron. « Ayons la femme et la place est à nous, » se dit l'un ; « vienne la place et j'aurai la femme, » se dit l'autre, et le marché est ainsi conclu. Mais il se trouve que la comtesse, séparée de ces messieurs par une simple draperie servant de porte à sa loge, a tout entendu. Éconduisant Lucien par une brusque incartade, elle accueille le baron de la manière la plus aimable, lui laisse voir qu'elle a entendu la promesse qu'il a faite à Lucien, et finit par lui offrir pour celui-ci la place de secrétaire d'ambassade. Le pauvre baron, pris dans ses propres filets, ne sait trop que dire, mais il est bien obligé de faire bonne mine et d'annoncer à Lucien, bientôt ramené par l'inquiétude qui le tourmente, que la place lui est accordée. Au tour de Lucien maintenant de témoigner sa reconnaissance en parlant à la comtesse en faveur du baron. Mais il n'y songe guère ; pendant les quelques instants qu'il reste seul avec elle, il ne lui parle que de son propre amour, sans oser même lui avouer que c'est elle qui en est l'objet. Néanmoins, dès que rentre le baron, la comtesse s'empresse de lui déclarer que, persuadée par le chaleureux plaidoyer de son jeune ami, elle lui accorde sa main, et n'aspire plus qu'à changer son titre contre celui de madame la baronne. Lucien se désespère, et le baron, en butte aux capricieuses exigences de sa jeune fiancée, commence à trouver aussi que les choses ne tournent pas du tout selon ses désirs. Pour la comtesse elle s'amuse fort à leurs dépens, et quand elle pense s'être assez moquée d'eux : « Messieurs, leur dit-elle, vous êtes parfaitement ridicules. Il n'y a rien de plus mal adroit qu'un excès de finesse. Vous avez cru suivre la route des maîtres, et vous n'avez pris que le chemin des écoliers, le plus absurde et le plus long de tous, tandis que le plus sûr et le plus court est tout simplement la ligne droite. Cette leçon vaut bien un entr'acte, sans doute. J'ai l'honneur de vous saluer. »

A la rigueur la pièce pouvait se terminer ici. Mais la leçon eût

été trop cruelle et peu en harmonie avec la légèreté du sujet. Un dénouement plus agréable est amené par l'aveu que Lucien fait de son amour à la comtesse.

La comédie de M. Monnier annonce un talent facile et souple, de l'esprit, de la gaîte, une entente de la scène déjà remarquable. Voilà certainement des qualités précieuses pour le théâtre, mais il ne faudrait pas que l'auteur, encore bien jeune, se laissât séduire par des succès précoces et détourner des études sérieuses, qui seules peuvent lui faire prendre sa place au rang de nos bons écrivains dramatiques. S'il sait éviter cet écueil et demeurer fidèle aux bonnes habitudes du travail et de l'observation, nous ne doutons pas qu'un brillant avenir ne s'ouvre devant lui.

MÉDÉE, tragédie en trois actes et en vers, par Ernest Legouvé. Paris, 1854; in-12 : 1 fr. 50.

Cette pièce n'a pu être représentée. Pourquoi? C'est ce qu'il est difficile de comprendre, car depuis bien longtemps le Théâtre-Français n'avait pas reçu d'œuvre aussi remarquable. Le sujet de *Médée* est des plus difficiles, et M. Legouvé en le choisissant pouvait paraître téméraire. Mais la manière dont il l'a traité justifie son audace. Il a su rendre Médée intéressante, si ce n'est en elle-même, du moins par les situations dans lesquelles il la place. L'horreur qu'inspire une mère qui tue ses enfants est adoucie, autant du moins que cela se pouvait, sans rien ôter à l'énergie des passions dont ce drame est empreint. Médée, qui a tout sacrifié à son amour pour Jason, qui n'a pas reculé même devant le crime pour satisfaire l'ambition de ce héros devenu son époux, se voit délaissée, réduite à errer de lieu en lieu avec ses deux jeunes fils, ignorant si leur père est mort, ou, ce qu'elle redoute encore plus peut-être, s'il est infidèle. Elle arrive à Corinthe, au milieu des apprêts d'une fête nuptiale. C'est Créuse, la fille du roi Créon, qui va se marier et qui, la première, accueille la malheureuse étrangère avec une vive sympathie pour la douleur dont elle paraît accablée.

Dites infortunée,
Quelque parent cruel vous a-t-il détrônée?

MÉDÉE.

Mon malheur vient des dieux!

CRÉUSE.

De quel dieu? d'Artémis?
Je la prierai pour vous, son culte m'est permis :
De Neptune? Il protége et Corinthe et mon père,
Nos offrandes iront apaiser sa colère.....
Dites, quel est le dieu qu'il faut fléchir pour vous?

MÉDÉE.

Du dieu qui me frappa, rien n'arrête les coups.....
C'est l'amour!

CRÉUSE.

Quoi! l'amour! l'amour! tout nous rassemble.
Parlez! Jamais deux cœurs ne battront mieux ensemble.

MÉDÉE.

Hélas! l'amour pour vous est l'heureux fils du ciel,
Le dieu couronné, jeune, au sourire éternel;
Pour moi, c'est l'envoyé des noires Euménides,
Et son front, pour parure, a des serpents livides.

CRÉUSE.

De l'amour, je connais aussi les pleurs!

MÉDÉE.

Qui? vous!

CRÉUSE.

Oui, moi!

MÉDÉE.

Comment; celui qui sera votre époux
N'est-il pas quelque ami de votre heureuse enfance?

CRÉUSE.

C'est un étranger fort de sa seule vaillance.

MÉDÉE.

Comme moi!... Mais qui donc vous soumit à sa loi?

CRÉUSE.

Son malheur!

MÉDÉE.

Comme moi!

CRÉUSE.

Sa beauté!

MÉDÉE.

Comme moi!

CRÉUSE.

Son courage héroïque!

MÉDÉE.

Ah! malheureuses femmes!
Toujours même destin brisera donc nos âmes,
Et le récit des maux qui frappe l'une au cœur,
Toujours des maux de l'autre est donc l'écho moqueur!

CRÉUSE.

En effet, entre nous, sous l'ombre qui vous cache,
Je sens comme une étrange et douloureuse attache.

MÉDÉE.

Moi de même!

CRÉUSE.

Eh bien donc ouvrez-moi votre cœur,
Et pour que je vous sauve, éclairez-moi.... ma sœur!

A cet appel Médée ne résiste pas. Elle raconte, mais sans nommer Jason, les principales péripéties de son amour, la crainte qu'elle éprouve d'avoir été délaissée pour une autre, les sombres projets de vengeance que lui suggère la jalousie. Créuse l'écoute avec émotion, avec terreur même, quoique toujours avec une sympathie croissante, car elle est jalouse aussi, jalouse du passé, elle déteste une femme inconnue. Médée lui demande quel est son nom, mais elle ne veut pas le prononcer, lorsque survient Orphée. Alors tout se découvre, les deux rivales sont en présence et la fureur de Médée excite chez Créuse un mouvement de noble indignation. Rien de plus ingénieux et de plus dramatique en même temps que cette scène d'exposition, dans laquelle Médée captive l'intérêt par sa tendresse pour ses enfants, par ses malheurs et par

la constance de cet amour que lui fait tout braver dans l'espoir d'apprendre enfin le sort de son époux.

On sent toute l'étendue des torts de Jason, et la vérité des reproches que lui adresse Orphée :

Quoi ! tu vas sur les mers
Chercher cette barbare au fond de ses déserts,
Elle était pure, belle, heureuse, et son visage
Respirait la pudeur, la force, le courage !
Tu viens ! tu la corromps avec ta passion,
Tu fais servir aux plans de ton ambition
Les aveugles transports qu'en cette âme fougueuse
Jetait d'un feu nouveau la puissance orageuse ;
Et pour toi seul, enfin, quand, à force d'amour,
Elle a, derrière soi, tout brisé sans retour,
Qu'elle a trahi son père, abandonné sa mère,
Que proscrite, elle a fui sur la terre étrangère,
Et que là, triste objet de fureur et d'effroi,
Dans ce vaste univers elle n'a plus que toi,
Alors, saisi soudain d'un vertueux scrupule,
Devant ce front souillé ta pureté recule,
Tu lui reprends ton cœur et l'appui de ton bras....

Et cependant on comprend l'effet produit sur Jason par le contraste des mœurs barbares et de l'âpre nature de la Colchide avec la civilisation polie et le doux climat de la Grèce.

C'est ainsi que, sans prétendre excuser le crime, M. Legouvé a su se placer au point de vue des idées antiques ; il sauve avec bonheur ce que son sujet présentait d'odieux, et donne aux caractères de ses personnages un cachet de vérité très-remarquable. Médée ne tue ses enfants que lorsque, poursuivie par la fatalité, réduite au désespoir, elle a perdu toute chance de les sauver : c'est pour les soustraire à la fureur du peuple qu'elle plonge son poignard dans leur sein. Par une gradation habilement ménagée, il ôte à l'horreur de ce forfait ce qu'il a de trop révoltant pour le spectateur, et sait en tirer pour le dénouement de son drame un effet de la plus grande force.

L'action marche rapidement. Il n'y a point de longueurs, point de scènes inutiles. Les trois actes sont bien remplis, et l'on se sent entraîné par le charme d'un talent supérieur plein d'énergie et de puissance. Le style est constamment pur, noble, élevé. C'est une poésie majestueuse et simple, plus riche d'idées que de mots, qui réunit l'ampleur des grands maîtres classiques au mouvement et à l'allure plus libre de l'école moderne. Nous le répétons, depuis longtemps la littérature française n'avait pas produit d'œuvre aussi distinguée, et c'est un fait bien étrange, bien inexplicable que le refus d'une actrice ait suffi pour empêcher la représentation de cette belle tragédie. La défectueuse organisation des théâtres ne pouvait être mise en évidence d'une manière plus frappante.

VOYAGES ET HISTOIRE.

JOURNAL D'UN BOURGEOIS DE PARIS sous le règne de François Ier, (1515—1536) publié par Lud. Lalanne. Paris, 1854, in-8°.

Ce volume fait partie des publications mises au jour grâce au zèle de la *Société de l'Histoire de France*, et ce n'est pas un des ouvrages les moins curieux de cette collection intéressante. Il était resté jusqu'à présent enfoui parmi les manuscrits de la bibliothèque impériale. L'auteur est ignoré ; sa personnalité n'apparaît pas une seule fois dans tout le cours de son récit, lequel comprend les vingt-six premières années du règne de François Ier, et qui est d'autant plus digne d'attention que les documents contemporains sont peu nombreux relativement à cette époque, et qu'ils ne s'occupent guère de la vie intérieure de la France. Le *Journal* en question est une simple énumération de faits ; nulle réflexion, nulle parole de blâme ou de louange. Les principaux faits des guerres y sont relatés, mais la majeure partie de la place est accordée aux ravages des soldats et des aventuriers qui parcouraient le pays, en commettant une foule d'excès qu'une justice rigoureuse punissait impitoyablement et tardivement, aux crimes, aux supplices, aux processions, aux miracles ; des renseignements précieux se rencontrent au su-

jet des persécutions religieuses; le bourgeois de Paris enregistre, avec indifférence, les horribles exécutions qui se succèdent; il n'a ni plaisir, ni peine; il est trop accoutumé à pareil spectacle pour en être ému. Il voit, le 21 janvier 1534, brûler six luthériens; le lendemain on brûle la femme d'un cordonnier « qui mangeoit de la chair aux vendredys et samedys, » et le 9 février, un marchand natif de Tournay « marié et estimé homme de bien; » le 26 du même mois on brûle un jeune homme « mercier du palais (duquel la femme de desplaisance de telle infortune de son mary environ sept sepmaines auparavant, mourut en son lit) » et un jeune écolier « parce qu'il avait mis et attaché secrettement, de nuict, plusieurs escripteaux par la ville de Paris. » Le 13 mars, un chantre de la chapelle du roi meurt sur le bûcher pour le même délit. Le 5 mai, trois hommes « sont traynez sur une claye, pendus en l'air à chaisne de fer et ainsy bruslez. » Au mois de novembre précédent, on avait livré aux flammes un imprimeur « qui avait imprimé et vendu les livres de Luther, » un cordonnier « qui par malladie, estoit impotant de ses membres et paralitique, » et un riche drapier qui « eust le poing couppé, puis bruslé tout vif par ce qu'il n'avoit pas voulu accuser ses compaignons. » Nous ne continuerons pas cette sanglante énumération; celui qui l'écrivait eût été bien surpris s'il avait été informé que le cours des siècles donnerait aux partisans des doctrines si cruellement poursuivies les fonctions de premier ministre (Necker), de premier magistrat (le préfet actuel de la Seine) de la ville où s'étalaient toutes les fureurs de l'inquisition. Le bourgeois de Paris est d'ailleurs bien renseigné; il raconte d'une manière précise la condamnation et le supplice de Louis Berquin, que les juges se hâtèrent de livrer au bourreau afin de le soustraire à la protection du roi, et de sa sœur Marguerite qui l'avaient déjà préservé de la mort. On trouve aussi dans le *Journal* la mention d'un fait remarquable, mais qui ne paraît point indiqué ailleurs; c'est une lettre du pape Paul III qui, « adverty de l'horrible justice que le roy faisoit sur les luthériens, » lui mande que « Dieu le créateur a plus usé de miséricorde que de rigoureuse jus- « tice, et qu'il ne faut aucunes fin user de rigueur et que c'est une

« cruelle mort de faire brusler vif un homme dont parce qu'il « pourrait plus qu'autrement renoncer la foy et la loy. Parquoy « le Pape prioit et requeroit le Roy par ses lettres vouloir appaiser « sa rigueur de justice en leur faisant grâce et pardon. » Soit que François Ier fut en effet ramené à des sentiments plus humains par ces lettres de Paul III, soit que sa politique, dirigée contre Charles-Quint, lui imposât la loi de ménager les ennemis de l'empereur au delà du Rhin, il est de fait qu'à cette époque (juillet 1535) les persécutions s'adoucirent; le roi ordonna au parlement « de ne plus procéder en telle rigueur qu'ilz avoient faict; les luthériens bannis de Paris (et qui estoient du nombre environ septante-trois) furent rappelés; « mesmement les prisonniers qui estoient en « la Conciergerie et au Chastelet, furent mis hors sans nul mal et « dommaige en leurs biens. »

Une des circonstances qui montrent que l'auteur du *Journal* était bien instruit, c'est qu'il donne le vrai texte de la lettre écrite par François Ier après la bataille de Pavie, et arrangée d'une façon sublime par quelques auteurs modernes. Le roi n'écrivit point: « *Tout est perdu fors l'honneur*; » sa lettre assez longue à sa mère, débute ainsi: « Madame, pour vous faire scavoir comment se porte « le reste de mon infortune, de toutes choses ne m'est demeuré « que l'honneur et la vie qui est saine, et pour ce en vostre adver- « sité ceste nouvelle servira quelque peu de reconfort »

N'oublions pas de signaler le travail de l'éditeur du *Journal*; M. L. Lalanne a joint au texte, qu'il a souvent corrigé et restitué, des notes historiques dans lesquelles, s'occupant peu des ouvrages imprimés, il signale, ce qui est plus utile, les documents inédits que renferment les grands dépôts de Paris. Un appendice qui ne contient que quelques feuillets (laconisme regrettable) donne des indications sur diverses circonstances importantes de l'histoire de François Ier, notamment sur ses tentatives pour se faire élire empereur d'Allemagne, sujet que M. Mignet a traité, il y a peu de temps, dans la *Revue des Deux Mondes*.

*

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par Louis Blanc, tome VI. Paris, 1854; in-8°.

Le nom de l'écrivain célèbre qui veut écrire une nouvelle histoire de la révolution, révèle tout d'abord qu'il s'agit d'un ouvrage où se montre un talent fort distingué et des opinions très-arrêtées et très-favorables au parti qui renversa la vieille monarchie française. Le volume qui vient de paraître embrasse la période comprise entre les derniers mois de 1790 et le 20 juin 1792, journée sinistre, qui présageait si bien le 10 août, et que M. Louis Blanc représente, ce nous semble, beaucoup trop en beau. Il convient, d'ailleurs, pour apprécier convenablement ce grand travail, d'attendre qu'il soit achevé, mais comme des années s'écouleront avant ce moment, il est permis, en signalant l'apparition des volumes qui se succèdent, de tracer quelques observations de détail. Ce qui ne déplaît pas chez M. Louis Blanc, c'est qu'il relève les erreurs nombreuses des écrivains qui, de nos jours, ont entrepris de raconter les grands événements qui rendent si remarquable la fin du dix-huitième siècle. On s'est attaché à bien dire, à faire des phrases à effet, bien plus qu'à être exact et vrai. A l'égard du 20 juin, M. Louis Blanc affirme que M. de Lamartine a été si mal renseigné, il a manqué si complétement de tout ce qui était document officiel, et les matériaux mis sous ses yeux l'ont tellement égaré, que c'est à peine s'il y a dans son récit un fait, un seul fait important qui ne soit inexact. Ailleurs nous sommes informés que « le lecteur verra dans quelles étranges, dans quelles déplorables altérations de la vérité sont exposés à tomber les historiens qui, au lieu de remonter aux sources premières quand elles existent, se bornent à copier leurs prédécesseurs en masquant ce plagiat fait au hasard, soit par des artifices de style, soit par des ornements tirés de leur seule imagination. » Un discours fort remarquable, en effet, que prononça Robespierre au sujet de la déclaration de guerre, donne lieu à préciser ces critiques. M. Michelet ne donne de tout ce discours qu'une phrase qu'il tire du *Journal des Jacobins*, et qui est, de fait, la seule que reproduise ce journal. Il en est de même de

MM. Buchez et Roux, qui ne font que copier le *Journal des Jacobins*, et de M. de Lamartine, qui ne fait que copier MM. Buchez et Roux. Quant à MM. Thiers et Mignet, « nous n'en parlons pas, leurs livres n'étant, en réalité, que des *tables de matières.* » Un autre discours de Brissot, sur la même question, conduit à constater que le *Journal des Jacobins* se borne à le mentionner en cinq ou six lignes. MM. Buchez et Roux se contentent, à leur tour, de reproduire l'insignifiante mention de ce journal. Le discours est *in extenso* dans la *Bibliothèque historique de la révolution* ou *British museum*, vaste collection de pièces du temps, que M. Louis Blanc a consultée avec un zèle patient, mais à laquelle il accorde parfois trop de confiance. En signalant les erreurs des autres, n'en commet-il pas de son côté? Est-il exact lorsqu'il attribue à Brissot un ouvrage intitulé *la Propriété c'est le vol?* Brissot attaqua, en effet, le droit de propriété, mais il ne découvrit pas la formule sur laquelle Proudhon édifia une célébrité éphémère. M. Louis Blanc ne donne-t-il pas comme faits constatés et vrais des récits mensongers, des anecdotes d'une invraisemblance choquante, inventées dans un but de calomnie, par les feuilles révolutionnaires dont il invoque le témoignage comme digne de créance, tandis qu'elles n'en méritent aucune! La véritable histoire de la révolution n'est pas dans les pamphlets, dans les journaux, dans les mémoires des partis qui se firent une guerre acharnée; elle est dans les archives de l'État, des ministères, des administrations, des municipalités; mais cette mine immense n'a pas encore été l'objet d'investigations qui offrent d'ailleurs bien des difficultés, chacun a voulu écrire l'histoire de la révolution d'après des textes imprimés; c'est aux documents manuscrits et non destinés à la publicité, c'est dans les actes administratifs, les procès-verbaux, les correspondances des autorités qu'il faut la chercher. Il faut se défier de ce qui est mis sous presse; M. Blanc cite à diverses reprises comme authentiques les *Lettres* de Louis XVI, traduites en anglais par miss Williams; mais s'il avait consulté des bibliographes tels que Barbier et Luirard, ces grands dénicheurs d'anonymes et de pseudonymes lui auraient appris que c'est là un ouvrage supposé et fabriqué à Paris,

bien après 1793. On lira sans doute avec intérêt l'œuvre du membre du trop fameux gouvernement provisoire de 1848; mais il faut la lire avec méfiance, et ce n'est point, il s'en faut, le dernier mot de l'histoire au sujet de la révolution.

LE DOYEN BRIDEL, essai biographique, par L. Vulliemin. Lausanne, 1855; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.

La carrière du doyen Bridel est celle d'un homme de bien, qui, par le continuel exercice des facultés de son cœur et de son esprit, conserva jusqu'à l'âge de quatre-vingt-huit ans une chaleur de sentiments et une activité intellectuelle également remarquables. Pasteur dans le canton de Vaud, il sut allier l'amour de l'étude avec les devoirs de son ministère, et se distingua par des recherches intéressantes sur l'histoire, les mœurs et la langue de son pays. Le *Conservateur suisse*, dont il fut le rédacteur, est un volumineux recueil, dans lequel respire un vrai patriotisme, fondé sur une admiration profonde pour les vertus républicaines, ainsi que pour les beautés de la nature alpestre. Cette œuvre porte au plus haut degré l'empreinte de l'esprit helvétique, mélange de bonhomie et de causticité, de poésie naïve, de bon sens et de foi sincère, qui lui donne un cachet tout à fait original. Bridel aimait la Suisse des anciens temps, et l'indépendance plus encore peut-être que la liberté, beaucoup plus surtout que la liberté telle que l'avait faite la révolution française. Ses opinions à ce sujet lui suscitèrent même plusieurs fois des ennuis à l'époque où le pays de Vaud fut délivré du joug de Berne. Ne partageant point l'enthousiasme de ses concitoyens pour des libérateurs dont les services lui paraissaient trop chèrement payés, Bridel n'épargnait pas les épigrammes. « Tantôt il s'attaquait à Rapinat :

« Le bon Suisse qu'on assassine
Voudrait au moins qu'on décidât
Si Rapinat vient de rapine
Ou rapine de Rapinat. »

« Tantôt, à la nouvelle des contributions levées par Masséna, il voulait ajouter une lettre au nom du général français :

« Je l'enrichis d'un T, pour qu'étant Massénat,
Son nom plus richement rime avec Rapinat. »

Un jour, rencontrant les premiers magistrats de la contrée, il leur dit en montrant des Zuricois : « Ce sont là les vrais Suisses; ils sont, comme moi, de la vieille roche, et n'ont point de ressemblance avec ceux que j'entends tous les jours crier : Vive Bonaparte ! »

Une autre fois, voyant passer une troupe de patriotes ivres, il s'écria :

« Je te salue, auguste souveraine !
Car, où le peuple est roi, la populace est reine. »

Ces saillies peu prudentes le firent citer à deux reprises devant le Conseil d'Etat vaudois, et lui attirèrent des difficultés avec ses paroissiens.

Ce sont à peu près les seuls incidents qui rompirent l'uniformité de son existence calme, douce, uniquement consacrée aux fonctions pastorales et aux travaux de cabinet. Leur résultat fut d'engager Bridel à se renfermer toujours davantage dans la retraite et l'étude.

Mais M. Vulliemin a su tirer un fort bon parti de cette vie, qui semble offrir si peu de ressources au biographe. Il peint, avec le talent aimable qui le distingue, le caractère du doyen Bridel, analyse ses écrits, en cite les passages les plus propres à éveiller nos sympathies, et sème le long de sa route une foule de charmants détails. Aussi ce volume trouvera de nombreux lecteurs et contribuera, sans doute, à raviver des souvenirs que, de nos jours, on dédaigne trop. L'enseignement qui en ressort peut se résumer dans ces paroles, que Bridel adressait à des étudiants qui étaient venus chanter sous ses fenêtres : « N'oubliez pas la vieille Suisse dans vos vœux pour la nouvelle. »

LORENZO BENONI, or passages in the life of an Italian. Edimburgh; 1 vol. in-12 : 5 fr.

Ce volume renferme l'histoire de l'un de ces révolutionnaires italiens qui expient dans l'exil le tort de s'être laissés entraîner par les séductions de quelque chef ambitieux. Lorenzo Benoni paraît avoir été victime de son amitié pour le plus infatigable agitateur de l'Italie, qu'il désigne sous le pseudonyme de Fantasio, mais auquel le lecteur pourra facilement restituer son véritable nom. Son récit simple, intéressant, est plein de détails bien propres à jeter une vive lumière sur les causes de tant d'entreprises insensées, dont le résultat ne pouvait être que de fournir un prétexte à de nouvelles et plus grandes rigueurs. On y voit avec quelle imprudence, quelle légèreté se formaient les sociétés secrètes, dont les manifestations venaient tout à coup surprendre le peuple, étranger à leurs complots, ignorant même souvent jusqu'à leur existence. Une jeunesse ardente, exaltée par des meneurs audacieux, s'imaginait pouvoir accomplir une révolution aussi facilement qu'elle avait naguère organisé la révolte contre ses maîtres d'études. Lorenzo Benoni nous apprend, en effet, que ce fut son séjour au collége de Gênes qui jeta et développa dans son âme le premier germe des idées révolutionnaires. Soumis à un régime absurde, aussi contraire aux règles d'une sage discipline, qu'aux principes d'une saine éducation, il se vit, dès son entrée dans la vie active, froissé par des abus qui éveillèrent en lui un sentiment profond de haine pour la tyrannie et l'injustice. L'écolier auquel ses facultés remarquables et son généreux caractère avaient gagné l'affection de ses camarades, devint bientôt un petit chef de parti. L'émeute ne tarda pas à éclater dans le collége, et, comme il arrive trop souvent, la répression ne tint nul compte des griefs réels qui pouvaient exister. Bien plus, on exagéra l'importance de ces écarts de jeunesse jusqu'à faire interdire l'entrée de l'université à quelques élèves qui avaient été renvoyés du collége pour ce fait.

Lorenzo ne fut pas de ce nombre, il put continuer ses études, mais son irritation ne s'en accrut pas moins de la peine infligée à

ses amis. Quelque temps après, une circonstance vint y mettre le comble. A la suite d'une querelle entre des étudiants dont il faisait partie, et un soldat ivre, Lorenzo fut député avec Fantasio et un autre, pour aller porter plainte devant l'autorité militaire. Cette démarche, très-mal accueillie, faillit se terminer par l'arrestation des trois réclamants. A partir de ce jour, Fantasio exerça sur Lorenzo Benoni un ascendant extraordinaire. Il le fit recevoir, ainsi que son frère César, dans l'association des carbonari, et trouva chez ces deux jeunes néophytes le dévouement le plus absolu. Mais le comité directeur n'agissant pas au gré de Fantasio, celui-ci voulut former une autre société, composée d'éléments moins hétérogènes, et dont surtout il pût disposer suivant son bon plaisir. César et Lorenzo Benoni en furent les agents les plus actifs jusqu'au jour où la police, instruite de leurs manœuvres, y mit un terme en lançant des mandats d'amener contre les principaux membres de la nouvelle association. On arrêta César. Lorenzo put s'échapper, grâce à une méprise qui fit prendre un autre de ses frères pour lui; mais il ne parvint à gagner la frontière qu'après bien des péripéties rendues plus pénibles encore par l'abandon de ceux sur lesquels il avait cru pouvoir compter. Quant à Fantasio, selon l'usage des meneurs de cette espèce, il avait disparu au moment du danger. Ce fut lui qui, à Marseille, apprit à Lorenzo que son frère César venait d'être condamné à mort.

Ces *fragments de la vie d'un Italien* offrent une lecture non-seulement très-agréable, mais aussi fort instructive. Que de nobles existences ainsi sacrifiées au nom du patriotisme et de la liberté, par une ambition impitoyable qui marche toujours vers son but, sans s'inquiéter des victimes dont elle laisse la route jonchée derrière elle!

TRADITIONS POPULAIRES comparées, par Désiré Monnier, aidé de la collaboration de M. Aimé Vingtrinier. Paris, 1854; 1 fort vol. in-8° : 7 fr.

M. D. Monnier a recueilli les légendes et traditions populaires qui se racontent encore dans les villages du Jura. Les forêts de sa-

pin, les valons solitaires, les rochers et les cavernes furent de tout temps la demeure favorite des fées, des gnomes, des esprits. On ne sera donc pas étonné qu'ils s'y maintiennent plus longtemps qu'ailleurs. C'est leur dernier refuge contre les progrès de la civilisation. Aussi sont-ils nombreux dans ces parages. Les génies et les dames blanches y abondent; on y rencontre maints lutins de diverses sortes, des follets, des servants et même des dragons. Il y a beaucoup de poésie dans ces naïves superstitions qui se retrouvent plus ou moins conservées chez presque tous les peuples. Racontées avec simplicité, à la manière des contes de Perrault, par exemple, elles peuvent offrir un grand charme. On sait quel parti les frères Grimm ont su tirer de celles qui appartiennent à l'Allemagne. M. Monnier n'a pas suivi la même marche. Il se proposait un autre but. Occupé d'études historiques, c'est plutôt à ce point de vue qu'il envisage les traditions ; il les compare ensemble et s'efforce de remonter à leur origine, dont l'Asie lui paraît être la source commune. De telles recherches sont fort intéressantes, sans doute, mais la plupart des lecteurs regretteront que l'érudition ait laissé si peu de place au récit. Pour leur faire comprendre l'importance d'un travail qui n'aboutit en définitive qu'à des résultats fort hypothétiques, il serait nécessaire de captiver d'abord leur attention en profitant des ressources que peuvent fournir ces légendes merveilleuses si favorables au talent du conteur. M. Vingtrinier qui, si nous ne nous trompons, s'est fait connaître par des poésies d'un mérite assez distingué, devait se charger de cette partie de la tâche, C'était à lui de développer, sous une forme plus littéraire, les données que M. Monnier se contente d'analyser brièvement, et qui perdent ainsi leur principal attrait. Sans rien ôter à la valeur du livre comme œuvre savante, il l'aurait rendu plus accessible, plus agréable pour le public en général. Du reste les matériaux recueillis par M. Monnier sont fort curieux, et l'on suivra certainement avec intérêt ses recherches qui tendent à jeter quelque lumière sur la filiation des peuples. « L'identité des croyances mythologiques du peuple, dit-il dans la préface où il expose ses vues, observée sur plusieurs points de l'ancien monde, prouve quelque

chose de plus que les singularités de l'esprit humain : elle prouve, en effet, qu'il a existé entre l'Asie et l'Europe une consanguinité de nation, une transmission d'idées religieuses, aussi bien que des conformités de mœurs, ce qui aidera désormais l'histoire ancienne à recouvrer toutes ses ressources, et à se reconstituer dans la première période. »

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

De la morale chrétienne de Schleiermacher, par Adolphe Schæffer, Dr en théologie, Paris, 1855, in-8°.

Un jeune théologien de Strasbourg, M. Schæffer, déjà connu par d'intéressantes productions, entre autres par un excellent mémoire intitulé *De l'influence de Luther sur l'éducation du peuple* (Paris 1853) qui a obtenu récemment l'accessit dans un concours public, vient de publier une analyse de la *Morale chrétienne de Schleiermacher*. Certes nous ne croyons pas que Schleiermacher, fût-il mieux connu en France qu'il ne l'est encore, y exerce jamais une influence aussi étendue que celle qu'il exerce en Allemagne depuis le commencement de ce siècle. Toutefois ses ouvrages renferment assez de vues élevées et de grandes vérités pour intéresser puissamment tout lecteur versé dans les questions philosophiques et religieuses. C'est donc un véritable service que M. Schæffer vient de rendre au public français, en l'initiant par une analyse claire et substantielle, et par des notes qui annoncent beaucoup de savoir et de réflexions, à l'un des ouvrages les plus importants et les moins connus de Schleiermacher. Il ne se borne pas, au reste, à l'analyser ; il l'examine, le juge, et dans l'occasion le critique avec autant de modestie que de justesse d'esprit. En un mot, par cette publication, comme par la précédente, M. Schæffer vient de prendre rang parmi ces savants consciencieux et judicieux de l'Alsace, dont l'utile mission dans notre siècle est d'introduire et de naturaliser en France tout ce qu'il y a de vraie science en Allemagne.

E. C.

CONFÉRENCES sur la divinité du christianisme, par MM. L. Tournier et D. Munier, pasteur de l'Eglise de Genève. Genève et Paris, chez J. Cherbuliez, 1855; 1 vol. in-12 : 2 fr.

Ce volume renferme six discours, dont trois de M. le pasteur Tournier sont consacrés aux rapports de la doctrine chrétienne avec les besoins intimes de l'âme, et les trois autres, de M. le pasteur Munier, racontent le merveilleux triomphe du christianisme au milieu de tant d'obstacles qui semblaient insurmontables. Ces points sont traités avec talent, avec une éloquence pleine d'onction et souvent entraînante. La vérité, le bonheur, le pardon, tels sont les trésors offerts aux fidèles, et à ce cachet divin de la doctrine viennent encore s'ajouter les témoignages historiques si frappants qui éclatent dans l'histoire de son établissement, dans sa durée et ses bienfaits. Voilà donc deux ordres de preuves, bien distincts, qui se complètent l'un l'autre et concourent également à porter la conviction dans les âmes. Ils forment un ensemble d'autant plus remarquable que chaque prédicateur a choisi la face du sujet avec laquelle s'harmonisaient le mieux les qualités particulières qui le distinguent. Aussi croyons-nous que ces conférences qui, prêchées à Genève l'hiver dernier, ont été constamment suivies par un auditoire très-nombreux, n'obtiendront pas moins de succès auprès des lecteurs, sur lesquels leur salutaire influence pourra s'exercer d'une manière plus féconde et plus étendue.

LE LIVRE DU CHEVALIER DE LA TOUR LANDRY, pour l'enseignement de ses filles, publié d'après les manuscrits de Paris et de Londres, par M. Anatole de Montaiglon ; Paris, Jannet, 1854 ; in-18.

Ce volume fait partie de la collection dit *elzévirienne* dont nous avons déjà eu l'occasion de parler, et que publie un éditeur intelligent. Le *Livre* en question, fort goûté et fort répandu au moyen âge, est oublié depuis longtemps. Il avait été imprimé deux fois à Paris au commencement du seizième siècle, et ces édi-

tions, devenues fort rares, sont tellement recherchées des bibliophiles qu'un exemplaire de l'une d'elles s'est élevé au prix de 780 fr. à la vente de la bibliothèque de M. Armand Bertin. Une traduction anglaise imprimée par Caxton en 1484 est bien plus chère encore. Aujourd'hui, grâce à l'édition nouvelle, chacun peut posséder un ouvrage qui n'était à la portée que d'un très-petit nombre d'amateurs opulents ; une préface assez étendue, de M. de Montaiglon, donne pour la première fois une biographie du chevalier de La Tour de Landry, preux chevalier qui vécut sous Philippe de Valois, sous Charles V, sous Charles VI, combattant vaillamment pour la France, et qui, marié deux fois, employa dans sa vieillesse quelques moments de repos à mettre par écrit des enseignements pour ses filles, ou, comme il le dit, « pour les femmes mariées et à marier. » Tous les faits petits et épars, qui concernent la vie et la famille de ce brave guerrier ont été réunis avec soin d'après des documents manuscrits. L'ouvrage lui-même est une suite de conseils qu'appuient de nombreux exemples ; ces histoires sont souvent de pieux récits où se montre la crédule naïveté du temps ; parfois on rencontre des histoires contemporaines où figurent des personnages illustres, tels que Boucicaut et Beaumanoir, où se placent des détails sur les usages, les mœurs, les modes de l'époque. Le tout est partagé en 128 chapitres ; les sommaires de quelques-uns d'entre eux pris au hasard donneront une idée de ce qu'ils offrent au lecteur : « De ce « que on doit faire quand on s'esveille. — D'une bourgeoise qui « moura et n'avoit osé confessié son pechié. — Comment femmes « se doyvent contenir sans virer la teste çà ne là. — Des femmes « qui vont voulontiers aux joustes et aux pélerinaiges de Eve, « nostre première mère et de ses folies. — Comment on ne doit « pas croyre trop légèrement.— D'une dame qui employoit le quart « du jour pour soy appareiller.— De celles qui oyent voulontiers la « messe. » La Bible fournit au chevalier de La Tour Landry le sujet d'un grand nombre de ses récits ; il ne lui arrive que deux ou trois fois de payer tribut à ce que nous regardons aujourd'hui comme la grossièreté du moyen âge en citant des faits (fort apocryphes d'ailleurs) qu'un père ne songerait pas maintenant à invo-

quer pour appuyer l'autorité des préceptes de morale donnés à ses filles. En somme ce petit volume, dont l'exécution typographique et littéraire est fort soignée, tiendra une place honorable dans la bibliothèque de tout amateur jaloux de connaître une des productions les plus curieuses du quatorzième siècle. *

ORGANISATION HYDROLOGIQUE et législative des cours d'eau, par Joseph Moreau. Bruxelles, 1854 ; 1 vol. in-8° : 4 fr.

L'état de la législation, en ce qui concerne les cours d'eau, est encore très-imparfait. Il se rencontre une foule de cas qui n'ont point été prévus, et dans lesquels la loi ne fournit aucun moyen soit de protéger la propriété, soit de prévenir des dommages dont l'agriculture, l'industrie ou la salubrité publique peuvent également souffrir. Les inondations, l'écoulement, la distribution et l'emploi des eaux soulèvent des questions difficiles qui ne peuvent être résolues que par une étude approfondie des phénomènes hydrologiques. En Belgique, la Société centrale d'agriculture et le Conseil supérieur d'hygiène ont publié des programmes pour provoquer la composition de mémoires sur ce sujet important. Mais jusqu'ici leurs efforts n'ont pas atteint le but, et c'est là ce qui a engagé M. J. Moreau à traiter quelques points préliminaires dont la connaissance lui paraît indispensable au législateur qui aspire à réformer ce chapitre du code. Sous le titre d'*Organisation des cours d'eau*, il examine les divers procédés par lesquels on crée des irrigations, on facilite les desséchements, on améliore le sol ; il signale leurs effets sur l'économie générale du pays, et marque les lacunes qui existent à cet égard dans la législation actuelle trop souvent impuissante pour combattre des conséquences désastreuses, telles, par exemple, que celles qui résultent du déboisement des montagnes. Il envisage de même les cours d'eau dans leurs rapports avec l'industrie et avec la salubrité publique. Après avoir ainsi présenté les faits qu'il s'agit de coordonner et de mettre en harmonie avec les exigences de l'intérêt général, il passe en revue les dispositions législatives existantes en faisant ressortir leur insuffisance, et termine par l'exposé des

principes qui doivent servir de base au nouveau code organique des cours d'eau. Ce travail renferme des vues très-ingénieuses. S'il ne résout pas complétement le problème, du moins il en éclaircit les données, jusqu'à présent si confuses et si obscures. Nous croyons qu'il indique au législateur la véritable voie qui doit le conduire au but. M. Moreau est un homme pratique, dans les observations duquel la théorie pourra puiser de précieux renseignements.

SCIENCES ET ARTS.

DE LA LONGÉVITÉ HUMAINE, et de la quantité de vie sur le globe, par P. Flourens, de l'Institut. Paris, 1855; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.

Ce qui touche à la question de la vie éveille au plus haut degré l'intérêt. C'est le problème dont l'homme poursuit sans cesse la solution, auquel il rattache volontiers toutes les données nouvelles que lui fournit la science, et qui, malgré cela, demeure toujours un mystère impénétrable. Quand la vie a-t-elle commencé, comment se perpétue-t-elle, quel est son mode de transmission? Voilà des demandes auxquelles les savants de toutes les époques ont cherché vainement une réponse satisfaisante. A peine sont-ils parvenus à définir d'une manière un peu précise ce phénomène, objet de leurs constantes études. « La vie est l'opposé de la mort, » a dit naïvement un ancien physiologiste : « la vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort », a redit plusieurs siècles après l'illustre Bichat, et l'on n'a rien trouvé de mieux. L'observation a fait de continuels progrès qui n'ont produit que des théories plus ou moins ingénieuses, mais toutes impuissantes à résoudre le problème. Les générations spontanées, la préexistence des germes, et la modification successive des espèces ont été en quelque sorte le dernier mot de ces efforts pour pénétrer le secret de la nature. Mais, à mesure que les découvertes scientifiques se sont multipliées, on a reconnu qu'aucun fait ne venait appuyer de semblables théories. Le mode de reproduction des animaux inférieurs, dévoilé par de patientes recherches, ne permet plus aux partisans des générations spontanées

de soutenir leur doctrine. Vainement ils se réfugient aux plus bas degrés de l'échelle des êtres, chaque pas de la science les force à descendre encore, et l'on peut déjà prédire que les infusoires même leur échapperont bientôt. Quant à la préexistence des germes, outre qu'elle est incompréhensible en elle-même, on ne saurait l'admettre en présence de ces croisements d'espèces voisines qui donnent des métis tout à fait exceptionnels et en dehors du cours ordinaire de la nature. Enfin, depuis des siècles l'observation prouve que les espèces n'ont point changé : elles peuvent disparaître et non se modifier ; un grand nombre d'entre elles ont péri, mais la plus grande multiplication de celles qui restent a comblé les vides, sans qu'aucune espèce nouvelle soit jamais venue justifier les vues systématiques de certains naturalistes à cet égard.

Après avoir victorieusement combattu ces hypothèses, aussi peu satisfaisantes les unes que les autres, M. Flourens présente quelques vues ingénieuses sur la force de continuité de la vie, et sur la force reproductrice. Mais il n'expose pas de théorie nouvelle, car il estime que, comme le dit Mallebranche : « Il est bon de comprendre clairement qu'il est des choses qui sont absolument incompréhensibles. »

Cette sage conclusion n'entrave cependant point les recherches de son esprit investigateur. S'il ne prétend pas percer le mystère de la création, il en étudie les phénomènes avec une rare sagacité. On trouvera dans son livre des données du plus haut intérêt sur la longévité humaine, sur la quantité de vie répandue sur le globe et sur l'époque de son apparition. Cette dernière partie renferme des considérations géologiques empreintes d'une philosophie religieuse très-remarquable. M. Flourens possède l'art de se mettre à la portée de tous les lecteurs. Il entremêle volontiers ses leçons d'anecdotes sur les auteurs des découvertes dont il parle, et se plaît toujours à rendre hommage au mérite des écrivains qui ont contribué par leurs travaux à l'avancement de la science.

TABLE

DES

OUVRAGES ANNONCÉS DANS LA REVUE CRITIQUE.

22me Année, 1854.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Religion, Philosophie, Morale, Education.

Pages

Le livre des psaumes. 311
Commentaires sur le Nouveau Testament. 250
Première épître de saint Jean 280
Confessions de saint Augustin. 334
L'œuvre du Messie. 123
Sermons de Saurin. 216
Jésus tenté au désert. 61
Conférences sur la divinité du christianisme. 380
Discours évangéliques. 24
Papisme et jésuitisme. 59
Lettres à mon curé. 86
Le chrétien biblique. 154
Christianisme et individualisme. 154
Harmonie du catholicisme avec la nature humaine. 279
Un progrès du christianisme 278
Le règne social du christianisme. 151
Les nations catholiques et les nations protestantes. 242
Religion. 124
Le livre d'Adam. 90
Petit cours de mythologie. 108
Lettres et opuscules de Leibnitz. 187
Réfutation de Spinosa. 187
Histoire de la philosophie. 312
Providentialisme. 58

Pages.

De la morale chrétienne de Schleiermacher. 379
Du droit et du devoir. 340
Essai de Montaigne. 310
Etude de l'homme. 119
Coup d'œil d'un vieillard. 284
Emancipation de la femme. 73
Le livre du chevalier de la Tour Landry. 380
L'éducation du foyer. 357
Hist. de l'instruction publique dans le pays de Vaud. 26

Législation, Jurisprudence.

Eléments métaphysiques de la doctrine du droit. 121
La procédure civile romaine 186
Leçons de législation criminelle. 282
De l'influence des lois de procédure civile. 282
Lois relatives à l'administration des cultes. 335
Droit privé allemand. 184
Organisation législative des cours d'eau. 382
Revue bibliograph. du droit. 219

Politique, Economie politique, Commerce.

La Russie en face de Constantinople. 52
Œuvres sociales. 91
Les populations ouvrières. 189
Manuel d'économie politique 306
Annuaire de l'économie politique. 253

Pages
De l'institution des Invalides 302
Essai sur l'histoire du commerce de Narbonne. 247
Théorie légale des opérations de banque. 336
La Bourse de Londres. 252
Les Cosaques de la Bourse. 168

SCIENCES ET ARTS.

La clef de la science. 317
Manuel explicatif des phénomènes familiers. 32
Domestication des animaux utiles. 351
De la longévité humaine. 383
Traité de cristallographie. 288
L'alchimie et les alchimistes 346
Histoire naturelle générale. 156
Tableau des maladies endémiques, 30
Nouvelles études sur la dégénération physique. 191
Histoire de la découverte de la circulation du sang. 287
Notice sur les eaux de Saint-Gervais. 254
Appel en faveur des aliénés. 255
De la baguette divinatoire. 285
Comment l'esprit vient aux tables. 124
Œuvres d'Arago. 245
Annuaire du bureau des longitudes. 158
Explanations and sailing directions. 343
Examen de neuf systèmes de coordonnées. 63
Aide-mémoire des ingénieurs 94
De l'application du cadastre. 28
Forces militaires de l'Autriche. 53
L'imprimerie, la librairie et la papeterie à l'exposition de Londres. 348
La musique ancienne et moderne. 220
La chasse au lion. 222
La chasse à tir. 221
Les cartes à jouer. 318
Le Sport à Paris. 345
La vie à bon marché. 337

BELLES-LETTRES.

Etude des langues, Littérature.

Pages
Essais de philologie comparée. 172
Des princip. éléments germains de la langue franco-galloise. 46
Lexicon Thucydideum. 229
Hist. des livres populaires. 165
Histoire de la littérature française sous la restauration. 163
Causeries littéraires. 110
Causeries historiques et littéraires. 13
Bibliothèque des chemins de fer. 43
Histoire du journal. 45
Chrestomathie française. 104
Dante et les origines de la langue italienne. 325
Catalogus codicum manuscr. bibliothecæ Bodleianæ. 74
Catalogue de la bibliothèque de M. Coste. 109

Poésie, Art dramatique.

L'Iliade, l'Odyssée et les petits poëmes d'Homère. 133
Poésies du moyen âge. 321
Œuvres poétiques. 193
Grains de mil. 35
Laboureurs et soldats. 97
Poésies d'une Italienne. 97
Poésies diverses. 261
Pèlerinage poétique. 135
Œuvres de Stassart. 201
Sonnets. 198
Fables nouvelles. 261
Rimes d'un voyageur. 294
Les vignes du Seigneur. 353
Minnesang. 68
Essai sur Ménandre. 290
Ancien théâtre français. 138
Scènes et comédies. 161
La pierre de touche, comédie. 33
Mauprat, drame. 1
Les bourgeois de Paris. 161

Pages

Die Portensee. 68
Flaminio, comédie. 335
La Conscience, drame. 359
La ligne droite, comédie. 363

Romans, Contes et Nouvelles.

Mélanges.

Mélusine. 289
Julien ou la fin d'un siècle. 4
Pujol, chef de miquelets. 39
Histoires périlleuses. 137
Aventures du trompette Escoffier. 204
Les vêpres marocaines. 204
La famille Alain. 225
Le célibat. 228
Scènes de la vie flamande. 225
Star. 259
Charlotte Ackermann. 293
La dame aux cheveux gris. 323
Une conversion. 357
Contes. 101
Contes d'automne. 200
Contes excentriques. 361
Histoires d'autrefois. 101
Légendes démocratiques du Nord. 129
Scènes de la vie mexicaine. 323
Scènes de campagne. 39
Devant les tisons. 39
Les oies de Noël. 37
Le comte Lucanor. 106
Mémoires d'un bourgeois de province. 225
Les nuits espagnoles. 39
Eloge de Jean Raisin. 12
Le banquet des sept gourmands. 12
Une âme indépendante. 232
L'amie du vieillard. 361
Le compagnon du foyer. 108
Contes de la Forêt-Noire. 65
Les enfants de la Forêt-Neuve. 235
Les enfants Rutherford. 262
La famille de Glen-Luna. 292
La fée des nuages. 232
La ferme de Prilly. 72
Jeanne et Antoine. 105
Jessy Allan. 361

Pages.

Louise de Plettenhaus. 235
Le miroir des paysans. 257
La mission. 70
Le monde, le vaste monde. 70
Nouvelles bernoises. 232
Le nuage doublé d'argent. 361
Philippe Ashton. 260
Le presbytère en plein soleil. 262
Le tour de Jacob. 8
Ulric le fermier. 65
Cinquante lettres d'enfants. 108
Christmas Stocking. 236

HISTOIRE.

Géographie, Voyages.

Les mondes nouveaux. 301
Une nuit dans la cité de Londres. 170
Am Stein. 68
Lettres sur l'Adriatique. 50
La Grèce contemporaine. 326
La Russie contemporaine. 15
Saint-Pétersbourg et Moscou. 275
L'empire turc. 53
La Terre-Sainte. 241
Le Nil, l'Egypte et la Nubie. 181
Les pèlerins d'Orient. 181
Voyages dans l'Inde et en Perse. 50
L'empire chinois. 264
Journal d'un voyage en Chine. 206
La croix de Chine. 218
Voyage en Chine. 80
Voyage en Chine. 19
Le Japon. 47
Description du royaume de Siam. 304
Relation d'un voyage au Thibet. 264
Mœurs de l'Algérie. 114
Le désert et le Soudan. 22
Voyages en Californie et Orégon. 267
Voyage pittoresque en Californie. 238
La Nouvelle Calédonie. 239

Pages.
Voyage dans les forêts de la Guyane. 239
Relation d'une expédition aux rivières Zuni et Colorado. 333

Histoire ancienne et moderne.

Histoire de France. 82
Histoire de la révolution française. 372
Un chapitre de la révolution 113
Histoire de la seconde république française. 143
Histoire des Basques. 85
Charles-Quint, chronique de sa vie. 111
Histoire de la république d'Angleterre. 146
Trevise en 1848. 213
Histoire de la Turquie. 330

Biographie, Mélanges.

Nouvelle biographie générale. 298
Christophe Colomb. 55
Guttenberg, inventeur de l'imprimerie. 55
Madame de Sablé. 203
Mémoires d'Agrippa d'Aubigné. 272
Confessions de Madame de la Vallière. 231
Henri IV et Chamier. 296
Marnix de Ste-Aldegonde. 328
Ménage de Voltaire. 270
Retif de la Bretonne, sa vie et ses ouvrages. 41
Mémoires du roi Joseph. 116—209

Pages.
Mémoires d'un bourgeois de Paris. 56
Les femmes de la révolution. 129
Confidences de Mademoiselle Mars. 357
Lorenzo Benoni. 376
Le doyen Bridel. 374
Souvenirs d'un vétéran autrichien. 141
Campagnes dans les Pyrénées. 141
Memorie cronologiche. 248
Journal d'un bourgeois de Paris. 369
Mémoires de la Société d'histoire de la Suisse romande. 176
Mémoires de la Soc. d'hist. de la Suisse romande. 276
Mémoires de la Soc. d'hist. de Genève. 145
Cartulaire de l'abbaye de Savigny. 183
Histoire de la Société pendant la révolution. 214
Histoire du parlement de Metz. 269
Recherches sur les ladreries. 139
Choix de mazarinades. 79
Etrennes nationales. 7
Traditions populaires. 377
Les Vaudois romans. 17
Réfutation de l'ouvrage de Replat. 177
Mémoires sur les monnaies. 276
Notices relatives à l'histoire de la Picardie. 332

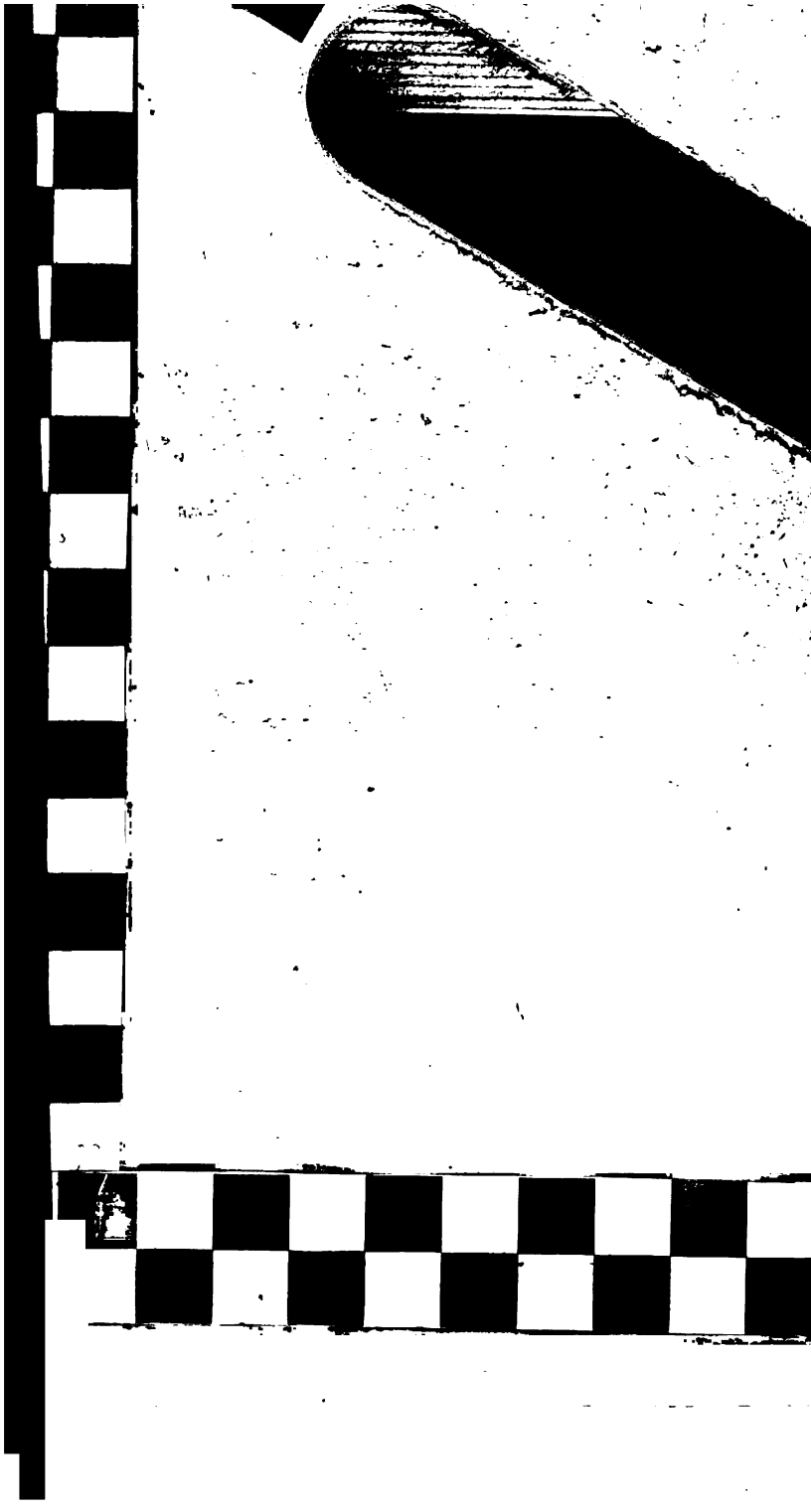
TABLE DES NOMS D'AUTEURS.

	Pages		Pages.
About, E.	326	Cibrario.	248
Alby, E.	204	Clémentine de Como.	73
Amiel, H.-F.	35	Cocheris, H.	332
Arago, J.	39	Combes, Fr.	52
Arago, Fr.	245	Comte, A.	294
Audiganne.	189	Conscience, H.	225
Auerbach.	65	Cousin, V.	203
Augier, E.	33	Coxe, O.	74
Autran, J.	97	Curchod, A.	154
Beaudrimont.	85	D'Aubigné.	272
Benoît, Ch.	290	Daumas.	114
Bernard, Aug.	183	De Breau.	261
Bertauld.	282	Defontenay.	259
Bessé (Alfr. de).	53	Delamarre.	337
Bétant, E.-A.	229	Delapalud, S.	28
Bignan.	133	De la Vallière (Mme).	231
Blanc, L.	372	Delessert, Ed.	170
Blanchet, R.	276	D'Escayrac de Lauture.	22
Blockausen.	108	Des Yvetaux, V.	193
Bluntschli.	184	Didot, F.	348
Boiteau, P.	318	Dillmann, A.	90
Borel-Vaucher.	213	Du Casse.	116
Brainne, Ch.	239	Dumas, Alex.	359
Brewer.	317	Edélestund du Méril.	321
Bungener, F.	4	Enault, L.	241
Burdet, E.	198	Erbach, A.	68
Cabrières (Mme).	323	Fauriel.	325
Calvin, J.	250	Ferry, G.	323
Carrière.	53	Fervel.	141
Castille, H.	143	Feuillet, O.	161
Chaband-Latour (Mlle).	123	Figuier, L.	346
Challié (Mme de).	279	Fiot (Mlle).	261
Chamberet (G. de).	302	Flourens, P.	287 et 385
Champfleury.	37 et 200	Foucher de Careil.	187
Channing, W.-E.	91	Fraissinet, Ed.	47
Chapus, Eug.	345	Francis, J.	252
Chevreul, M.-E.	285	Gaullieur, E.-H.	7

	Pages
Geoffroy Saint-Hilaire, Isid.	156 et 351
Gérard.	222
Gindroz, A.	26
Ginou hac.	219
Gotthelf, J.	8, 65, 232 et 257
Groiseillez (F. de).	168
Guizot.	146
Hannotin, E.	278
Hattin, Eug.	45
Hennequin, V.	124
Herzog.	17
Huard, Aug.	288
Huc.	264
Huet, F.	151
Itier, J.	206
Jehan d'Arras.	289
Jelom.	284
Jurien de la Gravière.	19
Kant, E[l].	121
Karr, Alph.	39 et 225
Keller. F.-L.	186
Krick.	264
Labourt.	139
Lamartine (A. de).	55 et 330
Lambertie.	238
Latena.	119
La Vallée, J.	221
Leibnitz.	187
Lemonnier.	135
Léouzon le Duc.	15
Lothrop, A.	292
Malouet, P.-V.	239
Marchal de Lunéville.	216
Maréchal, F.	30
Marmier, X.	50
Marryat.	70 et 235
Matter.	312
Maury.	343
Maxime du Camp.	181
Meissner, A.	68
Mériclet.	225
Méry.	39
Michel, Em.	269
Michelet.	129
Molinos (Mme).	357
Monnard, Ch.	340
Monnier, D.	377
Monnier, H.	161
Monnier, M.	363
Monod, A.	61
Monseignat.	113
Monselet, Ch.	41
Montaigne.	310
Montfort.	80
Moreau, C.	79
Moreau, Jos.	382
Muller, O.	293
Munier, D.	380
Murger, H.	39
Musset, Alf.	101
Nathusius, Maria.	235
Néander.	280
Nelwill, Ch.	361
Nettement, A.	163
Niboyet, P.	301
Nicolardot.	270
Nieritz, J.	232
Nisard, Ch.	165
North Peat.	361
Oliphant, L.	275
Olivier, J.	137
Paignon, Eug.	336
Pallegoix.	304
Payen, J.-F.	254
Peshine Smith.	306
Pichot, A.	111
Pigeory, F.	181
Piogey, J.	282
Pontmartin, A.	110
Porchat, J.-J.	72
Port, C.	247
Puibusque (Ad. de).	106
Quinet, E.	328
Ranke, L.	82
Raousset-Boulbon.	357
Read, Ch.	296
Ricard, Ad.	12
Richard, T.	94
Rilliet-de Constant.	32
Roger de Beauvoir (Mme).	357
Roussel, N.	242
Saint-Amant.	267
Saint-Augustin.	334
Sand, G.	1 et 355
Sandeau, J.	33
Sasserno (Mlle).	97
Saurin.	216
Savoyen.	191
Schacht, L.	46

	Pages		Pages
Schæffer, A.	379	Taillefer, L	154
Schœnhals.	141	Tissot, Jos.	255
Schaub, Ch.	177	Tournier, L.	380
Schele de Vere.	172	Trottet.	24
Schubert.	260	Trusta, H.	262
Scudo, P.	220	Turke, A.	68
Sitgreaves.	333	Véron.	56
Soltykoff, A.	50	Vinçard, P.	12
Souvestre, E.	13 et 101	Vinet, Aug.	104
Stassart.	201	Viollet-Leduc.	138
Stein, A.	108	Vulliemin, L.	374
Surville (Mme).	108 et 232	Wetherell (Mme).	262
Swellengrebel.	63		

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

form 410